

HOMÉLIES ET DISCOURS

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

SUR LES

ÉPITRES ET ÉVANGILES

DES

DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE,

RECUEILLIS PAR LES SOINS DE

M. L'ABBÉ C. POUSSIN,

Prêtre du diocèse de Reims, membre titulaire de l'Académie impériale
de Reims, ancien professeur de littérature.

PARTIE D'HIVER.

PARIS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE J.-L. PAULMIER, ÉDITEUR,

Rue du Cherche-Midi, 28, quartier Saint-Sulpice.

—
1854

APPROBATION.

Nous, **Thomas-Marie-Joseph Gousset**, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, archevêque de Reims, ayant fait examiner par un prêtre de notre diocèse l'ouvrage intitulé : *Homélies et discours des Pères de l'Église sur les épîtres et évangiles des dimanches et fêtes de l'année, suivant le Missel romain*, publiés par les soins de M. l'abbé Poussin, prêtre de notre diocèse, en approuvons volontiers l'impression.

Fait à Reims, le 21 août 1852.

† T. Cardinal GOUSSET,
Archevêque de Reims.

NOMENCLATURE DES SS. PÈRES

QUI ONT SERVI A COMPOSER CET OUVRAGE.

	Années.		Années.
Saint Ambroise.	374	St. Grégoire-le-Grand.	590
St. Augustin.	396	St. Grégoire de Nazianze.	370
St. Astère d'Amasée.	400	St. Grégoire de Nysse.	370
St. Basile-le-Grand.	370	St. Hilaire de Poitiers.	354
Bède (vénéralle).	701	St. Hippolyte.	220
St. Bernard.	1115	St. Jérôme.	378
St. Césaire.	502	St. Justin.	140
St. Pierre Chrysologue.	433	St. Léon-le-Grand.	440
St. Jean Chysostome.	398	Origène.	230
St. Cyprien.	240	St. Paulin de Nole.	393
St. Cyrille.	412	Tertullien.	192
St. Jean Damascène.	780	St. Thomas d'Aquin.	1255
St. Ephrem.	370		

PRÉFACE.

“ *Quid ergo Athenis et Hierosolymis? Quid
Academiæ et Ecclesiæ? Nostra institutio de
porticu Salominis est.* ”

“ Qu'y a-t-il donc de commun entre Athènes
et Jérusalem, l'Académie et l'Eglise? Notre
portique, à nous, c'est l'école qui a formé
Salomon. ”

(TERTULL., *De Præscript.*)

“ L'éloquence n'a jamais plus de chaleur et de puissance, a dit M. Guillon, que quand du haut de la tribune sacrée elle joint à l'autorité imposante d'un enseignement dont la source n'est pas sur la terre la majesté d'une élocution qui semble elle-même descendre du ciel. ” Si cette pensée est vraie de l'éloquence de la chaire, en général, elle l'est bien plus des monuments oratoires légués par les Pères de l'Eglise, dont la parole, revêtue de la double consécration du temps et de l'autorité catholique, est demeurée le plus saint, le plus puissant et le plus fidèle écho de la parole de Jésus-Christ. Quand la grande voix des siècles, quand celle des docteurs, quand celle des conciles et des souverains pontifes a proclamé si haut la sainteté et le génie des Ambroise, des Augustin, des Chrysostome et de cent autres, en leur décernant le beau nom de Pères de l'Eglise, que nous reste-t-il, sinon de nous

incliner devant un pareil hommage, et de nous abstenir d'éloges qui ne sauraient ajouter le moindre fleuron à une aussi brillante couronne ?

Rien de plus beau en effet et de plus saisissant qu'une lecture sérieuse et attentive des Pères de l'Eglise. A part leur immense talent, il y a dans leurs écrits un sentiment si vrai *du beau et du bon*, un tel accent de raison, un tel parfum de vertu et de sainteté, qu'il est impossible de les lire sans devenir meilleur. Tout entiers à la pensée, si parfois ils paraissent négliger la forme, ce n'est ni par défaut de goût, ni par ignorance des règles de l'art, ou même par mépris des ornements : c'est surtout parce que leurs écrits et leurs discours n'étaient pas un jeu de l'esprit, une œuvre littéraire, mais une mission à remplir pour sauver des âmes. Ils avaient trop bien compris l'oracle de saint Paul, *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*, pour se permettre de donner au Verbe divin une parure adultère. Ils étaient avant tout, selon l'énergique expression de Tertullien, de l'école du Saint-Esprit, *du portique de Salomon*, et s'inquiétaient assez peu de celui d'Athènes.

Cependant, comme Salomon, en ne demandant que la sagesse, obtint, sans l'avoir cherchée, l'opulence et la gloire, ainsi les Pères de l'Eglise, tout en ne voulant que la gloire et le salut des âmes, ont le plus souvent atteint, sans le chercher, le plus haut degré de dignité, de richesse et de grandeur, où puisse jamais s'élever l'éloquence humaine. Il n'y pas lieu de s'en étonner, puisqu'ils puisaient à la source même *de tout don parfait*. C'est en effet le cœur qui fait l'homme vraiment

éloquent, et non le pompeux éclat d'une littérature fardée et pleine d'un artifice savamment dissimulé. Pour éclairer les esprits et échauffer les cœurs du flambeau divin, il faut des pensées fortes, profondes, et non le murmure harmonieux et cadencé d'une brillante période. Depuis quand, d'ailleurs, la forme emporte-t-elle le fond ? Depuis quand la pensée doit-elle être rabaissée au-dessous du mot qui doit la revêtir ? Quoi ! parce que la plupart des Pères de l'Eglise appartiennent à l'époque de la décadence littéraire, parce qu'ils ont plus ou moins payé à leur siècle le tribut forcé dont ne peuvent être affranchis même les esprits supérieurs, ni la riche simplicité des uns, ni la magnifique abondance des autres, ni ces sublimes élans du cœur, ni ces plaintes énergiques, ni ces pensées profondes, ni cette puissante dialectique, ni ces savants commentaires, ni ces ingénieux aperçus, ni ce symbolisme mystérieux, ni tous ces accents d'une foi vive et d'une charité brûlante, rien ne pourra plaider en leur faveur ; ils seront, à quelques exceptions près, chassés comme des parias du monde littéraire !

Heureusement ce triste préjugé, monstrueux produit de la Renaissance, de la Réforme et de la philosophie du xviii^e siècle, tend tous les jours à s'effacer. Les plus grands littérateurs, du reste, ont de tout temps rendu le plus magnifique hommage à la littérature chrétienne. « Quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait des « Pères une idée si éloignée de la vérité, a dit l'un des « plus illustres écrivains du grand siècle, s'ils voyaient « dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse,

« plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'ex-
 « pression et plus de force de raisonnement, des traits
 « plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en
 « remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui
 « donnent tant de vanité à leurs auteurs ! » (*Caract. de*
 « LABRUYÈRE, chap. *Des Esp. forts.*)

« Ce qui fait la supériorité des Pères de l'Eglise,
 « disait à son tour Bossuet, c'est que ces grands
 « hommes sont nourris de ce froment des élus, de cette
 « pure substance de la religion, et que, pleins de cet es-
 « prit primitif qu'ils ont reçu de plus près et avec plus
 « d'abondance et de la source même, souvent ce qui
 « leur échappe, et qui sort naturellement de leur pléni-
 « tude, est plus nourrissant que ce qui a été médité
 « ailleurs. » (BOSSUET, *Déf. de la trad.*)

« Souvent j'ai passé de longues veilles à feuilleter
 « les recueils de la doctrine et de l'éloquence des pre-
 « miers siècles chrétiens, écrit aussi M. Villemain ; il
 « me semblait que je devenais spectateur de la plus
 « grande révolution qui se soit opérée dans le monde.
 « Lecteur profane, je cherchais dans ces bibliothèques
 « théologiques les mœurs et le génie des peuples. La
 « vive imagination des orateurs du christianisme, leurs
 « combats, leur ardeur, faisaient revivre sous mes yeux
 « un monde qui n'est plus, et que leurs paroles expres-
 « sives et passionnées semblent nous avoir transmis bien
 « mieux que l'histoire. Les questions les plus abstraites
 « se personnifiaient par la chaleur de la discussion et la
 « vérité du langage : tout prenait l'intérêt et la vie,
 « parce que tout était sincère. De grandes vertus, des

« convictions ardentes, des caractères fortement origi-
 « naux, animaient ce tableau d'un siècle extraordi-
 « naire. » Et ailleurs : « La sublimité de l'éloquence
 « chrétienne semble croître et s'animer en proportion
 « du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu
 « de l'abaissement le plus honteux des esprits et des
 « courages, c'est dans un empire gouverné par des eu-
 « nuques et envahi par les barbares, qu'un Athanase,
 « un Chrysostome, un Ambroise, un Augustin, font en-
 « tendre la plus pure morale et la plus haute éloquence.
 « Leur génie seul est debout dans la décadence de
 « l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des
 « ruines. C'est qu'en effet ils étaient les architectes de
 « ce grand édifice religieux qui devait succéder à l'em-
 « pire romain. » (VILLEMAIN, *Tableau de la littérat. chré-*
tienne.)

Nous passons sous silence, pour ne pas multiplier les citations, une multitude de témoignages empruntés aux écrivains les plus compétents en appréciations littéraires. Parmi les contemporains, MM. Guizot et Chateaubriand surtout ont rendu à la supériorité des Pères, comme orateurs, les plus éclatants hommages.

Cependant ; parmi ceux qui sont le plus disposés à admirer d'une manière générale les Pères de l'Eglise, combien paraissent ne pas comprendre qu'on puisse, au XIX^e siècle, proposer pour modèles leurs homélies et leurs discours ? « Impossible, disent-ils, de prêcher
 « maintenant comme les Pères de l'Eglise. Sans doute
 « leurs écrits offrent une mine abondante et inépuisable
 « de pensées ingénieuses, de sublime langage, de rai-

« sons fortes et puissantes ; mais leurs discours , en
 « général, manquent d'ordre et de méthode, et surtout
 « d'actualité. » — Quoi ! il ne serait plus possible d'em-
 prunter, pour l'instruction des fidèles, la méthode, les
 pensées et le langage des Pères de l'Eglise ! Nous crain-
 drions de nous compromettre ou de nuire à notre mis-
 sion en suivant les traces des saint Augustin, des saint
 Ambroise, des saint Grégoire, des saint Jérôme, des
 saint Jean Chrysostome ! Est-ce bien faire l'éloge de
 nos connaissances et de notre bon goût ? « Quelque
 « matière que le prédicateur ait à traiter, dit M. Rollin,
 « il a un vaste champ ouvert dans les écrits des Pères
 « grecs et latins, où il est sûr de trouver tout ce qu'on
 « peut dire de plus solide sur cette matière : non-seule-
 « ment les principes et leurs conséquences, les vérités
 « et leurs preuves, les règles et leur application, mais
 « encore les pensées et les tours. En sorte, ajoute-t-il,
 « qu'un orateur assez médiocre par lui-même se trouve
 « tout d'un coup riche du bien d'autrui. » Il conclut par
 ces mots : « On ne peut donc trop inculquer aux jeunes
 « gens la nécessité de prendre pour maîtres et pour
 « guides les saints Pères avant que d'entreprendre
 « d'instruire les autres. » (ROLLIN, *Traité des études, de
 l'éloquence de la chaire.*) Pourquoi, en effet, les Pères de
 l'Eglise seraient-ils inférieurs aux prédicateurs mo-
 dernes, que nous nous glorifions de prendre pour mo-
 dèles ? Une connaissance plus parfaite des livres saints,
 une plus grande proximité de Jésus-Christ et des temps
 apostoliques, une sainteté plus grande, le titre de doc-
 teurs et de Pères de l'Eglise, la sanction donnée à leurs

écrits par l'autorité des conciles, le suffrage et l'admiration des siècles, seraient-ils un brevet d'infériorité ?

Quant à la question de l'ordre, les homélies ne peuvent en comporter plus que le texte lui-même de l'Écriture, dont elles sont l'explication, ou mystique, ou simplement morale et spirituelle, ou bien littérale. Ce genre d'instruction, souvent recommandé, et même imposé par les conciles, est d'ailleurs le plus accessible à l'intelligence des fidèles. Les œuvres des saints Pères nous montrent que cette méthode d'instruire était surtout en usage dans les premiers siècles de l'Église, et nul doute qu'elle n'ait fait plus de prosélytes que ces discours froids et académiques, pleins de raisonnements abstraits, tout brillants d'une littérature vaporeuse et mondaine, et plus propres à produire la gloire de l'orateur que celle de Dieu. Sans doute encore il est permis de mettre plus d'ordre que les Pères n'en mettaient dans les discours ou sermons proprement dits. On sent que la scholastique n'avait point encore introduit dans leur langage sa méthode didactique et sévère. Mais si l'ordre n'est pas dans les mots, il est toujours dans les idées. Les plus grands orateurs souvent n'en ont point connu d'autre. Cicéron lui-même ne s'y est pas toujours astreint ; on ne trouve point de divisions dans Démosthènes, et Fénelon les méprisait. « En supposant, dit « Mgr Guillon, ce dont nous sommes persuadés, que « les modernes aient beaucoup gagné à l'art des divi- « sions, les anciens perdaient-ils beaucoup à les ignorer « ou à les méconnaître ? Cette méthode arrête les écarts « du génie, elle ne lui donne pas ses ailes. Les ha-

« rangues, soit grecques, soit latines, conservées ou
 « imaginées dans les histoires anciennes, n'offrent au-
 « cune trace de ces formes scholastiques ; le génie s'y
 « montre dans sa franchise naturelle et dans toute son
 « indépendance ; ce qui n'empêche pas que l'esprit
 « d'analyse ne suive sans beaucoup d'efforts la chaîne
 « du raisonnement. »

Aussi pensons-nous que, même malgré un certain désordre plus apparent que réel, les homélies et les discours des Pères de l'Eglise surpassent tout ce qui s'est fait en ce genre, soit pour la profondeur des pensées, l'élévation des sentiments, la connaissance et l'interprétation des Ecritures, dont, comme par une seconde vue, ils paraissent entrevoir les mystères les plus cachés, soit même par l'élégante simplicité et la magnificence du style, toujours si bien approprié à la différence des sujets qu'ils traitent. « Mais le grand défaut, direz-vous, c'est qu'ils n'ont plus un cachet d'actualité ; autres temps, autres mœurs. » Il est vrai, les écrits des saints Pères répondaient avant tout aux erreurs et aux préjugés de leurs siècles. Il n'avaient point à combattre des panthéistes, des protestants, des socialistes, mais des ariens, des donatistes, des nestoriens, etc. Qu'en résulte-t-il ? c'est que les détails de leur polémique ne sont plus les mêmes, mais non pas que les principes dont ils s'appuient soient changés. Les saints Pères, en combattant les erreurs contemporaines, se servaient comme nous des Ecritures interprétées par l'Eglise. Comme nous, ils disaient : « Interrogez les livres saints et la tradition. Rome a

« parlé, la cause est finie. » Mais la polémique n'est qu'accessoire. L'exposé des dogmes et de la morale, les corollaires pratiques qui en découlent, sont toujours les mêmes, ils ne peuvent jamais manquer d'actualité : *Christus heri, hodie, et in sæcula*. La parole de Dieu ne passe pas plus que son interprétation doctrinale. — Oh ! que l'on se sent heureux et fier d'être catholique, quand on voit les Pères de l'Eglise prêcher leurs peuples dans les mêmes termes que ceux qui sont consacrés parmi nous ; exposer comme nous les dogmes les plus controversés par l'hérésie, l'autorité de l'Eglise, l'Eucharistie, la grâce, les bonnes œuvres, la justification, etc. ; interpréter comme nous les préceptes et les conseils de la morale évangélique ! Non, il n'est rien de plus imposant que le spectacle de la perpétuité des traditions catholiques ; et le travail que nous avons entrepris ne dût-il simplement que populariser parmi les fidèles et rendre plus saisissant ce tableau vivant de l'immortalité du dogme et de la morale chrétienne, nous nous croirions amplement récompensés.

Aussi est-ce vers ce but principal que nous avons dirigé nos efforts, quand il s'est agi de faire le choix des matières propres à remplir le cadre de cette publication. Nous avons encore voulu, en destinant également ce livre aux prêtres et aux fidèles, en faire avant tout un livre utile et tout d'actualité. Aussi, sans jamais rien ajouter à la parole ou à la pensée des Pères, nous avons cru devoir, par de simples suppressions, jamais par voie d'analyse, élaguer dans cette traduction toute polémique surannée, toutes interprétations sub-

tiles, toutes comparaisons empruntées à d'autres mœurs et blessantes pour les nôtres.

Afin de donner à cette publication plus d'autorité, nous avons cru prudent de consulter et de comparer avec le texte les traductions si consciencieuses éditées dans le cours du xvii^e et du xviii^e siècle; souvent il nous a suffi, pour nous les approprier, d'en changer le style et la forme un peu vieillis, tout en leur conservant fidèlement cette riche simplicité qui, pour le langage de la tradition comme pour celui des saintes lettres, sera toujours la plus belle des parures. Nous avons aussi emprunté de nombreux fragments traduits, et même des discours entiers, aux chefs-d'œuvre des Pères publiés par M. Dassance, qui a bien voulu, avec une grâce et une modestie parfaites, nous permettre d'utiliser son travail autant que notre cadre le comportait. M. de Genoude nous a fourni la traduction de deux ou trois discours, dont nous lui avons renvoyé tout l'honneur et le mérite. Enfin, nous avons pu utiliser, pour un ou deux discours seulement, la traduction élégante de Mgr Guillon, mais en la dépouillant de ses analyses et de ses brillantes paraphrases. Il ne nous reste donc que le simple mérite de l'idée heureuse de cette publication, si mérite il y a, celui du choix et de la disposition souvent difficile des matières, enfin celui d'une assez bonne partie des traductions, telles que toutes celles d'Origène, du vénérable Bède, de saint Bernard, de saint Jérôme, de saint Ambroise, de saint Hilaire, de saint Pierre Chrysologue, et un grand nombre de fragments de saint Jean Chrysostome et de saint Léon.

Si nous n'avons pas mis plus de variété dans le choix des auteurs; si, par exemple, presque toutes les homélies sur les épîtres de saint Paul sont empruntées à saint Jean Chrysostome, c'est que nous ne pouvions obtenir une plus grande variété qu'aux dépens de la perfection. La plus grande partie des homélies ou des discours des Pères sont loin de s'approprier facilement aux épîtres et aux évangiles du dimanche. Souvent même il nous a fallu, à l'exemple de ce qui s'est fait pour la rédaction du bréviaire romain et autres, emprunter à des commentaires, à des traités ou à des catéchèses, le fond même et les détails de ces instructions.

La pensée qui a présidé à notre travail, une fois bien comprise, doit sinon nous mettre à l'abri de toute critique, du moins nous obtenir l'indulgence. Ce n'est point une œuvre littéraire, mais simplement une bonne œuvre que nous avons voulu entreprendre. Que de jeunes prêtres sont dans l'impossibilité de se procurer les Pères de l'Eglise! Que de prédicateurs, surpris un jour par des occupations imprévues, peuvent manquer du temps nécessaire pour se rendre de suite accessibles ces mines inépuisables de pensées ingénieuses, de preuves fortes et convaincantes, d'autorités imposantes, qu'ils trouveront ici toutes ouvertes et toutes préparées! Et ces vénérables pasteurs accablés par l'âge et les infirmités, ne seront-ils pas heureux de pouvoir offrir aux fidèles confiés à leur sollicitude une lecture qui résume, sur chaque épître et sur chaque évangile des dimanches et fêtes de l'année, l'enseignement et

l'interprétation doctrinale de la tradition. Enfin, les fidèles eux-mêmes, tentés souvent de croire à des innovations glissées dans l'interprétation du dogme et de la morale évangéliques, ne peuvent-ils point retirer le plus grand fruit d'un livre qui leur montre l'Eglise toujours immuable dans son enseignement? C'est du moins la pensée qu'a paru nous exprimer l'éminent Cardinal qui a bien voulu nous encourager dans les termes les plus bienveillants, et donner à ce travail le sceau si précieux de sa haute approbation. Heureux, si ce premier essai, en inspirant à d'autres la pensée de faire mieux, peut servir à indiquer la trace de ces trésors trop peu connus.

C. POUSSIN.



HOMÉLIES ET DISCOURS

DES

SAINTS PÈRES DE L'ÉGLISE.

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉPITRE.

Mes frères, nous savons que l'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement, car le salut est maintenant plus près de nous que lorsque nous avons commencé à croire. La nuit est déjà fort avancée, et le jour approche. Renonçons donc aux œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière. Marchons suivant toutes les règles de la bienséance, comme on a soin de le faire durant le jour; ne nous laissons point aller aux excès de la bonne chère et du vin, aux impuretés, aux dissolutions, aux querelles, aux jalousies, mais revêtons-nous de notre Seigneur Jésus-Christ. (Rom., ch. xiii, v. 11 à 14.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Que signifie cette parole, mes Frères : « Maintenant c'est l'heure de nous réveiller de notre sommeil? » Cela veut dire que la résurrection est proche; proche aussi

le jugement redoutable; proche est ce jour menaçant comme une fournaise ardente, et cela veut dire qu'il faut enfin nous dégager de notre engourdissement. « Car l'heure de notre salut est plus proche que quand nous avons reçu la foi. » Voyez-vous comment l'Apôtre annonce aux Romains le prochain avènement de la résurrection. Le temps s'avance, dit-il, la durée de la vie présente est emportée sans retour, le temps du siècle à venir s'approche, il arrive. Si donc vous êtes prêts, si vous avez accompli tous les préceptes, ce sera un jour de salut; sinon, si vous avez fait le contraire, ce sera aussi bien différent. Mais cependant il ne veut pas les attrister, mais il emploie pour les exhorter le charme de la douceur, et cherche par ce moyen à les détacher de l'affection des choses présentes. Puis, comme il est vraisemblable que ces fidèles au commencement étaient plus fervents, à savoir, quand ils étaient dans la première ardeur du repentir, mais qu'ensuite, avec les progrès du temps, toute cette ferveur diminuait et allait s'allanguissant, il leur dit qu'il faut désormais combattre cette tendance, ne point se relâcher par l'action du temps, mais plutôt déployer de nouvelles forces. En effet, quand on est dans l'attente de l'arrivée d'un roi, c'est alors qu'il faut hâter ses préparatifs; plus on est près d'atteindre au prix de la victoire, plus aussi doit-on s'animer au combat; et c'est aussi ce que font les athlètes quand ils arrivent au terme de la course, et qu'ils sont sur le point de saisir le prix du vainqueur. Oh! alors, leur excitation est au comble. C'est pourquoi l'Apôtre a dit: « L'heure du salut est plus proche que quand nous avons reçu la foi: la nuit a précédé, maintenant le jour va paraître. » Si donc la nuit touche à sa fin, et que le jour approche, faisons

désormais les œuvres du jour et non celles de la nuit. Et c'est aussi ce qui se fait d'ordinaire dans les choses du temps, et quand nous voyons la nuit précipiter sa fuite devant le point du jour, et que nous entendons gazouiller l'hirondelle, chacun active son voisin, quoique la nuit ne soit point encore entièrement dissipée. Mais quand elle s'est tout évanouie, alors aussi nous devenons plus pressants, nous disant l'un à l'autre : Déjà ! il est jour ! et nous commençons la journée par nous mettre à l'ouvrage, nous prenons nos vêtements, nous secouons les songes et chassons le sommeil, pour nous trouver prêts pour le jour ; et les premiers rayons du soleil n'ont pas encore jailli, que nous voilà sur pied et que nous mettons la main à l'œuvre. Ce que nous faisons là, faisons-le de même ici. Secouons les vains fantômes et arrachons-nous aux songes de la vie présente ; jetons là notre lourd sommeil, et prenons pour vêtement la vertu. Car c'est tout cela que l'Apôtre veut nous faire entendre, disant : « Rejetons donc les armes de ténèbres, et revêtons les armes de lumière. » Le jour nous appelle aux armes et au combat. Mais n'allez pas vous effrayer de ces mots d'armes et de bataille ; dans la grossière milice de la terre le métier des armes est pénible et rebutant, mais ici tout est désirable et attrayant. Ce sont les armes de la lumière ; et c'est par elles que vous resplendirez comme le trait de l'éclair, par elles qu'il vous sera donné de rayonner comme un foyer de clartés jaillissantes ; et, protégés par elles, vous serez à couvert du péril ; enfin ce sont des armes qui vous rendront lumineux, puisqu'elles sont armes de lumière. Quoi donc ? Ne s'agit-il plus de combattre ? Il est vrai qu'il faut combattre, mais il n'y a là ni épuisement, ni

labeur à ressentir. Enfin, non, cela n'est point une guerre, mais plutôt une marche triomphale et la solennité d'une fête. Telle est la propriété de ces armes, et telle aussi la valeur du capitaine. Et, comme l'époux qui sort de la chambre nuptiale dans son plus magnifique appareil, ainsi en est-il de celui qui est couvert de ces armes divines; car il est soldat, et il est époux tout ensemble. En outre, quand l'Apôtre dit que le jour est proche, sachez qu'il ne lui suffit pas de l'avoir fait s'approcher pour ensuite le laisser là; mais il faut qu'il lui fasse jeter ses clartés. Écoutez-le donc : « Marchons avec toute la décence convenable, comme cela se doit faire durant le jour; » et dans la réalité, c'est bien le jour qui luit sur nous. Et c'est ainsi qu'il se sert, pour attirer les fidèles, de ces mêmes motifs d'influence que bien des gens emploient comme moyens de persuasion, à savoir, les considérations de bienséance et d'honnêteté; car on a grand souci de sa renommée et de la place qu'on occupe dans l'opinion des hommes. Il ne dit pas : « Marchez, » mais : « Marchons, » s'associant à eux pour ne point presser jusqu'à l'importunité son exhortation, et pour leur faire accepter sa réprimande. Marchons donc, « non point dans les débauches et l'ivrognerie. » Il ne défend pas de boire, mais de boire avec excès; l'usage du vin est une jouissance permise, mais ce qu'il défend, c'est d'en user jusqu'à l'ivresse. C'est ainsi qu'il applique à ce qui suit la même mesure : « Point de dissolution ni d'impudicités. » Il ne défend point ici l'union de l'homme et de la femme, mais il proscriit le libertinage. « Point de querelles ni de rivalités jalouses. » Par là il éteint les foyers des passions dérégées, la concupiscence et la colère; c'est pour cela qu'il ne s'attaque pas au mal seulement,

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

mais qu'il ôte les sources même du mal. En effet, rien n'est plus propre à enflammer la concupiscence et à exciter la colère, que le vin et l'ivresse. C'est pour cela qu'après nous avoir dit d'abord : Point de débauches ni d'ivrognerie, il ajoute maintenant : Point de dissolutions ni d'impudicités, point de querelles ni de rivalités jalouses. Et ce n'est pas tout; mais quand il nous a dépouillés des vêtements honteux du vice, écoutez quelle parure il veut nous donner en échange : « Revêtons-nous, nous dit-il, de notre Seigneur Jésus-Christ. » Il ne parle plus d'œuvres maintenant, mais il veut porter plus haut les esprits. Quand il était question des vices, alors il a fait mention des œuvres qu'il faut leur opposer; mais quand il s'agit de vertu, oh! alors, les œuvres! ce n'est pas un nom qui lui suffise; il appelle cela des armes, montrant que la vertu constitue celui qui en est orné dans un état de sécurité parfaite, et l'entourne d'une auréole de splendeur. Et ce n'est point assez encore, mais élevant son discours à une plus grande hauteur de pensées, ce qui est d'un merveilleux bien plus effrayant, il veut nous donner pour vêtement le Seigneur lui-même, lui-même roi des rois. Quiconque, en effet, est revêtu de lui, possède éminemment toute vertu. Or, quand l'Apôtre dit : « Revêtez-vous de notre Seigneur, » il prétend que nous soyons enveloppés de toutes parts, ainsi qu'il l'exprime ailleurs. « Si donc le Christ est en vous et qu'il habite en vos cœurs ¹. » C'est-à-dire que l'Apôtre veut que notre âme soit la demeure de Jésus-Christ, que nous soyons enfin revêtus de lui comme d'un vêtement, afin qu'il soit notre tout au-dedans et au

¹ Rom., VIII, 10. Éphés., III, 16.

dehors. N'est-il pas en effet notre plénitude¹? Oui plénitude, au point de remplir tout en tous, et d'être tout pour nous, et notre voie et notre époux et notre fiancé : « Je vous ai fiancés, dit l'Apôtre, à cet unique époux, vous présentant à lui comme une vierge chaste². »

Il est pour nous ainsi que la racine à la plante, il est notre breuvage, notre nourriture et notre vie; comme il est dit : « Je vis, non, ce n'est plus moi mais Jésus-Christ qui vit en moi³. » Il est nôtre, comme apôtre, souverain prêtre, père, frère, cohéritier, compagnon dans le sépulchre et sur la croix. Car c'est nous-mêmes, est-il dit, « qui avons été ensevelis avec lui, et qui avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort⁴. » C'est encore un suppliant; « car nous remplissons pour lui l'office d'ambassadeur⁵. » Il est notre avocat auprès du Père, et il intercède pour nous⁶. Il est en même temps notre demeure et notre hôte; car « quiconque demeure en moi et moi aussi je demeure en lui⁷! » Il est notre ami: oui, nous dit-il, vous êtes mes amis⁸. Enfin pour nous il est le fondement et la pierre de l'angle. Et nous, nous sommes vraiment ses membres, sa culture, son édifice, les sarments de cette vigne qui est lui-même, et nous sommes ses coopérateurs. Car que ne veut-il pas être pour nous, lui qui a voulu nous unir et nous conjoindre à lui de toutes façons, et par la plus intime cohésion? Ah! voilà qui est aimer avec tout le sublime de la passion! Abandonnez-vous donc à lui, mes Frères, et, vous arrachant à votre sommeil, revêtez-

¹ Éphés., I, 23. — ² II Corinth., XI, 2. — ³ Gal., II, 20. —

⁴ Rom., VI, 4, 5. — ⁵ II Corinth., V, 20. — ⁶ Rom., VIII, 34. — ⁷ Jean,

VI, 57. — ⁸ Jean, XV, 14.

vous de lui, et, ainsi revêtus, ayez à lui offrir une chair mortifiée. Amen.

ÉVANGILE.

Jésus dit à ses disciples : il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles. Les peuples de la terre seront dans la consternation par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots. Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers, car les vertus du ciel seront ébranlées ; alors ils verront le Fils de l'homme sur une nuée, revêtu d'une grande puissance et d'une grande majesté. Lorsque ces choses commenceront à s'accomplir, levez la tête et regardez en haut, parce que le temps de votre rédemption approche. Il leur proposa ensuite cette comparaison : Voyez le figuier et les autres arbres ; lorsqu'ils commencent à pousser, vous reconnaissez que l'été est proche ; de même, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin et par les soucis de cette vie, et que ce jour ne vienne tout-à-coup vous surprendre, car il enveloppera comme un filet tous ceux qui sont sur la face de la terre. Veillez donc et priez en tout temps, afin d'être trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui doivent arriver, et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme. (Saint Luc, c. XXI, v. 25 à 36.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

Le Seigneur, qui est en même temps notre rédempteur, mes Frères bien aimés, désirant nous trouver préparés, nous annonce les maux qui accompagneront la vieillesse du monde, afin de réprimer en nous l'amour de ce monde condamné à mourir. Il veut nous faire savoir quels fléaux doivent précéder ce terme qui s'approche, afin que, si nous ne voulons pas craindre Dieu au sein de la tranquillité, au moins, frappés par l'effroi des coups précurseurs, nous craignons son jugement qui nous menace de si près. En effet, comme prélude à cette lecture du saint évangile que vous venez d'entendre, mon Seigneur avait dit d'abord un peu auparavant : « Les peuples se soulèveront contre les peuples, et les royaumes contre les royaumes, il y aura en divers lieux de grands tremblements de terre, et des pestes et des famines, et des terreurs du ciel et de grands signes. » Et puis bientôt après il ajoutait ce que vous venez d'entendre : « Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles, et sur la terre parmi les nations, un grand effroi, à cause du bruit confus de la mer et des flots. » De tous ces signes, les uns déjà certainement se sont accomplis sous nos yeux, et nous avons à redouter que les autres n'arrivent prochainement ¹. De

¹ C'était la fin de l'empire romain. Tous les signes avant-coureurs de cette grande ruine, qui frappaient si fort les esprits au temps de saint Grégoire, étaient regardés généralement comme les signes de la fin du monde.

notre temps nous avons vu des peuples s'insurger contre d'autres peuples en si grand nombre, et si souvent la détresse a opprimé les âmes au loin sur toute la terre, que nous trouverions moins d'exemples de pareils spectacles dans tout le reste de l'histoire. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire qu'en d'autres contrées du monde des villes venaient d'être bouleversées par des tremblements de terre ! Nous sommes sans cesse attristés par le fléau de la peste. Il est vrai que nous n'avons point encore vu clairement de signes dans le soleil, ni dans la lune, ni dans les étoiles ; mais les changements survenus dans les saisons peuvent très bien nous faire conclure au prochain accomplissement des autres signes. D'ailleurs déjà, avant que l'Italie fût livrée au glaive des barbares, n'avons-nous pas vu s'agiter et flamboyer dans le ciel des armées de feu, et tout empourprées de ce sang humain, qui allait être bientôt versé ? Quant à l'agitation de la mer et des flots, rien d'extraordinaire ne s'est encore montré ; mais comme la plupart des signes prophétiques sont accomplis, il n'est pas douteux que ceux qui restent en petit nombre ne suivent bientôt les premiers ; le passé devient un sûr garant de l'avenir. Nous vous le disons, frères bien-aimés, afin d'éveiller dans vos âmes l'ardeur de la prévoyance. Prenez garde que vos âmes ne s'engourdissent dans une paix trompeuse, ou dans les langueurs de l'ignorance, mais que plutôt la crainte vous excite sans cesse à la vigilance, et que par l'effet de l'insécurité de la vie, vous vous affermissiez dans la pratique des bonnes œuvres, méditant ces paroles sorties de la bouche de notre Rédempteur : « Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit advenir à tout l'univers ; car les vertus des cieux seront ébranlées. » Or,

qu'est-ce que le Seigneur appelle les vertus des cieux, sinon les anges, les archanges, les trônes, les dominations, les principautés, et les puissances elles-mêmes? Elles apparaîtront alors visiblement à nos yeux, dans cet avènement de l'inexorable juge, et elles exigeront de nous alors un compte rigoureux de ce que l'invisible Créateur du monde supporte aujourd'hui avec tant de longanimité. Ensuite il est écrit : « Et alors ils verront le Fils de l'homme venant dans une nuée avec une grande puissance et une grande majesté, » comme s'il disait clairement : Ce Fils de l'homme, celui-là même qu'ils n'ont point voulu écouter dans son état d'abaissement ; afin qu'alors ils ressentent d'autant plus rigoureusement les effets de sa puissance, que maintenant leur tête et leur cœur opiniâtres se refusent à s'incliner devant sa patience. Mais ce qui précède ne s'adresse qu'aux réprouvés. Maintenant écoutez; voici des paroles qui ne tendent qu'à la consolation des élus : « Quand ces choses commenceront d'arriver, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche; » comme si la Vérité elle-même, avertissant ses élus, disait : Quand les plaies du monde se multiplieront, quand l'effroi du jugement s'apparaîtra par l'ébranlement des vertus, levez la tête, c'est-à-dire que vos cœurs s'épanouissent dans la joie ; car le monde, dont vous n'êtes point les amis, s'en allant bientôt finir, proche est la Rédemption après laquelle vous avez aspiré. Souvent dans la sainte Écriture la tête est mise pour l'esprit; car comme la tête régit les membres, de même c'est l'intelligence qui règle les pensées. Ainsi lever la tête, c'est élever nos esprits vers les joies de la patrie céleste. Ceux donc qui aiment Dieu doivent se féliciter et se réjouir de la ruine du monde; car enfin ils

vont trouver celui qu'ils aiment, et ils n'ont point aimé celui qui passe. Certes, loin de pleurer sur les plaies du monde, le chrétien sait que ces mêmes plaies sont le signe de sa fin. Or, il est écrit : « Quiconque veut être l'ami de ce siècle se constitue l'ennemi de Dieu. » Celui qui ne se réjouit pas de la fin prochaine du monde témoigne par là qu'il l'aime, et par là aussi il se déclare l'ennemi de Dieu. Mais loin des cœurs des fidèles un tel sentiment, bien loin soit-il de ceux qui croient par la foi qu'il y a une autre vie, et qui aiment cette autre vie et le témoignent par leurs œuvres ! Car pleurer sur la ruine du monde, cela est réservé à ceux qui ont l'amour du monde profondément enraciné dans leurs cœurs, qui s'inquiètent peu d'une autre vie, qui ne semblent même pas se douter qu'il y en ait une. Mais nous qui connaissons les joies éternelles de la patrie céleste, nous devons y tendre de toutes nos aspirations. Il est désirable pour nous d'y aller en toute hâte et d'y arriver par le plus court chemin. En effet, de quels maux ne sommes-nous pas accablés en ce monde ? Quelle oppression de tristesse et de malheur ! Qu'est-ce que la vie mortelle, sinon un voyage ? Or, pesez bien ceci, mes Frères, et considérez l'étrange caractère de cette folie, se sentir harassé par la fatigue du voyage, et cependant ne vouloir point que ce voyage finisse ! Cependant qu'il faille mépriser le monde et le fouler aux pieds, c'est ce que notre Rédempteur nous montre par cette comparaison si propre à exciter notre vigilance, quand il ajoute sans interruption : « Voyez le figuier et tous les arbres ; lorsque déjà ils produisent du fruit, vous savez que l'été est proche, ainsi quand vous verrez ces choses arriver, sachez que proche est le royaume de Dieu. » Comme s'il disait ouvertement : Ainsi que le fruit des arbres indique l'approche de l'été, de

même par la ruine du monde vous connaîtrez que proche est le royaume de Dieu. De ces paroles il est rigoureux de conclure que le fruit du monde, c'est sa ruine, il n'arrive à sa croissance que pour tomber, il végète, et les germes qu'il a produits sont destinés à périr dans son désastre. C'est avec raison que le royaume de Dieu est comparé à l'été; alors en effet se dissiperont les nuages de notre tristesse, lorsque les jours de notre vie brilleront de la clarté de l'éternel soleil. Et toutes ces choses nous sont confirmées sous le sceau de la plus haute certitude par la sentence qui suit : « Amen; en vérité, je vous le dis, cette génération ne passera point que toutes ces choses n'adviennent. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » En effet, rien dans la nature des choses corporelles n'est plus durable que le ciel et la terre, et rien au monde ne passe si vite que la parole. Car la parole, tant qu'elle est inachevée, n'est point une parole, et à peine est-elle achevée, qu'elle n'est déjà plus, puisqu'elle s'envole à mesure qu'elle est proférée. Le Seigneur dit donc : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront point; » c'est comme s'il disait clairement : « Tout ce qu'il y a parmi vous de plus durable n'est point destiné à une durée immuable, à l'éternité; mais ce qui paraît en moi de plus passager, demeure fixe et ne passe point, parce que ma parole qui passe exprime des oracles immuables et perdurables. »

Voilà, mes Frères, que déjà nous voyons s'accomplir ce que vous venez d'entendre. Chaque jour des malheurs inouïs se succèdent et se multiplient et pèsent sur le monde; regardez, combien restez-vous de ce peuple innombrable! Et cependant chaque jour encore ce sont

des fléaux qui nous frappent, des malheurs inattendus qui nous écrasent, et de nouvelles calamités qui nous surprennent et nous consternent. Comme dans la jeunesse le corps est plein de vigueur, la poitrine saine et forte, le cou musculeux, les bras arrondis; mais quand viennent les années de la vieillesse, la taille se courbe, le cou se dessèche et s'affaisse, la poitrine est oppressée par de fréquents soupirs, les forces défontent, la respiration haletante interrompt la parole; car, quoiqu'il n'y ait point là de maladie proprement dite, la santé elle-même, chez la plupart des vieillards, n'est-elle pas une maladie? Ainsi le monde dans ses premières années, comme dans la jeunesse, a été plein de vigueur, il a été robuste et fécond dans ses générations; c'étaient des corps pleins de verdure, l'opulence était partout et la fertilité, mais maintenant il s'affaisse sous le poids de sa propre vieillesse, et il semble poussé vers la mort qui s'approche sous les coups redoublés des afflictions.

N'aimez donc pas ce monde, mes Frères, vous voyez qu'il ne peut tenir debout longtemps; gardez dans vos cœurs le précepte de l'Apôtre et l'avertissement qu'il nous donne¹ : « N'aimez point le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. » Mes Frères bien aimés, pensez donc à ce jour du jugement, et pensez-y avec tout le sérieux de votre application; réformez votre vie, changez de mœurs, surmontez par la résistance les tentations qui vous séduisent; quant à vos transgressions passées, expiez-les dans les pleurs, et un jour vous verrez l'avènement de l'éternel Juge avec d'autant plus d'assurance que

¹ Jean, II, 15.

vous aurez prévenu par une crainte salutaire son inexorable justice. Daigne le Seigneur vous faire cette grâce.

SERMON DE SAINT ÉPHREM

SUR LE JUGEMENT GÉNÉRAL OU SECOND AVÈNEMENT
DE JÉSUS-CHRIST.

1. Mes Frères bien aimés de Jésus-Christ, prêtez-moi une oreille attentive, je vais parler du second et terrible avènement de notre Seigneur. En pensant à ce redoutable moment, je tremble; je suis glacé d'effroi quand je songe à tout ce qui sera découvert et mis au grand jour. Qui pourrait peindre ce désolant tableau? Quelle langue peut décrire ces lugubres scènes? Quelle oreille pourra en entendre le récit? Descendant du trône de sa gloire, le Roi des rois viendra faire la revue de tous les habitants de la terre, leur demander un compte d'où sortira pour les justes le digne prix de leurs vertus, et le châtement pour les malheureux qui l'auront mérité; car s'il est juge, il est juste aussi. A cette image qui obsède ma pensée, je me sens accablé, mes membres palpitent, mes yeux se remplissent de larmes, ma voix s'éteint, mes lèvres se serrent, ma langue frémit, et ma pensée s'arrête silencieuse et sombre. Excité par l'intérêt que vous m'inspirez, je veux parler, et la crainte enchaîne mes paroles; car jamais, depuis sa création, pareils prodiges n'ont effrayé la terre, et jamais rien de semblable ne viendra consterner le cœur des générations successives. Un coup de tonnerre qui vient tout-à-coup retentir à nos oreilles porte la terreur au fond des âmes; tous les fronts s'in-

clinent vers la terre. Que deviendrons-nous, mon Dieu, quand les accents de la trompette, mille fois plus éclatants que ceux du tonnerre, iront éveiller dans leurs tombeaux les justes et les pécheurs qui dorment depuis les premiers jours du monde? Alors, à ce bruit terrible, les ossements, s'arrachant à la terre qui les enferme, courront se rassembler pour reformer des corps. Quel spectacle! Tout le genre humain, renaissant à la fois, viendra des quatre coins de la terre comparaître aux pieds du souverain juge! Le roi, dont le pouvoir s'étend sur toute chair, n'aura qu'à dire un mot, et soudain la terre ébranlée s'empressera de rendre les morts qu'elle a reçus dans ses entrailles; ceux que la mer avait engloutis, que des animaux féroces dévorèrent, ceux qui avaient péri victimes des habitants des eaux ou des oiseaux de proie, reparaissent tous ressuscités, sans qu'ils aient à regretter la plus petite partie de leurs corps.

2. Comment pourrons-nous voir sans trembler, mes chers Frères, un fleuve de feu, s'élançant avec l'impétuosité d'une mer en furie, embraser les montagnes et les vallées, consumer le monde entier avec tous les travaux des hommes? Soudain les fleuves se dessèchent, les fontaines se tarissent, les étoiles s'effacent, le soleil s'éteint, la lune a disparu, et le ciel a plié son pavillon comme les feuilletts d'un livre, ainsi qu'il a été écrit. Les anges courent rassembler de tous les points d'où soufflent les vents, comme dit le Seigneur, d'une extrémité à l'autre de la terre, les fidèles serviteurs de Dieu. Un nouveau ciel, une nouvelle terre apparaissent bientôt selon les promesses du souverain Maître. Tout-à-coup un trône majestueux s'élève, mes bien-aimés, et l'étendard de la croix, où le Christ expira volontairement pour nous, resplendit de lu-

mière. A l'éclat dont il remplit l'horizon, tous les peuples ont reconnu le sceptre redoutable du grand Roi, et ils se rappellent que le Seigneur a prédit que le signe du Fils de l'homme apparaîtra dans le ciel, et personne ne doute plus alors que le moment ne soit venu. Comment oser se présenter à Jésus-Christ? Chacun, dans ce fatal moment, sera poursuivi par le souvenir de toutes ses actions qui se dresseront devant lui, bonnes ou mauvaises. Les hommes au cœur miséricordieux, et qui ont sincèrement pratiqué la pénitence, se réjouiront en voyant s'accomplir les vœux qu'ils avaient formés. Ceux qui ont compati aux souffrances des pauvres verront ces pauvres, qu'ils n'ont pas repoussés, plaidant pour leurs nobles patrons, proclamer leurs vertus devant les anges et les hommes, tout en rappelant les larmes qu'ils ont versées et leurs pénitences laborieuses; tous seront dans la joie et pleins de l'ivresse du triomphe, attendant avec confiance « la bien-
« heureuse espérance et le glorieux avènement du grand
« Dieu Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ. »

3. Et pourquoi ne pas dérouler devant vous un tableau plus imposant encore? A cette grande voix, à ce cri terrible parti des sommités du ciel : « Voici que l'époux arrive, » voici que le juge s'approche, que le roi paraît, voici le Juge des juges qui se révèle à tous les yeux, voici le Dieu de l'univers qui vient juger les vivants et les morts; ô mes Frères bien aimés du Christ, un frémissement général agite la terre sur ses bases; tout tremble, la mer et ses profonds abîmes; les angoisses, la crainte, la stupeur, sont dans tous les cœurs; tout est consterné dans l'attente des malheurs qui vont fondre sur la terre; « les puissances des cieus seront ébranlées, » comme il a été écrit. Soudain les anges et les chœurs des archanges dé-

veloppent à la fois leurs célestes bataillons; les chérubins et les séraphins, les puissances et les vertus chantent l'hymne de gloire : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu des armées, qui est, et qui était, et qui doit venir dans son triomphe, le Tout-Puissant ! » Toute créature du ciel et de la terre a répondu d'une voix tremblante et respectueuse : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » A ce moment le ciel s'entr'ouvre et laisse voir le Roi des rois, notre Dieu sans tache, et plein de gloire, semblable à la foudre, revêtu de force et d'une incomparable majesté. Ainsi, Jean, l'évangéliste-prophète, l'avait annoncé : « Le voici qui vient sur les nuées; tout œil le verra, et ceux même qui ont prié, et tous les peuples de la terre se frapperont la poitrine en le voyant. » Quel homme assez audacieux pourra soutenir ce spectacle devant lequel fuiront le ciel et la terre, comme dit le même Apôtre : « J'ai vu un grand trône blanc, et quelqu'un qui était assis dessus, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuyaient, et il n'en resta pas même la place. » Jamais pareil effroi a-t-il brisé un cœur d'homme? Jamais vos yeux ont-ils rien vu de plus redoutable? Quand le ciel et la terre fuient, qui donc pourra se tenir debout? Pécheurs, hélas! où fuirons-nous quand devant nous se dressera le trône où s'assied le Dieu des siècles, quand nous verrons se déployer autour de ce trône majestueux les armées innombrables du ciel?

4. Alors s'accomplira la prophétie de Daniel : « J'étais attentif à ce que je voyais, jusqu'à ce que les trônes furent placés, et que l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme la laine la plus pure, son trône était de flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu brillant. Un

fleuve de feu sortait de devant sa face; un million d'anges assistaient devant lui, et mille millions le servaient. Le juge s'assit, et les livres furent ouverts.» De quel effroi, mes Frères, ne serons-nous pas saisis quand, sans acception de personnes, il prononcera ses arrêts et que seront ouverts ces livres redoutables où sont inscrits nos œuvres, nos discours, tout ce que nous avons dit et fait dans cette vie, et que nous avons espéré de cacher à Dieu qui, selon l'Écriture, sonde les reins et les cœurs; car tous les cheveux de votre tête ont été comptés, c'est-à-dire les pensées et les paroles dont il nous faudra rendre compte. Que de larmes à répandre dans ces cruels instants, et nous n'y pensons pas même! Que de soupirs s'exhaleront avec effort de nos poitrines à l'aspect des riches présents dont le Roi de gloire comblera ceux qui ont vaillamment combattu! à l'aspect de ce royaume ineffable des cieux; à l'aspect des plus horribles tourments, et de toutes ces générations d'hommes, depuis Adam, notre premier père, jusqu'au dernier né, placées entre ces deux points extrêmes, toutes agenouillées, tremblantes devant la face de Dieu, comme il a été écrit : «Je vis, moi, dit le Seigneur, et tout genou se courbera devant moi. »

5. C'est alors, ô vous les bien-aimés du Christ, c'est alors que l'humanité, se tenant debout entre le royaume du ciel et le tribunal, entre la vie et la mort, entre la liberté et l'esclavage, attendra que l'heure terrible du jugement ait sonné pour elle, l'heure où personne, hélas! ne pourra venir au secours de son prochain. Alors chacun confessera quelle a été sa foi; à chacun sera demandé le signe du baptême et une conscience que les hérésies n'auront pas souillée; à chacun il sera demandé s'il a été fidèle, s'il n'a pas flétri la pureté de sa robe, selon cette

parole : « Tous environnant l'autel offriront des présents à ce roi terrible. » En effet, tous ceux dont les noms sont inscrits sur les livres de la sainte Église, au nombre de ses citoyens, auront à rendre compte, chacun selon son mérite : « Les puissants seront examinés rigoureusement, » comme le dit la Sagesse; « il sera beaucoup demandé à qui il a beaucoup été donné, et l'on appliquera à chacun la mesure dont il se sera servi pour les autres. » N'est-il pas vrai que, grands ou petits, nous avons professé la même foi, nous avons été marqués du même signe; nous avons tous renoncé au démon, nous l'avons rejeté loin de nous; nous nous sommes tous unis à Jésus-Christ, et nous l'avons adoré? Oui, vous avez été initiés aux mystères de la piscine, vous avez renoncé à l'ennemi du salut; la renonciation qu'on exige de vous dans le saint baptême ne semble pas d'abord fort grave, mais quand l'esprit en pénètre bien le sens, il en conçoit alors toute l'importance, et mille fois heureux celui qui sait en accomplir le devoir! Quelques mots, en effet, suffisent pour déclarer que nous renouçons à tout ce qui est mal, à tout ce que Dieu abhorre; il ne s'agit pas d'un, de deux ou de mille, c'est du mal en général; il n'y a pas de distinction, c'est tout ce que Dieu hait. Ainsi : « Je renonce à Satan et à ses œuvres. » Quelles sont ces œuvres? Écoutez : la débauche, l'adultère, l'impureté, le mensonge, le vol, l'envie, les maléfices, la divination, les sortilèges, l'emportement, la colère, les blasphèmes, les inimitiés, les querelles, les rivalités jalouses. Je renonce encore à l'ivresse, aux vains discours, à l'orgueil, à la paresse; je renonce aux frivoles amusements, aux danses animées par les sons de la harpe, aux chants impies, aux outrages à la pudeur, aux augures, à l'esprit d'interroga-

tion, aux chairs étouffées et au sang. A quoi bon s'étendre plus au long? je n'ai pas le temps de tout dire; passons donc sous silence une foule d'autres abominations, et disons simplement : Je renonce à toutes les œuvres dont nous rendons complices le soleil, la lune, les étoiles, l'eau des fontaines, l'ombrage des arbres, les chemins, les liqueurs et les coupes du festin; je renonce à tant d'autres actes absurdes, dont je rougirais de dire même les noms. Oui, plongés dans les eaux du baptême, nous renonçons à tout ce que nous savons bien n'être que des œuvres du démon. C'est à son école, quand nous étions enveloppés dans ses profondes ténèbres, que nous avons appris à les connaître, avant que la lumière vint briller à nos yeux, quand nous étions vendus au péché. Mais du moment où le Dieu plein de bonté et de miséricorde a daigné nous arracher à toutes ces misérables déceptions, « le soleil levant nous est venu visiter d'en haut, » la grâce du salut nous est apparue, elle s'est donnée comme rançon pour nous, elle nous a arrachés au culte des idoles et s'est plu à nous renouveler par les eaux et en esprit. Nous avons donc tout quitté, nous avons dépouillé le vieil homme et ses actes impurs, nous avons revêtu le nouvel Adam. Ainsi, se laisser entraîner aux péchés dont j'ai parlé, c'est, après avoir reçu la grâce, en perdre tous les heureux effets; et à quoi servira le Christ lui-même à celui qui persévère dans le crime?

6. Bien-aimés de Jésus-Christ, avez-vous entendu à combien de péchés vous avez renoncé dans le peu de mots qui expriment cette renonciation? Eh bien! c'est en ce moment terrible que chacun de nous aura à répondre, quand il lui sera demandé s'il a gardé ses promesses. Il a été écrit : « Vous serez justifié par vos paroles; » et ail-

leurs : « Méchant serviteur, je vous condamne par votre propre bouche. » Il est donc évident que c'est à nos discours qu'est attachée la condamnation ou la justification de notre vie. Mais comment les hommes sont-ils interrogés? D'abord les pasteurs, je veux dire les évêques, sont interrogés sur leur propre administration et sur leur troupeau, et on leur demande compte des brebis qu'ils ont reçues du Christ, le premier des pasteurs; si donc une seule brebis a péri par la négligence de l'évêque, c'est de son sang qu'il doit payer le sang répandu. Après eux s'avancent les prêtres, puis les diacres, ensuite tous les fidèles, qui doivent déclarer ce qu'ils ont fait : les premiers, des églises qui leur avaient été confiées; les seconds, de leur propre famille, de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs serviteurs et de leurs servantes; s'ils les ont élevés, instruits dans la connaissance et la crainte de Dieu, comme le veut l'Apôtre. Ensuite vous voyez paraître les rois, les princes, les riches, les pauvres, les grands et les petits, qui tous viennent déposer aux pieds du souverain Juge l'aveu de ce qu'ils ont fait sur la terre; car on lit dans les Écritures : « Nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps; » et ailleurs : « Nul ne peut rien soustraire à mon souverain pouvoir. »

7. Ne nous apprendrez-vous pas ce qui vient à la suite? — Je vous parlerai dans l'affliction de mon cœur; vous n'êtes pas en état d'entendre ce qui doit suivre ces premiers instants; reposons-nous quelque temps, bien-aimés de Jésus-Christ. — Ils s'écrièrent de nouveau : Quoi donc! y a-t-il quelque chose de plus terrible que ce que nous avons déjà entendu? — Et Ephrem leur répondit en

pleurant : Je le dis avec des larmes amères, car qui pourrait retenir ses pleurs au récit qui va suivre. Mais puisque l'Apôtre a dit : « Donnez en dépôt à des hommes fidèles ce que vous avez appris, » et puisque vous êtes fidèles, mes Frères, je vais donc vous raconter ce que vous aurez soin à votre tour d'apprendre aux autres. Bien que mon cœur soit en proie à la plus vive douleur, quoiqu'il recule d'horreur à ce récit, écoutez cependant, mes Frères, et partagez ma souffrance.

8. Lorsque chacun, après ce redoutable examen, aura fait l'aveu de ses œuvres en présence des anges et des hommes, « tous ceux qui s'opposaient à Dieu seront mis sous ses pieds, toute domination, toute puissance sera détruite, et tout genou fléchira devant le Seigneur ; » et, ainsi qu'il a été écrit, « il séparera les uns d'avec les autres comme un berger sépare les brebis des boucs ; » ceux qui sont riches en bonnes œuvres et qui ont produit de bons fruits sont pour jamais séparés des pécheurs et de ceux qui ont été stériles. Les premiers brilleront de tout l'éclat du soleil, parce que, fidèles aux commandements du Seigneur, ils ont été miséricordieux, ils ont aimé les pauvres et les orphelins, les ont reçus dans leurs demeures, les ont vêtus quand ils étaient nus, ont visité les prisonniers dans les cachots, sont venus en aide aux travailleurs, ont couru aux lits des malades et de ceux qui sont dans l'affliction, comme dit le Seigneur : ils ont aspiré aux richesses qui ont été placées dans le ciel ; pleins d'indulgence pour les fautes de leurs frères, ils ont gardé sur leur front inaltérable et pur de toute hérésie le signe de la foi : à eux la droite, la gauche aux boucs. Quels sont ces derniers ? Tous ceux qui ont languï sans rien produire ont allumé le courroux du bon Pasteur, et qui, dans leur

orgueil et leur ignorance, insensibles à la voix de leur Maître, ont, dans ce temps de pénitence, livré leurs cœurs aux voluptés, et usé les restes d'une vie honteuse dans l'ivresse et les plus sales débauches, vraies images de ce riche au cœur dur, qui vit sans pitié les maux du pauvre Lazare. Ainsi, ceux qui sont rejetés à la gauche sont condamnés, car ils ont manqué de miséricorde, la pitié ne s'est jamais fait entendre à leurs cœurs; ils ont résisté aux exhortations de la pénitence, et leur lampe s'est éteinte faute d'huile. Mais les justes qui ont rempli leurs vases de l'huile achetée des pauvres, resplendissants de gloire, le front joyeux, portant dans leurs mains des lampes éclatantes, prennent place à droite, et recueillent avec délices la douce parole qui leur est adressée : « Venez, bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » A l'oreille des autres, au contraire, retentissent ces mots terribles, cet arrêt sévère : « Arrière, maudits, allez au feu éternel qui a été allumé pour le démon et pour ses anges. » Vous n'avez pas été miséricordieux, vous n'obtiendrez pas aujourd'hui miséricorde. Ma parole n'a pu pénétrer jusque dans vos âmes; eh bien! je serai sourd aujourd'hui à vos cris et à vos plaintes. Vous avez dédaigné de me servir; vous m'avez refusé des aliments quand la faim torturait mes entrailles; quand j'avais soif, vous ne m'avez pas donné à boire; voyageur, vous ne m'avez pas reçu; nu, vous m'avez laissé sans vêtements; malade, je ne vous ai pas vus près de ma couche, et vous n'êtes pas descendus pour me consoler dans les ténèbres de ma prison. Vous avez été les ministres et les serviteurs d'un autre maître, du démon; éloignez-vous donc de moi, artisans d'iniquité. Et

alors ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle.

9. Ils vont tous au supplice; mais y a-t-il différentes sortes de supplices? Il y a différents lieux assignés aux tourments qui les attendent, comme nous l'apprend l'Évangile; il y a des ténèbres extérieures, mais on ne peut douter qu'il n'y en ait aussi d'intérieures. Ailleurs est la géhenne du feu, ailleurs sont les grincements de dents. Le ver qui ne dort pas est dans un autre endroit; dans un autre aussi se trouve l'étang de feu; ici le lieu assigné particulièrement au Tartare; là la région du feu inextinguible; l'enfer et la perdition ont chacun leur place; plus loin sont les parties les plus basses de la terre, l'abîme de l'enfer, lieu plus horrible encore, où les pécheurs sont livrés aux peines les plus cruelles. Ces malheureux se rendent aux différents lieux qui leur sont marqués; chacun, selon la gravité de ses péchés, est traité avec une rigueur dont cette gravité elle-même est la mesure, ainsi qu'il a été dit : « Chacun est lié par la chaîne de ses péchés. » Et cette autre parole : « L'un sera battu rudement, l'autre le sera moins; » il y a sur la terre une gradation dans les peines, il en sera de même dans l'enfer. Ceux qui mourront sans avoir éteint les feux de la haine qui les a divisés seront impitoyablement condamnés au jour du jugement, et rejetés dans le feu extérieur, dans les ténèbres éternelles. Pourquoi n'ont-ils eu que du mépris pour ce commandement si facile du Seigneur : « Aimez-vous les uns les autres, et pardonnez-vous jusqu'à septante fois sept fois? » Cependant l'homme qui a péché ne doit pas se reposer dans une sécurité perfide, ni se livrer non plus au désespoir; « car nous avons pour avocat auprès du Père Jésus-

Christ qui est juste, Jésus-Christ, victime de propitiation pour nos péchés, » non pour ceux qui laissent s'écouler leurs jours dans une molle incurie, livrés tout entiers aux joies et aux plaisirs, mais pour ceux qui pleurent, font pénitence et crient vers lui le jour et la nuit; ceux-ci recevront du Saint-Esprit un trésor de consolation; mais celui qui aujourd'hui oublie si légèrement la faute qu'il vient de commettre, sera frappé en mourant par les traits de la colère divine qui tomberont sur lui. Il dira avec Manassé : « Votre colère et vos menaces sont un poids trop lourd pour les pécheurs ! »

10. Malheur au débauché, à l'ivrogne; malheur à ceux qui se gorgent de vin au bruit des instruments de musique, qui, sans égard pour les œuvres de Dieu, ne se rappellent jamais sa sainte parole! Malheur à ceux qui outragent ses divines Ecritures! Malheur à ces hommes qui consacrent le temps de la pénitence aux triomphes de l'orgueil, et diffèrent de se convertir, pour ne s'occuper que d'objets frivoles et ridicules! Le temps qu'ils ont perdu, ils le chercheront alors, mais ils ne le retrouveront plus. Malheur à ceux qui se seront livrés à des esprits d'erreur et à des doctrines diaboliques, car ils seront condamnés avec leurs maîtres insensés! Malheur à ceux qui écrivent l'iniquité! à ceux qui s'abandonnent à des pratiques sacrilèges, aux enchantements, à la divination, qui corrompent la jeunesse et commettent mille autres détestables crimes! Malheur à ceux qui privent l'ouvrier de son salaire, car c'est répandre son sang que de lui enlever le prix de son travail! Malheur aux juges iniques qui, en absolvant l'impie, dépouillent le juste de ses droits! Malheur à ceux qui souillent leur foi par des hérésies et suivent les drapeaux des apôtres du mensonge!

à ceux que dévorent une incurable maladie, l'envie et la haine ! Mais pourquoi cette fatigante énumération ? pourquoi ne pas se borner à dire : Malheur à ceux qui, dans ce jour terrible, seront placés à la gauche ; car ils seront enveloppés de ténèbres, et ils pleureront amèrement quand ils entendront prononcer, les uns, ce funeste arrêt : « Arrière, maudits ! » les autres : « Les pécheurs seront précipités aux enfers ! » ceux-ci : « En vérité, je vous le dis : je ne vous connais pas, éloignez-vous, artisans d'iniquité ! » ceux-là, je veux dire les envieux : « Recevez ce qui vous appartient, et allez ! » où donc ? aux mêmes lieux que ceux à qui il a été dit : « Éloignez-vous de moi, maudits, allez au feu de l'enfer ! » quelques-uns : « Liez-leur les pieds et les mains, et jetez-les dans les ténèbres extérieures ; » quelques autres enfin seront, comme l'ivraie, précipités dans le feu qui doit les consumer.

11. Plus d'une voie est ouverte au salut, plus d'une demeure est réservée au juste dans le royaume des cieux, et, comme il y a mille sortes de péchés et d'erreurs, il y a aussi mille différents supplices. O vous qui avez des larmes dans les yeux, de la componction dans le cœur, pleurez, pleurez avec moi au souvenir de ce terrible partage dont l'idée m'épouvante, Frères bénis de Dieu ! car c'est à ce moment cruel que nous serons séparés les uns des autres, que chacun se rendra dans le séjour qui lui sera assigné et qu'il ne devra plus quitter. Quel cœur serait assez dur pour ne pas pleurer, quand, évêques, prêtres, diacres, sous-diacres et lecteurs seront à jamais arrachés des bras de ceux qui ont été leurs compagnons dans la vie, et qui ont porté les mêmes fardeaux ? Et ceux qui ont été rois sur la terre, ils pleureront aussi et seront chassés comme de vils es-

claves; avec eux s'en iront, le cœur gros de soupirs, les princes, les riches sans miséricorde; ils jetteront de tous côtés des regards inquiets, ils imploreront des secours que nul ne pourra donner à leur faiblesse. Plus de trésors, plus de flatteurs, point de pitié pour eux; car leurs oreilles furent toujours fermées aux cris du malheur, et ils ne se sont pas fait à l'avance des provisions de salut dont ils puissent user maintenant. C'est en parlant de ces hommes que le prophète a dit : « Ils ont dormi leur sommeil, et ils n'ont rien trouvé. » Alors, mes Frères, le père sera séparé de son fils, l'ami de son ami; alors seront entraînés loin l'un de l'autre les époux qui n'ont pas conservé pur le lit nuptial; alors seront rejetées ces vierges dont le corps fut chaste, mais dont le cœur fut sans pitié. Car il n'y aura pas de miséricorde pour celui qui n'a pas eu la miséricorde. Mais l'effroi que m'inspire ce récit, la crainte que jettent dans mon cœur ces cruelles images, m'empêchent d'entrer dans de plus longs détails; et, pour tout dire en peu de mots, les pécheurs, hélas! seront repoussés du saint tribunal, chassés, frappés par les anges irrités; les membres palpitants, ils tourneront les yeux vers les justes et vers cet asile de paix et de bonheur d'où ils seront bannis. L'éclat d'une lumière ineffable vient baigner leurs regards avides qu'éblouissent toutes les beautés du paradis, où ils voient ceux qu'ils ont connus sur la terre s'empres- ser de recevoir les riches dons que leur a préparés le Roi de gloire. Puis, arrachés d'avec les justes, d'avec leurs amis et leurs proches, ils seront éloignés violemment de la vue de Dieu-même, dont les joies pures et l'éclatante lumière s'effacent à jamais pour eux. Enfin ils arrivent au seuil du séjour affreux des supplices qui les attendent.

12. A l'aspect de l'isolement où ils sont tombés, l'espoir

s'éteint, plus de secours à attendre, plus de défenseurs; car le jugement de Dieu est juste, et ils s'écrient en hurlant : Ah! combien nous avons perdu de temps dans l'oisiveté! De quelles illusions nous avons été le jouet! hélas! comme nous nous sommes raillés des saintes Ecritures! C'était la voix de Dieu qui s'y faisait entendre, et nous ne l'avons pas écoutée! Nos cris implorant aujourd'hui sa bonté, mais il a détourné de nous sa face indignée. Oh! pourquoi nous sommes-nous laissés aller aux séductions du siècle? A quoi nous a-t-il servi d'obéir au monde? Où sont les parents de qui nous avons reçu le jour? Où sont nos frères, nos fils, nos amis, nos richesses? Où sont les biens et les plaisirs, ces trésors inutiles que nous avons amassés? Que sont devenus les rois et les princes? Eh quoi! pas un d'eux ne peut nous sauver! pas un d'eux à qui nous puissions prêter quelque appui?... Nous sommes, hélas! abandonnés de Dieu et des saints! Que faire, malheureux? le temps du repentir est passé. Que pourrait faire une vaine protection? que pourraient faire des larmes superflues? Plus de pauvres, plus d'indigents qui se pressent autour de nous, et nous vendent le fruit de leur travail; nous voilà seuls maintenant! Quand nous en avions le temps et les moyens, et que ces infortunés nous criaient en pleurant : « Achetez, » nous fermions les oreilles et nous n'achetions rien. C'est à notre tour de chercher, d'implorer, et rien, rien ne vient à nous. Nous n'avons pas à espérer d'être délivrés de nos misères; nous n'avons pas à compter sur la pitié, nous n'en sommes pas dignes. Le jugement de Dieu est juste. Nous ne verrons plus les saintes légions des justes, nous ne verrons plus la véritable lumière. Tout nous abandonne. Et que dire encore? Adieu, adieu pour jamais, saints et justes! adieu, pro-

phètes, apôtres et martyrs du Seigneur! adieu, patriarches et solitaires! adieu, croix, source de vie et de gloire! royaume des cieux, adieu! adieu, céleste Jérusalem! délices du paradis, adieu! auguste mère du Sauveur, d'un Dieu plein de miséricorde, adieu! adieu, parents, famille, enfants, que nous ne reverrons plus jamais! Ils partent alors pour le séjour des douleurs où leurs crimes ont marqué leurs places, où le remords, comme un ver rongeur, se dresse sans cesse contre eux, où brûle un feu qui ne s'éteint jamais.

13. Eh bien! mes Frères, j'ai satisfait à vos désirs, j'ai répondu à vos vœux! Vous savez maintenant quel sort nous nous préparons par nos fautes, vous savez maintenant ce qu'on gagne à se laisser aller à cet engourdissement du cœur, à cette paresse d'esprit qui s'oppose à la pénitence. Vous avez entendu les sarcasmes cruels qui sont tombés sur ceux qui se rient des préceptes de Dieu; je vous ai dit à combien d'illusions nous livre le siècle en corrompant nos âmes, quelle amertume empoisonne ceux qui se jouent des saintes Ecritures. Gardons-nous de ces vaines chimères, défendons-nous de ces pensées d'incrédulité qui ne nous présentent le jugement que sous les couleurs du mensonge! Mais croyons fermement en Dieu, croyons à la résurrection des morts, au jugement et à la rétribution que chacun a méritée par ses bonnes ou par ses mauvaises actions; et, foulant aux pieds toutes les choses de la terre, pensons à nous mettre à l'abri, par nos œuvres, des arrêts du tribunal terrible qui nous jugera dans ce moment redoutable; car c'est l'heure des gémissements, de la douleur, des souffrances, c'est l'heure où la vie tout entière est justifiée ou condamnée. Ainsi soit-il.

(Trad. de M. l'abbé D'ASSANCE.)

11^e DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉPITRE.

Mes Frères, tout ce qui est écrit est écrit pour notre instruction, afin que nous concevions une ferme espérance par la patience et les consolations que l'Écriture nous donne. Que le Dieu de patience et de consolation vous fasse la grâce d'être toujours unis de sentiment et d'affection entre vous, selon Jésus-Christ, afin que tous ensemble, d'un même cœur et d'une même bouche, vous rendiez gloire à Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi traitez-vous les uns les autres avec bonté, comme Jésus-Christ vous a traités, pour la gloire de Dieu. Car je vous déclare que Jésus-Christ a été le dispensateur et le ministre de l'Évangile à l'égard des Juifs circoncis, pour montrer la fidélité de Dieu dans l'accomplissement des promesses faites à leur père ; et quant aux Gentils, qu'ils louent Dieu de sa miséricorde, selon qu'il est écrit : « C'est pour cette raison, Seigneur, que je publierai vos louanges parmi les Gentils, et que je chanterai des cantiques à la gloire de votre nom. » Il est encore écrit : « Réjouissez-vous, Gentils, avec son peuple. » Et ailleurs : « Gentils, louez tous le Seigneur ; peuples, glorifiez-le tous. » Isaïe dit aussi : « Il sortira de la tige de Jessé un rejeton qui s'élèvera pour commander aux Gentils, et les Gentils es-

péreront en lui. » Que le Dieu d'espérance vous comble de paix et de joie dans votre foi, afin que votre espérance croisse toujours de plus en plus par la vertu du Saint-Esprit! (Saint PAUL, Rom., ch. xv, v. 4 à 13.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Tout ce qui est écrit a été écrit pour notre enseignement, afin que nous ayons espérance par la patience et la consolation que donnent les Écritures, » c'est-à-dire pour que nous ne tombions pas; car nous avons à soutenir au dedans et au dehors différents combats, afin que, fortifiés et consolés par les Écritures, nous fassions preuve de patience; afin que, vivant dans la patience, nous demeurions dans l'espérance. Car ces vertus naissent l'une de l'autre: la patience naît de l'espérance, et réciproquement, et toutes deux ont leur source dans les Écritures. Ensuite et encore le bienheureux Apôtre ramène son discours à la prière: « Que le Dieu de patience et de consolation vous donne d'être unis de sentiment les uns envers les autres, selon l'esprit de Jésus-Christ. » C'est ainsi qu'après avoir donné son enseignement, il l'appuie par les exemples de Jésus-Christ, il apporte le témoignage des Écritures, pour montrer qu'avec les Écritures, la patience aussi nous est donnée. C'est pour cela qu'il disait: « Que le Dieu de patience et de consolation vous donne d'être unis de sentiment les uns avec les autres, selon l'esprit de Jésus-Christ. » Le propre de la charité, c'est de faire qu'on sente pour autrui comme l'on sent pour soi-même.

Ensuite, afin de faire entendre qu'il ne se contentait pas simplement d'une affection quelconque, il a soin d'a-

jouter « selon l'esprit de Jésus-Christ, » ce qu'il ne manque pas de distinguer en toute rencontre; il s'agit, en effet, d'un amour tout-à-fait à part. Et quel est le fruit de cette concorde entre les frères? « C'est, dit-il, que tous ensemble d'un même cœur et d'une même bouche vous rendiez gloire à Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. » Il ne dit pas seulement « d'une même bouche, » mais « d'un même cœur. » Voyez-vous comment il a uni étroitement le corps entier des chrétiens, et comment, pour conclure, il arrive à glorifier Dieu? C'est pour cela aussi que, de préférence à toute autre chose, il les excite, il les amène à l'union de la concorde. Alors il insiste, en appuyant sur cette exhortation, disant : « C'est pourquoi accueillez-vous les uns les autres, comme Jésus-Christ vous a lui-même accueillis pour la gloire de Dieu. » Toujours il tire son exemple d'en haut, et de là il déduit l'ineffable bienfait de la concorde. En effet, ce qui, sur toutes choses, glorifie Dieu, c'est que, nous entretenant mutuellement, nous soyons forts par cette mutuelle concorde. C'est pourquoi, quand même vous auriez à déplorez ce malheur d'être en discorde avec un frère, en pensant que, si vous renoncez à la colère, vous allez glorifier votre Seigneur, réconciliez-vous, sinon pour l'amour de votre frère, au moins pour la gloire de Dieu; que dis-je? faites-le pour cela même et avant tout. Car c'est à cela que Jésus-Christ revient toujours à travers tous ses enseignements : ainsi, s'adressant à son Père, il disait : « Que tous ils soient un, ô mon Père, comme vous en moi et moi en vous, afin que le monde croie que c'est vous qui m'avez envoyé ¹. »

¹ Jean, xvii, 21.

Obéissons donc et soyons unis dans une mutuelle charité. Il ne s'agit point ici des faibles seulement, l'exhortation s'adresse à tous, et si quelqu'un voulait se séparer de vous par une rupture, ô vous, mon Frère, que, de votre part, rien ne soit rompu, et gardez-vous de préférer cette froide parole : J'aimerais celui qui m'aimera, et je crèverais mon œil droit s'il ne m'aimait pas; paroles sataniques et bien assorties aux haines des païens. Mais vous, qui êtes appelé à une règle de vie plus parfaite, vous êtes désigné pour les demeures célestes, vous êtes soumis à des lois plus hautes. Ne parlez pas ainsi; et s'il arrive que quelqu'un vous refuse son affection, vous alors, montrez-vous pour lui d'autant plus affectueux, afin de l'attirer. Car c'est un de nos membres; or, quand l'un de nos membres, par un accident quelconque, est menacé d'être séparé du reste du corps, nous ne négligeons rien pour le conserver, et nous lui consacrons tous nos soins. Et certes, vous obtiendrez un gain bien autrement grand quand vous aurez attiré par votre amour ce frère qui se refusait à vous aimer. Car si Jésus-Christ nous ordonne d'inviter à notre table ceux qui ne peuvent nous rendre la pareille, afin d'ajouter à notre récompense, combien plus devons-nous en agir ainsi pour le précepte de la charité! L'ami qui vous aime ne vous laisse plus aucun mérite, mais celui que vous aimez et qui ne vous aime pas charge Dieu de sa dette envers vous. Et, d'ailleurs, l'ami qui vous aime, par cela même n'a pas grand besoin de vous ni de vos soins; mais c'est celui qui ne vous aime pas qui réclame tout votre dévoûment. Ne donnez donc pas pour une excuse de votre indolence ce qui doit être pour vous un motif de diligence et d'empressement; ne dites pas : Puisque mon frère est malade, je n'ai pas à m'en occuper. Vraiment!

la maladie de l'amour, c'est la froideur; mais vous, c'est à vous à réchauffer ce cœur qui s'est refroidi. Mais quoi, direz-vous, s'il ne se réchauffe pas? Tenez-vous-en toujours à faire ce qui est de votre devoir. Quoi donc enfin! si son aversion s'accroît par les égards? Eh bien! plus grande sera la récompense qu'il vous ménage, et vous-même, vous vous montrez d'autant plus l'imitateur de Jésus-Christ. Car, si l'amour mutuel est la marque distinctive des disciples : « En cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres¹, » vous comprenez combien c'est une plus grande chose d'aimer ceux qui nous haïssent. Certes, votre Seigneur aimait ceux qui le haïssaient, et il les exhortait, et plus ils étaient infirmes, plus grande était sa sollicitude envers eux, et il le proclamait hautement, disant : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades qui ont besoin de médecin². » Il ne dédaignait pas de manger à la table des pécheurs et des publicains, et plus le peuple des Juifs accumula sur lui les opprobres, plus il lui montra d'égards et d'inquiète tendresse; oui, certes, son amour surpassa de beaucoup toutes les ignominies. Attachez-vous donc à l'imiter; car ce n'est pas une chose indifférente, c'est d'une importance, mais telle, que sans cela, fût-on martyr, il est absolument impossible de plaire à Dieu, comme le dit le bienheureux Paul. Gardez-vous donc de dire : On me hait, c'est pourquoi je n'aime pas. Et c'est pourquoi vous devez aimer davantage. Au reste, il n'est pas possible que celui qui aime soit haï si aisément; mais, si bête féroce que soit un homme, il aimera ceux qui l'aiment; en

¹ Jean, XIII, 35. — ² Matth., IX, 12.

effet, les païens et les publicains ne le font-ils pas ? Si nous tous aimons ceux qui nous aiment, qui donc n'aimerait pas ceux qui aiment, qui aiment toujours, même quand ils sont haïs. Vérifiez donc la chose par vous-même, et ne vous laissez point de redire : Tu peux me haïr autant que tu voudras, je ne cesserai jamais de t'aimer, et, par le fait, vous avez apaisé toutes les discordes et vous avez amorti toutes les colères. Cette maladie de la haine provient d'inflammation ou de froideur ; or, l'amour, par ses ardeurs, peut guérir l'une et l'autre. Ne voyez-vous pas ces honteux esclaves de la débauche, comme ils supportent, de la part de viles courtisanes, des soufflets, des dégoûts, des opprobres et toutes les hontes accumulées ? Qu'est-ce donc qui pourra rompre le charme de cet amour ? Les affronts peut-être ? Non, loin de là, ils l'enflamment au contraire ; et cependant celles qui insultent, outre que ce sont des prostituées, sont issues de race obscure et vile, et ceux qui les souffrent souvent peuvent compter des pères honorables ; et d'ailleurs ils ont peut-être eux-mêmes de l'illustration personnelle ; cependant rien ne peut rompre leurs chaînes, ni les arracher à leurs amantes.

Et nous ne rougissons pas de ne pouvoir faire, dans l'ordre divin de la charité, ce que peut cette frénésie diabolique et infernale de l'amour impur ? Vous ne pensez pas que cette arme de la sainte affection est de toutes les armes la plus forte contre le diable ? Vous ne remarquez pas que ce méchant démon est là penché sur sa proie, et qu'il attire à lui cet esclave de la haine et s'efforce d'en faire sa conquête ? Mais vous, voulez-vous donc passer

¹ Matth., v, 46.

outré et renoncer au prix du combat? car le prix de la victoire, c'est votre frère qui est là gisant dans l'arène; si vous êtes victorieux, vous remporterez la couronne; si, au contraire, vous vous comportez lâchement, la honte sera votre partage. Cessez donc enfin de proférer ce dire satanique: tant que mon frère me haïra, je ne veux point le voir. Rien de plus honteux qu'une telle parole, quoique plusieurs prennent cela pour de la noblesse de caractère; mais non, rien de plus ignoble, de plus inusé, de plus féroce. Voilà surtout ce qui m'afflige, c'est que plusieurs prennent pour force d'âme ce qui n'est que le propre d'un mauvais cœur; c'est qu'il semble que l'arrogance et des airs méprisants soient des titres à la considération et à l'honneur. Ceci est de tous les artifices du diable le plus perfide, c'est de faire que le vice lui-même obtienne le renom le plus honorable; et voilà pourquoi ce mal est si difficile à détruire. Et moi-même j'en ai entendu plusieurs se glorifier de ce que jamais ils ne faisaient d'avances à leurs ennemis; or, il est une chose dont notre Seigneur se glorifie, c'est d'aller au-devant des siens. Combien de fois les hommes l'ont-ils conspué! Combien de fois ont-ils détourné la tête avec dédain! mais lui ne cesse de les prévenir et de se montrer en face. Ne dites donc pas: Je ne puis aller au-devant de ceux qui me haïssent; mais dites: Je ne puis repousser personne, même ceux qui me repoussent. Voilà un langage digne d'un disciple du Christ, comme cet autre est du diable; l'un emporte avec soi la dignité du caractère et la gloire, mais l'autre est le signe de la bassesse et de l'extravagance. C'est pourquoi nous admirons Moïse, quand Dieu lui disait: «Laisse-moi, et que le feu de ma colère les consume;» Moïse ne put jamais se résigner à repousser ceux qui si souvent

l'avaient pris en aversion ; il répondit : « Si toutefois vous leur pardonnez ce péché, pardonnez-leur ; sinon, et moi aussi, effacez-moi de votre livre. » C'était l'ami de Dieu et son imitateur. Ainsi donc nous, ne nous glorifions point de ce qui devrait nous faire rougir ! Ne répétons point de ces choses que disent les plus grossiers et les derniers des hommes : Je sais haïr sans les compter tous mes ennemis. Mais s'il arrive à quelqu'un de tenir un tel propos, fermons-lui la bouche par la moquerie, à celui-là qui se glorifie de ce qui devrait le couvrir de confusion. Qu'osez-vous dire ? je vous le demande : vous prenez en aversion un homme, un fidèle, que Jésus-Christ n'a point dédaigné, même quand cet homme était infidèle. Que dis-je, n'a point dédaigné ! il l'a aimé cet homme, bien qu'il fût son ennemi, et tout difforme qu'il était, et jusqu'à mourir pour lui. C'est ainsi, dis-je, qu'il l'a aimé, cet homme tel quel. Or, vous, maintenant, dites-moi, quand cet homme a été merveilleusement doué de grâce et de beauté, vous le rejetez avec dédain, lui qui est devenu membre du Christ et un même corps avec le Seigneur ! Pensez-vous bien à ce que vous dites ? comprenez-vous quelle audace est la vôtre. Il a pour chef le Christ, le Christ est sa nourriture, et son vêtement, et sa vie, et sa lumière, et son époux, et tout ; il est tout pour lui, et vous osez dire : Je le méprise ! et non-seulement lui, mais d'autres avec lui, sans compter, tant qu'il y en a ? Arrête, ô homme, et calme ta fureur ; reconnais ton frère. Sache que de telles paroles tiennent de la folie et du délire furieux ; dis tout le contraire : Dût mon frère me rebuter mille fois, je ne me rebuterai jamais ; et c'est ainsi que tu gagneras ton frère, et que tu consumeras ta vie à la gloire de Dieu, et que tu arriveras à la conquête de

l'éternelle félicité. Puisseions-nous tous l'obtenir de la grâce et de la miséricordieuse bonté de notre Seigneur!

ÉVANGILE.

En ce temps-là Jean-Baptiste entendit parler dans sa prison des œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, et il lui envoya deux de ses disciples pour lui dire : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? Jésus leur répondit : « Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres, et heureux celui qui ne se scandalisera point à mon sujet. » Comme ils s'en retournaient, Jésus se mit à parler de Jean, et dit au peuple : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? Mais encore qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu mollement ? Vous savez que ceux qui s'habillent de la sorte sont dans les palais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le déclare, et plus qu'un prophète ; car c'est de lui qu'il est écrit : « J'envoie devant vous mon ange qui vous préparera la voie. » (MATTH., c. II, v. 2.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Jésus-Christ, ayant envoyé ses apôtres, se déroba aux empressements de la foule, leur laissant le lieu et le

temps pour accomplir ce qu'il leur avait prescrit et la mission qu'il venait de leur donner; car s'il fût resté là présent lui-même et guérissant les malades, personne n'eût voulu s'adresser aux disciples. « Or Jean, dans sa prison, ayant appris les œuvres du Christ, envoya deux de ses disciples lui dire : Êtes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre? » Le bienheureux Luc dit¹ que les disciples de Jean lui avaient rapporté les signes opérés par le Sauveur, et qu'alors Jean les lui envoya. Ce passage ne peut soulever la moindre difficulté; seulement il nous offre l'occasion de faire une remarque : c'est que les disciples de Jean étaient animés d'une secrète envie contre notre Seigneur. Mais ce qui suit mérite au plus haut degré notre attention. Qu'est-ce donc? Le voici, ce sont ces mots : « Êtes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre? » En effet, celui qui avait reconnu le Sauveur même avant qu'il eût fait aucun signe, celui qui avait été instruit par l'inspiration de l'Esprit, celui que le Père lui-même avait enseigné et qui avait proclamé le Fils à la face de tous, c'est le même qui aujourd'hui envoie vers lui pour savoir si c'est lui qui doit venir ou non! Mais si vous ne savez pas avec certitude que c'est lui, lui-même, comment osez-vous lui rendre témoignage sans le connaître, et quelle confiance croyez-vous mériter? Car avant qu'un homme rende témoignage aux autres, il doit être premièrement lui-même digne de foi. N'est-ce pas vous qui disiez : « Je ne suis pas digne de délier « la courroie de ses souliers²? » Ne disiez-vous pas : « Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé pour

¹ Luc, VII, 18. — ² *Id.*, III, 16.

baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposant sur lui est celui qui baptise dans le Saint-Esprit¹ ? » N'avez-vous pas vu l'Esprit sous l'apparence d'une colombe ? N'avez-vous pas entendu la voix ? N'est-ce pas vous qui vous excusiez de le baptiser, disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous et vous venez à moi ? » Ne disiez-vous pas à vos disciples : « Il faut qu'il croisse et moi que je diminue² ? » N'avez-vous pas enfin enseigné à tout le peuple que ce serait lui qui baptiserait dans l'Esprit-Saint et le feu, et que lui-même était l'Agneau de Dieu, qui ôtait le péché du monde ? Ne l'avez-vous pas proclamé avant même qu'il fît tous ses signes et ses miracles ? Comment donc, maintenant qu'il s'est fait connaître à tous, que sa renommée s'est répandue par le monde, quand les morts sont ressuscités et que les démons sont mis en fuite, quand les prodiges se sont multipliés et que l'éclat des signes a frappé tous les yeux, vous envoyez savoir auprès de lui si c'est lui qui doit venir ? Qu'est-il donc arrivé ? Tous ces propos n'étaient-ils qu'artifice, illusion vaine et mensonge ?

Quel homme raisonnable oserait le penser ? Je ne parle pas de Jean, qui tressaillit de joie dans le ventre de sa mère, qui même avant sa naissance annonça le Messie, de l'hôte du désert, qui mena une vie angélique ; mais quel est l'homme, fût-il choisi parmi les plus vils, qui, après tant de témoignages que lui-même et les autres auraient rendus, pourrait douter encore ? Il est donc évident que si Jean envoya s'informer, s'il interrogea, cela ne peut être attribué au doute ni à l'ignorance.

¹ Jean, I, 33. — ² Jean, III, 30.

Personne non plus n'oserait dire que Jean connaissait tout clairement, mais que la prison l'ayant rendu timide, il dissimulait; car il ne pouvait attendre de là son élargissement, et quand même il eût pu l'espérer, il n'aurait jamais trahi la vérité, lui qui aurait plutôt affronté mille fois la mort. En effet, s'il n'eût pas été préparé à mourir, il n'aurait pas déployé tant de force de caractère à la face de ce peuple, qui était toujours prêt à répandre le sang des prophètes. Il n'aurait point réprimandé avec tant de liberté au milieu même de sa ville et en plein soleil ce tyran cruel et incestueux, le régentant en présence du peuple comme il eût fait d'un enfant. Mais s'il était devenu timide, comment ne rougit-il pas d'envoyer ses disciples, qui avaient entendu tant de fois ses aveux et ses témoignages, et comment les choisit-il pour une pareille mission, qu'il aurait pu confier à d'autres? Il savait leur jalousie contre Jésus-Christ, et qu'ils épiaient les occasions pour amoindrir son autorité. Comment ne se fût-il pas couvert de honte aux yeux du peuple juif, qui avait entendu tant de fois ses aveux les plus solennels? Que pouvait-il espérer de cette ambassade pour sa délivrance? Car enfin ce n'était point à cause du Christ qu'il avait été jeté dans sa prison, ni pour l'avoir salué par ses acclamations en se faisant son héraut; mais il était dans les liens pour avoir blâmé hautement un mariage scandaleux. Jean avait-il donc le renom d'un misérable insensé et d'un extravagant? De quoi s'agit-il donc ici? Que Jean n'ait eu aucune espèce de doute sur le caractère du Sauveur, ni lui, ni à sa place quel homme que ce soit, si insensé que vous puissiez l'imaginer, cela est évident par tout ce que nous avons dit. Maintenant il nous reste à donner notre propre solution. Pourquoi donc envoya-t-il interroger le Sauveur? D'abord on

voit clairement par l'Évangile que les disciples de Jean avaient de l'éloignement pour Jésus-Christ, et nourrissaient une secrète envie contre lui. Cette disposition se trahit assez d'elle-même, parce qu'ils disaient à leur maître : « Celui qui était avec vous au-delà du Jourdain et à qui vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise maintenant, et tous vont à lui. » Il s'était aussi élevé quelques contestations entre eux au sujet des purifications. C'est ainsi qu'ils viennent encore dire à Jésus-Christ : Pourquoi les pharisiens et nous, jeûnons-nous si souvent, tandis que vos disciples ne jeûnent point ? » Ils ne savaient pas encore quel était le Christ, et Jésus leur paraissait un homme ordinaire, tandis que Jean était à leurs yeux plus qu'un homme ; en conséquence, ils souffraient avec peine que la renommée du premier allât grandissant toujours, quand ils voyaient leur maître diminuer, comme il l'avait prédit lui-même. C'était là le véritable empêchement, l'envie, qui leur fermait l'accès pour arriver à Jésus. Tant que saint Jean fut avec eux, il les conjurait sans cesse, et il les exhortait, sans pouvoir rien obtenir ; mais se voyant près de mourir, il redouble de zèle. Il craignait de leur laisser le moindre prétexte, dont ils auraient pu s'autoriser pour pervertir son enseignement et rester toujours séparés de Jésus-Christ. C'était là l'unique objet de son inquiétude ; c'est pourquoi il s'était proposé dès le commencement d'amener ses disciples à Jésus ; mais n'ayant jamais pu les persuader, il fait un dernier effort avant de mourir. En effet, s'il avait dit : Allez à celui-là, qui est plus grand que moi, leur attachement pour leur maître les eût empêchés d'obéir ; ils auraient pris de telles paroles pour de la modestie, et se seraient attachés plus étroitement encore

à sa personne. Son silence les eût laissés dans le même état. Que fait-il donc ? Il ne veut ni les exhorter ni les envoyer tous : il en choisit deux, qu'il savait sans doute plus disposés à croire, afin que leurs questions ne fussent pas suspectes, et qu'ils vissent par eux-mêmes, à des marques sensibles, quelle différence il y avait entre Jésus et Jean. Il les envoya donc, allez et dites : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus-Christ, pénétrant la pensée de Jean, ne répond point : « Oui, c'est moi, » ce qu'il pouvait faire naturellement ; mais sachant qu'il les aurait blessés, il aime mieux se faire connaître par ses œuvres. En effet, il est dit en cet endroit de l'Évangile qu'il guérit un grand nombre de malades en leur présence. Or, quand ceux qui lui demandent s'il est le Christ ne reçoivent d'autre réponse que la guérison des malades, la conséquence est facile : c'est qu'évidemment Jésus voulait, comme je l'ai dit, tirer de ses œuvres mêmes un témoignage plus convaincant et moins suspect qu'une simple affirmation. Comme Dieu, il savait donc dans quelle intention Jean lui avait envoyé ses disciples ; aussitôt il guérit les aveugles, les boiteux et les autres en grand nombre, non pour instruire le saint précurseur, qui déjà croyait et obéissait, mais pour convaincre ses disciples, qui doutaient. C'est pour cela qu'après tous ces miracles il dit : « Allez et rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres. » Et il ajoute : « Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale ! » Il leur montrait par là qu'il pénétrait les secrets de leurs cœurs. S'il leur avait répondu : Oui, c'est moi, cette réponse les eût blessés, comme je l'ai dit, et ils auraient

pensé, sans le lui dire, ce qu'un jour les Juifs lui disaient : « Vous vous rendez témoignage à vous-même. » Pour éviter cette interprétation, il ne leur dit rien de lui-même, mais il les laisse juger par les miracles. C'est en effet le moyen le plus persuasif et le moins suspect. C'est dans le même but qu'il ajoutait les dernières paroles, les réprimandant en secret. Il savait qu'il était pour eux un sujet de scandale : il met donc à nu leur plaie secrète, mais de manière à ne la découvrir qu'à leur propre conscience ; il ne rend personne témoin de son accusation, afin d'exercer sur eux un attrait plus puissant. « Heureux, » leur dit-il en les désignant eux-mêmes, « celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale ! » Tout ce qui intéressait les disciples de Jean fut conduit avec une admirable sagesse ; ils s'en retournèrent persuadés par tous les miracles qui avaient été opérés sous leurs yeux. Il ne restait plus enfin qu'à ménager les esprits, à redresser l'opinion du peuple, ou à l'empêcher de prendre le change. Car pour les disciples de Jean, ils n'avaient plus aucun doute, ils savaient à quoi s'en tenir sur sa pensée à l'égard du Sauveur ; mais il n'en était pas ainsi parmi le peuple ; on pouvait donner une interprétation fâcheuse à cette démarche qu'ils venaient de faire au nom de leur maître. Ne pénétrant pas ses raisons, il est possible que les témoins se soient dit en eux-mêmes : Jean, qui a rendu si souvent et si hautement témoignage à Jésus, serait-il changé maintenant, qu'il doute si c'est lui ou un autre qui doit venir ? y aurait-il entre eux dissentiment ? serait-ce l'effet de la prison qui le rend plus timide ? se serait-il d'abord avancé témérairement ? Comme il est vraisemblable que de pareils soupçons s'élevaient dans les esprits, voyez comment le Sauveur ramène

ces infirmes et dissipe toutes les incertitudes. « Lorsqu'ils s'en furent allés, Jésus commença à parler au peuple de Jean en cette sorte. » Pourquoi quand ils s'en furent allés ? C'était pour ne point paraître flatter l'homme. Voulant redresser l'opinion du peuple, il ne trahit point ses soupçons intimes pour les évoquer à son tribunal ; mais il se contente de détruire les raisonnements cachés qui troublaient les esprits, montrant à tous qu'il connaissait les secrets des cœurs. Il ne leur dit point comme il disait ailleurs aux Juifs : « Pourquoi pensez-vous le mal en vous-mêmes ? » car leurs soupçons ne venaient point de la malice, mais de leur ignorance. C'est pourquoi il leur parle sans aigreur ; seulement il redresse leurs pensées, il prend la défense de Jean en prouvant qu'il n'a pas changé, qu'il est resté ferme dans ses premiers sentiments. Ce n'est point, dit-il, un homme léger ou volage ; mais c'est un homme inflexible et constant, incapable de trahir la mission qui lui a été confiée ; et il arrange les choses de manière à faire sortir ses preuves non de son opinion personnelle, mais de leur propre aveu. Il invoque, non pas leurs paroles, mais leurs actes mêmes en démonstration du témoignage qu'ils avaient toujours rendu à Jean et à la fermeté de son caractère. Et il leur dit : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? » comme s'il leur disait : Pourquoi, laissant les villes et vos demeures, vous rendiez-vous tous au désert ? était-ce le triste spectacle d'un homme inconstant et léger qui vous y attirait ? Mais ce serait contre toute raison ; et ce n'est pas pour si peu que vous courriez au désert avec tant d'empressement ; non, une si grande foule et tant de populations ne se seraient point portées avec tant d'ardeur au désert et le long du Jourdain, si vous n'aviez espéré de voir quelque grand carac-

tère, un homme dont la fermeté d'âme commandait votre admiration ; car vous n'êtes pas allés pour voir un roseau agité par le vent. Le roseau, en effet, est bien la figure des esprits légers et inconstants, qui se laissent emporter çà et là, qui disent tantôt ceci, tantôt autre chose, et qui n'ont aucune consistance.

Considérez comment Jésus-Christ, abandonnant toute autre supposition, s'attache particulièrement à écarter le soupçon d'inconstance et de légèreté qui pouvait agiter les esprits à propos de l'ambassade et des interrogations de Jean-Baptiste. « Qu'êtes-vous donc allés voir ? un homme vêtu mollement ? Ceux qui sont vêtus avec mollesse sont dans les maisons des rois. » Il semble donc leur dire : Celui-là ne paraît pas être léger ni inconstant par caractère, vous le proclamez vous-mêmes par votre empressement à le suivre. Vous ne pouvez pas dire non plus que, ferme par sa nature, il se soit à la longue amolli par les délices de la vie ; car parmi les hommes quelques-uns sont mous par nature, d'autres le sont parce qu'ils sont devenus tels ; par exemple, un homme est naturellement irascible ; un autre, aigri par une longue souffrance, le deviendra. De même, les uns sont inconstants et légers de leur nature, d'autres le deviennent en s'abandonnant aux délices et à la volupté. Or, Jean, dit-il, n'est point léger par nature ; car vous n'êtes point allés au désert pour voir un roseau agité par le vent. Et ce n'est pas non plus un esclave de la volupté, qui ait perdu dans les délices son naturel énergique ; car, qu'il ne soit point un esclave de la volupté, tout le démontre : son vêtement, le désert et la prison. S'il avait aimé les délices, il n'eût point choisi d'habiter le désert, il eût préféré à la prison le palais d'un roi. Il ne tenait qu'à lui de jouir des plus

grands honneurs, il ne s'agissait que de se taire; car Hérode, qui ne pouvait se défendre de le respecter jusque dans ses liens, et malgré la liberté de ses censures, certes ne l'aurait point maltraité, s'il eût voulu se taire. Comment peut-on donc raisonnablement soupçonner de légèreté un homme qui donne tant de preuves de fermeté et de constance?

Quand donc le Sauveur eut ainsi décrit les mœurs du précurseur, sa demeure, la pauvreté de ses vêtements, l'affluence du peuple autour de lui, il relèva encore tous ses titres par le témoignage et l'autorité de la prophétie. Car, après avoir dit : « Qu'êtes-vous allés voir? un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète, » il ajoute : « Car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant ta face, et il préparera ta voie devant toi. »

Après avoir rapporté le propre témoignage des Juifs, il cite seulement alors le prophète, ou plutôt c'est le suffrage des Juifs qu'il met en avant comme la preuve la plus démonstrative, puisque c'était l'aveu de ses ennemis; puis, c'est le genre de vie austère de Jean-Baptiste; puis, en troisième lieu, vient son propre jugement; puis, enfin, c'est le prophète qu'il amène en témoignage; et c'est ainsi qu'il ferme la bouche à tous les contradicteurs. Ensuite, de peur qu'ils ne disent : Mais enfin, tout en convenant que tel il était d'abord, n'aurait-il donc pas pu changer? Pour ôter tout prétexte aux insinuations, il ajoute le reste : la pauvreté des vêtements, la prison, puis enfin la prophétie.

Mais comme il avait dit de Jean qu'il était plus grand qu'un prophète, il fait voir comment il est plus grand. En quoi donc est-il plus grand? En ce qu'il est auprès de celui qui arrive; car il est dit : J'envoie mon ange devant

ta face, c'est-à-dire auprès de toi. Comme au cortège des rois, ce sont les plus hauts dignitaires qui approchent de plus près le char royal, ainsi Jean se distingue entre tous à l'arrivée du Christ, en marchant auprès de lui.

SERMON DE SAINT AUGUSTIN.

Le saint Évangile dont vous venez d'entendre la lecture nous propose une question au sujet de Jean-Baptiste. Daigne le Seigneur nous aider à la résoudre pour vous, et à faire pénétrer dans vos esprits la solution qu'il nous a inspirée.

Jésus-Christ a loué saint Jean, comme nous venons de l'entendre, et il l'a loué jusqu'à dire qu'entre tous les enfants des femmes, nul n'a été plus grand que Jean-Baptiste. Mais celui qui était né d'une vierge était plus grand que lui. Et de combien était-il plus grand? Que l'huissier dise lui-même quelle distance il y a entre lui et son juge, le juge auquel il sert dans sa fonction d'huissier! Il est vrai que Jean avait précédé le Christ par sa naissance et par sa prédication; mais il l'a précédé par soumission et à titre de déférence, et non en vertu d'une préséance d'honneur. Car c'est ainsi que tout le cortège de la magistrature marche devant le juge; et ceux qui marchent les premiers sont ses inférieurs et les derniers pour la dignité de la fonction.

Quel est donc le grand témoignage que Jean a rendu à Jésus-Christ? Ce grand homme a été jusqu'à dire qu'il n'était pas digne de délier la courroie de sa chaussure. Que dit-il encore? Qu'il avait tout reçu de sa plénitude; qu'il n'était qu'une lampe allumée à sa lumière; et c'est

pour cela qu'il vint se réfugier à ses pieds, de peur que, s'élevant dans les hauteurs, sa lampe ne s'éteignît au souffle de l'orgueil. Il était, en effet, si grand qu'on le prit pour le Christ; et s'il n'eût témoigné contre lui-même qu'il ne l'était pas, l'erreur persistait, il était accepté pour celui qui devait venir. Quelle humilité ! Le peuple lui déferait de lui-même cet honneur ; mais lui le repoussait. Les hommes se méprenaient dans leur appréciation de sa grandeur, et il s'humiliait. Mais celui qui avait compris le Verbe, la parole de Dieu, n'avait garde de s'élever et de s'enivrer des louanges et de la parole des hommes.

Voilà donc le témoignage que Jean rendait à Jésus-Christ. Et le Christ, que dit-il au sujet de Jean ? Nous venons de l'entendre : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? un roseau agité par le vent ? » Non, certes ; Jean n'était point de ceux qui se laissent emporter à tout vent de doctrine. Mais « Qu'êtes-vous donc allés voir ? un homme vêtu mollement ? » Non, Jean était grossièrement vêtu ; il avait un rude vêtement de poil de chameau, et certes il ne portait pas de broderies. Mais « qu'êtes-vous allés voir ? un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. » Comment donc, plus qu'un prophète ? Ah ! c'est que les prophètes ont prédit l'avènement du Seigneur ; ils ont désiré de le voir, et ils ne l'ont point vu. Or, ce qu'ils ont désiré était réservé à Jean : Jean a vu le Seigneur de ses yeux ; il l'a vu, il l'a montré du doigt ; il a dit au peuple : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. » Le voici. Car quoique le Christ fût venu, il ne s'était pas fait connaître encore, et c'est pourquoi l'on s'était mépris sur le compte de Jean-Baptiste. Voici donc, disait-il au peuple, celui que les patriarches ont désiré de voir, celui que les prophètes ont prédit, celui que la loi

a fait connaître à l'avance par une infinité de figures ! Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. Et c'est ainsi qu'il rendit témoignage au Seigneur, comme le Seigneur lui rendit aussi témoignage à lui-même. « Nul d'entre les enfants des femmes, dit le Seigneur, n'a été plus grand que Jean-Baptiste ; mais le dernier, même dans le royaume des cieux, est plus grand que lui. » C'est-à-dire le dernier venu dans l'ordre du temps est le plus grand de tous et le premier par la majesté. C'est de lui-même que Jésus-Christ veut parler ici. Mais aussi que Jean est grand parmi les hommes, puisque de tous les hommes le Christ seul l'emporte sur lui en grandeur ! Ce passage peut aussi s'entendre différemment et se prêter à une autre explication : « Entre les enfants des femmes, nul n'a été plus grand que Jean-Baptiste ; mais le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui. » Alors le sens serait autre que celui que je proposais tout à l'heure. « Le moindre dans le royaume des cieux est plus grand. » Le royaume des cieux peut s'entendre du séjour des anges ; en sorte que cela reviendrait à dire que le moindre des anges est plus grand que Jean-Baptiste. Telle est la grande idée que le Seigneur nous a donnée de ce royaume qui doit être l'objet de nos désirs ; telle est cette cité qu'il propose à notre ambition, et dont nous devons être les citoyens. Cité et citoyens, que tout est grand dans ce royaume ! Le dernier dans cette cité céleste est plus grand que Jean ! Et Jean, quel est-il ? le plus grand qui soit jamais sorti d'entre les enfants des femmes !

Nous avons entendu le témoignage véritable et glorieux que Jean a rendu au Christ, et pareillement celui que le Christ a rendu à Jean. Que veut donc dire Jean mainte-

nant, quand, enfermé dans sa prison dans l'attente d'une mort prochaine, il envoie au Christ ses disciples, disant à ces mêmes disciples : « Allez, dites-lui : Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Est-ce là le dernier terme de sa louange? Ce tribut d'admiration qu'il lui décernait devait-il aboutir au doute? Jean, que dites-vous? à qui parlez-vous? que demandez-vous? C'est au juge que vous parlez, et vous qui parlez, vous êtes l'huissier qui lui ouvrez la marche. C'est vous qui, étendant vers lui votre doigt, l'avez montré au peuple; c'est vous qui avez dit : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. C'est vous qui avez dit : Nous tous, nous avons tout reçu de sa plénitude. C'est vous qui avez dit : Je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. Et maintenant c'est vous aussi qui dites : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Lui, celui que vous interrogez, n'est-il plus lui-même? Et vous, qui êtes-vous donc? N'êtes-vous pas son précurseur? n'êtes-vous pas celui dont il a été prédit : « Voilà que j'envoie mon ange devant ta face, et il préparera ta voie devant toi? » Comment préparez-vous la voie, errant et incertain que vous êtes vous-même? Cependant les disciples de Jean vinrent trouver le Seigneur, et le Seigneur leur dit : « Allez, et rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les pauvres sont évangélisés; « et bienheureux qui ne se scandalisera point à mon sujet! »

Gardez-vous, mes Frères, de soupçonner que Jean se soit jamais scandalisé au sujet du Christ. Et cependant les paroles : Êtes-vous celui qui doit venir, semblent mal sonnantes. Mais interrogez donc les œuvres. Quoi! les

aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les pauvres sont évangélisés! et vous demandez si c'est moi? Mes œuvres, dit-il, sont mes paroles. « Allez! rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu. » Et ils s'en allèrent.

Or, afin que personne ne pût dire : Jean était homme de bien au commencement, il était fidèle, mais ensuite l'esprit de Dieu s'est retiré de lui, aussitôt après la retraite des disciples, Jésus-Christ rendit témoignage à Jean; les disciples que Jean lui avait envoyés s'étaient à peine retirés, que le Christ fit en présence du peuple l'éloge de Jean.

Que signifie donc cette question si obscure? Que l'obscurité se dissipe enfin à la clarté du divin soleil, à cette lumière à laquelle s'était allumée la lampe du saint précurseur. Voici la solution, et certes elle est claire jusqu'à l'évidence.

Jean avait des disciples à lui. Il n'était point séparé du Christ pour cela, mais il était préparé et disposé d'avance afin de réunir en lui toutes les conditions d'un témoin véridique; car il fallait, pour rendre témoignage au Christ, un témoin tel qu'il réunît autour de lui des disciples, qu'il fût intéressé à lui porter envie, dans le cas où il ne pourrait voir de ses propres yeux, vérifier et reconnaître les caractères du Messie, de l'envoyé de Dieu.

Les disciples de Jean avaient donc pour leur maître la plus haute vénération; souvent ils l'avaient entendu rendre témoignage au Christ, et ils étaient dans l'étonnement.

D'un autre côté, Jean allait bientôt mourir : il voulut que la foi chancelante de ses disciples fût affermie par le Christ lui-même. Sans doute que ces disciples, dans leur indécision, devaient se dire entre eux : Il nous dit de si

grandes choses de celui-là, comment se fait-il qu'il ne dise rien de pareil de lui-même? Allez donc, « interrogez-le, » non pas que je doute, quant à moi, mais afin de vous renseigner vous-mêmes. « Allez, demandez-lui, à lui-même, si c'est lui qui doit venir. » Entendez de sa bouche ce que je ne fais que vous répéter; vous avez entendu le témoignage de l'huissier, précurseur du juge : que le juge lui-même le confirme de sa propre bouche en mettant le sceau à votre certitude. « Allez, dites-lui : Etes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre? »

Ils allèrent donc et ils interrogèrent pour leur propre compte et pour lever leurs doutes, mais non que Jean leur maître eût besoin de ces informations. Et c'est pour eux aussi que le Christ a dit : « Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les pauvres sont évangélisés. » Vous me voyez, regardez et reconnaissez-moi; vous voyez les œuvres, reconnaissez l'ouvrier; « et bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet. » C'est pour vous que je le dis, et non pour Jean. Car afin que nous sachions que ceci ne s'adressait point à Jean, dès que les disciples s'en furent allés, Jésus commença à dire au peuple de Jean ce que vous avez entendu, c'est-à-dire qu'il lui rendit publiquement témoignage en lui décernant la plus magnifique louange; et cette louange est véritable, puisqu'elle est sortie de la bouche très véridique de la vérité même.

Je crois que la question qui vient de nous occuper est résolue d'une manière satisfaisante. Je ne prolongerai donc pas mon discours au-delà de cette solution. Mais n'oubliez pas les pauvres, pensez aux pauvres; faites quelque chose pour eux, vous qui n'avez rien fait encore. Croyez-moi, ce que vous donnez n'est pas perdu; je dirai

plus : vous ne perdez que ce que vous ne donnez pas avec empressement et de bon cœur. Voilà que le moment est venu de rendre aux pauvres ce qui leur revient. Les dons que vous leur avez faits (je parle de ceux qui ont donné) sont encore loin d'atteindre à la somme des offrandes que vous faites d'ordinaire ; secouez donc votre indolence. Je me suis fait le mendiant des mendiants ; que m'importe ? Ah ! que je sois, moi, le mendiant des mendiants, pourvu que vous soyez, vous, mis au nombre des enfants ! Ainsi soit-il.

III^e DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉPÎTRE.

Mes frères, réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; je le dis encore une fois : réjouissez-vous. Que votre modestie soit connue de tous les hommes : le Seigneur est proche. Ne vous inquiétez de rien ; mais qu'en toute occasion, vos demandes, vos supplications et vos prières, accompagnées d'actions de grâces, s'élèvent vers Dieu, et que la paix de Dieu, cette paix qui est au-dessus de toutes nos pensées, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ. (Épître aux Philippiens, ch. iv, v. 4 à 7.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Quand Jésus-Christ a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, et malheur à ceux qui rient ¹, » quel peut être le sens de ces paroles de saint Paul, qui vient nous dire maintenant : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ? » Non certes, il n'y a point de contradiction entre le Christ et son apôtre. A Dieu ne plaise ! car le Christ a dit : Malheur à

¹ Matth., v, 5 ; Luc., vi, 25.

ceux qui rient le rire de ce monde, et dont la joie a sa source dans les choses présentes; et il a proclamé bienheureux ceux qui pleurent, non pas ceux qui pleurent pour n'importe quel sujet plus ou moins frivole, pour la perte de leurs biens, par exemple, mais ceux qui sont touchés de componction, qui pleurent les seuls malheurs sérieux, et qui expient leurs péchés ou même ceux des autres. Or, il n'y a pas de contradiction entre les larmes et la joie dont il s'agit; je dirai plus: c'est de cette espèce de larmes que la joie procède, car celui qui pleure ses péchés et qui les confesse, celui-là se réjouira. D'ailleurs on peut bien pleurer sur soi-même et comme pécheur, et se réjouir en même temps au nom du Christ. Comme les fidèles de Philippes, auxquels saint Paul s'adresse, étaient en butte à toutes sortes d'adversités, il leur dit: Il vous a été donné touchant le Christ non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui. C'est pourquoi, leur dit-il, « réjouissez-vous dans le Seigneur. » Cela ne signifie pas autre chose que s'il leur avait dit: Arrangez votre vie de telle sorte que vous ayez à vous réjouir, quoi qu'il arrive. Quand donc les intérêts de Dieu sont saufs, et que vous avez la conscience de ne leur avoir point apporté d'empêchement, « réjouissez-vous. » Voilà donc ce qu'il leur dit: de se réjouir toujours dans le Seigneur ou avec le Seigneur, c'est la même chose. « Je le dis encore, réjouissez-vous. » C'est là le dire d'un énergique croyant, et qui montre que pour celui qui est en Dieu il y a lieu de toujours se réjouir; quelle que soit l'oppression du malheur et quelle que soit la souffrance, celui-là se réjouit toujours. Écoutez ce que le bienheureux Luc dit des apôtres: « Ils sortaient du conseil pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes d'être battus de verges pour le

nom de Jésus¹. » Si les fouets et les chaînes, qui semblent entre tous des maux redoutables, inspirent la joie, que peut-il donc y avoir enfin dans tout le reste pour nous causer de l'affliction? « Je le dis encore, réjouissez-vous. » Il répète à dessein ces mêmes paroles; car il savait que la souffrance résulte naturellement du cours ordinaire des choses: c'est pourquoi il insiste par cette répétition, et nous montre qu'il faut se réjouir en tous cas et malgré tout. « Que votre modération soit connue de tous les hommes. » Il venait de parler des « ennemis de la croix de Jésus-Christ, dont la fin sera la perdition; qui ont pour Dieu le ventre, et se glorifient dans leur propre honte; qui n'ont de goût que pour les choses terrestres. « Il avait donc lieu de croire que les Philippiens pourraient concevoir de l'animosité contre ces méchants qu'il venait de leur signaler; c'est pourquoi il les avertit de se garder, à la vérité, de toute communication avec eux, mais cependant d'user d'une grande modération, non-seulement avec leurs frères, mais encore dans les rapports qu'ils pourraient avoir avec leurs ennemis et leurs adversaires. « Le Seigneur est proche, soyez sans inquiétude. » Quel serait le motif, dites-moi, qui vous ferait perdre courage? Est-ce parce que des persécuteurs se lèvent contre vous, ou bien que vous voyez les autres passer leur vie dans les délices? « N'ayez aucun souci. » Le jugement est proche, le temps n'est pas loin où ils rendront compte de leurs actions. Oui, vous souffrez dans la détresse, tandis qu'ils nagent dans les délices. Bientôt tout cela finira. Oui, ils vous tendent des pièges et ils vous menacent; mais tout cela ne réussira pas toujours au gré de leurs

¹ Ac t., v., 41.

désirs. Tout à l'heure le jugement est suspendu sur leurs têtes, et alors tout leur sera contraire; n'ayez aucun souci: tout à l'heure, le temps de la justice est proche; si vous supportez avec égalité d'âme non-seulement les vexations et les mauvais traitements, mais encore ceux qui vous maltraitent, tout s'évanouira bientôt; dût, n'importe quel grand malheur vous écraser, la pauvreté, la mort, tout finira. «Soyez sans inquiétude; qu'en toute occasion vos demandes, vos supplications et vos prières, accompagnées d'actions de grâces, s'élèvent vers Dieu.» Certes, vous avez une consolation: «le Seigneur est proche,» et cette autre: «Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.»

Voici une autre consolation, un remède, qui peut conjurer tous les chagrins, et l'aigreur, et toutes les extrémités les plus fâcheuses. Quel est-il? Prier, en toutes choses rendre grâces. Ainsi donc le bienheureux Paul ne veut pas que nos prières ne soient qu'une simple demande toute sèche; mais il veut que cette demande soit accompagnée de l'action de grâces pour les faveurs que nous avons reçues. En effet, comment quelqu'un osera-t-il demander pour l'avenir, s'il ne rend pas grâce du passé? «Mais c'est en toute prière et supplication,» dit l'Apôtre, c'est-à-dire en toute rencontre et toujours qu'il faut rendre grâces. Ainsi nous devons rendre grâces de toutes choses, même de ce qui nous semble fâcheux; car c'est le fait d'un homme véritablement reconnaissant. La nature des choses elle-même demande qu'il en soit ainsi, et c'est ce que fait de lui-même un cœur reconnaissant et profondément touché du divin amour. Voilà les prières qui sont admises à la présence de Dieu; les autres, il ne veut même pas les connaître. Prions donc de telle façon

que nos prières puissent être admises devant lui. Il dispose toutes choses en vue de notre utilité, quand, se montrant favorable à nos demandes, il nous accorde ses dons; et quand nous ne recevons rien, cela n'est pas moins une preuve que tout est conduit pour notre plus grand avantage. « Et la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, gardera vos cœurs et vos esprits dans le Christ Jésus. » Qu'est-ce donc? La paix de Dieu, dit-il; oui, la paix qu'il a faite avec les hommes surpasse toute pensée. En effet, qui attendait, qui même osait espérer de si grands biens? Il surpasse toute la pensée humaine, à plus forte raison tout l'effort du discours: Dieu lui-même, pour ses ennemis, pour ceux qui s'acharnaient à le haïr, qui se détournaient avec mépris; Dieu n'a pas hésité à livrer son Fils unique pour eux, pour faire la paix avec nous. Or, telle est cette paix, c'est-à-dire le pardon, la charité de Dieu. Puisse-t-elle garder vos cœurs et vos esprits dans le Christ Jésus. Amen.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean pour lui demander: Qui êtes-vous? Il déclara la vérité et ne nia point: il déclara qu'il n'était point le Christ. Quoi donc! demandèrent-ils, êtes-vous Elie? Et il leur dit: Je ne le suis point. Êtes-vous prophète? Et il leur répondit: Non. Qui êtes-vous donc, lui dirent-ils, afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie

dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. Or, ceux qu'on lui avait envoyés étaient des pharisiens, et ils lui firent encore cette question : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ? Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau ; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez point. C'est lui qui doit venir après moi : il est au-dessus de moi, et je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. Ceci se passa en Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait. (Saint JEAN, ch. 1, v. 19 à 28.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Et ceci est le témoignage de Jean, lorsque les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour l'interroger : Qui êtes-vous ? »

L'envie est un grand mal, mes Frères bien-aimés, grand, dis-je, et plus funeste aux envieux eux-mêmes qu'à ceux auxquels ils portent envie. Ils sont les premiers atteints, ils sont consumés les premiers eux-mêmes, comme si un poison mortel et subtil les frappait au cœur. Si l'envie fait quelque tort à ceux qu'elle attaque, ce tort est peu de chose, et largement compensé d'ailleurs par les avantages qu'elle leur rapporte. Car il en est de l'envie comme de tous les autres vices : ce n'est point celui à qui le mal est fait qui supporte le dommage, mais celui-là même qui a fait le mal. S'il en eût été autrement, saint Paul n'aurait pas recommandé à ses disciples de souffrir les injustices plutôt que d'en commettre : « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort ? Pourquoi ne

souffrez-vous pas plutôt qu'on vous trompe ¹ ? » Certes, il savait bien que ce n'est pas pour celui qui supporte le mal, mais pour celui qui le cause, que la ruine de toute part est préparée. Ces réflexions nous sont suggérées par l'envie des Juifs. Eux qui des villes étaient accourus en foule vers Jean, qui, abjurant leurs péchés, avaient reçu le baptême, ces mêmes Juifs aujourd'hui semblent se repentir et lui envoient demander : Qui êtes-vous ? O vraie race de vipères, serpents et tout ce qu'il y a de pire ! génération méchante, adultère et perverse ² ! vous avez reçu le baptême de Jean, et vous venez curieusement rechercher ce qu'il est ! N'est-ce pas le comble de la folie ? Pourquoi êtes-vous allés le trouver ? Pourquoi avez-vous confessé vos péchés ? Pourquoi êtes-vous accourus à son baptême, et lui avez-vous demandé ce qu'il vous fallait faire ? Vous avez donc agi en tout cela avec la plus folle témérité, puisque vous ne compreniez pas même ce dont il s'agissait ?

Mais le bienheureux Jean ne leur adresse aucun de ces reproches, il leur répond avec la plus grande douceur. Il veut par cette conduite faire éclater aux yeux de tous l'iniquité de leurs intentions. Plus d'une fois devant les Juifs, Jean rendit témoignage à Jésus-Christ, et lorsqu'il les baptisait, il leur parlait souvent du Christ : « Pour moi, disait-il, je vous baptise dans l'eau ; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi : il vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu ². » Les Juifs avaient donc de Jean des sentiments tout humains. N'attachant de prix qu'à la gloire du monde, et ne regardant que ce qui frappait les yeux, ils pensaient qu'il était

¹ I Cor., vi, 7. — ² Matth., iii, 11.

indigne de Jean d'être inférieur au Christ. En effet, Jean était recommandable à bien des titres : d'abord l'éclat de l'origine, puisqu'il était fils du grand-prêtre; c'était ensuite l'austérité de sa vie, le mépris de toutes les choses humaines. Dédaignant les recherches de l'habillement et de la table, l'abri d'une maison, la nourriture même, il avait autrefois vécu au désert. Le Christ au contraire, de basse naissance, n'était que ce qu'eux-mêmes lui reprochaient d'être : « N'est-ce pas le fils du charpentier ? disaient-ils ? sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie , et ses frères Jacques et Joseph ' ? » On lui faisait même un crime de sa patrie. « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » disait Nathanaël. En outre, il n'y avait rien que d'ordinaire dans ses vêtements et sa manière de vivre. Il n'avait pas autour des reins une ceinture de cuir ; il ne se nourrissait pas de miel et de sauterelles. Son genre de vie était commun ; même il acceptait de manger avec des gens mal famés et les publicains, pour les attirer à lui. Les Juifs, qui n'en comprenaient pas les motifs, lui en faisaient un reproche. « Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils disent : C'est un homme de bonne chère, et qui aime à boire ; il est ami des publicains et des gens de mauvaise vie ? . »

Donc, comme Jean envoyait souvent des Juifs à Jésus-Christ, qui leur paraissait inférieur à Jean , comme ceux-ci n'aimaient pas Jésus-Christ, qu'ils avaient honte de lui et préféraient avoir Jean pour docteur, sans oser dire ouvertement leur pensée, ils lui envoyèrent un message dans l'espoir de l'amener par leurs flatteries à se déclarer le Christ. Ce ne sont plus des hommes de basse condition

¹ Matth , XIII, 55. — ² *Id.*, XI, 19.

qu'ils envoient, comme les serviteurs et les Hérodiens qu'ils avaient envoyés à Jésus-Christ, quand ils voulaient le surprendre dans ses paroles ; ce sont des prêtres et des lévites choisis entre les plus honorables de Jérusalem qui viennent lui demander : « Qui êtes-vous ? » Sa naissance en effet avait été si merveilleuse, qu'on se disait : « Quel pensez-vous que sera cet enfant ? » Et la renommée de cette naissance s'était répandue par tout le pays des montagnes. Plus tard, quand il vint au Jourdain, toutes les villes accoururent à lui ; et de Jérusalem et de toute la Judée, on allait se faire baptiser par Jean. Ce n'est donc pas l'ignorance qui leur fait adresser cette question, mais l'intention secrète que nous avons déjà signalée. En effet, comment auraient-ils méconnu celui qui s'était manifesté avec tant d'éclat ?

Ecoutez maintenant comment le bienheureux Jean répond à la pensée de ceux qui l'interrogent plutôt qu'à leur demande elle-même. A cette question : « Qui êtes-vous ? » il ne répond pas directement : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert ; » mais il va droit à leur pensée secrète : « et il confessa et ne nia point ; et il confessa : Je ne suis point le Christ. » Admirez la sagesse de l'évangéliste. Trois fois il répète la même chose, pour montrer la vertu de Jean-Baptiste, la méchanceté et la folie des Juifs. Le saint évangéliste Luc dit même positivement que Jean, soupçonné par la foule d'être le Christ, s'attacha lui-même à dissiper ce soupçon. Voilà le devoir d'un serviteur honnête et probe : loin de dérober la gloire de son maître, il repousse même celle qui lui est offerte par la multitude.

¹ Luc , I, 56.

La foule du peuple, en soupçonnant que Jean pouvait bien être le Christ, faisait preuve de simplicité et d'ignorance.

Mais quant aux envoyés des Juifs, ils venaient l'interroger dans de mauvaises intentions, dans l'espoir d'obtenir par la flatterie ce qu'ils désiraient si vivement. En effet, s'ils n'avaient pas eu cet espoir, auraient-ils passé si vite à une autre question? Non, sans doute; mais, s'indignant de ce qu'il répondait si mal à propos, ils se seraient récriés: Est-ce que nous songions à rien de pareil? Est-ce que nous venons vous questionner là-dessus? Mais, pris en quelque sorte sur le fait, ils lui adressent une nouvelle question:

« Quoi donc, êtes-vous Elie? Et il leur dit: Non. » Les Juifs espéraient dans la venue d'Elie. Le Seigneur le dit lui-même; car ses disciples lui ayant demandé: Qu'est-ce donc que disent les scribes qu'il faut premièrement qu'Elie vienne? « il leur répondit: Elie, en effet, doit venir et rétablira toutes choses. ¹ »

Ils lui demandent encore: « Êtes-vous le prophète? Et il leur répondit: Non. » Et cependant il était prophète. Pourquoi le nie-t-il donc? C'est qu'il répond encore à la pensée qui avait inspiré la question. Les Juifs espéraient en effet l'avènement de quelque prophète suréminent, d'après ces paroles de Moïse: « Le Seigneur Dieu vous suscitera du milieu de vos frères un prophète comme moi, écoutez-le ². » Or, ce prophète, c'était le Christ. Aussi ne disent-ils pas: Êtes-vous prophète? mais: Êtes-vous *le prophète*, celui que Moïse a désigné? Jean nie donc, non pas qu'il soit prophète, mais qu'il soit *ce prophète*.

¹ Matth., XVII, 10 et 11. — ² Deuter., XVIII, 15.

« Qui êtes-vous donc, lui dirent-ils, afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? » Voyez donc combien d'instances! comme ils sont pressants dans leurs questions, et quelle est leur insistance! Mais voyez aussi comment Jean, après avoir détourné avec douceur leurs soupçons et leur manœuvre hypocrite, répond véritablement à leurs demandes.

« Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. » Il vient de parler du Christ en termes pompeux et relevés, et il s'empresse de citer le prophète pour donner de l'autorité à ses paroles.

« Or, ceux qu'on lui avait envoyés étaient des pharisiens, et ils lui firent encore cette question : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète? » Le voyez-vous bien, ce n'est pas sans raison que je disais qu'ils lui tendaient un piège. Ils ne parlaient pas ainsi d'abord, pour ne pas laisser voir leurs intentions. Lorsque Jean a dit : « Je ne suis point le Christ, » ils ont recours à Elie et au prophète pour couvrir leurs manœuvres. Quand celui-ci a déclaré qu'il n'est ni l'un ni l'autre, alors ils jettent le masque et dévoilent la fourberie de leurs intentions : « Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes pas le Christ? » Ils cherchent encore à s'envelopper d'obscurité; ils parlent d'Elie et du prophète. Comme ils avaient échoué par la flatterie, ils eurent recours aux accusations pour le contraindre à faire un aveu contraire à la vérité. Tous leurs efforts furent inutiles.

O folie! arrogance et curiosité désordonnée! Vous êtes envoyés pour savoir de lui quel il est et d'où il vient, et vous voulez lui prescrire des lois? Car c'était le contraindre

à déclarer qu'il était le Christ ! Cependant Jean ne s'indigne pas, et au lieu de leur répondre, comme il semblait tout naturel de le faire : Voulez-vous m'imposer des lois et me dicter des réponses ? il leur dit avec une admirable modestie :

« Pour moi, je baptise dans l'eau ; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez point : c'est lui qui doit venir après moi. Il est au-dessus de moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. »

Que peuvent opposer à cela les Juifs ? Contre cette accusation ils n'ont pas même la ressource du silence. C'est une condamnation sans rémission ; ils ont prononcé contre eux-mêmes la sentence. Comment cela, et pour quelle raison ? Jean était à leurs yeux si digne de foi et tellement véridique, qu'il fallait croire son témoignage, que ce témoignage portât sur lui-même ou sur d'autres. Car autrement, si telle n'était pas leur opinion, ils ne lui auraient pas envoyé leurs prêtres pour l'interroger sur lui-même. Or, vous savez que nous n'ajoutons foi aux paroles d'un homme parlant de lui que quand nous reconnaissons en lui, au degré le plus éminent, le caractère de la vérité. C'est ce caractère connu du précurseur qui non-seulement leur ferma la bouche, mais encore refoula sur elle même l'intention cachée avec laquelle ils l'avaient abordé. En effet, ils étaient venus vers lui animés des dispositions les plus favorables, mais qui ne tardèrent pas à changer. Les paroles suivantes de Jésus-Christ ont trait à cette double circonstance : « Il était la lampe ardente et luisante ; et un moment vous avez voulu vous réjouir à sa lumière ». Or, la réponse de Jean lui conciliait encore un plus haut

¹ Jean, v, 35.

degré de confiance. « Celui qui parle de soi-même cherche sa propre gloire ; mais qui ne cherche pas sa propre gloire, celui-là dit la vérité, et il n'y a point en lui d'injustice. ¹ » Ainsi donc Jean ne chercha point sa propre gloire, mais il renvoya à un autre ces ambassadeurs. Or, ces hommes qui lui avaient été dépêchés étaient des plus accrédités et des plus considérables de la nation ; en sorte qu'ils n'avaient aucune excuse de ne pas croire à Jésus-Christ, et ne méritaient aucun pardon. Pourquoi n'avez-vous pas écouté ce que Jean vous disait de lui ? Vous lui députez les principaux d'entre vous, vous l'avez interrogé par leur soin, vous entendez la réponse de Jean-Baptiste, vos envoyés ont rempli leur tâche avec le plus grand zèle et toute la diligence possible, ils ont tout scruté, ils ont mis en scène tous les personnages dont le rôle vous semblait se rapporter à Jean ; et cependant il confesse avec une grande liberté qu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni le prophète. Il vous apprend de plus quel il est ; il vous parle de la nature de son baptême, qui n'est que bien peu de chose et n'a d'autre vertu que celle de l'eau elle-même ; il vous montre en même temps toute la supériorité du baptême de Jésus-Christ ; il vous cite le témoignage d'Isaïe, qui l'appelle Seigneur, tandis que lui-même n'est que son serviteur et son ministre.

Que leur restait-il donc à faire enfin, sinon à croire en celui à qui Jean rendait témoignage, à l'adorer et à le proclamer Dieu ? Ce témoignage n'était pas dicté par la flatterie, mais par la vérité ; la sagesse et le caractère de Jean étaient des preuves suffisantes. Il était bien clair d'ailleurs que personne ne préfère les autres à soi-même,

¹ Jean, VII, 19.

et qu'on ne cède pas à d'autres les honneurs qu'on peut s'approprier, surtout quand il s'agit d'honneurs aussi considérables. Ainsi donc, Jean n'aurait jamais rendu ce témoignage, si le Christ n'eût été vraiment Dieu. Certes, s'il s'est cru par sa nature trop au-dessous d'un tel honneur, ce n'était pas pour l'attribuer à un autre qui eût été d'une nature inférieure.

« Mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. » Il dit cela, parce que Jésus, comme il convenait à la circonstance, confondu dans la foule, se mêlait au peuple, enseignant, selon son habitude, partout et en toute rencontre, le mépris du faste et de toute vaine ostentation. C'est ce Jésus, dont Jean disait aux Juifs qu'ils ne le connaissaient pas. Il entendait une connaissance parfaite, c'est-à-dire qu'ils ne savaient quel il était, ni d'où il venait. « C'est lui qui doit venir après moi. » Comme s'il disait : Ne croyez pas que tout soit accompli par mon baptême. S'il en était ainsi, celui qui doit venir après moi ne viendrait pas vous en apporter un autre ; ce que je fais n'est qu'une préparation à cet autre baptême. Le mien est l'ombre, l'image ; il faut qu'un autre vienne, qui vous apportera la vérité. Aussi ces mots : « Qui doit venir après moi, » marquent surtout la dignité de Jésus-Christ. Si le premier était parfait, un second serait inutile.

« Il est au-dessus de moi. » Il est plus grand que moi, plus digne de gloire. Ensuite, pour montrer que cette supériorité est au-dessus de toute comparaison, il ajoute : « Je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. » Non-seulement il est au-dessus de moi, mais je ne mérite pas même d'être le dernier de ses serviteurs. Car ôter la chaussure, c'est la dernière des fonctions. Si Jean n'est pas digne de délier la courroie de la chaussure, « lui

le plus grand entre les enfants des femmes ¹, » à quel rang nous placerons-nous donc, nous autres? Si celui qui est grand comme le monde, oui, plus grand que le monde, un de ces hommes dont il est dit que le monde n'était pas digne d'eux, si celui-là se croit indigne d'être compté parmi les derniers des serviteurs, que dire de nous autres, qui sommes chargés de maux sans nombre, nous qui sommes aussi loin de la vertu de Jean que la terre est distante du ciel?

Il se croit indigne de délier la courroie de la chaussure. Et cependant les ennemis de la vérité s'abandonnent à une telle folie, qu'ils prétendent le connaître, lui, le Verbe, vérité incarnée, aussi bien qu'il se connaît lui-même. Quelle détestable folie! quel délire d'orgueil! Un sage a bien dit : « Le commencement de l'orgueil est de ne pas connaître le Seigneur ². » Il n'aurait pas été précipité et ne serait pas devenu diable, le diable, lui, hélas! qui n'était pas diable au commencement, s'il n'avait pas été pris de cette maladie. C'est l'orgueil qui l'a précipité du faite de son ancienne gloire, qui l'a fait tomber dans la géhenne, qui a été pour lui l'origine de tous les maux. Car ce vice ébranle et corrompt toute la vertu de l'âme, l'aumône, la prière, le jeûne, toutes les vertus enfin. « Ce qui se fait grand parmi les hommes, » est-il dit, « est impur aux yeux de Dieu. »

Ainsi donc, ce n'est pas seulement la fornication, ce n'est pas l'adultère seul, qui souille l'âme humaine; mais c'est aussi, c'est surtout l'orgueil, et il laisse après lui une bien plus grande souillure. Pourquoi? C'est que la fornication, tout indigne de pardon qu'elle soit, peut néan-

¹ Luc, VII, 28; Matth., XI, 11. — ² Ecclés., X, 14.

moins alléguer l'ardeur de la concupiscence ; mais l'arrogance n'a aucune raison, pas un prétexte, pour mériter l'ombre même du pardon ; et ce n'est pas autre chose que le renversement du sens humain, la maladie la plus funeste, que la folie seule a pu engendrer. Car il n'y a rien de plus insensé qu'un homme arrogant, si opulent qu'il soit, qu'il soit orné comme il vous plaira de ce vernis extérieur de la science et de la sagesse mondaine, qu'il soit aussi puissant que vous voudrez, quand même il posséderait tout ce qui semble aux hommes le plus désirable et ce qui excite le plus leur convoitise. Car celui qui s'enorgueillit des vrais biens est malheureux et misérable, s'il perd sa récompense ; et celui qui s'enorgueillit de ce qui n'est rien, celui qui se laisse aller à l'enflure de l'orgueil à propos d'une ombre et d'une fleur éphémère et caduque (et la vaine gloire, c'est cela et n'est pas autre chose), celui-là n'est-il pas le plus extravagant des hommes, en tout semblable à un pauvre, à un mendiant famélique, qui, sans avoir mangé, et toujours en proie au tourment de la faim, se glorifierait de ce qu'une fois, par hasard, il lui serait arrivé d'avoir la nuit un songe joyeux ? Ah ! malheureux et misérable, quand ton âme est en proie à un ulcère rongeur, et que tu es aux prises avec l'extrême pauvreté, tu jouis dans ton rêve ambitieux, en songeant que tu as un si riche trésor, un si nombreux domestique ! Mais cela ne t'appartient pas. Si tu ne veux pas me croire, qu'au moins l'expérience des autres riches t'apprenne quelque chose. Mais si ton ivresse est telle, que les exemples ne puissent t'instruire, attends un peu, et tu sauras par ta propre expérience que rien de tout cela ne te servira, quand, exhalant ton dernier souffle, n'étant plus le maître d'une seule heure, pas d'un seul instant, quoique ton cœur

s'en défende, tu laisseras ces biens à ceux qui restent, aux assistants, et souvent même à ceux à qui tu ne voudrais rien laisser. Combien en est-il auxquels il n'a été permis de disposer de rien, mais qui sont sortis de la vie tout-à-coup, dans le moment même où ils auraient le plus souhaité de jouir, et qui, sans que le moindre délai leur fût accordé, ont été arrachés et emportés violemment, laissant les biens à d'autres, à ceux qui souvent heurtaient le plus leur prédilection !

De peur qu'un pareil sort ne nous arrive, allons donc et dès maintenant, tandis que la santé nous en donne le loisir, envoyons par avance nos richesses dans cette patrie dont nous sommes les citoyens. C'est de cette façon-là seulement que nous pourrons en jouir toujours; autrement, non. Ainsi, cachons notre trésor en lieu sûr; car, une fois là, rien, plus rien absolument ne pourra nous l'enlever, ni la mort, ni les testaments, ni la succession des héritages, ni la fourbe, ni les artifices de la ruse; mais celui qui, en sortant d'ici, emporte avec lui une ample provision, jouira à perpétuité. Qui donc serait assez misérable pour ne vouloir point d'un bonheur éternel au milieu de ses trésors? Transportons donc nos richesses en ce lieu sûr, ayons là notre dépôt. Nous n'avons pas besoin de bêtes de somme, d'ânes, de chameaux, de chars ni de navires pour opérer ce transport; Dieu a bien voulu nous éviter cet embarras: nous n'avons besoin pour cela que des pauvres, des boiteux, des aveugles, des infirmes. C'est à eux que les moyens de transport ont été confiés; ce sont eux qui font passer au ciel les richesses de la terre; eux aussi qui conduisent les possesseurs de ces richesses terrestres à l'héritage des biens éternels. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la miséricordieuse libéralité de notre Seigneur

Jésus-Christ, par lequel et avec lequel soit glorifié le Père, conjointement avec l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles ! Amen.

DISCOURS DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

Ce qui ressort de la lecture du saint Evangile que nous venons d'entendre, mes très chers Frères, c'est l'humilité de saint Jean, qui semble plus particulièrement recommandée à notre méditation. Il était d'une si grande vertu, qu'on le prenait pour le Christ ; et cependant il aima mieux se renfermer en lui-même, de peur d'être emporté vers l'orgueil par le souffle de l'opinion humaine. « Et il confessa et il ne nia point ; et il confessa : Je ne suis point le Christ. » Je ne le suis pas, dit-il. C'était dire clairement ce qu'il n'était point ; mais il ne nia pas ce qu'il était effectivement, afin qu'en disant la vérité il pût devenir membre de celui dont il craignait de s'attribuer faussement le nom. En refusant d'usurper le nom de Christ, il devient membre du Christ ; en reconnaissant humblement son infériorité, il se rend digne de participer véritablement à la grandeur du Christ. Mais à la lecture de notre Evangile, une autre parole de notre Rédempteur m'est revenue à l'esprit, et de ce rapprochement naît une difficulté, une question assez embarrassante. Interrogé ailleurs par ses disciples sur l'arrivée d'Elie, le Seigneur répondit : « Je vous le dis, Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu, et ils ont fait de lui ce qu'ils ont voulu... et si vous le voulez comprendre, eh bien ! Jean est Elie qui doit venir¹. » Or, selon

¹ Matth., xvii, 12 ; xi, 14.

notre Evangile, Jean répond à ceux qui l'interrogent : « Je ne suis pas Elie. » Comment se fait-il, mes Frères, que le prophète de la vérité nie ce qu'affirme la Vérité elle-même ? Peut-il y avoir une contradiction plus flagrante ? Il est et il n'est pas le prophète Elie ! Comment peut-il être le prophète de la vérité si ses discours la contredisent ? Mais en interrogeant la vérité elle-même attentivement et avec précaution, on trouve que ce qui semble donner la contradiction n'est pas du tout contradictoire. Et en effet, l'ange, parlant de Jean, dit à Zacharie : « Il marchera devant lui dans l'esprit et la vertu d'Elie¹, » comme pour dire : De même qu'Elie sera le précurseur du second avènement, ainsi Jean le sera du premier ; l'un sera le précurseur du Juge, l'autre du Rédempteur. Jean était donc Elie selon l'esprit, il ne l'était point quant à la personne. Ce que le Seigneur affirme de l'esprit, Jean le nie de la personne. Or il convenait que le Seigneur donnât à ses disciples une idée toute spirituelle de la personne et de la mission de Jean-Baptiste, tandis que Jean, ayant à répondre devant une foule charnelle, à des esprits grossiers, néglige le sens spirituel pour ne parler que de la personne. Ainsi donc, ce ne fut qu'en apparence que Jean contredit la vérité ; au fond, il lui était conforme, et il ne s'écarta point de sa trace. De même aussi, interrogé s'il était prophète, il répondit : Non ; c'est-à-dire qu'il faisait bien plus que prédire le Rédempteur, il le montrait ; et en même temps, il dit expressément ce qu'il était, en ajoutant : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. » Vous savez, mes très chers Frères, que le Fils unique est appelé Verbe de Dieu, selon le témoignage du bienheu-

¹ Luc, I, 17.

reux Jean l'évangéliste : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu¹. » Or vous savez, par l'expérience de ce que vous faites en parlant, qu'il faut d'abord que la voix rende un son avant que la parole puisse être ensuite entendue. Le bienheureux Jean affirme qu'il est la voix, parce qu'il précède le Verbe. C'est pourquoi il précède l'arrivée du Seigneur, comme un héraut; il se dit la voix, et c'est par son organe que le Verbe de Dieu se fait entendre aux hommes. Il crie dans le désert, c'est-à-dire qu'il annonce à la terre désolée de Juda le Rédempteur qui doit la consoler de son abandonnement. Que crie-t-il donc? Il nous le donne à entendre quand il ajoute : « Rendez droites les voies du Seigneur². » La voie du Seigneur, la voie par laquelle il arrive au cœur de l'homme, est droite quand elle est débarrassée des obstacles qui l'empêchaient, quand notre vie est préparée à recevoir son précepte. De là il est écrit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous demeurerons en lui³. » Ainsi donc, celui qui s'élève dans l'orgueil de sa pensée, qui respire la passion par tous ses désirs; celui qui se souille dans la fange de la luxure, celui-là ferme son cœur à la vérité, et il défend les avenues de son âme par la barrière des vices, de peur que le Seigneur ne vienne à lui. Mais les envoyés des Juifs insistent encore auprès de Jean et lui demandent : « Mais pourquoi baptisez-vous, puisque vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni aucun des prophètes? » Ce n'était point par amour de la vérité, mais c'était sous l'inspiration de l'envie et de la malignité de leur cœur qu'ils le pressaient ainsi de questions. L'évangéliste

¹ Jean, I, 1. — ² Isaïe, XL. — ³ Jean, XIV, 23.

semble l'insinuer sans le dire expressément, en ajoutant : « Et ceux qui avaient été envoyés étaient du nombre des Phariséens; » comme s'il disait clairement : Ils demandent compte à Jean de ses actions, eux qui, point soucieux de la doctrine, ne savent que jalouser et haïr. Mais un saint ne se dément jamais, il ne dévie pas de ses habitudes de bonté, et ne se laisse point surprendre aux insidieuses questions d'une curiosité perverse. A ces interrogations inspirées par l'envie, Jean n'oppose que l'enseignement de la doctrine de vie : « Moi je baptise dans l'eau, mais au milieu de vous est un autre que vous ne connaissez point. » Jean baptise dans l'eau, non dans l'esprit; car il n'a point la puissance de délier les péchés; il purifie par l'eau le corps de ceux qu'il baptise, mais ce n'est pas lui qui réconcilie les âmes. Pourquoi donc se permet-il de baptiser, puisque son baptême ne remet pas les péchés? C'est que, fidèle à son rôle de précurseur, il annonçait à l'avance par son baptême le baptême du Christ, comme par sa naissance et sa prédication, il avait prévenu la naissance et la prédication du Sauveur. Ainsi, précurseur du Christ par sa prédication, il fut encore son précurseur par son baptême, qui était la figure imitative du sacrement. Jean annonce le mystère du Rédempteur, il déclare qu'il est au milieu des hommes et qu'ils ne le connaissent pas. Et en effet, le Christ apparaissant dans la chair était visible corporellement, mais il était invisible quant à la majesté divine. C'est pourquoi il leur dit : « Celui qui vient après moi a été fait avant moi, » c'est-à-dire a été mis au-dessus de moi. Il est venu après moi, parce que sa naissance a suivi la mienne; il a été mis avant moi, c'est-à-dire qu'il m'est supérieur. Et il donne de suite la raison de cette supériorité, en ajoutant : « Il était avant moi, » voulant

dire : Quoiqu'il soit né après moi, il me surpasse en ce que son existence n'est pas limitée par le temps de sa naissance. Né d'une mère dans le temps, il est sans mère avant tous les temps, éternellement engendré par le Père. Aussi Jean s'abaisse devant cette majesté cachée et lui rend publiquement l'hommage de la plus profonde vénération : « Je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. » Jean se reconnaît indigne de délier la courroie de sa chaussure ! Tout plein de l'esprit prophétique, il ne se laisse pas cependant éblouir aux clartés de sa science merveilleuse, il s'humilie. Méditons là-dessus, mes très chers Frères, et réfléchissons avec une sérieuse attention à cette pratique des saints, qui, pour conserver en eux la vertu d'humilité au milieu des illuminations de la science, ont soin de se rappeler toujours ce qu'ils ignorent, afin que la considération de ce qu'ils ont d'infirmes faisant contre-poids aux perfections qu'ils peuvent avoir d'ailleurs, leur cœur ne s'enorgueillisse point ; car la science est bien une vertu, mais l'humilité est la gardienne de la vertu. Il faut donc que l'esprit s'humilie dans les splendeurs de la science, de peur que ce que la vertu de science amasse ne se disperse au souffle de l'orgueil. Ainsi dans le moment même où vous faites le bien, mes Frères, rappelez-vous tout ce que vous avez fait de mal, afin qu'avec cette précaution de ne point perdre de vue la faute, l'esprit ne se livre jamais témérairement à la joie à l'occasion de la bonne œuvre. Regardez comme vous étant supérieurs dans les voies de Dieu tous ceux qui vous approchent, surtout ceux qui ne vous sont pas confiés et dont vous n'avez pas à répondre, parce que vous ne savez pas tout ce qu'il peut y avoir de bien caché dans ceux-là mêmes que vous surprenez faisant le mal le plus ouvertement. Que chacun

de nous donc fasse tous ses efforts pour devenir grand; mais cependant, de quelque manière que ce soit, ignorons toujours que nous sommes grands, de peur qu'en nous arrogant une orgueilleuse grandeur, nous n'allions déchoir intérieurement et perdre notre mérite réel. Car de là vient qu'il est dit par un prophète : « Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux ! malheur à ceux qui croient à leur prudence¹ ! » De là saint Paul dit aussi : « Ne soyez point sages à vos yeux². » De là vient qu'il est dit contre le superbe Saül : Lorsque tu te croyais petit, je t'ai grandi au-dessus de tous les autres; maintenant que tu te crois grand, j'estime que tu es bien petit. David, au contraire, dansant devant l'arche, au mépris de la dignité royale, disait : « Oui, je me réjouirai à la face du Seigneur jusqu'à la folie, je m'avilirai plus que je n'ai fait encore, et je m'anéantirai à mes propres yeux³. » Cependant qui aurait, comme lui, résisté à toutes les tentations d'orgueil qui devaient l'assaillir ? Il avait brisé la mâchoire des lions, il avait mis en pièce les ours et dispersé leurs membres, il avait été choisi de préférence à ses frères premiers-nés; après la réprobation du roi, il avait reçu lui-même l'onction royale, comme un gage de sa royauté future; il avait étendu mort, d'un coup de pierre, le géant Goliath redoutable à tous; acceptant le défi du roi et sur la foi de ses promesses, il avait remporté de nombreux trophées sur les ennemis de sa nation; enfin il recueille cette royauté qui lui avait été promise, et gouverne tout le peuple d'Israël sans contradiction. Et cependant, au milieu de cette prospérité et de cette gloire, David s'humilie et confesse qu'il est bien petit à ses pro-

¹ Isaïe, v. — ² Rom., xii. — ³ II Rois, vi.

pres yeux ! Si donc les saints mêmes, quand ils font des choses héroïques, sont pleins de mépris pour eux-mêmes, que diront-ils pour excuse, ceux qui, sans avoir fait un seul acte de vertu, se laissent aller à l'enflure de l'orgueil. Mais quand bien même on accumulerait les bonnes œuvres, ce n'est rien si elles ne sont relevées par l'humilité. Une action, fût-elle merveilleuse et digne d'admiration, si elle est viciée par l'orgueil, ne nous élève pas ; au contraire, elle nous ravale. Celui qui amasse des vertus en négligeant l'humilité fait comme s'il recueillait de la poussière au milieu d'un tourbillon : il semble bien qu'il amasse quelque chose, mais ce quelque chose ne sert qu'à l'aveugler lamentablement. Ainsi donc, en tout ce que vous faites, mes Frères, tenez à l'humilité comme à la racine de toute bonne œuvre, et ne regardez pas ceux qui vous semblent au-dessous de vous, de peur de vous targuer d'une vaine supériorité ; mais regardez plus haut ceux qui vous sont supérieurs à vous-mêmes, afin qu'en vous proposant toujours des modèles plus parfaits, vous puissiez, sur les degrés de l'humilité, monter à de plus hautes vertus.

IV^e DIMANCHE DE L'AVENT.

ÉPITRE.

Mes Frères, que les hommes nous regardent comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu. Or, ce qu'on désire d'un dispensateur, c'est qu'il soit trouvé fidèle. Quant à moi, il m'importe fort peu que vous me jugiez, vous ou quelque homme que ce soit; je n'ose pas même me juger moi-même. Car, quoique ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela; mais le Seigneur est mon juge. Ne me jugez donc pas avant le temps, jusqu'à l'avènement du Seigneur, qui produira au grand jour ce qui est caché dans les ténèbres, et qui découvrira les plus secrètes pensées des cœurs; alors chacun recevra de Dieu la louange qu'il aura méritée. (Saint Paul aux Corinth., ch. iv, v. 1 à 5.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Que les hommes nous regardent comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu. » Les dispensateurs des mystères, dit saint Paul; il

nous montre par là que cette dispensation ne doit pas être confiée à tous, que ce sont des fonctions réservées à quelques-uns, qui devront les exercer pour le plus grand bien des autres. « Or, ce qu'on cherche d'un dispensateur, c'est qu'il se trouve fidèle. » C'est -à-dire qu'il ne s'approprie pas ce qui appartient au maître, qu'il ne s'attribue rien en maître, mais qu'il agisse en toutes choses enfin comme un bon dispensateur. Car le devoir d'un dispensateur est d'administrer fidèlement les intérêts qui lui sont confiés, de ne point dire sien ce qui est au maître, mais, au contraire, de renvoyer au maître la propriété de ce qui est véritablement à lui. Ainsi donc, que vous ayez en partage ou le don de la parole ou la richesse, n'oubliez pas que ce sont des biens du Seigneur qui vous ont été confiés, et qui ne vous appartiennent pas, de peur de les retenir en propre et de vous en attribuer le domaine, mais, au contraire, pour les rapporter à Dieu qui donne tout avec largesse, et de qui seul vous les avez reçus. Voulez-vous voir des dispensateurs fidèles? Écoutez ce que dit Pierre : « Pourquoi vous étonner de ceci, comme si, par notre propre vertu ou notre piété, nous avons fait marcher cet homme infirme¹? » Il disait encore à Corneille : « Et nous aussi nous sommes mortels, hommes semblables à vous et soumis aux mêmes infirmités². » Il disait encore au Christ : « Nous avons, nous, tout quitté pour vous suivre³. » Et Paul, après avoir dit : « Plus qu'eux tous j'ai travaillé, » ajoute aussitôt : « Non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi⁴. » Et ailleurs, s'adressant aux mêmes Corinthiens : « Et qu'avez-vous que vous n'avez reçu? »

¹ Act., III, 12. — ² Act., XIV, 14. — ³ Matth., XIX, 27. — ⁴ I Cor., XV, 10.

En effet, vous n'avez rien à vous, ni richesses, ni parole, ni la vie elle-même ; car elle aussi appartient au Seigneur.

Quand il le faudra donc, vous la remettrez aussi comme un dépôt. Si vous aimez la vie de manière que, recevant l'ordre de la quitter, vous y trouviez à redire, vous n'êtes plus un dispensateur fidèle. Et comment donc, on pourrait résister à la voix de Dieu ? Oui, et moi aussi je dis cela, et c'est pour cela même que j'admire la grande bonté de Dieu : ce qu'il pourrait exiger de vous et malgré vous, il ne veut point vous l'ôter contre votre volonté, afin que vous ayez droit à une récompense. Par exemple, il peut vous ôter la vie malgré vous, mais il veut que, la lui offrant de bonne volonté, vous puissiez dire avec Paul : « Je meurs chaque jour. » Il peut, contre votre gré, vous ôter la gloire et vous humilier, mais il veut qu'en acceptant le sacrifice de bon gré, vous puissiez être récompensé. Il pourrait vous appauvrir malgré vous, mais il désire que vous vous fassiez pauvres volontairement, afin de vous tresser une couronne. Comprenez-vous la débonnaireté de Dieu ? Comprenez-vous notre lâcheté ?...

« Pour moi, il m'importe peu d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit ; moi-même je ne me juge point. Car, quoique ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas pour cela justifié, mais c'est le Seigneur qui est mon juge. »

Avec tous les autres maux, il s'est introduit dans la nature humaine je ne sais quelle fièvre d'inquiète curiosité et d'inquisition turbulente que Jésus-Christ avait déjà réprimée, disant : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés¹. » Et certes, il n'y a là cependant aucun at-

¹ Matth., VII, 1.

trait de plaisir, comme pour d'autres péchés ; il n'y a que peine et châtiment à recueillir au contraire. Quoique nous soyons tout remplis d'iniquités, quoique nous ayons des poutres dans les yeux, cependant il faut que nous recherchions soigneusement les fautes du prochain, même ce qui n'est que fétu dans son œil, comme il arriva parmi les Corinthiens. Ils livraient à la moquerie et chassaient honteusement des hommes pieux, aimés de Dieu, mais simples et malhabiles, tandis qu'ils prodiguaient leur admiration à d'autres hommes chargés de tous les vices, se laissant éblouir par l'éclat de leur parole. Ensuite ils s'arrogeaient le droit de censurer, et, comme des juges séant dans un tribunal, ils prononçaient insolemment : Celui-ci a du mérite, celui-là plus encore ; et, celui-ci vaut moins que celui-là, et je préfère cet autre. Et, peu soucieux de pleurer leurs misères personnelles, ils se constituaient juges des autres, et ils allumaient ainsi de graves querelles. Ce mal donc, saint Paul voulant l'extirper, voyez avec quelle sagesse il procède pour le guérir ! En effet, quand il a dit : « Ce qu'on cherche d'un dispensateur, c'est qu'il soit fidèle, » il semblait leur donner le droit de juger et de scruter la vie des autres ; mais c'était souffler la discorde. De peur donc que cela ne leur arrivât, et pour les détourner de ce penchant, il ajoute : « Peu importe que vous me jugiez ; » et il ramène ainsi l'attention sur lui-même. Mais qu'est-ce que cela veut dire, « pour moi, il m'importe peu que vous ou d'autres me jugiez ? » c'est-à-dire, je me crois au-dessus de vos jugements, et je ne reconnais ni à vous ni à d'autres le droit de me juger. Que personne ne se presse d'accuser saint Paul d'arrogance quand il dit qu'il ne reconnaît à nul homme le droit de porter un jugement contre lui. D'abord ce n'est pas dans

son intérêt qu'il parle, mais c'est pour soustraire les autres à cette engeance de censeurs importuns; ensuite cela ne concerne pas seulement les Corinthiens, mais il s'interdit à lui-même ces sortes de jugements, disant que juger en pareille matière dépasse la portée de sa perception; ainsi donc il ajoute : « Moi-même je ne me juge point. » Examinons quelle raison a pu l'exciter à tenir ce langage; car souvent il lui arrive de parler de lui-même en termes magnifiques, non pas, certes, par ostentation ni arrogance, mais en vue d'une disposition excellente. Si donc aujourd'hui, sans s'exalter lui-même personnellement, il se prend à rabaisser les autres, il ne parle ainsi qu'afin de restituer aux saints l'honneur qu'on leur refusait et de relever leur dignité. Car, pour savoir s'il était humble à un haut degré, écoutez ce qu'il dit; il ne craint pas d'exposer à tous les yeux et de publier hautement l'opinion de ses propres ennemis et ce qu'ils disent à son sujet : « Quant à sa personne, disent-ils, il est chétif de corps et vulgaire de langage¹; » et ailleurs, parlant des différentes apparitions de Jésus-Christ à Pierre, aux frères assemblés, aux douze apôtres : « Enfin, dit-il, il s'est fait voir à moi aussi, qui viens après tous les autres comme un avorton². » Cependant, voyez comme cet apôtre si humble sait relever, quand il le faut, le moral de ses disciples, non pour leur enseigner la présomption, mais pour les former à la saine appréciation des choses et leur inspirer des sentiments de rectitude. S'adressant donc à eux, il leur disait : « Et si le monde doit être jugé par vous, seriez-vous indignes de juger des choses moindres³? » Il faut, en effet, qu'un chrétien se tienne aussi loin de l'arrogance

¹ II Cor., x, 10. — ² I Cor., xv, 8. — ³ *Id.*, vi, 2

que de l'adulation et de toute bassesse de sentiment; car qu'un homme dise : Je méprise l'argent ; tous les biens présents ne sont pour moi qu'une ombre, un songe ou des hochets d'enfants ; celui-là, certes, nous ne l'accuserons pas d'arrogance ; autrement il faudrait en dire autant de Salomon quand ce sage, dissertant sur les mêmes sujets, a prononcé cette sentence : « Vanité des vanités et tout est vanité¹. » Mais Dieu nous garde de donner le nom d'orgueil à la vraie sagesse ! Non, il n'y a pas d'arrogance à mépriser les biens du monde ; c'est de la grandeur d'âme, quoi qu'on dise, et quoique nous voyions les rois et les grands les rechercher avec tant d'avidité. Il n'est pas rare que le pauvre qui raisonne sagement les méprise, ces biens. Ni celui-là non plus, nous ne dirons pas qu'il est arrogant, nous le proclamons magnanime. De même celui qui met toute l'ardeur de sa convoitise à se les approprier, nous ne dirons pas qu'il est humble et modéré ; mais nous appellerons cela infirmité, petitesse d'esprit, bassesse de caractère. Si un fils méprisait la condition libérale de son père pour se plaire et s'attacher à la vie des esclaves, il ne mériterait pas sans doute nos louanges pour son humilité, mais nous le blâmerions comme une âme abjecte et servile ; nous l'estimerions, au contraire, s'il avait une haute idée de la condition paternelle, en méprisant tout ce qui tient à la servilité. Il y a de l'arrogance à s'estimer au-dessus de ses égaux, mais porter sur les choses un jugement vrai, ce n'est point de l'orgueil, c'est de la sagesse.

Ainsi ce n'était pas pour s'exalter lui-même, mais seulement pour humilier et rabaisser les présomptueux, pour les ramener à la modestie, que saint Paul leur disait :

¹ Eccl., 1, 12

« Pour moi, il m'importe peu d'être jugé par vous ou par qui que ce soit. » Voyez-vous comment il procède pour arriver à les guérir? Dès qu'une fois il est bien entendu qu'il méprise également tous les censeurs, et qu'il se croit au-dessus des jugements de tous, personne n'a plus le droit de se plaindre d'être l'objet particulier de son dédain. En effet, si l'Apôtre s'était contenté de dire : « Il m'importe peu d'être jugé par vous, » sans rien dire autre chose, il aurait pu les blesser; ils auraient pu se croire seuls personnellement atteints par son mépris; mais il applique le remède à la blessure, en généralisant, en enveloppant tous les censeurs dans la même exclusion. Il fait plus encore; pour adoucir le remède, il ajoute : « Moi-même, je ne me juge point. » Voyez combien cette manière de dire est éloignée de l'orgueil! L'Apôtre ne se croit pas capable de se bien juger lui-même; cela pouvait paraître encore un peu présomptueux; il use de correctif, disant : « Mais je ne suis pas pour cela justifié. » Quoi donc! ne faut-il pas se juger soi-même et juger ses péchés? Oui, certes, il le faut, et de toute nécessité, toutes les fois que nous péchons; mais tel n'est point le cas du bienheureux Paul; « Je ne me reproche rien, » dit-il. Sur quoi donc aurait pu porter son jugement, puisqu'il n'avait la conscience d'aucun péché? mais il ne dit pas qu'il soit pour cela justifié. Nous donc qui avons la conscience déchirée par les mille blessures du remords, nous qui avons le sentiment de n'avoir fait aucun bien, tout au contraire, que dirons-nous? Et lui, Paul, qui avait le sentiment intérieur de n'avoir fait aucun mal, comment n'était-il pas justifié? Pourquoi? Ah! c'est qu'il était possible qu'il se fit illusion; c'est qu'il était exposé à commettre des péchés par ignorance. Concluez de là combien sera sévère le jugement

à venir ! Ce n'est donc point parce qu'il se croit exempt de reproche qu'il se met au-dessus des jugements humains, mais c'est afin de réprimer ceux qui jugeaient les autres inconsidérément ; car, ailleurs, il permit de porter un jugement, quoiqu'il s'agit de péchés même encore cachés, parce qu'il y avait opportunité, et pour obéir à l'exigence des conjonctures.

Pourquoi donc condamnes-tu ton frère ? ou pourquoi méprises-tu ton frère¹ ? Sache donc, ô homme, que tu n'as pas été chargé de juger tes frères, mais de t'examiner toi-même. Pourquoi t'arroger un droit que le Seigneur s'est réservé ? C'est à lui, non pas à toi, qu'il appartient de juger. Aussi le bienheureux Paul ajoute : « C'est pourquoi ne juge point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira au grand jour ce qui est caché dans les ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs ; alors chacun aura de Dieu sa louange. » Quoi donc ! le droit de juger n'appartient pas aux maîtres de la doctrine ? Oui, sans doute, ils doivent prononcer quand il s'agit de péchés publics, avérés, et selon la convenance des temps, surtout quand le pécheur est touché de repentir et que son âme est déchirée par le remords, mais non comme faisaient les Corinthiens par un motif de vaine gloire et d'orgueil. Ce que dit saint Paul n'a donc pas trait à ces péchés notoires, mais il se plaint de ce qu'ils préféraient l'un à l'autre, et comparaient la vie des personnes comme s'ils avaient pu prononcer à fond sur le mérite de chacun. Car celui-là seul peut juger pertinemment qui un jour jugera ce qu'il y a de plus caché ; qui dira ce qui est digne d'honneur et de châtement ; qui

¹ Rom., xiv, 10.

appréciera le plus ou le moins, et la part qui revient à chacun; mais nous, nous ne pouvons rien dire que sur les apparences. Si, en effet, dit saint Paul, je ne sais pas clairement en quoi moi-même j'ai péché, comment puis-je prononcer une sentence sur les autres? Comment moi, qui ne connais pas exactement ce qui est en moi, pourrais-je juger ce qui est hors de moi? Or, si c'est là ce que Paul a fait, à combien plus forte raison devons-nous le faire, nous? Car il parlait ainsi, non pour faire ostentation de son innocence, mais pour nous faire comprendre que l'innocence même ne serait pas une excuse, et ne nous autoriserait pas à prononcer sur la vie des autres; et si celui qui n'a rien de mal à se reprocher se reconnaît, malgré cela, responsable, quelle responsabilité bien plus grande n'encourront-ils pas ceux qui ont la conscience d'avoir commis des péchés sans nombre!

ÉVANGILE.

L'an quinzisième de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée; Philippe, son frère, de l'Iturée et du pays de Trachonite, et Lisanius d'Abilène; Anne et Caïphe étant grands prêtres, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit au livre des paroles du prophète Isaïe: Préparez la voie du Seigneur; rendez droits ses sentiers. Toute vallée

sera remplie, et toute montagne et toute colline sera abaissée; les chemins tortus deviendront droits, et les raboteux unis. Et tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu. (Saint Luc, ch. III, v. 4 à 6.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

Le temps était venu, le précurseur du Messie, notre Rédempteur, avait reçu l'ordre de commencer sa prédication; ce temps est marqué par la mention qui nous est faite des règnes correspondants du chef de la république romaine et des rois de Judée : « L'an quinziesme du règne de Tibère César, Poncc-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturie et de la province de Trachonite, et Lisantias tétrarque d'Abilène; Anne et Caïphe étant grands-prêtres, Dieu fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. » Comme celui qu'il venait annoncer au monde devait racheter plusieurs d'entre les Juifs et un grand nombre de Gentils, il était convenable que les temps de cette prédication fussent marqués par le règne contemporain du roi des nations et des princes qui gouvernaient les Juifs. Comme toute la Gentilité devait être réunie dans l'unité de la foi, et que les Juifs devaient être condamnés à la dispersion pour le crime de leur perfidie, la forme du pouvoir terrestre d'alors chez les Gentils et chez les Juifs montre prophétiquement les deux destinées si différentes des uns et des autres. Un seul chef, est-il dit, était à la tête de la république ro-

maine, tandis que le royaume de Judée, divisé en quatre gouvernements, était dominé par plusieurs. Or, notre Sauveur nous l'assure : « Tout royaume divisé contre lui-même sera dévasté ¹ ; » il est donc visible que le royaume de Judée était à sa fin, il était impossible qu'il subsistât ainsi divisé entre tant de rois. Il était également convenable qu'il fût fait mention des hommes qui présidaient au sacerdoce aussi bien que des rois, puisque Jean-Baptiste annonçait celui qui était en même temps prêtre et roi. Ainsi le bienheureux évangéliste Luc a marqué les temps de la prédication du précurseur, en signalant les personnages contemporains dans les deux ordres de l'empire et du sacerdoce.

« Et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. » Chacun sait que saint Jean n'a pas seulement prêché un baptême de pénitence, mais qu'il l'a aussi conféré à plusieurs ; cependant il ne pouvait par son baptême donner la rémission des péchés, puisqu'on ne l'obtient que par l'efficace du baptême de Jésus-Christ. Aussi, faut-il remarquer qu'il n'est pas dit autre chose, sinon qu'il prêchait le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés ; c'est-à-dire qu'il ne faisait que l'annoncer, qu'il préparait les âmes à la recevoir, puisqu'il ne pouvait faire autre chose. Comme par la parole de sa prédication, il était l'avant-coureur de la parole incarnée du Père, de même, par son baptême qui ne pouvait remettre les péchés, il était le précurseur du vrai baptême de pénitence par lequel seul les péchés sont remis. De même que sa parole précéda la prédication du

¹ Luc, XI, 17.

Rédempteur, ainsi son baptême, en précédant celui du Seigneur, fut une image figurative de la réalité.

« Ainsi qu'il est écrit au livre des paroles du prophète Isaïe : « On entendra dans le désert la voix de celui qui crie, » le même Jean-Baptiste, étant interrogé « qui il était, » répondit : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. » Il était appelé la « voix, » parce qu'il précédait la « parole » ou le « Verbe » de Dieu. Et nous voyons ce qu'il crie, par les paroles qui suivent : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. » Celui qui prêche la vraie foi et la bonne vie ne fait pas autre chose que de préparer au Seigneur le chemin des cœurs de ceux qui l'écoutent, afin que la vertu de la grâce les pénètre, que la lumière de la vérité les éclaire, et qu'ainsi il redresse les sentiers du Seigneur, en formant dans les âmes de pures et saintes pensées par les paroles d'une salutaire prédication.

« Toute vallée sera remplie, et toute montagne et toute colline seront abaissées. » Que signifient les vallées, sinon les humbles ? et les montagnes et les collines, sinon les esprits superbes ? Ainsi donc à l'avènement du Sauveur, les vallées ont été comblées, et les montagnes et les collines ont été abaissées, selon sa parole : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé ¹. » Et en effet, la vallée, étant remplie, s'éleva, et la montagne et la colline furent abattues et s'abaissèrent ; par exemple, quand la Gentilité, par la foi du Christ Jésus, Dieu-Homme, médiateur entre Dieu et les hommes, reçut la plénitude de la grâce, et quand la Judée, en punition de son infidélité, perdit tous les avantages dont elle se préva-

¹ Luc, XIV.

lait avec tant d'orgueil. Oui, « toute vallée sera remplie; » c'est-à-dire que les cœurs des humbles, recevant les paroles de la doctrine céleste, seront comblés de toutes sortes de grâces et de vertus, selon ce qui est écrit : « C'est lui qui fait sourdre les fontaines dans les vallées¹; » et ailleurs encore : « Les vallées se couvriront de moissons². » Et en effet, l'eau s'écoule des montagnes, parce que la doctrine de la vérité échappe aux esprits superbes ; mais les fontaines jaillissent dans les vallées, parce que les esprits des humbles reçoivent facilement la parole de la prédication. Maintenant nous voyons de nos yeux, maintenant nous comprenons ce que signifient ces vallées toutes couvertes de moissons, depuis que les humbles, c'est-à-dire ces âmes simples et douces que le monde repoussait de son mépris, ont été nourris de la doctrine de la vérité jusqu'au rassasiement, et que leur bouche a été remplie de ce divin aliment.

Or, le peuple, voyant la sainteté admirable de Jean-Baptiste, s'imaginait qu'il était cette montagne si grande et si élevée, dont il est écrit : « A la fin des jours on verra la montagne du Seigneur préparée et élevée au-dessus des autres montagnes³. » Car, au rapport de l'Évangile, « tout le peuple, étant dans une grande attente au sujet de saint Jean, pensait en lui-même s'il ne serait point le Christ⁴; » et plusieurs le lui demandaient à lui-même, disant : N'êtes-vous point le Christ ? Ah ! si ce même Jean ne s'était point fait semblable à une vallée en s'abaissant intérieurement, il n'eût pas été rempli de l'esprit de grâce, lui qui, pour faire connaître la vérité, s'empressa de répondre : « Celui qui doit venir après moi est plus

¹ Ps. 103. — ² Ps. 64. — ³ Mich., IV. — ⁴ Luc, III; Jean, I.

puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter sa chaussure ¹. » Et ailleurs : « L'époux est celui à qui est l'épouse ; mais l'ami de l'époux, qui se tient debout et l'écoute, est ravi de joie d'entendre la voix de l'époux ; je me sens donc maintenant au comble de cette joie. Pour lui, il faut qu'il croisse, et pour moi, il faut que je diminue ². » Vous voyez que saint Jean, si admirable par ses actions qu'il mérita d'être pris pour le Christ lui-même, répondit non-seulement qu'il n'était point le Christ, mais, ce qui est encore plus humble, qu'il n'était pas digne de délier la courroie de sa chaussure.

Croyant qu'il était le Christ, on pouvait croire aussi que l'Eglise était son épouse ; mais il leur déclare : « Que l'époux est celui à qui est l'épouse ; » comme s'il leur eût dit : Je ne suis pas l'époux, mais seulement son ami ; et il témoigne que sa joie n'est pas de faire entendre sa propre voix, mais d'entendre celle de l'époux. C'est pourquoi Jean se réjouissait, non pas de réunir autour de lui les multitudes qui écoutaient sa parole avec docilité, mais d'entendre lui-même intérieurement la voix de la vérité, afin qu'ensuite il lui servît d'organe en la parlant au dehors. Qu'il dit bien aussi qu'il est au comble de la joie d'entendre la voix de l'époux ! car on peut bien se réjouir en soi-même au son de sa propre voix et se laisser aller à une vaine complaisance, mais ce n'est pas là la joie parfaite.

Il ajoute encore : « Il faut qu'il croisse et moi que je diminue. » Mais on peut demander là-dessus : En quoi le Christ a-t-il grandi, et comment Jean diminua-t-il ? Cela

¹ Matth., III. — ² Jean, III.

ne veut dire autre chose, sinon que le peuple, voyant l'abstinence extraordinaire de Jean, sachant sa vie retirée et son éloignement de tout commerce avec les hommes, pensait qu'il était le Christ; tandis que, d'autre part, voyant le Christ manger avec les publicains et converser avec les pécheurs, il ne pouvait croire qu'il fût le Messie, et ne l'estimait que comme un prophète. Mais quand, par la suite du temps, ce Jésus, qui n'était regardé que comme un prophète, fut reconnu Christ; et lorsque Jean, qui passait pour le Christ, redevint aux yeux de tous ce qu'il était, un simple prophète, les rôles furent changés, et c'est alors que fut accomplie la prédiction du saint précurseur touchant le Christ: « Pour lui, il faut qu'il croisse, et moi que je diminue. » Car Jésus-Christ, étant connu pour ce qu'il était, s'accrut dans l'estime de tout le peuple; tandis que Jean, abdiquant à la face de tous un titre qui ne lui appartenait pas, et redescendant au niveau de ce qu'il était réellement, diminua dans l'opinion. Ainsi donc, Jean, toujours le même dans un autre sens, s'affermir dans la sainteté, parce qu'il persévéra dans l'humilité du cœur, tandis que plusieurs sont tombés, au contraire, parce que, s'élevant eux-mêmes, ils se sont abandonnés à l'enflure et à la vanité de leurs pensées. Et ainsi se trouve justifiée cette parole: « Toute vallée sera remplie, et toute montagne et toute colline seront abaissées; » car les humbles reçoivent les dons de la grâce, que repoussent loin d'eux les cœurs des superbes.

« Et les chemins tortueux deviendront droits, et les raboutoux unis. » Les chemins tortueux deviennent droits quand les cœurs des méchants, qui se sont détournés du droit chemin par l'injustice, sont redressés et rendus conformes à la règle de la justice et de l'équité. Et les che-

mins raboteux deviennent unis, quand les âmes portées à la rudesse et à la violence reviennent, par l'infusion de la grâce surnaturelle, à la douceur et à la mansuétude ; car, lorsqu'une âme violente ne reçoit pas la parole de vérité, c'est comme un chemin rude et raboteux qui, par ses aspérités, repousse le pied du voyageur. Mais quand cette âme farouche, apprivoisée par la grâce de la divine douceur, reçoit la parole de correction et les exhortations, oh ! alors le prédicateur voit s'aplanir devant lui le chemin, là où il était auparavant empêché de marcher par les aspérités contre lesquelles son pied se heurtait, c'est-à-dire là où sa prédication ne trouvait aucune prise, ni aucun sentier frayé où elle pût s'engager.

« Et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu. » Toute chair, ici, s'entend de tout homme. Or, il n'est pas vrai que tout homme ait pu voir en cette vie le salut de Dieu, c'est-à-dire le Christ. Qu'est-ce donc que le prophète avait en vue dans son regard prophétique, sinon le jour du dernier jugement, ce jour où tous les hommes, élus et réprouvés, verront pareillement ce Christ, quand, à la face des cieux ouverts, en présence des anges qui le serviront, devant le sénat des apôtres, il apparaîtra sur le trône de sa majesté, afin que les justes, en jouissant des dons de la récompense promise, soient éternellement comblés de joie, et que les méchants se lamentent sans fin dans les souffrances et les tourments dont leurs crimes seront châtiés ?

Et pour qu'on ne se méprît point sur son dessein de marquer par ces paroles que toute chair verra le Christ au jour de ce dernier jugement, l'évangéliste ajoute : « Il disait donc au peuple qui venait en foule pour être baptisé par lui : Race de vipères, qui vous a montré à fuir la co-

lère qui vient¹ » Or, cette colère à venir n'est autre chose que le châtement qui suivra le jour de cette suprême vengeance. Ce n'est pas alors que le pécheur pourra l'éviter, si maintenant il n'a recours aux larmes de la pénitence. Et il est à remarquer ici que la génération des méchants est appelée race de vipères ; c'est qu'en effet les enfants gagnant par contagion et par imitation la perversité des pères, ils portent envie aux bons et les persécutent ; ils rendent le mal pour le bien, et ne cherchent qu'à nuire au prochain, parce qu'ils suivent en tout cela naturellement les voies mauvaises qui leur ont été ouvertes par leurs pères charnels, en sorte qu'on dirait que ces enfants, qui proviennent de parents venimeux, apportent avec eux en naissant le venin originel.

Mais nous aussi qui avons péché depuis longtemps, nous qui sommes enveloppés dans les liens des mauvaises habitudes, que nous faut-il donc faire ? Que le saint précurseur nous le dise lui-même, afin que nous puissions éviter la colère à venir : « Faites donc, nous dit-il, de dignes fruits de pénitence. » Remarquez, dans ces paroles, que cet ami de l'Époux ne nous dit pas seulement de faire des fruits de pénitence, mais de dignes fruits de pénitence. Autre chose est de faire quelque fruit, autre chose de faire de dignes fruits de pénitence. Car, pour vous parler avec exactitude, mes Frères, de ces fruits de pénitence, il faut vous dire que ceux qui n'ont rien fait qui soit défendu peuvent user à bon droit des choses permises. Ainsi, en s'exerçant aux œuvres de piété, il leur est libre d'user, s'ils le veulent, des choses du monde ; mais celui qui, par exemple, est tombé dans la fornication, ou, ce

¹ Matth., III, 7.

qui est plus grave encore, dans l'adultère, celui-là doit s'interdire les jouissances permises avec d'autant plus de rigueur, qu'il a conscience d'avoir commis de plus nombreuses et de plus graves transgressions..... Ainsi ces paroles : « Faites de dignes fruits de pénitence, » doivent réveiller la conscience de tout fidèle, et nous exciter à reconquérir par la pénitence un fonds de bonnes œuvres qui puisse suffisamment compenser les dommages plus ou moins graves que nous a causés le péché.

Il paraît que les cœurs de ceux qui écoutaient Jean-Baptiste furent troublés par la véhémence de sa prédication, puisqu'il est rapporté que « le peuple l'interrogeait, disant : Que ferons-nous donc ? » Il fallait bien, en effet, qu'il eût jeté la frayeur dans les esprits ; autrement on ne lui eût pas demandé conseil : « Et lui, leur répondant, disait : Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point ; et que celui qui a de quoi manger fasse de même..... » Ainsi, pour porter de dignes fruits de pénitence, il faut que nous partagions avec notre prochain, non-seulement les choses extérieures qui ne tiennent pas à nous, ni à notre nécessaire, mais celles mêmes qui entrent dans le vrai nécessaire, comme la nourriture qui nous fait vivre, et la tunique qui sert à nous couvrir. Car, puisqu'il est écrit dans la loi de Dieu : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même, » celui-là sans doute est convaincu de l'aimer moins qui, le voyant dans une nécessité pressante, ne lui fait aucune part des choses même nécessaires.

Cependant, sachez combien grande est la valeur des œuvres de miséricorde, puisqu'elles sont recommandées

de préférence à toutes les autres, pour nous tenir lieu de dignes fruits de pénitence. C'est pourquoi la Vérité a dit elle-même : « Toutefois, faites l'aumône de ce que vous avez, et tout sera pur pour vous. » Et ailleurs : « Donnez, et l'on vous donnera ¹. » Ailleurs encore et partout : « L'eau éteint un feu ardent, et l'aumône résiste aux péchés. Cache ton aumône dans le sein du pauvre et elle priera pour toi ². » C'est aussi ce qu'un bon père recommandait à son fils dans les dernières instructions qu'il lui laissait : « Si tu as beaucoup, donne beaucoup ; et si tu as peu, donne de bon cœur de ce peu à celui qui est dans la nécessité ³..... »

Saint Jean nous exhorte donc à faire des œuvres grandes et parfaites, en nous disant : « Faites de dignes fruits de pénitence ; » et : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point ; que celui qui a de quoi manger fasse de même. » Et il nous découvre en même temps l'intelligence de ce que la Vérité elle-même a dit : « Des jours de Jean-Baptiste jusqu'à ce jour, le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent. » Des paroles tombées de si haut et sorties de la bouche même de la suprême Sagesse méritent de notre part une sérieuse attention. Et, en effet, on peut se demander comment il est possible que le royaume des cieux souffre violence. Qui peut faire des efforts contre le ciel ? Et s'il est vrai que le royaume des cieux se prenne par force, et que ce soient les violents qui l'emportent, pourquoi cela n'est-il vrai que depuis le temps de Jean-Baptiste ?

Quand la loi se bornait à dire : Si quelqu'un fait ceci

¹ Luc, XI ; *Id.*, VI. — ² Eccl., III ; *Id.*, XXIX. — ³ Tob., IV.

ou cela, qu'il meure de mort, il est évident pour tout le monde qu'elle frappait les pécheurs par la rigueur de sa peine, mais il est clair aussi qu'elle ne le ramenait pas à la vie par la pénitence. Mais quand Jean-Baptiste, prévenant la grâce du Rédempteur, prêche la pénitence, afin que le pécheur, qui était mort par le crime, pût revivre par la conversion, certes il est vrai de dire alors que, depuis les jours de Jean-Baptiste, le royaume des cieux souffre violence.

Et quel est ce royaume, sinon la demeure des justes? Car c'est aux justes seuls que sont réservées les récompenses de la céleste patrie; et ce sont les humbles, les âmes chastes, les débonnaires et les miséricordieux qui, de droit, obtiendront la joie et la félicité éternelles. Mais quand, après avoir passé par l'enflure de l'orgueil et par toutes les souillures de la chair, un pécheur inhumain et insensible, emporté jusqu'à la fureur, revient enfin, après tant de crimes, à la pénitence, et quand un tel pécheur recueille la vie éternelle, il faut en convenir, il entre là dans ce royaume comme dans un lieu étranger. Donc, il est vrai de dire que, depuis les jours de Jean-Baptiste, le royaume des cieux souffre violence, et que ce sont les violents qui le ravissent. Et, en effet, en prêchant la pénitence aux pécheurs, qu'a-t-il fait autre chose, sinon de leur apprendre à faire violence au royaume des cieux?

Repassons dans notre esprit, mes très chers Frères, tout le mal que nous avons fait, et traitons-nous nous-mêmes avec une salutaire rigueur; gémissons sans cesse, et ravissons par la pénitence cet héritage des justes que nous avons perdu par le dérèglement de notre vie. Dieu tout puissant veut bien souffrir de notre part cette vio-

lence; car il désire que nous emportions par nos pleurs ce qui n'est pas dû à nos mérites.

Ainsi donc, mes très chers Frères, que rien n'ébranle, que rien n'abaisse la certitude de notre espérance, quel que soit le nombre, quelle que soit l'énormité de nos péchés. Il y a quelque chose de bien propre à nous inspirer une grande confiance dans la miséricorde et le pardon: c'est l'exemple de ce larron vénérable qui mourut sur la croix; et, certes, ce n'est point par ce qui en a fait un larron qu'il est digne de respect, car ce sont ses crimes et sa cruauté qui lui ont mérité ce nom d'infamie, mais c'est sa confession sur la croix qui le recommande à notre vénération.

Ce larron, aux mains souillées de sang, surpris dans le chemin du crime, est entraîné violemment et suspendu au gibet d'une croix; c'est là qu'il confesse ses forfaits, et c'est là qu'à l'instant même il fut guéri, là qu'il mérita d'entendre cette consolante parole: « En vérité, je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis ¹. » Que dire de cela, mes Frères? Qui pourra dire par des paroles, qui pourra concevoir en sa pensée combien est grande la bonté de Dieu? Le bienheureux larron n'a fait que passer de la peine du crime aux récompenses de la vertu!

Ainsi, Dieu tout puissant a permis que ses élus tombassent dans quelques graves péchés, afin de rendre l'espérance du pardon à tous ceux qui sont tombés, pourvu que, se relevant, ils reviennent à lui de tout leur cœur, et à ce prix, au moyen des larmes de la pénitence, il leur ouvre encore l'entrée de la céleste patrie. Exerçons-nous

¹ Luc, xxiii, 43.

donc nous-mêmes à ces larmes salutaires; effaçons par nos pleurs et par de dignes fruits de pénitence les fautes que nous avons faites; et ne perdons pas le temps qui nous est accordé pour en obtenir le pardon. Nous, qui voyons sous nos yeux un si grand nombre de pécheurs qui ont été guéris, qui se sont relevés de leurs iniquités, n'est-ce pas comme si nous tenions dans nos mains un gage certain de la divine miséricorde? Et il nous aide aussi lui-même, celui que nous aimons, Jésus-Christ, Dieu, notre Seigneur, qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint, Dieu toujours dans tous les siècles des siècles. Amen.

DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SUR LE BAPTÊME DE PÉNITENCE PRÊCHÉ PAR SAINT JEAN.

Pourquoi, direz-vous, mes Frères, Jésus laissa-t-il passer trente ans avant de venir au baptême de saint Jean. C'est qu'après ce baptême, il devait anéantir la loi; voilà pourquoi, pendant tout ce premier âge de la vie humaine qui est susceptible de commettre tous les péchés, il a voulu, lui, s'astreindre à l'observation exacte de la loi tout entière, afin que nul ne fût autorisé à dire qu'il avait aboli la loi parce qu'il n'avait pas pu l'accomplir. Car toutes les passions mauvaises et tous les vices ne nous harcèlent pas à la fois et toujours; mais les premières années de la vie sont toutes remplies d'imprudence et de faiblesses d'esprit; dans l'âge suivant, c'est la volupté qui domine; plus tard c'est la convoitise des richesses qui succède; c'est pour cela que Jésus-Christ a voulu parcourir toute la série de ces premiers âges, accomplissant la loi pendant tout ce

temps, jusqu'à ce qu'enfin il vînt au baptême, qui fut le complément des autres préceptes qu'il avait remplis. En effet, le baptême était la dernière des œuvres légales qu'il lui restât à observer; il le dit lui-même, écoutons-le : « C'est ainsi que nous devons accomplir toute justice¹. » or, cela signifie : Nous avons rempli toutes les prescriptions légales, nous n'avons transgressé aucun commandement; il en reste encore un qu'il faut que j'observe, et ainsi nous accomplirons toute justice. Il appelle ici justice l'accomplissement de toutes les ordonnances; c'est donc pour cette raison, cela est évident par ce qui précède, que Jésus-Christ est venu au baptême de Jean.

Mais comment ce baptême entre-t-il dans le plan des inventions divines? Car le fils de Zacharie ne s'ingéra pas de lui-même de baptiser, mais il arriva là porté par l'impulsion de l'Esprit de Dieu; le bienheureux Luc l'affirme, disant : « La parole du Seigneur se fit entendre à lui²; » c'est-à-dire qu'un ordre lui fut donné. Jean lui-même dit aussi : « Celui qui m'a envoyé pour baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, est celui-là qui baptise dans le Saint-Esprit³. »

Mais pourquoi Dieu l'envoya-t-il baptiser? Jean-Baptiste nous l'explique pareillement : « Moi je ne le connaissais pas; mais afin qu'il fût manifesté en Israël, à cause de cela je suis venu baptisant dans l'eau⁴. » Mais si c'était là l'unique raison de son baptême, pourquoi saint Luc dit-il : « Il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence en rémission des péchés⁵? » Ce-

¹ Matth., III, 15 — ² Luc, III, 2. — ³ Jean, I, 33. — ⁴ *Id.*, I, 31. — ⁵ Luc, III, 3.

pendant il ne donnait pas la rémission des péchés, cette vertu était réservée au baptême qui fut donné plus tard ; et c'est dans ce baptême que nous avons été ensevelis, et c'est là et alors tout ensemble que notre vieil homme a été crucifié ; et avant la croix, nulle part on ne trouve que la rémission des péchés ait été donnée ; et partout cela est attribué à la vertu divine du sang versé. Certes, saint Paul le dit énergiquement : « Mais vous êtes lavés, mais vous êtes sanctifiés, mais vous êtes justifiés, non par le baptême de Jean, mais dans le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et dans l'esprit de notre Dieu ¹. » Et il dit encore ailleurs : « Jean a prêché le baptême de la pénitence, » et il ne dit pas de la rémission, afin qu'ils crussent en celui qui devait venir après lui, c'est-à-dire en Jésus ². Car alors le sacrifice n'avait pas encore été offert, l'Esprit n'était pas descendu, la solde du péché n'avait pas été payée, l'inimitié subsistait, la malédiction n'avait pas été levée ; comment donc y eût-il eu rémission des péchés ?

Qu'est-ce donc que cette « rémission des péchés » dont il s'agit à l'occasion du baptême de Jean ? Les Juifs étaient devenus tout-à-fait pervers et endurcis au point de ne plus sentir jamais le remords de leurs péchés ; arrivés à ce terme extrême du mal, ils se proclamaient justes en toute rencontre ; c'est cela surtout qui les a perdus, et qui les a détournés de la foi. Saint Paul le leur reprochant disait : « Parce que, ignorant la justice de Dieu et cherchant à établir la leur, ils n'ont pas été soumis à la justice de Dieu ³ ; » et il disait encore : « Que dirons-nous donc, sinon que les nations qui ne cherchaient point la justice ont trouvé et embrassé la justice, et qu'en cherchant la loi de justice,

¹ Cor., VI, 11. — ² Act., XIX, 4. — ³ Rom., X, 3.

Israël n'est point parvenu à la loi de justice? Pourquoi? parce qu'ils l'ont recherchée, non par la foi, mais par les œuvres, comme s'ils avaient pu y parvenir par les œuvres de la loi ¹. »

Comme telle était donc la cause de tous leurs malheurs, Jean survint, ne faisant autre chose que de les rappeler à la connaissance de leurs péchés. Tout en lui le leur disait hautement, son extérieur et son vêtement s'accordaient avec la pénitence et la confession. C'est là-dessus aussi que portait toute sa prédication; en effet, il leur redisait sans cesse : « Faites donc de dignes fruits de pénitence ². » Ainsi c'est parce qu'ils ne reconnaissaient pas leurs péchés, comme l'atteste saint Paul, qu'ils repoussèrent Jésus-Christ; en effet, le souvenir et le regret des péchés font rechercher le Rédempteur et désirer la rémission; c'est ce que Jean, le saint précurseur, venait préparer, et il les exhortait à la pénitence, non pour les soumettre au châtiment, mais afin que, par la pénitence, ils devinssent plus humbles, et que, se condamnant eux-mêmes, ils accourussent avec empressement au devant de la rémission. Voyez comment l'évangéliste l'a formellement exprimé. Après avoir dit « qu'il vint baptisant et prêchant le baptême de la pénitence dans le désert de Judée, » il ajoute « pour la rémission des péchés ³; » comme s'il disait : C'est pour cela que je suis venu les exhorter à se confesser et à faire pénitence, non pour appeler sur eux le châtiment, mais pour les amener à recevoir la rémission qui doit venir. Car s'ils ne s'étaient pas reconnus coupables en condamnant leurs péchés, ils n'auraient pas demandé grâce; or, ne demandant pas grâce, ils

¹ Rom., IX, 30-32. — ² Luc, III, 8. — ³ Marc, I, 4.

n'auraient point obtenu de rémission. Ainsi ce baptême de Jean préparait la voie, comme il est dit, « afin qu'ils crussent en Celui qui devait venir après lui ¹; » et voilà encore une autre raison de ce baptême, qui est ici indiquée, outre celle que nous avons dite. Car enfin le précurseur ne pouvait parcourir les maisons ni conduire le Christ par la main, disant : Croyez en celui-ci ; il fallait qu'en présence de tous et aux regards de tous, cette bienheureuse voix s'entendît : « Celui-ci est mon Fils, » et que tout le reste s'accomplît, ainsi que cela devait être. Voilà pourquoi Jésus-Christ vint au baptême. Car la renommée de celui qui baptisait et la nature de son baptême attiraient toute la ville, et la foule se portait le long du Jourdain, c'était un grand théâtre. Et c'est pourquoi Jean se prend à réprimer ceux qui étaient accourus autour de lui, et il refoule sur elle-même la haute opinion qu'ils avaient de leur justice, il les tient sous la menace des derniers malheurs, s'ils ne faisaient pénitence, et si, cessant de se targuer des mérites de leurs aïeux, et abjurant cette jactance qui se repaissait de vains souvenirs, ils ne s'empressaient d'accueillir Celui qui était arrivé. Dans l'intervalle de temps qui venait de s'écouler, tout ce qui touchait le Christ était très obscurci, et, aux yeux du grand nombre, cela ne paraissait plus que comme une lueur lointaine qui se serait éteinte à la vapeur du sang dans le massacre de Bethléem. Car, quoiqu'il se fût montré à l'âge de douze ans, il était aussitôt rentré dans sa première obscurité ; et c'est pour cela qu'il fallait que le lever de cet astre fût entouré de splendeur et que son entrée dans la carrière fût d'autant plus glorieuse. C'est

¹ Act., XIX, 4.

pour cela qu'alors et pour la première fois, le précurseur annonce aux Juifs de ces choses inouïes qu'ils n'avaient jamais entendues de la bouche des prophètes, ni d'autres, quels qu'ils fussent ; ces choses, dis-je, il les leur annonce clairement et à haute voix, leur ouvrant les cieux et le royaume des cieux, sans leur parler de rien qui sentit la terre. Or, par ce royaume, il entend l'un et l'autre avènement du Christ, et le premier et le dernier. Et qu'est-ce que cela faisait aux Juifs, direz-vous, qui ne comprenaient rien à ce qu'il disait ? Je leur parle ainsi, répondra-t-il lui-même, afin qu'étant stimulés par l'obscurité du langage, ils arrivent à rechercher celui que je leur annonce. Et de fait, les publicains et les soldats l'interrogeaient, lui demandant ce qu'il fallait faire et comment ils devaient régler leur vie ; cela prouve qu'ayant mis à l'écart la pensée des choses du siècle, ils portaient les regards plus haut, et qu'ils rêvaient l'avenir comme à travers les images d'un songe. En effet, tout ce qu'ils voyaient et entendaient était propre à les élever au sentiment des choses les plus hautes.

Représentez-vous donc quel étrange spectacle ce devait être de voir apparaître un homme qui avait vécu trente ans au désert, le fils du prince des prêtres, qui s'était interdit pour toujours l'usage de toutes les choses de la terre, un homme qui commandait la vénération à tous les titres, qui avait pour lui Isaïe comme témoin et garant ! Car Isaïe était là présent comme son héraut, le proclamant et disant : C'est celui-ci duquel j'ai prédit qu'il viendrait, qu'il crierait dans le désert et qu'il annoncerait toutes choses à haute voix. En effet, les prophètes s'étaient si fort préoccupés de ces événements et de leurs circonstances, qu'ils avaient annoncé bien avant le temps non-seule-

ment leur Seigneur, mais aussi celui qui devait être son ministre; et qu'ils avaient prédit non-seulement ce ministre, mais encore le lieu où il devait se tenir, et aussi le mode de prédication dont il se servirait pour enseigner, et quels merveilleux fruits devaient en sortir.

Voyez donc comment le prophète et Jean aboutissent tous deux au même sens, quoiqu'ils ne se servent pas des mêmes mots. Voici en quels termes le prophète dit de Jean qu'il viendra : « Une voix crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers¹. » Et lui Jean, quand il fut arrivé, disait : « Faites de dignes fruits de pénitence², » ce qui signifie la même chose que « préparez la voie du Seigneur. » Voyez-vous que ce qui a été dit par le prophète et proclamé par Jean ne signifie qu'une seule et même chose, savoir que lui Jean viendrait, et qu'il était arrivé comme un héraut et pour préparer la voie, non comme la source originelle et féconde de toutes largesses et de la rémission, mais pour préparer les âmes de ceux qui devaient recevoir le Dieu de l'univers? Le bienheureux évangéliste Luc ajoute quelque chose encore, et il ne se contente pas de rapporter le commencement de la prophétie, il la donne tout entière, et il dit : « Toute vallée sera comblée, et toute montagne et toute colline seront abaissées; les chemins tortueux deviendront droits, et les raboteux seront aplanis; et toute chair verra le salut de Dieu³. » Voyez-vous comment si longtemps d'avance le prophète a tout dit : et le concours des peuples, et le changement des choses en mieux, et la facilité de la prédication, et la cause de tout ce merveilleux enfantement? Tout cela, il est vrai, est re-

¹ Isaïe, XL, 3. — ² Matth., III, 8. — ³ Luc, III, 5-6; Isaïe, XL, 4-5.

couvert du voile de l'allégorie; c'était une prophétie qui présageait ce qui devait être dans l'avenir. En effet, quand il dit : « Toute vallée sera remplie, et toute montagne et toute colline seront abaissées, et les chemins raboteux seront aplanis, » il prédit que les humbles seront exaltés, que les orgueilleux seront humiliés, et qu'aux difficultés et aux aspérités de la loi succéderont les facilités de la foi. Désormais, dit-il, plus de sueurs ni de labeurs, mais la grâce et le pardon des fautes, qui aplaniront les obstacles et vous ouvriront le chemin du salut. Ensuite il nous montre la cause de tous ces biens : « Toute chair, dit-il, verra le salut de Dieu ; » non plus comme autrefois, les Juifs et les prosélytes seulement ; mais toute chair, et la terre, et la mer, et le genre humain tout entier. Par ces chemins âpres et tortueux, il donne à entendre tout ce qu'il y a de dépravé dans la vie, publicains, fornicateurs, voleurs, magiciens qui, sortant des sentiers du dérèglement où ils étaient auparavant, sont entrés enfin dans la voie droite ; c'est ce qu'annoçait aussi le Sauveur lui-même : « Les publicains et les pécheurs vous précéderont dans le royaume de Dieu¹ ; » et cela parce qu'ils ont cru. C'est la même chose encore que le prophète indiquait en d'autres termes : « Alors les loups et les agneaux paîtront ensemble². » Comme sous l'image de collines et de vallées il avait dit là que la diversité et le dérèglement des mœurs se confondraient dans l'unité et l'égalité de la règle évangélique, de même ici, par la nature diverse des brutes, indiquant les divers caractères et les mœurs différentes des hommes, il prédit encore que tous se réuniront dans un seul et même concert d'amour ; et il dit encore

¹ Matth., XXI, 31. — ² Isaïe, LXV, 25.

quels seront la cause et le lien de cette union : « En ce jour se lèvera le signe qui doit réunir les peuples, et les peuples espéreront en lui¹. » Ici encore c'est la même chose quand il dit : « Toute chair verra le salut de Dieu ; » il montre partout que la connaissance de l'Évangile, par la vertu de son expansion, doit déborder jusqu'aux extrémités de la terre, et qu'elle transformera le genre humain, apprivoisant les natures sauvages et les âmes les plus revêches, en leur inspirant sa divine mansuétude et la douceur des mœurs.

¹ Isaïe, xi, 10.

LE JOUR DE NOEL.

À LA MESSE DE MINUIT.

ÉVANGILE.

Dans ces jours-là, il arriva qu'on publia un édit de César Auguste, pour faire le dénombrement de tout l'univers. Le premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie, et tous allaient se faire enregistrer dans la ville d'où chacun était. Et parce que Joseph était de la maison et de la famille de David, il partit aussi de Nazareth, ville de Galilée, et alla en Judée dans la ville de David appelée *Bethléem*, pour se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Pendant qu'ils y étaient, le temps de son accouchement arriva, et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, il y avait dans cette contrée des pasteurs qui veillaient, faisant pendant la nuit la garde de leurs troupeaux. Et voilà qu'un ange du Seigneur s'arrêta auprès d'eux. Une clarté divine les environna, et ils furent saisis d'une extrême frayeur. Ne craignez point, leur dit l'ange, je vous apporte une nouvelle qui sera pour tout le

peuple le sujet d'une grande joie : aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et posé dans une crèche. Et aussitôt il se joignit à l'ange une nombreuse troupe de l'armée céleste, louant Dieu, en disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Et dès que les anges se furent retirés dans le ciel, les pasteurs se dirent les uns aux autres : Passons jusqu'à Bethléem ; voyons ce qui y est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître. Ils y allèrent en hâte, et trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant posé dans la crèche. En le voyant, ils reconnurent ce qui leur avait été dit touchant cet enfant, et tous ceux qui en entendirent parler furent dans l'admiration des choses racontées par les pasteurs. Cependant, Marie conservait toutes ces choses, les méditant dans son cœur. Les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon ce qui leur avait été dit. (Luc, II, v. 1 à 20.)

HOMÉLIE DE SAINT LÉON-LE-GRAND

SUR LA NATIVITÉ DE NOTRE SEIGNEUR.

C'est aujourd'hui qu'est né notre Sauveur ; mes bien-aimés, réjouissons-nous ! Car il ne doit point y avoir de place pour la tristesse en un jour qui a donné naissance à la Vie ; un jour qui, emportant toutes les craintes de la mort, nous apporte la joie et la promesse de l'éternité. Personne n'est exclu, tous sont appelés à prendre part à

cette allégresse ; et le seul et unique motif de la joie universelle, c'est que notre Seigneur, qui a détruit l'empire du péché et de la mort, n'a pas trouvé un seul homme exempt de péché, et qu'ainsi il est venu pour la délivrance de tous. Que le juste donc se livre à de saints transports ; il touche à la palme de la victoire ! Que le pécheur se réjouisse ; il est convié au pardon ! Que le païen se ranime et se relève ; il est appelé au banquet de la vie ! C'est-à-dire que les temps marqués dans les profondeurs insondables du conseil divin étant accomplis dans leur plénitude, le Fils de Dieu a pris la nature humaine pour la réconcilier avec son auteur, afin que le diable, l'inventeur de la mort, le vainqueur de cette nature humaine, fût vaincu par elle à son tour. Dans ce combat qui a été livré pour nous, tout s'est passé selon les règles de la plus stricte et de la plus admirable équité. C'est après avoir dépouillé tout l'éclat de la majesté divine, revêtu notre infirmité, que le Seigneur tout puissant engage le combat contre son irréconciliable adversaire, lui opposant la même forme, la même nature, sujette aussi à notre mortalité, mais toutefois exempte de tout péché. Car ce que nous lisons et ce qui peut se dire de tous les hommes, que « personne n'est exempt de souillure, pas même l'enfant d'un jour ¹, » est entièrement étranger à cette divine naissance. Rien donc de ce qui est concupiscence ne lui a été transmis, rien de la loi du péché, rien de cette source impure n'a passé dans cette merveilleuse génération. Une vierge de la lignée royale de David fut choisie. Destinée à porter ce fruit sacré, elle conçut l'enfant Dieu-Homme selon l'esprit, avant que s'accomplît la conception selon la chair. Et, de

¹ Job.

peur que, dans son ignorance des conseils d'en haut, elle ne s'effrayât de leur accomplissement contre les lois ordinaires, elle apprit par l'avertissement d'un ange ce que devait opérer en elle la vertu de l'Esprit-Saint. Ainsi, comme il convenait que cela fût pour celle qui devait être bientôt mère de Dieu, pas même l'ombre d'une inquiétude n'effleura sa pudeur. Car pourquoi se fût-elle inquiétée de l'étrangeté de cette conception, puisque, selon la promesse qui lui était faite, tout devait s'accomplir par la vertu du Très-Haut? Sa foi, d'ailleurs, est confirmée par le témoignage d'un prodige précurseur : Elisabeth reçoit le don de fécondité contre toute espérance; en sorte que Celui qui avait donné à la stérile de concevoir pouvait bien, sans aucun doute, faire la même faveur à la Vierge.

Ainsi le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, Fils de Dieu, qui au commencement était en Dieu, par lequel toutes choses ont été faites et sans lequel rien n'a été fait, s'est donc fait homme pour délivrer l'homme de la mort éternelle. S'inclinant jusqu'à notre infirmité, il l'a ramassée pour s'en revêtir sans rien perdre de sa majesté; en sorte que, demeurant ce qu'il était, et prenant sur lui l'infirmité qu'il n'avait pas, il a uni la forme de l'esclave à cette forme par laquelle il est l'égal du Père. Et il a enlacé les deux natures dans une alliance si admirable, que la nature inférieure n'a point été absorbée par la Divinité, ne s'est point évanouie dans la gloire, non plus que la nature supérieure n'a été amoindrie par l'assomption de l'humanité. Ainsi donc chacune des deux substances conservant ses propriétés, et l'une et l'autre s'unissant dans une seule et même personne, la bassesse est relevée par la majesté, l'infirmité par la force, la mortalité par l'éternité; et, pour

payer la dette de notre condition, la nature impassible s'unit à la nature passible ; et ces deux natures, un vrai Dieu et un véritable homme, s'allient dans l'unité personnelle de notre Seigneur, afin que, voulant nous guérir, et par là même approprier le remède à notre guérison, le même et unique médiateur entre Dieu et les hommes pût mourir d'une part, et pût d'autre part ressusciter.

Et par une conséquence toute naturelle aussi, la maternité divine ne porta pas la plus légère atteinte à la pureté virginale de la mère ; car l'enfantement lui-même de la Vérité était une sauvegarde de la pudeur. Il convenait donc aussi, mes bien-aimés, il était digne de la vertu de Dieu, de la sagesse de Dieu, du Christ enfin, que sa naissance fût telle, qu'en le rapprochant de nous par l'humanité, elle l'élevât au-dessus de nous de toute la hauteur de la Divinité. Car s'il n'était pas vraiment Dieu, notre mal eût été sans remède, il ne pouvait nous guérir ; et s'il n'était pas un véritable homme, il ne nous eût point donné l'exemple. Aussi les plus élevés d'entre les anges ont-ils salué la naissance du Seigneur en chantant : « Gloire à Dieu dans les hauteurs ! » et en annonçant « la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ; » car ils voient s'élever la céleste Jérusalem, édifiée en pierres vivantes par toutes les nations du monde. Devant cette œuvre ineffable de la divine piété, quels ne doivent pas être les transports joyeux de nous autres pauvres hommes, dans notre bassesse, puisqu'il y a tant de joie là-haut parmi les plus élevés des saints anges ?

Ainsi donc, mes bien-aimés, rendons grâces à Dieu le Père, par son Fils, dans l'Esprit-Saint, à Dieu « qui, à la sollicitation du grand amour dont il nous a aimés, » a eu pitié de nous, et qui, « lorsque nous étions morts par les

péchés, nous a vivifiés dans le Christ ¹, » afin que nous fussions en lui une nouvelle créature et une nouvelle formation. Dépouillons donc le vieil homme avec ses actes ; et nous qui, en vertu de la génération du Christ, avons acquis un titre à la divine filiation, renonçons aux œuvres de la chair. O chrétien ! comprends ta dignité, et toi qui as été élevé à la participation de la nature divine, garde-toi de retourner, par une conduite basse et indigne, à l'ancien avilissement. Souviens-toi de quel chef et de quel corps tu es membre. Et ressouviens-toi qu'après avoir été arraché à la puissance des ténèbres, tu as passé dans la lumière et le royaume de Dieu. Par le sacrement du baptême, tu es devenu le temple de l'Esprit-Saint. Oh ! ne va pas éloigner de toi un hôte aussi grand, et te rengager encore sous l'esclavage du diable ; car tu es le prix du sang du Christ, et il te jugera dans sa vérité, celui qui t'a racheté dans sa miséricorde, et qui règne avec le Père et l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles. Amen.

DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SUR LA NATIVITÉ DE NOTRE SEIGNEUR.

Je vois un mystère nouveau et plein de merveilles : les voix des bergers retentissent à mes oreilles partout à l'entour, et ce n'est pas le refrain ordinaire de leur douce chanson qu'ils murmurent, mais c'est l'hymne céleste

¹ Eph., II, 4 et 5.

qu'ils redisent en chœur : chant mélodieux qu'entonnent les anges et les archanges, hymne de gloire des chérubins et des séraphins ! Tous prennent part à la fête, en contemplant Dieu sur la terre et l'homme dans les cieux. Merveilleux renversement ! Celui qui habite les hauteurs, pour se ployer aux exigences du mystère divin, descend à ce qu'il y a de plus bas, et celui qui est en bas se trouve maintenant élevé dans les hauteurs. Aujourd'hui Bethléem est une image du ciel ; les étoiles de ce ciel sont les anges qui chantent ; le soleil, c'est le soleil de justice, qu'elle embrasse sans pouvoir l'étreindre dans ses étroites limites. Et ne venez pas me demander comment cela s'est fait ; car, quand c'est Dieu qui veut, c'est l'ordre de la nature qui cède. Or, il a voulu, il a pu ; il est descendu, il nous a sauvés. Dieu veut, et tout obéit au signe de sa volonté. Aujourd'hui, Celui qui Est est engendré ; il y a plus encore, Celui qui Est devient ce qu'il n'était pas ; car, étant Dieu, il devient homme sans rien perdre néanmoins de cette divinité qu'il a en propre. Ce n'est donc point au préjudice de la Divinité que Dieu s'est fait homme, pas plus que l'homme n'est devenu Dieu par des accroissements successifs ; mais le Verbe étant et restant ce qu'il est avec sa nature propre, immuable et impassible, le Verbe s'est fait chair. Or, quand il naquit, les Juifs, il est vrai, niaient son merveilleux enfantement ; les pharisiens interprétaient à faux les livres sacrés, et les docteurs mentaient à la loi ; Hérode cherchait l'enfant qui était né, non pour lui rendre hommage, mais pour le mettre à mort. Aujourd'hui, tout est changé, c'est le contraire que nous voyons, et, pour le dire avec l'auteur des Psaumes, « le mystère a été dévoilé à leurs enfants, et nous raconterons la gloire de l'Éternel aux gé-

nérations de l'avenir¹. » En effet, les rois sont venus; ils ont contemplé le roi des cieux, pleins d'admiration de ce qu'il est venu sur la terre, quoiqu'il n'eût pas avec lui le cortège des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des vertus et des puissances; mais ils l'ont salué, le reconnaissant à la voie nouvelle et inconnue qu'il s'ouvrait au sortir d'un sein immaculé. Néanmoins, il ne quitta pas les anges et n'abandonna pas la direction du ciel, et son incarnation ne le fit pas déchoir de sa divinité. Mais cependant les rois sont venus pour adorer le céleste Roi de gloire, et les soldats aussi pour honorer le Dieu des armées. Les femmes rendent hommage à celui qui est né de la Vierge, afin de changer en joie les douleurs de la femme; les vierges sont venues au fils de la Vierge, se demandant, émerveillées, comment il se fait que le Créateur, que celui qui a formé le lait et le sein qui l'épanche, les fontaines des mamelles, d'où la vie s'écoule d'elle-même, reçoive d'une mère vierge ce premier aliment de l'enfance. Les enfants aussi sont venus à celui qui s'est fait enfant, « afin de mettre la louange dans la bouche des enfants et de ceux qui sucent encore le lait des mamelles². » Les enfants ont adoré l'Enfant qui a fait des martyrs par l'effet de la fureur insensée d'Hérode; les hommes ont adoré celui qui s'est fait homme pour remédier aux maux des esclaves; les bergers, le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis; les prêtres, celui qui a été fait prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech; les esclaves, celui qui a pris la forme d'esclave pour élever notre servitude aux honneurs de la liberté. Les pêcheurs, quittant leurs filets, sont venus l'adorer, lui qui

¹ Ps. LXXVII, 11. — ² Matth., XXI, 17; Ps. VIII, 3.

a pris des leurs pour les envoyer à la pêche des hommes ; les publicains l'ont adoré, lui qui a tiré un évangéliste d'entre les publicains ; les courtisanes sont venues l'adorer, lui qui a permis à la pécheresse d'arroser de ses larmes ses pieds sacrés. Et, pour tout embrasser en peu de mots, tous les pécheurs sont venus pour contempler l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde ; les mages, pour l'entourer d'une garde ; les bergers, pour le bénir ; les publicains, pour prêcher son Évangile ; les courtisanes, pour lui offrir leurs parfums ; la Samaritaine, pour éteindre sa soif à la source de vie ; la Chananéenne est venue à lui, enfin, pour donner le modèle d'une foi plus forte que les mépris et inaccessible au doute. Quand donc tous se livrent aux transports de la joie, ne me sera-t-il pas permis aussi, à moi, de prendre part à l'allégresse universelle ? Oui, je veux conduire les chœurs, les chants et la ronde, et célébrer la fête ; oui, certes, je veux mener le chœur joyeux. Et je ne ferai point résonner la cithare, et je n'agiterai point le thyrsé, pas plus que je ne jouerai de la flûte et que je n'allumerai des torches ; mais au lieu d'instruments de musique, je porterai pour insignes les langes du Christ au berceau. Et c'est là mon espérance, à moi ; c'est ma vie, c'est mon salut, c'est ma flûte et ma cithare. Heureux donc de porter ces glorieux langes, comptant sur leur divine vertu pour m'élever à l'éloquence, je viens dire avec les anges : « Gloire à Dieu dans les hauteurs ! » et, avec les bergers, « paix sur la terre, bienveillance entre les hommes¹. » Celui qui est engendré du Père par une génération ineffable est né aujourd'hui pour moi de la Vierge d'une manière merveilleuse et inexprimable.

¹ Luc, II, 14

Ainsi d'une part, selon la nature divine, il a été engendré du Père avant tous les siècles, et celui-là seul qui a engendré connaît le mystère; aujourd'hui, par contre, il est né de la Vierge, en dehors de toutes les lois de la nature, et la grâce de l'Esprit-Saint connaît seule sa mystérieuse opération. Et sa génération céleste est vraie, et sa génération terrestre n'est pas moins certaine; et, vraiment Dieu, il est engendré de Dieu, et, vraiment homme, il est né de la Vierge. En haut, il est seul et unique Fils de Dieu seul; en bas, il est de même seul et unique fils de la Vierge seule. Et comme dans la génération céleste c'est une impiété d'imaginer une mère, de même, dans la génération terrestre, supposer un père est un blasphème. Le Père a engendré sans que sa substance fût amoindrie, et la Vierge a enfanté sans altération. Et, en effet, le Père n'a point subi d'amoindrissement, vu qu'il a engendré selon la convenance de sa nature divine; ni la Vierge non plus n'a point subi d'altération en enfantant, vu qu'elle a enfanté contre les lois ordinaires par une loi supérieure à la nature. La génération du Verbe ne peut pas être expliquée, sa naissance temporelle se refuse aux investigations d'une orgueilleuse curiosité. Je sais bien que la Vierge a enfanté aujourd'hui, et je crois que Dieu a engendré en dehors des limites du temps; mais j'ai appris à adorer en silence et à ne point scruter par mon discours ni la naissance ni la génération; car en Dieu ce n'est point à la nature des choses qu'il faut croire, mais à la puissance de celui qui opère. C'est bien une loi de la nature, il est vrai, qu'une femme unie à l'homme par le mariage devienne mère; mais qu'une vierge, en dehors de ces conditions, enfante sans cesser d'être vierge, c'est un prodige qui surpasse la nature. Ainsi donc, que ce qui se

fait selon la nature soit l'objet de nos recherches ; mais adorons en silence ce qui surpasse la nature, et, sans pour cela détourner les yeux du prodige, vénérons par le silence ce que notre parole ne peut atteindre. Pardonnez-moi donc, je vous prie, mes Frères, je voudrais finir en commençant. Redoutant d'aborder l'examen de mystères aussi sublimes, je ne sais plus de quelle manière ni de quel côté diriger mon discours. Que dirais-je, ou comment oserais-je parler ? Je vois la mère qui a enfanté, je vois bien l'enfant nouveau-né, mais le mode de cette merveilleuse naissance m'échappe, car la nature est vaincue ; les limites de l'ordre sont vaincues quand Dieu veut.

Non, ce n'est pas ici un événement selon la nature, mais un miracle au-dessus de la nature. La loi de la nature a été suspendue ; seule, la volonté du Seigneur a opéré. O grâce ineffable ! Le Fils unique, qui est avant les siècles, qui, par sa nature, est simple, incorporel et intangible, s'est revêtu de mon corps visible et corruptible ! Pourquoi ? C'est afin que, se rendant visible, il m'instruise et que, m'instruisant, il me conduise par la main aux choses que l'œil ne peut voir. Comme les hommes s'en rapportent plus au témoignage des yeux qu'à celui des oreilles et qu'ils doutent de ce qu'ils ne voient pas, c'est pour cela que le Verbe a daigné, par le moyen d'un corps, se rendre visible aux yeux, afin de dissiper nos doutes et notre incertitude. Il naît d'une vierge qui elle-même ignore ce qui se passe en elle ; car elle n'a ni coopéré ni contribué à ce prodige ; mais elle était un pur instrument de la secrète vertu de Dieu, et elle ne savait que ce qu'elle avait appris de Gabriel ; elle avait demandé : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme. » Vous voulez le savoir ? avait-il

répondu : « Eh bien ! l'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre¹. » Comment le Verbe était-il avec elle, et comment quelque temps après est-il sorti d'elle ? Un ouvrier qui trouve une matière précieuse en fait un beau vase ; ainsi le Christ, ayant trouvé le corps pur et l'âme sainte d'une vierge, en a fait pour lui-même un temple vivant ; et, s'étant revêtu de l'homme qu'il a formé comme il a voulu, le tirant du sein d'une vierge, il a paru aujourd'hui sans rougir de la difformité de notre nature. Non, ce n'a pas été une honte pour lui de porter sur lui-même, comme un vêtement, l'œuvre de ses mains ; et c'était le comble de la gloire pour l'œuvre elle-même de servir de vêtement à son divin ouvrier. En effet, comme dans la première formation de l'homme, il fallait, pour qu'il fût achevé, que l'argile passât par les mains du Créateur, de même il ne pouvait faire que l'enveloppe corruptible fût transformée, à moins qu'elle ne devînt le vêtement du divin formateur.

Mais que dirai-je, et que puis-je dire ? le prodige me transporte d'admiration. L'Ancien des jours s'est fait enfant ; celui qui trône dans les hauteurs des cieux est là gisant dans une étable ; celui qui est, par sa nature, simple, et intangible, et insaisissable, et incorporel, se laisse toucher par des mains d'hommes ; celui qui est venu rompre les liens des pécheurs est resserré dans un étroit maillot, et cela parce qu'il le veut. Oui, il a voulu mettre en honneur l'ignominie, couvrir l'infamie d'un vêtement de gloire, et montrer la plus haute mesure de la puissance dans les plus bas degrés de la bassesse. Il se revêt de mon corps, afin que je puisse comprendre son Verbe ; il prend ma

¹ Luc, 1, 34.

chair et me donne son esprit, afin que, donnant et recevant, il me ménage, pour prix de cet échange, un trésor de vie. Il prend ma chair, afin de me sanctifier; il me donne son esprit, afin de me sauver. Mais que dirai-je, et que puis-je dire? Voilà qu'une vierge concevra¹. Il ne s'agit plus de l'avenir aujourd'hui; aujourd'hui le prodige est accompli, nous n'avons plus qu'à l'accueillir. Il avait été annoncé aux Juifs, et c'est chez eux qu'il s'est accompli; mais nous le croyons, nous qui n'avions pas entendu un mot de la prophétie : « Voilà qu'une vierge concevra. » La lettre est pour la synagogue, mais la réalité appartient à l'Église. L'une avait trouvé le contrat de la promesse, l'autre trouvera la pierre précieuse; l'une a teint la laine, l'autre s'est revêtue de la pourpre. La Judée a enfanté le Sauveur, et le monde entier lui a ouvert les bras. La synagogue l'a nourri, ce même Sauveur, et l'a élevé; l'Église le garde, et elle s'en est rendue maîtresse. Chez les Juifs est le sarment de la vigne; chez les Gentils, le fruit de la vérité. Les Juifs ont vendangé le raisin, les Gentils boivent la liqueur mystique. Les Juifs ont semé le grain du froment, les Gentils ont moissonné l'épi avec la foi pour faucille. Les Gentils ont cueilli pieusement la rose, l'épine de l'incrédulité est restée chez les Juifs. L'oiseau s'est envolé, et le peuple insensé reste à l'attendre auprès du nid. Les Juifs expliquent les feuilles de la lettre, les Gentils recueillent les fruits de l'esprit. « Voilà qu'une vierge concevra dans son sein. » Dis-moi, Juif, allons, dis-moi quel est celui qu'une vierge a enfanté? Tu peux te fier à moi, au moins autant qu'à Hérode; mais tu te défies. Je sais pourquoi : tu as peur d'une

¹ Is., vii, 14.

trahison ; car tu l'as bien dit à Hérode afin qu'il le tuât ; mais tu ne me le dis pas à moi, de peur que je ne l'a-dore. Qui donc a-t-elle enfanté, la Vierge ? Quel est donc cet enfant ? Le maître de la nature ! Tu gardes le silence ; mais la nature crie : Et la Vierge a enfanté comme a voulu qu'elle enfantât celui-là même qui est né, le fruit de ce divin enfantement. Non, ce ne sont pas là les lois de la nature ; mais, comme maître de la nature, il a imaginé une naissance inouïe, afin de montrer que, même en se faisant homme, il ne naissait point comme un homme, mais comme un Dieu. Il sort donc aujourd'hui du sein d'une vierge qui a vaincu la nature, qui a triomphé des lois communes qui régissent les autres noces. Ne convenait-il pas, en effet, au dispensateur de la sainteté de venir au monde par un enfantement pur et saint ? Car c'est lui-même qui, dans l'origine, a formé Adam d'une terre vierge, et qui d'Adam a formé la femme, quand la femme n'était pas encore ; et de même qu'Adam a produit la femme sans le concours d'une femme, ainsi la Vierge aujourd'hui a enfanté un homme en dehors de toutes les lois. L'homme existe, est-il dit, et qui est-ce qui le connaît ? La femme, depuis l'origine, était redevable envers l'homme, comme ayant été tirée d'Adam sans la participation d'aucune femme ; c'est pour cela qu'aujourd'hui une vierge enfante seule, en dehors de tout concours humain, payant ainsi aux hommes pour notre mère Ève la dette de son sexe, et afin qu'Adam ne s'enorgueillisse pas de ce que la femme provenait de lui seul ; aussi la Vierge enfanta un homme, pour montrer, par un égal prodige, l'égalité de nature de l'homme et de la femme. Et de même que Dieu, en prenant une côte au premier homme, n'altéra point l'intégrité de sa nature, ainsi il s'est formé

un temple vivant dans le sein de la Vierge sans porter la moindre atteinte à la virginité. Adam est resté sain et dans toute son intégrité, même après avoir été privé d'une côte; la Vierge est restée pure et intacte après avoir enfanté. Au reste, si le Fils de Dieu ne s'est pas construit un temple en dehors de notre humanité; s'il ne s'est pas revêtu d'un corps différent du nôtre, c'était pour ne point paraître dédaigner la matière humaine et lui faire un affront; car l'homme avait été trompé, il était devenu l'instrument du diable, et c'est pour cela que le Sauveur s'est fait un temple vivant de ce même homme qui avait été séduit, afin que, fort de cette union avec son Créateur, il pût s'arracher à la séduction et à tout commerce diabolique. Néanmoins, en se faisant homme, il n'est pas enfanté comme un homme, mais sa naissance est d'un Dieu. S'il était sorti, comme moi, d'un mariage ordinaire, on aurait cru que ce n'était qu'une image fantastique, sans qu'il y eût réalité ni véritable incarnation; mais il a voulu naître de la Vierge, et en naissant, il conserve pur et sans tache le sein maternel, et la virginité reste immaculée, afin que cet enfantement inouï m'offre un objet propre à exercer ma foi tout entière, et digne de la remplir. Que le Gentil ou le Juif me demande si le Christ, étant Dieu par nature, s'est fait homme par un prodige au-dessus de l'ordre naturel, je répondrai : Oui, certes, et j'appellerai en témoignage le sceau toujours intact et inviolé de la virginité de la Mère; oui, car il n'y a que Dieu qui puisse vaincre l'ordre de la nature; oui, certes, il n'y a que le divin formateur de la femme et l'auteur de la virginité qui ait pu trouver ce mode de naissance immaculée, et qui ait pu se construire ce temple nouveau et ineffable, et comme il a voulu. Dis-moi donc, Juif, la Vierge a-t-elle enfanté ou

non? Si elle a enfanté, conviens que l'enfantement était extraordinaire; si elle n'a point enfanté, pourquoi as-tu trompé Hérode? Car lorsqu'il te demandait où devait naître le Christ, tu as répondu: A Bethléem, ville de Juda. Connaissais-je donc, moi, cette bourgade ou cette contrée? Est-ce que j'entrevois même la dignité de l'enfant nouveau-né? Isaïe n'a-t-il point parlé de lui comme d'un Dieu? « Une vierge, dit-il, enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel. » N'est-ce pas vous, perfides et méchants, qui nous avez découvert la vérité? N'est-ce pas vous, scribes et pharisiens, scrupuleux observateurs de la loi, qui nous avez appris tout ce qui le concerne? Est-ce que nous étions bien habiles dans votre langue hébraïque? N'est-ce pas vous qui avez interprété les Écritures? Après que la Vierge eut enfanté, et même avant qu'elle enfantât, afin que l'indication du lieu de la naissance du nouveau Maître ne parût suspecte de flatterie, n'est-ce pas vous qui, interrogés par Hérode, avez produit le témoignage du prophète Michée pour confirmer votre discours? « Et toi, dit-il, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les cités de Juda! car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël. » De toi! dit très bien le prophète; oui, c'est de toi qu'il est sorti pour se répandre dans le monde entier. L'être, dès qu'il est, s'accroît et se développe; ce qui n'est pas peut devenir par l'effet de la puissance créatrice. Mais lui, le Sauveur, il était, et il était avant, et il était toujours; il était toujours, il est vrai, mais comme Dieu, gouvernant le monde. Il naît aujourd'hui, et, comme homme, il régit son peuple, et, comme Dieu, il a sauvé la terre. O généreux ennemis! ô doux et indulgents accusateurs! Ils nous ont appris, les imprudents, qu'un Dieu était né à

Bethléem; ils nous ont découvert le Seigneur caché dans l'étable; sans le vouloir, ils nous l'ont montré gisant dans la grotte; malgré eux, et cependant de leur propre aveu, ils nous ont rendu le plus signalé service et nous ont révélé celui qu'ils s'efforçaient de nous cacher. Voyez-vous ces maîtres inhabiles? ils ignorent eux-mêmes ce qu'ils enseignent; affamés, mourant de soif et réduits à l'extrême indigence, ce sont eux qui nous nourrissent, nous abreuvent et nous enrichissent. Venez donc, mes Frères, célébrons à l'envi cette fête, venez à la solennité. La fête est extraordinaire, comme tout ce qu'on peut dire de cette naissance est inouï. Aujourd'hui le joug de l'ancienne servitude est brisé, le diable est confondu, les démons se sont enfuis, la mort est détruite, le paradis ouvert; la sentence de malédiction est effacée, le péché a disparu, l'erreur est dissipée, la vérité est revenue, la parole de miséricorde est disséminée partout et court le monde, la cour céleste s'est fixée sur la terre, les anges entrent en commerce avec les hommes, les hommes conversent librement avec les anges. Comment cela s'est-il fait? Ah! c'est que Dieu est venu sur la terre et que l'homme s'est élevé dans les cieux; toutes choses, de part et d'autre, ont été mises en commun. Tout entier dans le ciel, il est venu sur la terre, en sorte qu'il est tout entier sur la terre et tout entier dans le ciel. Il était Dieu, il s'est fait homme sans cesser d'être Dieu. Verbe impassible, il s'est fait chair, afin que, s'étant fait chair, il habitât parmi nous; car on ne peut pas dire simplement qu'il se soit fait Dieu, — il était, — mais il s'est fait chair, afin qu'une étable pût recevoir aujourd'hui Celui que les cieux ne peuvent contenir. Il a été déposé dans une crèche, afin que celui qui nourrit tous les êtres reçût d'une vierge-mère l'aliment des enfants. Le Père des siè-

cles futurs, comme un enfant suspendu à la mamelle, s'abandonne aux embrassements de la Vierge; c'est afin de se rendre plus facilement accessible. Et, en effet, aujourd'hui déjà, les mages sont arrivés, et les premiers, ils ont renié le tyran, et le ciel se fait gloire d'annoncer son maître par le message d'une étoile; le Seigneur, porté sur le léger nuage de son corps, court vers l'Égypte, en apparence pour fuir les embûches d'Hérode, et, en effet, pour accomplir la prophétie d'Isaïe : « En ce jour, dit-il, Israël s'unira troisième à mon peuple d'Assyrie et d'Égypte, bénédiction sera sur la terre que l'Éternel Dieu des armées a bénie, disant : Béni soit mon peuple, qu'il soit en Égypte, qu'il soit en Assyrie, qu'il soit en Israël¹ ! » Que dis-tu, Juif ? Toi qui étais le premier, tu es devenu le troisième ! Les Égyptiens et les Assyriens ont été mis avant toi, et Israël, le premier-né, ne vient que le dernier ! Oui, sans doute, et c'est à juste titre que les Assyriens seront les premiers, puisqu'ils ont adoré les premiers le Sauveur dans la personne des Mages; les Égyptiens viendront après les Assyriens, puisqu'ils ont accueilli ce même Sauveur contraint à fuir devant les embûches d'Hérode; et Israël vient en dernier lieu, parce qu'il l'a reconnu enfin par la personne des apôtres, quand il sortit des eaux du Jourdain. Autrefois il était entré en Égypte, ébranlant les idoles de l'Égypte, et encore ce fut à sa manière à lui, c'est-à-dire qu'il ferma tous les vestibules de l'Égypte sur la mort de ses premiers-nés. C'est pourquoi il y est entré aujourd'hui lui-même comme premier-né, pour clore le deuil des antiques funérailles. Or, que le Christ soit appelé premier-né, c'est ce qu'atteste aujourd'hui le saint

¹ Isaïe, XIX, 24-25.

évangéliste Luc : « Et elle enfanta, dit-il, son fils premier-né et l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche ; parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie¹. Il est donc entré en Égypte, afin de clore le deuil des antiques funérailles ; et, au lieu des plaies anciennes, c'est la joie qu'il apporte, et, au lieu de la nuit et des ténèbres, c'est la lumière du salut qu'il donne avec largesse. Autrefois l'eau du fleuve avait été souillée par le meurtre de tendres enfants ; aujourd'hui donc il entre en Égypte, lui qui avait autrefois changé ses eaux en sang, et il donne aux flots de son fleuve la force de produire le salut, et il a purifié par la vertu de l'Esprit leur impureté et leurs souillures. Les Égyptiens avaient été frappés de plaies et saisis de fureur ; ils niaient Dieu. Il est donc entré en Égypte, remplissant de la connaissance de Dieu les âmes religieuses, et il a fait que son fleuve a fécondé une moisson de martyrs plus abondante que les épis de ses rives. Mais le temps me presse, et je voulais m'arrêter ici, vous réservant le reste pour un autre jour ; je terminerai donc mon discours après avoir examiné cette question, savoir : comment il se fait que le Verbe, étant impassible, se soit fait chair sans que sa nature ait été changée. Que dirai-je et que puis-je dire ? Je vois le charpentier, et la crèche, et l'enfant, et les langes du berceau, et la Vierge qui enfante dans le dénûment de toutes choses, toute l'oppression de l'indigence, la pauvreté dans toute sa rigueur. Avez-vous vu les richesses à travers cette grande pauvreté ? Avez-vous vu comment lui, qui était riche, s'est fait indigent pour nous ? comment il n'avait ni lit, ni couche, rien que la crèche nue, où il avait été déposé ?

¹ Luc, II, 7.

O pauvreté, source de richesses ! ô richesses immenses sous les dehors de la pauvreté ! Il est gisant dans une crèche, et il ébranle l'univers ; il est enveloppé dans les langes, et il rompt les liens du péché ! Sa voix n'a pas encore prononcé un son articulé, et il instruit les Mages, il les émeut jusqu'à les convertir. Que dirai-je enfin, et que puis-je dire ? Je vois un enfant enveloppé dans les langes et couché dans une crèche ; Marie, vierge et mère, est là auprès ; il était là aussi, Joseph, qui est appelé son père ; on leur donne les noms d'époux et d'épouse ; ce sont des noms que la loi leur confère, et rien autre chose. Ce sont des mots, comprenez-moi bien, mais sans autre réalité qui leur corresponde. Joseph fut donc le fiancé de Marie, et l'Esprit-Saint la couvrit de son ombre ; de là Joseph, dans son incertitude, ne savait quel nom donner à l'enfant. Il n'osait dire que ce fût un fruit de l'adultère ; il ne pouvait diffamer une vierge en lui jetant une accusation outrageante ; l'enfant lui-même, il ne pouvait le regarder comme sien. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il ignorait comment et d'où l'enfant était né ; il était dans cet état de perplexité, quand un oracle du ciel lui fut apporté par la voix d'un ange : « Joseph, ne crains pas de recevoir Marie, ton épouse, car ce qu'elle porte en elle est né de l'Esprit-Saint¹ ; » car la vertu de l'Esprit a couvert la Vierge de son ombre. Mais pourquoi est-il né d'une vierge, et conserve-t-il cette virginité sans tache ? C'est que, dans l'origine, Ève, qui était vierge encore, fut trompée par le diable. Voilà pourquoi il était bien qu'un ange, que Gabriel fût envoyé à Marie la Vierge, pour la saluer en lui apportant l'heureux message. Ève, malheureuse-

¹ Matth., I, 20.

ment séduite, avait enfanté le verbe générateur de la mort; mais Marie recevant l'heureux message a conçu, selon la chair, le Verbe qui nous assure la vie éternelle. Le verbe tentateur, sortant de la bouche de notre mère Ève, a fait connaître le bois funeste, l'arbre, qui a fait chasser Adam du paradis. Le Verbe, qui est sorti de la Vierge, a révélé la croix, cet autre arbre dont la vertu a introduit le larron dans le paradis, à la place du premier homme. Comme ni les Gentils, ni les Juifs, ni les hérétiques ne voulaient croire que Dieu eût engendré, sans éprouver ni perte, ni changement, c'est pourquoi, se montrant aujourd'hui dans un corps passible, il a conservé le Verbe impassible, ce corps de nature passible, afin de faire voir que, comme il était né d'une vierge sans altérer la virginité maternelle, de même Dieu, sans subir ni amoindrissement, ni altération dans sa substance sacrée, a engendré Dieu, comme Dieu, selon qu'il convenait à Dieu. Les hommes, après avoir abandonné leur créateur, s'étaient fabriqué des statues de forme humaine, auxquelles ils rendaient un culte, au mépris de Dieu; c'est pourquoi le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, apparaît aujourd'hui dans la forme d'un homme, afin de confondre le mensonge et de ramener enfin tout culte à lui-même par une action secrète et insensible. A lui donc, à lui qui a levé tous les obstacles, les remplaçant par les facilités de la grâce, à lui soit gloire; rendons gloire à ce Christ Seigneur, ainsi qu'au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

A LA MESSE DU JOUR.

ÉPITRE.

Dieu , qui avait autrefois parlé à nos pères en diverses occasions et de diverses manières par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers temps par son propre Fils , qu'il a fait héritier de toutes choses, et par lequel il a créé les siècles. Et comme il est la splendeur de sa gloire et l'image de sa substance, comme il soutient tout par sa parole toute puissante, après nous avoir purifiés de nos péchés, il est assis au plus haut des cieux , à la droite de la souveraine majesté , d'autant plus élevé au-dessus des anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur. Car à quel ange Dieu a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils , je vous ai engendré aujourd'hui ? Et ailleurs : Je serai son Père , et il sera mon Fils ? Et dans un autre endroit, lorsqu'il fait paraître dans le monde son Fils premier-né, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent ! Aussi l'Écriture dit, parlant des anges : Il a donné à ses anges l'agilité des vents ; les ministres de ses volontés sont ardents comme la flamme. Mais elle dit au Fils : Votre trône, ô Dieu , est un trône éternel ; le sceptre de votre royauté est un sceptre d'équité ; vous aimez la justice, et vous haïssez l'iniquité ; c'est pourquoi, ô Dieu ! votre Dieu a répandu sur vous l'onction de sa joie, et vous a élevé au-dessus de tous ceux qui doivent participer à votre gloire. Et ailleurs : Au commencement , Seigneur, vous avez créé

la terre, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Ils passeront, mais vous demeurerez : ils vieilliront comme un vêtement, vous les changerez comme un manteau, et ils seront changés ; mais vous, vous serez toujours le même, vos années ne finiront jamais. (Saint Paul aux Hébreux, chap. 1, v. 1 à 12.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Dieu, qui avait autrefois parlé à nos pères en différentes occasions et de différentes manières par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers temps par son propre Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses, et par lequel il a fait les siècles. »

Oui, certes, il était vrai de dire, que là où le péché avait abondé, là aussi a surabondé la grâce¹. C'est donc là ce que le bienheureux Paul, écrivant aux Hébreux, veut leur faire entendre dès son début. Car, comme ces fidèles avaient eu à souffrir toutes sortes de tourmens et de persécutions de la part des méchants, il est possible que, ne consultant que le traitement qui leur était fait, ils se soient imaginé qu'ils étaient indignes, et les moindres de tous les frères ; le saint apôtre leur montre au contraire que c'est à eux qu'a été départie la plus grande somme de grâces, et la plus excellente de toutes les grâces ; et c'est ainsi qu'il relève le moral de l'assemblée dès le début de son discours, et il dit : « Dieu, qui autrefois avait parlé à nos pères en différentes occasions et de différentes manières par les prophètes, nous a parlé dernièrement en

¹ Rom., v, 20.

ces jours par son propre Fils. » Pourquoi ne dit-il rien de lui-même ni à l'avantage de sa mission, en la comparant à celle des prophètes? Car il leur était d'autant supérieur, que de plus grandes choses lui avaient été confiées. Mais il ne l'a pas fait. Pourquoi? D'abord il lui répugnait de s'attribuer une supériorité quelconque; puis aussi c'est que ses auditeurs n'étaient pas encore parfaits; enfin c'est qu'il voulait les relever à leurs propres yeux et leur montrer la grande supériorité des temps présents. Comme s'il disait : Qu'y a-t-il de si grand en ce que Dieu a envoyé des prophètes à nos pères, puisque voilà qu'il nous a envoyé à nous son Fils unique? Tel est cet admirable début : « Bien des fois et de plusieurs manières Dieu a parlé autrefois à nos pères. » Il leur montre que les prophètes eux-mêmes n'ont pas vu Dieu; mais le Fils, lui, l'a vu. « Bien des fois et de plusieurs manières; » il indique par là la différence des temps, des lieux et des modes : « C'est moi, est-il dit, j'ai multiplié la vision, et je me suis manifesté dans le langage des similitudes par l'organe des prophètes¹? » Ainsi notre supériorité ne consiste pas seulement en ce que des prophètes ont été envoyés à nos pères tandis que le Fils lui-même est descendu vers nous, mais encore en ce que, seul d'entre les prophètes, il n'a jamais vu Dieu, quand lui, le Fils unique, l'a vu. Et l'Apôtre ne se contente pas d'affirmer, il prouve par ce qui va suivre; voici comment il parle de l'humanité du Verbe : « A qui d'entre les anges Dieu dit-il jamais : Tu es mon Fils? et : Assieds-toi à ma droite? » Voyez donc quelle admirable intelligence l'Apôtre a déployée dans la marche de son discours! Il montre d'abord l'excellence du peuple hébreu par le

¹ Osée, XII, 11.

ministère des prophètes ; ensuite, après avoir établi ce point comme un fait constant, il proclame que ce même Dieu, qui s'était bien, il est vrai, révélé précédemment à leurs pères par les prophètes, nous a parlé à nous par son Fils unique. Si, pour communiquer avec nous, il s'est servi de l'intermédiaire des anges (car il est bien vrai qu'autrefois des anges conversèrent avec les Juifs), mais c'est en cela même que nous les surpassons, en ce que le Seigneur lui-même a daigné converser avec nous ; tandis que pour nos pères, c'étaient des serviteurs, anges ou prophètes, qui leur parlaient. Que c'est bien dit aussi ! « Dans ces derniers temps ; » car ils étaient abattus, découragés, et il se propose de les relever et de consoler ces cœurs défaillants. C'est comme il disait ailleurs : « Le Seigneur est proche, n'ayez aucuns soucis¹ ; » et ailleurs encore : « Notre salut est plus près que quand nous avons commencé à croire². » De même dit-il ici. Que dit-il donc ? Que c'est comme un combattant que de longs efforts ont épuisé, et qui, entendant que la victoire se décide et que le combat va finir, respire alors, il sait que c'est la fin des labeurs et que le repos va commencer. « Dernièrement, en ces jours, il nous a parlé par son Fils..... » Et ce mot : « Autrefois ; » et ces autres mots : « Dans ces derniers temps, » qu'il met en opposition entre eux, indiquent quelque autre chose encore. Que veut-il donc leur faire entendre ? Il veut les amener à dire d'eux-mêmes : Quand, depuis si longtemps, nous étions sous la menace du châtement, que la source des grâces était tarie, que tout espoir de salut s'était évanoui, quand nous nous attendions à être frappés de toutes parts, c'est alors que, contre toute attente, le plus grand bon-

¹ Philip., iv, 6. — ² Rom., xiii, 11.

heur nous est tombé du ciel. Voyez donc avec quel ménagement le bienheureux apôtre a traité les Hébreux ; il ne leur a pas dit : Le Christ a parlé , quoique dans le fait c'était bien lui-même qui avait parlé ; mais il avait affaire à des âmes encore infirmes dans la foi , et qui ne pouvaient alors entendre tout ce qu'il y avait à dire sur le Christ ; il leur dit : « Dieu nous a parlé par son Fils... et c'est à nous qu'il a parlé par ce Fils. » Voyez encore comment , s'associant les disciples dans une foi commune, il les égale à lui-même , disant : « C'est à nous qu'il a parlé. » Or, cependant, ce n'est point à lui proprement, mais aux apôtres, et par eux à un grand nombre , que Dieu a parlé. Mais l'Apôtre veut relever les Hébreux à leurs propres yeux , et il leur montre que Dieu leur a parlé à eux aussi, et en même temps il touche par un trait aux Juifs ; car presque tous ceux auxquels les prophètes avaient eu mission de parler étaient des sacrilèges abominables et souillés de tous les crimes. Mais il n'insiste pas encore sur ces souvenirs , et en attendant il leur parle des dons que leur a faits la divine Sagesse, et il ajoute, parlant encore du Fils, que « Dieu l'a constitué héritier de toutes choses. » Il s'agit ici de toute chair , ainsi que David le dit au second psaume : « Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage. » Car l'héritage du Seigneur, ce n'est plus Jacob seulement , non plus qu'Israël n'est son unique domaine , mais tous sont à lui. Qu'est-ce à dire qu'il a constitué son Fils héritier, sinon qu'il l'a fait maître de toutes choses ? C'est ce que dit aussi le bienheureux Pierre dans les Actes : « Ce Jésus , Dieu l'a fait Seigneur et Christ¹. » Or ce nom d'héritier signifie deux choses, savoir

¹ Act., II, 36.

que Jésus-Christ est le Fils propre et naturel de Dieu, et que son domaine est inaliénable. Il est héritier de toutes choses, c'est-à-dire du monde tout entier. Et toujours il rapporte son discours à celui qui est avant tout et qui prime toutes les créations : « A celui par qui Dieu a fait les siècles. » Où sont-ils ceux qui disent : Il était un temps où il n'était pas ?

Ensuite, procédant par gradation, l'Apôtre s'élève à ce qu'il y a de plus grand. C'est toujours ce Fils de Dieu, qui, « étant la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, soutenant toutes choses par la puissance de sa parole, nous purifiant de nos péchés, est assis à la droite de la Majesté dans les hauteurs ; autant élevé au-dessus des anges qu'est au-dessus d'eux et plus excellent le nom qu'il a hérité. » O hauteur de la science apostolique ! Mais non, ce n'est point la haute raison de Paul, mais la grâce du Saint-Esprit qu'il faut admirer. Car Paul n'a pas dit ces choses de lui-même, ce n'est pas en lui-même qu'il a trouvé une si grande science ; d'où l'aurait-il pu tirer, en effet ? Serait-ce d'au milieu de ses outils et des cuirs qu'il travaillait, ou de sa boutique et des tentes qu'il fabriquait ? Mais non, c'était l'effet d'une divine opération. Non, de si hautes pensées n'étaient pas la création de son intelligence, qui, certes alors, était si humble et si vulgaire, qu'elle n'avait rien de plus que les gens du même peuple habitués à vivre sur la place ; car comment aurait pu s'élever davantage cette intelligence, qui vivait dans la pratique des affaires et le trafic des cuirs, s'absorbant dans une perpétuelle agitation ? Mais la grâce de l'Esprit-Saint déploie sa puissance par ceux qu'elle a choisis. Comme si quelqu'un veut mener un petit enfant sur un lieu quelconque très élevé et qui semble toucher au ciel,

il fait cette ascension par degrés et peu à peu, commençant naturellement à monter du point le plus bas ; puis, quand il l'a déposé là-haut, et que, lui faisant remarquer la région inférieure, il le voit se prendre d'éblouissement, ses yeux se troubler et s'obscurcir, alors il le saisit dans ses bras et le ramène plus bas, le laissant respirer ; puis, quand la vue de l'enfant s'est raffermie, il reprend de nouveau la montée, puis redescend encore avec lui ; ainsi a fait le bienheureux Paul avec les Hébreux et partout ailleurs, selon la manière qu'il avait apprise du Maître ! Oui, c'est ainsi qu'il a fait lui-même : quelquefois il élève son auditoire dans les hauteurs, puis ensuite il le ramène dans des régions plus basses, sans le laisser jamais longtemps dans le même état. Voyez donc, ici même, comment, après avoir porté ces mêmes Hébreux par une gradation insensible jusque dans les hauteurs, et les ayant placés au point culminant de la piété, avant qu'ils fussent pris d'éblouissement et qu'un voile de lourdes ténèbres les eût aveuglés, il les ramène de nouveau dans les lieux inférieurs, et les laissant respirer, il dit : « Dieu nous a parlé par son Fils, » et encore : « Ce Fils, qu'il a constitué héritier de toutes choses. » Car enfin le nom de fils, c'est quelque chose de commun ; mais s'il s'agit de l'entendre du Fils propre et naturel, du Fils unique de Dieu, c'est le plus excellent de tous les noms. En attendant, il n'importe comme cela soit, mais l'Apôtre s'arrange de manière à faire prévaloir dans les esprits le sens le plus excellent.

Voyez donc comment, au sujet du Sauveur, il procède par gradation, et quel humble commencement il lui donne : « C'est lui que Dieu a constitué héritier de toutes choses. » Constituer héritier, c'est indiquer une condition subordonnée et dépendante. Ensuite il l'élève graduelle-

ment, et ajoute : « Lui, par qui Dieu a fait les siècles ; » puis c'est le degré suprême de l'élévation, après lequel il n'y a plus rien : « C'est la splendeur de la gloire de Dieu et l'image de sa substance. » Ainsi l'Apôtre conduit ses fidèles en esprit jusqu'à la lumière inaccessible, jusqu'au foyer même de la splendeur. Et avant que les ténèbres approchent et que leurs yeux se prennent d'éblouissement, voyez comment il les fait de nouveau descendre par degrés insensibles, disant : « Qu'il soutient toutes choses par la parole de sa puissance; qu'après nous avoir purifiés de nos péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté. » Il ne dit pas simplement qu'il est assis, mais ce n'est qu'après nous avoir purifiés qu'il s'est assis. Il comprend ici l'incarnation, et il revient encore à parler des divins abaissements de notre Seigneur. Puis, après avoir touché à ce qu'il y a de plus grand, en nous le montrant « assis à la droite de la Majesté dans les hauteurs, » il redescend encore à ce qu'il y a de plus humble, en disant « qu'il a été élevé autant au-dessus des anges, qu'au-dessus d'eux, et plus excellent, est le nom qu'il a hérité. » Ceci encore ne peut s'appliquer au Christ que selon la chair. Car dire qu'il a été élevé, qu'il a été fait plus grand, cela ne peut s'entendre de l'essence divine du Verbe, qui, à ce point de vue, n'a point été fait, mais engendré; mais il s'agit du Verbe considéré selon la chair, et, dans ce sens, il est vrai de dire qu'il a été fait. Ce n'est pas de la nature divine qu'il est question maintenant, c'est du Verbe fait homme, tel que Jean le voyait, lui rendant témoignage, et dont il disait : « Celui qui vient après moi a été mis avant moi, parce qu'il est au-dessus de moi; » c'est-à-dire qu'il est plus digne d'honneur et plus glorieux : de même, quand le bienheureux Paul dit ici « qu'il a été

d'autant plus élevé au-dessus des anges qu'il a hérité d'un nom plus excellent, » cela signifie plus parfait, plus digne de gloire. Vous voyez qu'il s'agit de notre Seigneur considéré selon la chair. Car le nom de Verbe-Dieu, il l'a toujours eu, il ne l'a point reçu par héritage ni succession; et ce n'est pas seulement depuis qu'il nous a purifiés de nos péchés qu'il a été élevé au-dessus des anges, mais il leur a toujours été supérieur et d'une supériorité incomparable. Cela donc n'a pu se dire que du Verbe incarné. Nous-mêmes nous en usons ainsi quand nous parlons de la nature de l'homme, l'élevant et l'abaissant tour-à-tour; par exemple, quand nous disons que l'homme est néant, que l'homme est terre, que l'homme est poussière, nous appelons le tout d'un nom qui n'est applicable qu'à la plus humble partie de lui-même; quand nous disons au contraire que l'homme est un animal immortel, que l'homme est doué de raison, qu'il touche aux êtres célestes par des liens de proche parenté, ici encore nous appliquons au tout ce qui ne convient qu'à la partie la plus noble. De même aussi quand, parlant du Christ, le bienheureux Paul nous le fait voir selon sa double nature, s'abaissant ou s'élevant tour-à-tour, il veut, par ce moyen, déterminer le mystère, et nous apprendre par ces artifices de langage à connaître au moins quelque chose de cette nature merveilleuse et inaltérable.

Nous donc maintenant, puisque ce divin Sauveur nous a purifiés de nos péchés, conservons-nous purs et gardons notre âme de toute souillure; conservons cette beauté, cette gloire qu'il a mise en nous, conservons-la pure et immaculée, sans tache ni ride, et que rien de sordide ne la ternisse. Amen.

ÉVANGILE.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean; il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui est la lumière. Le Verbe est cette vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont point reçu; mais il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni la volonté de l'homme, mais de Dieu même. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, plein de grâces et de vérité, et nous avons vu sa gloire, qui est la gloire du Fils unique du Père. (Saint Jean, ch. 1, v. 1 à 14.)

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN

sur ces paroles :

In principio erat Verbum.

Vous tous qui attendez d'un homme une grande abondance de paroles, tâchez d'en comprendre une seule, la

parole éternelle du Père, le Verbe de Dieu : « Au commencement était le Verbe. » Moïse avait dit longtemps auparavant : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre; » mais dès lors le Verbe était. Reconnaissons donc en lui le Créateur; car le Créateur est celui qui a fait toutes choses, et la créature est ce qui a été fait par lui; et rien de créé ne peut être de toute éternité comme le Verbe, qui a tout fait. Et en qui était ce Verbe, qui était au commencement? Il était dans le Père, qui ne l'a ni fait ni créé, mais qui l'a engendré. C'est le ciel et la terre qui ont été faits et créés de Dieu dès le commencement. Et par qui Dieu les a-t-il faits? Par le Verbe. Il était, et il était en Dieu. Mais ce Verbe, cette parole, était-elle comme celles dont le son ne s'est pas plus tôt fait entendre que déjà il est évanoui? ou comme ces paroles intérieures que la pensée seule parle, et qui ne roulent que dans l'esprit? ou comme celles que la langue ne profère qu'à mesure que la mémoire nous les a suggérées? Non. — Qu'était-ce donc que cette parole? quel était ce Verbe? Je ne puis vous dire autre chose, sinon que « le Verbe était Dieu. » Mais quand nous disons que le Verbe était Dieu, nous n'entendons pas un second Dieu; mais nous faisons entendre que le Père a un Fils : le Verbe est Fils de Dieu. Et ce Fils, qu'est-il autre chose que Dieu? Il est écrit que « le Verbe était Dieu. » Et le Père, qu'est-il? Dieu, sans doute. Mais dire que le Père est Dieu et le Fils aussi, n'est-ce point reconnaître deux dieux? A Dieu ne plaise que nous en reconnaissons deux? Le Père est Dieu, le Fils est Dieu; mais le Père et le Fils ne sont qu'un seul et même Dieu. Le Fils unique de Dieu n'a pas été fait par le Père; il est né de lui. Au commencement, Dieu a fait le ciel et la terre; voilà ce qui a été fait. Pour le Verbe,

il était, et il était par le Père. Il a donc été fait par le Père? Non, puisque c'est par lui que le Père a tout fait. Et si tout a été fait par lui, peut-on dire qu'il ait été fait lui-même? Gardez-vous bien de penser que celui par qui toutes choses ont été faites ait été fait lui-même entre les autres choses! S'il a été fait lui-même, il n'est donc pas vrai que tout ait été fait par lui, et il faut qu'il ait été fait lui-même comme le reste. Dira-t-on qu'il s'est fait lui-même? Mais rien peut-il se faire soi-même? Et s'il a été fait, comment pourrait-il être vrai que tout a été fait par lui? Vous dites qu'il a été fait; mais c'est ce que je ne dis point, quoique je dise qu'il a été engendré. Mais enfin, s'il a été fait, je demande par quoi, je demande par qui il a été fait? est-ce par lui-même? Il était donc avant d'être? Il fallait bien qu'il fût pour se faire lui-même. Que si, au contraire, tout a été fait par lui, comprenez donc enfin qu'il n'a point été fait, ou, si vous ne pouvez le comprendre, croyez-le du moins, afin que vous le compreniez un jour. La foi marche la première, l'intelligence ne vient qu'après. Aussi le Prophète nous dit-il qu'à moins de croire, nous ne comprendrons jamais.

Le Verbe était donc. Ne demandez point quand, et ne cherchez point de temps dans celui par qui tous les temps ont été faits. « Le Verbe était, » tenons-nous-en là. Vous dites qu'il n'a pas toujours été, mais vous l'avancez sans preuve; vous ne lisez cela nulle part. Pour moi, je trouve qu'il est écrit que « dès le commencement était le Verbe. » Que pouvez-vous trouver avant le commencement? Si vous trouvez quelque chose avant le commencement, ce sera ce que vous trouverez qui sera le commencement. Il faut avoir perdu le sens pour chercher quelque chose avant le commencement : que peut-on trouver qui ait été

avant le commencement? C'est du Verbe seul qu'il est dit : « Au commencement était le Verbe. »

Si vous dites : Le Père était, et il était avant le Verbe, je vous répondrai : « Au commencement était le Verbe. » Tâchez de comprendre ce que vous trouvez écrit, et ne cherchez point ce que vous ne sauriez trouver. Il n'y a rien avant le commencement, et « au commencement était le Verbe. » Le Fils est la splendeur du Père; il est la sagesse; et il est dit de la sagesse « qu'elle est la splendeur de la lumière éternelle. » Vous donc qui voudriez que le Père eût été sans le Fils, donnez-moi une lumière sans splendeur. Si le Père a été sans le Fils, le Père était une lumière obscure; je dis *obscur*, puisqu'elle n'avait point de splendeur. Ainsi donc, de même que le Père a toujours été, le Fils aussi a toujours été; et si le Père a toujours été Père, il n'a jamais été sans son Fils. Vous me demandez si le Fils est né; je vous réponds qu'il est né : autrement il ne serait point Fils. Quand je dis que le Fils a toujours été, je dis qu'il a toujours été engendré. Qui est-ce qui comprend qu'il ait toujours été engendré? Mais donnez-moi un feu éternel, je vous trouverai une splendeur éternelle, éternellement engendrée.

Béni soit Dieu de nous avoir donné la sainte Écriture. Ne soyez donc point aveugles sur la splendeur de la lumière éternelle. La splendeur est engendrée de la lumière, il est vrai; mais elle est coéternelle à la lumière qui l'engendre. La lumière a toujours été, et pareillement sa splendeur. La splendeur en a été engendrée; mais cette lumière a-t-elle jamais été sans sa splendeur? Contestons-nous à Dieu la puissance d'engendrer quelque chose d'éternel? Prenez garde, je vous prie, à celui dont nous parlons; songez-y bien, comprenez-le : c'est de Dieu que

nous parlons. Nous reconnaissons que le Fils est coéternel au Père, nous faisons profession de le croire.

Mais, dites-vous, de deux hommes dont l'un est engendré de l'autre, le père est plus ancien que le fils, et le fils moins ancien que son père. Il est vrai, cela est ainsi parmi les hommes; le père est plus ancien que le fils, et le fils n'arrive que par degrés insensibles à la stature et à la force du père. Mais c'est parce que l'un et l'autre sont sujets au temps, et que, pendant que le fils croît, le père diminue. Que le père demeure toujours au même état, sans que le temps fasse rien sur lui, pendant que le fils croît, nous verrons l'un égal à l'autre. Mais voici une autre comparaison, qui vous fera entendre ce que je vous dis : le feu engendre sa splendeur, et sa splendeur ne laisse pas de lui être égale quant au temps. Parmi les hommes, vous ne sauriez trouver que des pères plus anciens que leurs fils, et des fils moins anciens que leurs pères; vous ne trouverez jamais un père et un fils du même âge; mais je vous fais voir dans le feu une splendeur aussi ancienne que la cause qui l'engendre. Le feu engendre sa splendeur, et il n'a jamais été sans elle. Si donc le feu nous fournit une chose engendrée, égale en tout à celle qui l'engendre, trouvez bon que Dieu puisse engendrer un fils qui lui soit coéternel. Que celui qui comprend ce que je dis s'en réjouisse, et que celui qui ne le comprend pas commence par le croire. Cette parole du prophète : « Si vous ne croyez, vous ne comprendrez jamais, » est d'une vérité inébranlable.

Que notre Seigneur Jésus-Christ se soit fait homme pour chercher et retrouver l'homme perdu, c'est ce que nous vous avons toujours prêché, et ce que vous avez toujours cru. Mais votre foi vous apprend, de plus, que

ce même Jésus-Christ, notre Seigneur, qui s'est fait homme pour l'amour de nous, a toujours été Dieu dans le sein de son Père, qu'il le sera toujours, ou, pour parler plus exactement, qu'il l'est toujours; puisque avoir été et devoir être ne se trouve point où il n'y a nulle succession de temps. Avoir été ne convient qu'à ce qui n'est plus; devoir être ne peut se dire que de ce qui n'est pas encore; le Fils de Dieu est toujours, parce qu'il est immuable; et c'est par là que son existence est une véritable existence.

C'est un grand et divin mystère que celui que nous apprend le passage de l'Évangile qu'on vient de lire; et saint Jean a puisé dans le sein même du Seigneur ce qu'il nous découvre par ce commencement de son Évangile. Vous vous souvenez sans doute de ce qu'on vous a lu, il n'y a que quelques jours, sur la manière dont saint Jean l'évangéliste était appuyé, pendant la Cène, sur le sein de Jésus-Christ, c'est-à-dire sur sa poitrine, comme il l'explique lui-même. Pensons un peu à ce que cet apôtre, ainsi appuyé sur la poitrine du Sauveur, en a pu tirer; ou plutôt, remplissons-nous de sa doctrine, au lieu de chercher par nos conjectures et nos pensées. C'est comme un divin breuvage qui vient de nous être présenté; le voici :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Prédication admirable qui nous apprend ce qui a été puisé dans le sein même de Jésus-Christ : « Au commencement était le Verbe. » Ne cherchez donc plus ce qui était avant le Verbe; c'est du Verbe seul qu'il est dit : « Au commencement était le Verbe. » Si le Verbe avait été fait, ce que nous n'avons garde de penser, puisque celui par qui tout a été fait ne saurait avoir été fait lui-même, l'Évangile aurait dit :

« Au commencement Dieu fit le Verbe, » comme la Genèse nous dit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Dieu n'a donc point fait le Verbe au commencement, puisque dès le commencement *était* le Verbe. Et ce Verbe qui était au commencement, où était-il ? Vous n'avez qu'à poursuivre, « et le Verbe était en Dieu, » continue l'Évangile. Le mot de verbe ou de parole est comme avili parmi nous dans cette infinie multiplicité de paroles que nous entendons tous les jours sortir de la bouche des hommes. Mais le Verbe dont il est ici question porte avec lui l'idée de ce qu'il y a de plus grand ; puisque « le Verbe était Dieu, » et « que ce Verbe était en Dieu dès le commencement, » et « que tout a été fait par lui, » et que « rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »

Elevez vos cœurs, mes Frères, et suppléez par votre application à la faiblesse de mes paroles ; embrassez tout ce qu'il me sera possible d'exprimer, et tâchez d'atteindre par votre intelligence à ce qui sera nécessairement au-dessus de mes expressions. Qu'est-ce qui peut comprendre une parole toujours subsistante ? A peine le son de nos paroles fugitives est-il formé, qu'elles ne sont déjà plus. Qui donc peut comprendre le Verbe qui demeure toujours, sinon Celui qui demeure dans le Verbe ? Voulez-vous donc le comprendre dans son éternelle stabilité ? Ne suivez point l'impulsion de la chair ; cette chair est un torrent ; elle ne fait que passer ; elle n'a nulle sorte de consistance.

Quand les hommes naissent, ils sortent, pour ainsi dire, des profondeurs de la nature comme d'une source cachée, et après avoir vécu un certain temps, ils meurent sans que nous puissions savoir ni d'où ils viennent ni où ils vont. C'est une eau qu'on ne voit point, jusqu'à ce

qu'elle vienne à sourdre de terre comme une source; on l'aperçoit dans le cours du fleuve qu'elle a formé, mais elle va bientôt se perdre dans la mer, où elle disparaît aux yeux. N'ayons donc que du mépris pour ce fleuve qui sort de terre, qu'on voit couler quelque temps, et qui disparaît tout-à-coup. Méprisons-le, mes Frères, et souvenons-nous que « toute chair est corruption et pourriture, » que « toute sa gloire est comme la fleur de l'herbe. L'herbe sèche, la fleur tombe, mais le Verbe de Dieu subsiste éternellement. » Voulez-vous donc aussi toujours subsister? Attachez-vous au Verbe.

Le Verbe, pour nous secourir, s'est fait chair; il a voulu habiter parmi nous. Qu'est-ce que le Verbe fait chair? C'est l'or qui devient l'herbe chétive destinée à passer par le feu. Aussi l'herbe a été brûlée, mais l'or est demeuré; et, bien loin d'avoir été consumé avec l'herbe, c'est l'herbe qui a été transformée par l'or. Et comment? Il l'a ressuscitée! il lui a communiqué une vie immortelle! il l'a enlevée dans le ciel, et l'a placée à la droite du Père!

Mais voyons ce qui précède : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous; il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu. » Remarquez ce mot *devenir*; ils ne l'étaient donc point, mais lui l'était. Il a donné à ceux qui l'ont reçu, c'est-à-dire à ceux qui ont cru en son nom, le pouvoir de devenir enfants de Dieu; et « ceux-là ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » Ils sont donc enfants de Dieu, à quelque âge que ce soit! Et vous, mes Frères, vous voyez s'accomplir le prodige dans les enfants; vous le voyez, et vous en avez de la joie! Ils sont donc enfants de Dieu, mais c'est

parce qu'ils sont nés de Dieu; et c'est au sein des eaux du baptême qu'ils ont été conçus.

Que personne ne se laisse aller, sur ce mystère, à des pensées infirmes qui n'accusent rien autre chose que l'insuffisance de l'esprit humain. Qu'on se garde bien de dire : Quoi! le Verbe était dès le commencement, il était en Dieu, il était Dieu lui-même, et voilà qu'il s'est fait chair, et qu'il vient habiter parmi nous! — Apprenez comment cela s'est fait : il est écrit « qu'il a donné à ceux qui croiraient en son nom le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » Que ceux à qui il a donné ce pouvoir ne croient donc point qu'il soit impossible de devenir enfants de Dieu, « puisque le Verbe s'est fait chair, et qu'il a habité parmi nous! »

Ne croyez point qu'il vous soit impossible d'arriver à devenir enfants de Dieu, puisque le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme pour l'amour de vous. S'il s'est fait moins qu'il n'était, pourquoi ne lui sera-t-il pas possible de nous faire plus que nous ne sommes? Quoi! il est descendu vers nous, et il ne nous fera pas monter jusqu'à lui! Il s'est revêtu de notre mortalité pour l'amour de nous, et il ne nous revêtira pas de son immortalité! Il a pu souffrir nos maux, et il ne pourra nous donner ses biens!

Mais comment est-il possible, direz-vous, que le Verbe de Dieu, par qui l'univers est gouverné, par qui toutes choses ont été créées et le sont encore à tous les instants, se soit, pour ainsi dire, resserré jusqu'à se renfermer dans le sein d'une Vierge; qu'il ait abandonné le gouvernement du monde; qu'il ait quitté les anges, et qu'il se soit réduit aux étroites proportions du sein maternel? Ce serait n'avoir pas la notion des choses divines que de parler ainsi. Souvenez-vous que c'est du Verbe de Dieu et de sa toute

puissance que je vous parle. Apprenez donc, ô hommes, que le Verbe a pu faire tout ce que je vous dis, puisqu'il est tout puissant : il a pu tout ensemble, et demeurer en son Père, et venir avec nous; se revêtir de chair à nos yeux, et rester caché dans le Père. Gardez-vous de croire qu'il ne serait point s'il n'était pas né dans la chair, il était avant le corps qu'il a pris; il a créé sa propre mère; il a choisi celle qui devait concevoir; il a formé celle-là même dont il devait être formé. Si ces merveilles vous surprennent, souvenez-vous que c'est d'un Dieu que je vous parle; « et le Verbe était Dieu. »

C'est du Verbe, c'est de la parole éternelle de Dieu que je vous parle comme je le puis; et peut-être que dans la parole même des hommes, quoiqu'elle soit infiniment au-dessous de celle de Dieu, quoiqu'elle ne lui soit nullement comparable, peut-être pourrai-je trouver quelque chose qui me servira pour vous faire entendre ce que je veux vous dire. Quand je vous parle, ce que je vous communique par la parole a été d'abord formé dans mon esprit; et quoique ensuite ma parole ait passé jusqu'à vous, elle n'a pas laissé cependant de demeurer en moi. Ce qui n'était pas en vous a commencé d'être en vous; mais cependant, tout en passant en vous, cela n'a pas cessé d'être en moi. Comme ce que je vous dis passe dans vos sens sans sortir de mon esprit; de même la parole éternelle du Père a paru à nos sens sans sortir du sein du Père. Ma pensée était en moi, et elle s'est produite au dehors revêtue d'un son; le Verbe de Dieu était dans son Père, et il s'est produit au dehors revêtu de chair. Mais puis-je faire du son de ma voix ce qu'il a fait de sa chair? Non, sans doute. Dès que ma parole s'envole, je ne la tiens plus, je n'en suis plus le maître; et lui, non-seulement il a été

maître de sa chair pour la faire naître, pour la faire agir, mais même pour la faire ressusciter après sa mort, et pour élever jusqu'à son Père ce qui avait, pour ainsi dire, servi de véhicule à cette parole éternelle pour venir jusqu'à nous. La chair de Jésus-Christ se peut bien appeler le *véhicule* et le vêtement du Verbe. Pourquoi ne pourrions-nous pas lui donner ce nom? Ne semble-t-il pas nous le suggérer lui-même sous la parabole du Samaritain qui, ayant trouvé, le long du chemin, un homme gisant sur la terre et meurtri par les voleurs, l'enleva et le mit sur son cheval? Mais disons plutôt que sa chair c'est son temple; car c'est ainsi qu'il l'a qualifiée lui-même bien plus clairement; ce temple n'est donc plus sujet à être détruit, il est placé à la droite du Père, et ce sera dans ce même temple qu'il viendra juger les vivants et les morts. En l'élevant dans le ciel, il nous a fait voir, par un exemple sensible, vers quel but il nous veut entraîner tous par les préceptes qu'il nous a donnés; et ce qu'il nous a montré dans sa chair, c'est ce que chacun de nous doit espérer pour la sienne. Voilà notre foi, mes Frères; embrassez, par l'adhésion de votre esprit, ce que vous ne voyez pas encore. Il faut que vous vous teniez par la foi aux vérités que vous ne voyez pas encore, si vous voulez n'être pas confondus quand vous les verrez un jour.

Saint Jean commence son Évangile par ces paroles : « Au commencement était le Verbe. » Il l'a vu, et s'élevant au-dessus de toutes les créatures, au-dessus des montagnes, des airs, du ciel, des astres, des trônes, des dominations, des principautés, des puissances, des anges, des archanges, de tout ce qui existe, il a vu le Verbe dans le commencement; il l'a vu, il a même été abreuvé de son divin torrent. Il l'a vu au-dessus de toute

créature ; il a puisé dans le sein même de Jésus-Christ tout ce qu'il nous en apprend. L'évangéliste saint Jean est de tous les disciples celui que Jésus-Christ aimait davantage ; c'est au point qu'à la dernière cène, ce disciple bien-aimé reposa sa tête sur le sein même de Jésus. C'est de ce sein adorable, c'est de ce sanctuaire des secrets divins que saint Jean a tiré ce qu'il a répandu dans son Évangile. Heureux ceux qui l'écoutent et qui le comprennent ! C'est le premier, le souverain degré de la béatitude ; le second, c'est de le croire au moins, si on ne le comprend pas encore ; car, qu'y a-t-il d'aussi grand que de voir le Verbe de Dieu ! et par quelles paroles pourrait-on le faire entendre !

Élevez donc vos cœurs, mes Frères, élevez-les de tout l'effort de votre puissance ; rejetez tout ce que l'imagination pourrait vous présenter de grossier, ou qui ressemblerait aux choses du temps. Si vous vous représentez le Verbe comme une lumière semblable à celle du soleil, vous avez beau accroître cette lumière par la pensée, et jusqu'à ne lui donner aucunes bornes, un tel objet n'est rien en comparaison du Verbe de Dieu. Tout ce que vous pouvez vous représenter de cette nature créée sera toujours moindre en quelque-une de ses parties qu'en son tout ; le Verbe est tout entier partout. Tâchez de comprendre ce que je vous dis. Tout borné que je suis, je me resserre encore pour m'accommoder à l'exigence de vos besoins ; efforcez-vous donc encore une fois de comprendre ce que je vous dis. Ce corps lumineux qui nous éclaire du haut du ciel et que nous appelons soleil, répand sa lumière sur la terre : quand il se montre, il déploie le jour, il rend, pour ainsi dire, à tous les corps leur beauté, et les distingue les uns des autres

par la variété des couleurs. C'est sans doute un excellent ouvrage du Créateur ; c'est un présent inestimable de sa bonté envers les mortels. Que ses ouvrages le louent ! qu'ils célèbrent sa grandeur et sa puissance ! Mais, si le soleil est quelque chose de si beau, quelle doit être la beauté de celui qui a créé le soleil lui-même. Néanmoins, mes Frères, ce soleil qui répand sa lumière sur toute la terre, et dont les rayons pénètrent tout ce qui leur donne passage, il rencontre des lieux impénétrables à sa lumière. Il la fait entrer par les corps transparents, mais la matière opaque, un mur, suffisent pour briser tout l'effort de ses rayons. Il n'en est pas ainsi du Verbe de Dieu ; tout est ouvert pour lui ; il pénètre toutes choses !

Une autre différence montre combien le Créateur est au-dessus de toute créature, et particulièrement de la matière ; quand le soleil est à l'orient, il n'est pas à l'occident : sa lumière s'étend bien jusqu'à l'occident, mais son globe n'est pas là, il n'est à l'occident qu'à l'instant de son coucher, c'est même ce qui a donné le nom à ces deux parties de l'univers, dont l'une s'appelle orient, parce que c'est là que le soleil se lève, et l'autre occident, c'est-à-dire le point où il se couche. Mais la nuit, il ne paraît nulle part. En est-il ainsi du Verbe de Dieu ? A-t-il son orient et son occident ? N'est-il que successivement dans l'un et dans l'autre ? Y a-t-il des temps où il disparaisse, et où il se dérobc à la terre ? Non, mes Frères ; il est toujours partout ; et partout il est tout entier. Qui peut trouver des paroles pour le faire entendre ? Qui le comprendra ? De quel expédient me servirai-je pour vous le faire entendre ? Je suis homme, et c'est à des hommes que je parle. Je suis plein de faiblesse, et

ceux à qui je parle sont peut-être, si j'ose le dire, encore plus faibles que moi. Car, mes Frères, j'ose dire que je vois en quelque sorte ce que je m'efforce de vous expliquer ; et quoique je ne le voie que comme une énigme et comme les choses se peuvent voir au moyen d'un miroir obscur, je ne laisse pas de les voir, de les comprendre même en une certaine manière, et d'en avoir au moins quelque notion au dedans de moi-même. Je voudrais la faire passer jusqu'à vous, mais je ne trouve point de véhicule pour vous atteindre. La parole intérieure n'a point d'autre véhicule que le son de la voix. Je cherche à vous exprimer ce que je me dis au dedans de moi-même, mais les paroles me manquent. C'est sur le Verbe de Dieu qu'il s'agirait de m'exprimer ! Quelle grandeur, quelle majesté dans ce Verbe par qui toutes choses ont été faites ! Puis-iez-vous au moins, en contemplant ses œuvres, être frappés d'admiration, le dirai-je ? jusqu'à défaillir devant la puissance et la majesté de leur auteur ! « Tout a été fait par lui ! »

Que l'infirmité rentre dans ses bornes ! Revenons aux choses humaines ! Tâchons de les comprendre, s'il nous est possible ! Que suis-je, moi qui vous parle, sinon un homme qui parle à d'autres hommes ! Ma voix forme des sons qui passent jusqu'à vos oreilles, et, par ces sons, ce que je veux dire passe de vos oreilles jusque dans votre cœur. De quelle manière ? Efforçons-nous de le comprendre. Si nous en étions incapables, comment comprendrions-nous le Verbe de Dieu ?

Je vous parle, vous m'entendez. Si quelqu'un sortait d'ici et qu'on lui demandât ce qu'on y fait, il répondrait : L'évêque parle. Je parle donc, et je parle du Verbe ; mais quelles peuvent être mes paroles, et quelle est la gran-

deur de ce Verbe dont je parle? Quelle proportion de ces paroles mortelles, changeantes, fugitives, avec le Verbe immortel, immuable, éternel.

Cependant, considérons la nature de ces paroles! Je vous ai dit que le Verbe est tout entier partout; et quand je vous parle, ne remarquez-vous pas que mes paroles arrivent, pour ainsi dire, tout entières à chacun de vous? Si je voulais vous donner à manger, et nourrir vos corps plutôt que vos esprits; s'il s'agissait de vous servir du pain, il faudrait vous le partager, autrement il ne se pourrait faire que chacun en eût sa part; si un seul avait le tout, les autres n'auraient rien. Mais quand je vous parle, ce que je dis passe à chacun de vous, et vous arrive à chacun tout entier. Si déjà nous avons à remarquer quelque chose d'aussi merveilleux dans la parole d'un homme, que doit-ce être que la parole de Dieu, qui n'est autre que son Verbe! Mais voici encore un autre prodige dans mes paroles. Quand je vous parle, ce que je dis passe en vous sans sortir de moi; c'est sans cesser d'être en moi qu'il se trouve en vous. Avant que je vous le dise, je l'avais et vous ne l'aviez pas; dès que je vous l'ai dit, cela devient vôtre, mais sans cesser d'être mien. Quoi! une telle merveille se trouve dans les paroles d'un homme? Que doit-il donc en être du Verbe de Dieu? Que ces comparaisons, mes Frères, quelque faibles et quelque imparfaites qu'elles puissent être, vous fassent donc juger de ce qu'il y a de plus grand. Que la considération de ce que vous trouvez sur la terre vous fasse chanter les grandeurs de ce qui est dans le ciel. Je ne suis qu'une créature comme vous; cependant nous trouvons des merveilles étonnantes dans la manière dont mes paroles passent, par le son de ma voix, de mon cœur et de ma

bouche, dans vos oreilles et dans vos cœurs. Que devons-nous penser du Créateur?

O mon Seigneur et mon Dieu, exaucez-nous! Vous nous avez faits ce que nous sommes, faites-nous ce que nous ne sommes pas encore. Vous nous avez faits hommes, vous nous avez éclairés de votre lumière; faites-nous quelque chose de plus, rendez-nous bons. Ces hommes, renouvelés, blanchis et purifiés par les saintes eaux du baptême, éclairés intérieurement de votre divine lumière, entendent votre parole par ma bouche! C'est parce qu'ils sont éclairés de votre grâce, qu'ils se tiennent ici en votre présence. Voici pour eux, Seigneur, le jour que vous avez fait! Qu'ils soient donc attentifs à veiller sur eux-mêmes, et qu'à force de travaux et de prières, ils s'efforcent de ne pas redevenir ténèbres, eux qui ont été faits lumière; eux en qui l'on voit reluire les miracles de votre bonté et de votre toute-puissance. Amen.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL.

ÉPITRE.

Mes Frères , tant que l'héritier est encore enfant, il n'est point distingué de l'esclave, quoiqu'il soit le maître de tout ; mais il est sous la puissance des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps marqué par son père. Ainsi , lorsque nous étions enfants, nous étions assujétis aux premières instructions que Dieu a données au monde. Mais, lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme et assujéti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous sa loi, afin que nous devinssions ses enfants d'adoption. Et parce que vous êtes enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils, qui crie : Mon Père, mon Père, nul de vous n'est donc plus esclave, mais fils ; que s'il est fils, il est donc aussi héritier par la grâce de Dieu. (Saint Paul aux Galates, ch. iv, v. 4 à 7.)

HOMÉLIE DE SAINT JÉRÔME.

« Mes Frères, tant que l'héritier est encore enfant, il n'est point distingué de l'esclave, quoiqu'il soit le maître

de tout ; mais il est sous la puissance des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps marqué par son père. » Cet héritier encore enfant, qui ne diffère point de l'esclave, quoiqu'il soit propriétaire de tout, mais qui reste sous le pouvoir des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps fixé par le père, c'est le genre humain tout entier jusqu'à l'arrivée de Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, jusqu'à la consommation des siècles. De même que tous, avant notre naissance, nous sommes morts en Adam, notre premier père, ainsi ceux qui naquirent avant la venue du Sauveur ont trouvé dans ce nouvel Adam comme une seconde vie. Et cela s'est fait afin que nous pussions accomplir la loi dans la personne de nos pères, et que nos pères pussent recevoir la grâce dans celle de leurs enfants. Cette manière de comprendre les choses convient à l'Église catholique qui reconnaît l'action d'une même Providence dans tous les faits de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et ne distingue point dans le temps ceux que Dieu associe aux mêmes privilèges. « Tous nous avons été édifiés sur le fondement établi par les apôtres et par les prophètes, » dont Jésus-Christ, notre Sauveur, est comme la pierre angulaire qui unit les deux parties de l'édifice pour n'en faire qu'un tout. Il a détruit le mur de séparation, il a anéanti dans sa chair l'inimitié qui séparait les deux peuples, et remplacé, par la pureté des dogmes évangéliques, les difficultés que présentait l'accomplissement de l'ancienne loi. En Jésus-Christ nous sommes tous comme pétris en un même pain, et les fidèles des deux Testaments ne font plus qu'un même peuple sur la terre. Et de même que nous avons été établis sur les prophètes, ainsi les patriarches se sont reposés sur le fondement de la doctrine des apôtres. Par les *tuteurs* et les *curateurs*, nous pouvons entendre

les prophètes dont les paroles nous ont préparés chaque jour à la venue du Sauveur. C'est ainsi que la « loi de Moïse a été notre maître... » Ils sont vraiment sous la puissance des *tuteurs* et des *curateurs*, ceux qui, ayant l'esprit de crainte, n'ont pas encore mérité de recevoir l'esprit de liberté et d'adoption. L'enfance craint de mal faire, elle appréhende la voix du maître, et ne s'estime pas encore libre, quoiqu'elle soit maîtresse de ses actions par nature. Et pour continuer le sens donné, on peut dire que l'enfant doit rester sous la tutelle jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge parfait... Or cet âge chez les Romains était vingt ans ; pour le genre humain, l'âge de perfection fut l'avènement de Jésus-Christ. Aussitôt l'arrivée du Sauveur, devenus tous des hommes faits, nous avons vu s'éloigner de nous les maîtres et les tuteurs ; nous avons été investis de l'autorité du maître, de la possession de cet héritage dont malgré notre naissance nous nous étions crus frustrés. « Lorsque nous étions enfants, nous étions assujétis aux premières instructions que Dieu a données au monde. » Ces premiers instituteurs du monde sont ceux que l'Apôtre appelait les *tuteurs* et les *curateurs*..... Ces premières instructions données au monde sont la loi de Moïse et les discours des prophètes. C'est, en effet, comme par ces éléments des Ecritures que nous avons appris la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse... « Mais, lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme et assujéti à la loi, afin que nous devinssions des enfants d'adoption. » Remarquez bien qu'il ne dit pas « formé par l'intermédiaire d'une femme, » mais « formé d'une femme, » afin de prouver contre l'hérésie que Jésus était né non pas seulement en Marie, mais de Marie... De même qu'il est

né sujet de la loi pour racheter ceux qui étaient sous sa loi, de même il a voulu naître d'une femme pour racheter ceux qui étaient nés de la femme. C'est par un motif semblable que, malgré l'exemption de tout péché, Jésus-Christ se présente comme pénitent pour recevoir dans le Jourdain le baptême du saint précurseur. Par cet exemple, il apprenait aux autres hommes qu'ils devaient être purifiés par le baptême et régénérés par une nouvelle adoption toute spirituelle. Saint Jean, qui ne comprenait pas le motif de Jésus-Christ, s'efforce en vain de le détourner en protestant que c'était à lui-même de recevoir le baptême de ses mains. Que lui répond Jésus-Christ ? « Laissez faire, il convient que nous accomplissions ainsi toute justice. — Mais parce que vous êtes enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils qui crie : Mon Père ! mon Père ! » L'Apôtre venait d'établir que nous avions reçu l'adoption des enfants de Dieu, maintenant il prouve la même vérité par l'esprit que nous possédons dans nos cœurs. Jamais, en effet, nous n'oserions appeler Dieu « notre Père qui est dans les cieux, » si nous n'avions la certitude de l'esprit qui habite en nous, et qui en nous s'écrie avec tout l'accent de la vérité : « Mon Père ! — Ainsi, vous n'êtes plus esclaves, mais enfants de Dieu ; et si vous êtes enfants, vous êtes aussi héritiers par la grâce de Dieu ; » c'est-à-dire que, possédant l'esprit qui crie en vous : « Mon Père ! » vous n'êtes plus esclaves, mais les enfants de Dieu. Autrefois vous ne différiez point de l'esclave, quoique enfants de Dieu par nature. N'étiez-vous pas, en effet, à cause de votre enfance, sous la puissance des *tuteurs* et des *curateurs* ? Si vous êtes ses fils maintenant, l'héritage paternel vous est dû. Comme, en recevant l'esprit de Dieu, vous êtes devenus ses enfants,

ainsi arrachés à la servitude et rendus à la liberté, vous êtes les cohéritiers de Jésus-Christ, les héritiers de l'Éternel; c'est la nature humaine en Jésus-Christ, qui disait dans le Psalmiste : « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour héritage, et pour termes à vos possessions je ne vous assignerai d'autres limites que celles du monde lui-même. » (Trad. de G. P.)

ÉVANGILE.

En ce temps-là, le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. Siméon les bénit, et dit à Marie, sa mère : Cet enfant que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et il sera en butte à la contradiction des hommes, et votre âme même sera percée d'un glaive, afin que les secrètes pensées du cœur de plusieurs soient révélées. Il y avait aussi à Jérusalem une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; elle était fort avancée en âge, et après avoir vécu sept ans avec son mari, qu'elle avait épousé étant vierge, elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne sortait point du temple, et elle servait Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Cette femme étant survenue à la même heure, se mit à louer le Seigneur, et à parler de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Quand ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur,

ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, ville dans laquelle ils demeuraient. Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. (Saint Luc, ch. II, v. 33 à 40.)

HOMÉLIE D'ORIGÈNE.

D'APRÈS LA TRADUCTION DE SAINT GÉROME.

« Or le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. » Pourquoi ce titre de père de Jésus-Christ donné à un homme qui ne l'était point?... C'est que l'Esprit-Saint voulait honorer de ce nom le nourricier de Jésus-Christ... Ce que le père et la mère admiraient, c'étaient tous ces témoignages rendus par les pasteurs, par les anges et par toute la cour céleste... Tout ce concert de louanges excitait leur profonde admiration. « Siméon les bénit, et dit à Marie, sa mère : Cet enfant que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et il sera en butte à la contradiction des hommes, et votre âme sera percée d'un glaive, afin que les secrètes pensées du cœur de plusieurs soient révélées. » Mais comment le Sauveur du monde est-il donc venu pour la ruine et le salut de plusieurs?... En acceptant l'interprétation la plus simple, on peut dire que le Christ est venu pour la ruine des infidèles et pour le salut des croyants... « Il sera un objet de contradiction. » Tout ce que l'Écriture, en effet, nous apprend du Sauveur, est un objet de contradiction. Il a eu une vierge pour mère ; c'est un objet de contradiction,

et pour les marcionistes, qui prétendent qu'il n'est pas né de la femme, et pour les ébionites, qui veulent que la naissance de Jésus-Christ se soit opérée comme la nôtre. — Jésus-Christ a eu un corps humain, nouveau signe de contradiction. Les uns veulent que ce corps soit descendu du ciel; d'autres, au contraire, avancent qu'il a eu un corps comme le nôtre, afin que, par cette ressemblance matérielle, il rachetât même nos corps du péché et nous donnât l'espérance de la résurrection. — Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts; nouvel objet de contradiction. Comment est-il ressuscité? Est-ce tel qu'il était avant sa mort, ou avec un corps d'une substance supérieure à la première? Nouveau sujet de dispute. Les uns observent que saint Thomas a touché ses plaies; mais comment, disent les autres, a-t-il pu entrer dans une maison dont les portes étaient fermées? Vous voyez donc comment, par des raisons différentes, on met en question la résurrection elle-même, qui devient ainsi un sujet de contradiction. Les prophéties elles-mêmes qui l'annoncent sont contestées... Plusieurs hérétiques affirment que le Sauveur n'a jamais été annoncé. Mais pourquoi en dire davantage? Tout ce que l'histoire raconte de Jésus-Christ a été un objet de contradiction. — Et ensuite Siméon dit à Marie : « Un glaive percera votre âme. » Aucune histoire ne nous a appris que Marie ait succombé sous un fer homicide; d'ailleurs un glaive perce le corps, mais ne saurait atteindre l'âme. Il ne s'agit ici de glaive que par figure, comme dans ces paroles du Psalmiste : « Ils ont une épée sur les lèvres ¹. » Le vieillard annonçait que la douleur de la passion de Jésus-Christ transpercerait l'âme

¹ Ps. LVIII.

de Marie. Quoique persuadée que Jésus, comme Fils de Dieu, mourrait d'une mort volontaire, et qu'il en triompherait, Marie, comme sa mère, ne pouvait voir sans douleur crucifier cette chair formée dans son sein. Le fer qui devait aussi percer l'âme de Joseph, ne désigne rien de moins que les dures épreuves auxquelles il devait être soumis. « Un glaive de douleur percera votre âme, afin que soient révélées les pensées de plusieurs. » Bien que les hommes se livrassent à des pensées mauvaises, elles devaient être révélées, afin que, produites au grand jour, elles fussent détruites et anéanties par Celui qui est mort pour nous. Tant qu'elles demeuraient cachées dans les ténèbres, il était impossible de les détruire. De même nous, si nous avons péché, disons : « Seigneur, j'ai fait connaître ma faute, je n'ai point caché mon iniquité. J'ai dit : J'annoncerai mon injustice devant le Seigneur ¹. » Si, en effet, nous révélons nos fautes non-seulement à Dieu, mais encore à ceux qui peuvent cicatriser les blessures de notre âme, nos péchés seront effacés par Celui qui a dit : « Je dissiperai comme un nuage vos iniquités et vos péchés comme les ténèbres de la nuit ². » Après la prophétie de Siméon, comme les femmes devaient aussi avoir part au salut, vient la prophétesse Anne, dont l'écrivain sacré nous dit : « Il y avait la prophétesse Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. » Quel ordre admirable... L'homme précède la femme ; Siméon reçoit l'enfant et le porte dans ses bras, tandis que la prophétesse, dont nous ne connaissons pas toutefois les paroles, confesse Jésus-Christ en présence de ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Cette sainte femme avait bien

¹ Ps. xxxi. — ² Isaïe, xliv.

mérité ce glorieux don de prophétie par sa longue chasteté et ses jeûnes multipliés. Femmes chrétiennes, écoutez le témoignage de la prophétesse, et imitez-la si la mort venait à vous priver de vos époux. Considérez les paroles de l'Écriture : « Elle vécut sept ans avec son mari, qu'elle avait épousé étant vierge ; elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. » Voilà la cause de ce privilège dont Dieu l'honore ; ce n'est point sans raison que l'Esprit-Saint qui l'anime choisit son âme pour sa demeure. Ainsi vous serez heureuses, femmes chrétiennes, si vous pouvez garder la grâce de la virginité ; sinon, du moins, tâchez de garder après la mort de vos époux la pureté des saintes veuves. Que dis-je ? n'attendez pas cette mort, mais d'avance, pendant leur vie, promettez, si un pareil malheur vous arrivait, de conserver dans votre veuvage la pureté et l'innocence. « Dès qu'ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent à Nazareth, ville dans laquelle ils demeuraient. Cependant l'Enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » Remarquez les expressions ! Jésus-Christ, comme enfant, en tant que revêtu de la fragilité de notre nature, pouvait croître et se fortifier. Mais, comme Verbe, comme Dieu éternel, il ne pouvait prendre ni force, ni accroissement dont il n'avait pas besoin. Sous ce rapport, il était plein de sagesse et de grâce ; de sagesse, puisqu'en lui habitait la plénitude de la divinité ; de grâce, comme médiateur de Dieu et des hommes. Jésus-Christ homme avait reçu d'immenses faveurs, afin qu'il pût être dès le premier instant de sa conception Dieu et homme tout ensemble. C'est ce que saint Jean a exprimé en d'autres termes, en disant que Jésus-Christ « était plein de grâce

et de vérité ; » désignant ainsi sous le nom de *vérité* ce que saint Luc appelait *sagesse*. (Trad. de C. P.)

DISCOURS DE SAINT LÉON LE GRAND.

« Or, l'enfant croissait et se fortifiait, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » Il nous est extrêmement utile, mes bien-aimés, de nous rappeler souvent les choses que nous savons de la vie de notre Seigneur, le Sauveur du genre humain, mais ce n'est qu'autant qu'en nous rappelant ces précieux souvenirs, nous les ferons servir d'abord à raviver notre foi et notre vénération, et que surtout nous en tirerons une vertu pratique et des règles pour notre propre conduite. Car dans la divine économie des mystères du Christ, il y a les secrètes énergies de la grâce, et il y a aussi l'action stimulante de la doctrine ; afin que nous suivions, en imitant ses œuvres, Celui que nous confessons par l'esprit de foi. Or, même ces humbles origines, par lesquelles a passé le Fils de Dieu en naissant d'une mère vierge, nous disposent merveilleusement à nous avancer dans la piété ; ah ! c'est que les cœurs droits découvrent dans une seule et même personne tout ensemble l'humble condition de l'homme et la majesté du Dieu. Il y a là un enfant, le berceau nous l'atteste, mais le ciel et les anges célestes le reconnaissent et proclament leur auteur. Il y a là un enfant, son petit corps nous le dit, mais c'est le souverain maître et l'arbitre du monde, et sa mère le tient et l'enferme dans ses bras, lui qu'aucunes limites ne peuvent contenir ! Mais c'est dans ses mystères

que nos blessures trouvent leur remède, et notre bassesse sa force d'ascension ; car il fallait que toutes ces contradictions fussent réunies dans un seul, autrement il eût été impossible à jamais à la nature humaine de se réconcilier avec Dieu.

Ainsi donc les conditions préservatives pour entretenir la vie nous sont assignées par les remèdes mêmes qui ont servi à nous guérir ; et la règle de nos mœurs doit sortir des mêmes sources d'où a été tirée cette médecine, qui a été assez puissante pour agir efficacement même sur des morts. Et ce n'est pas sans raison que les trois Mages, quand ils furent conduits par la clarté d'un nouvel astre jusqu'au berceau de Jésus, pour lui rendre leur adoration, au lieu de le surprendre commandant aux démons, ressuscitant les morts, redressant les boiteux, rendant la vue aux aveugles et la parole aux muets, ou enfin opérant quelques-unes de ses divines vertus, ne virent qu'un enfant silencieux, en qui la parole et l'action sommeillaient encore, tout entier dépendant des soins d'une mère et livré à la merci de son inquiète tendresse. En lui, en effet, n'apparaît aucun signe de puissance, mais un grand prodige d'humilité leur est offert. Ainsi déjà même le spectacle de l'enfance sacrée, à laquelle Dieu, Fils de Dieu, s'était proportionné, parlait aux yeux un langage que sa langue, liée maintenant, devait plus tard faire entendre aux oreilles ; en sorte que, sans le secours des sons, à défaut de sa voix muette encore, il enseignait déjà, en s'adressant aux yeux. Car toute la victoire du Sauveur, cette victoire qui a vaincu le diable et le monde, fut conçue par l'humilité, et c'est par l'humilité qu'elle fut accomplie. Il commença sa carrière sous la persécution, et sous la persécution il la termina ; et dès le berceau la souf-

france ne manqua pas au doux enfant, pas plus que la douceur de l'enfant n'abandonna l'homme qui devait souffrir jusqu'à mourir; et cela parce que le Fils unique de Dieu voulait, au prix des abaissements de sa majesté divine, réaliser cette invention inouïe : — naître homme et pouvoir être mis à mort par les hommes.

Si donc le Dieu tout puissant a fait bonne notre cause de mauvaise et désespérée qu'elle était, et cela à la faveur de l'humilité, et si par là il a détruit la mort et l'auteur de la mort; par là, c'est-à-dire, en acceptant volontairement tous les maux qui lui vinrent de la part des persécuteurs, en obéissant à son Père, en souffrant les cruautés des bourreaux impitoyables et acharnés avec la plus serene douceur; ô combien devons-nous être humbles, combien devons-nous être patients, nous autres, qui, s'il nous arrive de rencontrer quelque chose à souffrir, nous ne souffrons jamais sans l'avoir mérité? En effet, « qui peut dire : Mon cœur est pur, je suis exempt de péché¹? » Et le bienheureux évangéliste Jean ajoute : « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous². » Qui est-ce qui se trouvera tellement exempt de faute, qu'il ne donne prise sur lui aux sévérités de la justice, ou qu'il n'ait des pardons à demander à la miséricorde? De là je conclus, mes bien-aimés, que l'esprit de la sagesse chrétienne ne consiste ni dans la faconde de la parole, ni dans la subtilité du raisonnement, ni dans la passion de la louange et de la gloire, mais qu'il est tout entier dans la véritable et volontaire humilité que le Seigneur Jésus-Christ a choisie pour lui-même et qu'il a enseignée de

¹ Prov., xx, 9. — ² Jean, I, 8.

toutes ses forces, dès le sein de sa mère, jusqu'au supplice de la croix. Car, lorsque ses disciples disputaient curieusement entre eux, comme le rapporte l'évangéliste, « ils s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Qui est le plus grand dans le royaume des cieux ? Jésus, appelant un petit enfant, le plaça au milieu d'eux, et il dit : Je vous le dis en vérité, si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Qui donc se fait petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux ¹. » Le Christ aime l'enfance, et il l'aime avec prédilection, au point qu'il a voulu s'approprier le corps et les inclinations d'un enfant. Le Christ aime l'enfance, la maîtresse de l'humilité, la règle de l'innocence, le modèle de la douceur. Le Christ aime l'enfance, c'est sur elle qu'il règle les mœurs de l'âge mûr, c'est à elle qu'il ramène les vieillards eux-mêmes ; et c'est ainsi qu'il rabaisse jusqu'aux proportions de l'enfance, et aux exemples qu'il nous a laissés, ceux qu'il élève au royaume éternel.

Mais afin que nous puissions bien comprendre comment est possible un aussi merveilleux changement, et par quelle transformation il nous faut passer pour revenir à la condition de l'enfant, que le bienheureux Paul nous l'apprenne lui-même et nous le dise : « Ne soyez point enfants par l'intelligence, mais soyez enfants et comme eux sans malice ². » Il ne s'agit donc pas de nous ramener aux amusements de l'enfance, ni à ses rudiments imparfaits, mais il nous faut tirer de là quelque chose qui soit de mise aussi pour les années sérieuses, tel que le passage rapide des émotions, le prompt retour à la paix. Qu'il n'y

¹ Luc, xxii, 24 ; Matth., xviii, 1. — ² I Cor., xiv, 20.

ait entre nous aucun souvenir de l'offense, ni désir de la distinction ; rien que l'égalité naturelle, l'amour de l'universelle concorde. Et c'est un grand bien de ne savoir nuire, et de ne rien entendre à la malignité ; car faire tort, rendre la pareille, et se renvoyer les injures, c'est la sagesse de ce monde ; mais ne rendre à personne le mal pour le mal, c'est de l'égalité d'âme ; cela n'appartient qu'à la simplicité de l'enfance chrétienne. Ainsi donc, nous amener à la ressemblance des petits enfants, telle est, mes bien-aimés, l'intention du mystère que nous célébrons par la fête d'aujourd'hui ; et tel est le modèle d'humilité que vous propose l'Enfant Sauveur que les Mages ont adoré, lui qui, pour montrer ce qu'il réservait en fait de gloire à ses imitateurs, a prédestiné aux palmes du martyre les enfants nouveau-nés au temps de sa naissance ; de telle sorte qu'étant nés à Bethléem, où le Christ était né, en vertu de cette confraternité des âges, ils fussent admis à la participation des souffrances.

Aimons donc l'humilité, et que toute arrogance et toute espèce de hauteur disparaissent d'entre les fidèles. Que chacun préfère les autres à soi, et personne ne songe uniquement à soi ; mais que, nous défendant de toute préoccupation personnelle, nous soyons pleins de prévenances les uns pour les autres ; en sorte que, les sentiments de bienveillance, débordant de tous les cœurs, le venin de l'envie ne laisse nulle part sa trace impure ; car, « quiconque s'élève sera abaissé, et qui s'abaisse sera élevé, » témoin le même Jésus-Christ notre Seigneur lui-même, qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint, toujours Dieu dans tous les siècles des siècles. Amen.

LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

ÉPITRE.

Mes Frères, la grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes, et elle nous a enseigné à renoncer à l'impiété et aux désirs du monde, pour vivre dans le siècle présent avec tempérance, justice et piété, dans l'attente de la béatitude que nous espérons, et de l'avènement glorieux du grand Dieu, Jésus-Christ, notre Sauveur, qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, de nous purifier, et de faire de nous un peuple particulièrement consacré à son service et appliqué à la pratique des bonnes œuvres. Prêchez ces vérités et exhortez à les croire, par Jésus-Christ notre Seigneur. (Sinat Paul à Tite, ch. II, v. 11 à 15.)

HOMÉLIE DE SAINT JÉRÔME.

« La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous. » Ainsi il n'y a plus de différence entre l'homme

libre et l'esclave, entre le grec et le barbare, entre le circoncis et l'incirconcis, entre l'homme et la femme; mais tous nous ne faisons plus qu'un en Jésus-Christ, tous nous sommes appelés au royaume de Dieu, et destinés après nos offenses à entrer en réconciliation avec lui, non par nos mérites, mais par la grâce du Sauveur. Soit qu'il s'agisse ici de la grâce vivante et subsistante, c'est-à-dire, du Christ lui-même, soit qu'il soit question de la grâce proprement dite du Christ, Dieu Sauveur, toujours est-il que nous sommes sauvés indépendamment de nos mérites, selon cette expression du Psalmiste : « Vous les sauverez, Seigneur, gratuitement ¹. » Cette grâce a éclairé tous les hommes, afin de nous apprendre à mépriser l'impiété et tous les désirs du siècle, et à vivre au milieu du monde dans l'innocence, la justice et la piété. Or, renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, est-ce confesser Dieu des lèvres et le renier par ses œuvres? Non, évidemment, c'est le contraire. Cet amour du siècle désigne tout ce qui nous est suggéré par le prince de ce monde; or, ces désirs, qui viennent du siècle, passeront avec lui comme la fumée. Pour nous, au contraire, si nous vivons dans le Christ, c'est-à-dire ne péchant ni dans notre corps ni dans notre âme, nous vivons aussi pieusement pour le monde, et de cette piété qui attend la fin de sa bienheureuse espérance et l'avènement de la gloire de notre grand Dieu, de notre Sauveur Jésus-Christ.

« Prêchez ces vérités, et exhortez à les croire par Jésus-Christ notre Seigneur. » Saint Paul recommande à son disciple de parler, d'exhorter et de reprendre avec pleine autorité. Parler, c'est instruire; exhorter, c'est encou-

¹ Ps. LV.

rager et en même temps consoler; c'est ainsi qu'il console les Corinthiens, leur disant : « Nous vous en conjurons au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu¹. » Il s'humilie et s'abaisse pour gagner ceux qu'il console. Enfin, l'Apôtre ordonne à son disciple de reprendre, parce que celui qui méprise la voix qui console et encourage ne mérite plus que d'entendre les reproches.

(Trad. de C. P.)

ÉVANGILE.

En ce temps-là, quand le huitième jour fut venu, où l'enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de *Jésus*, comme l'ange le lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. (Saint Luc, ch. viii.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Un nom lui a été donné au-dessus de tous les noms, » dit l'apôtre saint Paul, dans son épître aux Philippiciens. Lequel? celui de Jésus, de Christ, de Sauveur? Dites-le-moi? Commençons par établir un principe fondé sur le témoignage des divins oracles et incontestable. Vous-mêmes, apprenez-le-moi; quel nom croyez-vous être au-dessus de tous les noms? Nous n'avons point ici de discus-

sion à ouvrir avec les infidèles ; point d'étrangers dans cette assemblée, nous pouvons donc nous expliquer franchement au sein de la famille. Comment donc entendez-vous ce mot de l'Apôtre ? Est-ce parce qu'il a été nommé Jésus ? Mais, avant lui, le fils de Navé se nommait de même ; les mots Josué et Jésus sont synonymes. Christ ? Mais ce nom est commun aux rois ainsi qu'aux prophètes ; Saül, tout réprouvé qu'il est du Seigneur, est appelé Christ. L'oïnt du Seigneur ? Sauveur ? D'autres avaient obtenu cette qualification. Interrogeons l'Écriture. Ce qu'elle appelle le nom de Dieu, c'est sa gloire, celle qui résulte des miracles de la Toute-Puissance. Le prophète demande : « Où est celui qui a mis au milieu de son peuple son Esprit-Saint ; qui, se tenant à la droite de Moïse, les a conduits par le bras de sa majesté, qui a divisé les flots devant eux, pour s'acquérir un nom éternel ? » N'est-ce pas en effet, même dans notre langage journalier, la gloire des œuvres qui fait l'illustration du nom ? Que saint Paul paraisse donc à notre place, et qu'il explique cette gloire ? Le Seigneur, dit-il, l'a élevé par dessus toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, « afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur est dans la gloire de son Père. » Et pourquoi ? Saint Paul sera son propre commentateur. Parce que « ayant la forme et la nature de Dieu, et n'ayant point à craindre que ce fût de sa part une usurpation de s'égalier à Dieu, il s'est néanmoins anéanti lui-même, en prenant la forme et la nature d'un serviteur, en se rabaissant lui-même jusqu'à subir la mort, et la mort de la croix. » Son dévouement volontaire méritait une récompense. Ses souffrances ont fait

son titre de gloire. Les hommages de l'univers, voilà le prix que Dieu a mis aux humiliations de sa Passion. Avant sa Passion, son nom fut inconnu sur la terre; grâce à sa Passion, l'univers est à ses pieds.

Jésus-Christ a divers noms dans l'Écriture; nous l'y voyons appelé: « Voie, Porte, Pierre, Fondement, Racine, Pasteur et Brebis, Vie et Lumière, Verbe et Lumière, Epoux et Seigneur; » toutes désignations symboliques qui marquent ses rapports avec son Église. Voie! c'est par lui que nous devons marcher pour aller à son Père. Porte! par Jésus-Christ seul, nous pouvons entrer dans son royaume. Pierre! image de la fermeté inébranlable de la foi donnée à son Église. Fondement! c'est sur lui que repose tout l'édifice. Racine! nous ne portons que par lui les fruits de la vie éternelle. Pasteur! c'est lui qui pourvoit à notre nourriture. Brebis! il s'est immolé pour notre salut, comme une victime de propitiation. Vie! parce qu'il nous a retirés des ombres de la mort. Lumière! parce qu'il a dissipé nos ténèbres. Verbe! comme étant engendré de Dieu son Père, chef du corps dont nous sommes membres. Epoux! parce qu'il a uni son Église à sa personne par une alliance indissoluble. Seigneur! parce que nous sommes ses serviteurs. Ces désignations humaines n'altèrent en rien l'idée que nous devons avoir de sa divinité, parce que sa divine essence reste toujours supérieure à toutes les conceptions de nos intelligences bornées, et que sa majesté est ineffable, sa sagesse sans bornes, ses jugements et ses voies impénétrables. Il a fallu emprunter ces expressions, parce que nous n'en avons pas d'autres dans le langage humain, pour rendre cette divine nature qui échappe à toutes les expressions. Elle-même n'a pas dédaigné d'employer des images et des comparaisons hu-

maines, en parlant d'elle-même, afin de s'accommoder à notre faible portée. Par exemple, en nous racontant sa merveilleuse transfiguration, le saint évangéliste nous dit : « Son visage devint resplendissant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige ; et les disciples tombèrent contre terre. » Pourquoi ces similitudes avec le soleil et la neige ? C'est que l'imagination ne conçoit rien de plus brillant que cet astre, rien de plus blanc que la neige. Mais tous les jours ils voyaient le soleil et la neige, et n'en étaient pas éblouis jusqu'à être renversés par terre ; c'est que l'éclat dont le visage et les vêtements de leur maître parurent empreints était si vif, si fort supérieur à toutes les clartés du soleil, à la blancheur de la neige, si extraordinaire en un mot, que, pour l'exprimer, il leur a fallu se servir des termes les plus capables d'en approcher, et que malgré toute la bassesse de ce langage, ils n'en avaient pas d'autres pour l'employer.

DISCOURS DE SAINT BERNARD.

Vous venez d'entendre dans ce court Evangile, mes Frères, le récit d'un grand mystère d'amour. C'est bien là le Verbe anéanti sur la terre par ordre de Dieu. Déjà souverainement abaissé, rien qu'en prenant notre chair, combien plus depuis qu'il l'a soumise au joug de la circoncision. Déjà descendu un peu au-dessous des anges, par son union avec la nature humaine, le Fils de Dieu veut encore s'humilier davantage en acceptant ce remède établi contre la corruption de notre nature. Quel plus puissant modèle

de foi ? Quel plus remarquable exemple d'humilité ! Qu'avez-vous besoin de la Circoncision, vous qui étiez exempt de tout péché et de toute souillure ? Que vous n'avez jamais commis de péché, votre vie le prouve ; que vous n'avez contracté aucune souillure, la divinité de votre Père, la virginité de votre mère, en sont le plus sûr garant. Vous êtes le souverain prêtre dont les prophètes ont dit qu'il serait exempt de toute corruption, et du côté de son père, et du côté de sa mère. Et, en effet, ô mon Sauveur ! vous avez dans l'éternité un père qui est Dieu, et par conséquent impeccable ; vous avez dans le temps une mère qui est vierge ; or, la pureté peut-elle enfanter la corruption ? Et cependant, vous divin enfant, vous êtes circoncis, vous, l'agneau sans tache ! Vous n'en aviez nul besoin, et vous voulez vous soumettre à la loi ! Oui, Jésus-Christ, veut recevoir le pansement de blessures qu'il n'avait pas reçues. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'agirait la perversité humaine dans l'emportement de son vain orgueil ! Nous rougissons du remède qui doit guérir nos blessures, et nous nous glorifions des blessures elles-mêmes. Celui que personne ne peut accuser de péché, accepte sans nécessité le remède du péché, et un remède violent et blessant pour la pudeur ; il ne repousse pas ce couteau qui doit retrancher la souillure du péché ! Et nous, mes Frères, nous que l'horreur de nos fautes ne peut faire rougir, mettant le comble à notre folie, nous rougissons de faire pénitence ! Autant nous sommes faciles, quand il s'agit de nous exposer aux blessures, autant nous montrons de répugnance à nous appliquer le remède ! Celui qui n'a point commis le péché ne refuse pas de passer pour pécheur, et nous, nous voulons l'être et ne point passer pour tels ! Celui qui se porte bien, que dis-je ? le médecin lui-même, a besoin

de remède, et le malade voudrait s'y soustraire ! Quel homme, ayant la conscience, non pas d'un si grand privilège, mais seulement de son innocence, eût voulu, en pareille circonstance, souffrir patiemment le fer de la circoncision ? Et Jésus-Christ souffre de payer une dette qu'il n'a point contractée, lui qui était venu, non pour prendre nos péchés, mais pour les guérir !

« Quand le huitième jour fut venu, où l'enfant devait être circoncis, » admirable et merveilleux mystère ! l'enfant est circoncis et appelé Jésus ! Quel rapport y a-t-il entre ces deux circonstances ? La circoncision semble convenir bien plus à un homme qu'à un rédempteur. Un sauveur peut soumettre les autres à la circoncision, mais s'y soumettre lui-même ! Ah ! reconnaissez le médiateur entre Dieu et les hommes ! Dès sa naissance, il unit dans sa personne ce qu'il y a de plus humain à ce qu'il y a de plus divin ; il associe la bassesse à la grandeur ; il naît d'une femme, mais dont la maternité ne peut détruire la fleur de la virginité ; ils' enveloppe de langes, mais ces langes sont honorés par les concerts mêmes des esprits célestes ; il se cache dans une crèche, mais un astre du ciel vient le trahir. Ainsi, la circoncision prouve son humanité ; mais ce nom de Jésus, au-dessus de tout nom, révèle la gloire de sa majesté. Circoncis comme véritable fils d'Abraham, il reçoit, comme vrai Fils de Dieu, le nom de Jésus. Bien différent de ceux qui ont reçu avant lui ce saint nom, mon divin Jésus ne doit pas le porter en vain. Ce grand nom n'est plus un symbole, c'est une vérité ; l'Évangile atteste qu'il lui a été imposé par le ciel lui-même, par « l'Ange du Seigneur, et avant même qu'il ne fût conçu. » Méditez bien la profondeur de cette parole. Aussitôt après sa naissance, l'enfant reçut des hommes le

nom de Jésus que l'Ange lui avait donné avant sa conception. Il fut en effet le Sauveur des anges et des hommes; des hommes, dès le moment de l'Incarnation; des anges, au premier temps de la création. « Il fut appelé Jésus. » Deux ou trois témoins suffisent pour un bon témoignage; ainsi, le Verbe dont le prophète nous annonce l'auéantisement, nous est révélé plus clairement dans l'Évangile, qui le désigne sous le nom de « Verbe fait chair. » Tout ce symbole est pour notre enseignement. Jésus-Christ, en effet, n'avait besoin ni du témoignage des hommes ni de celui des anges; « tout cela était pour les élus, » dit l'Écriture.... Et nous aussi, mes Frères, nous devons nous soumettre à la Circoncision, et recevoir ainsi un nom de salut, pour ne point paraître aux yeux des hommes avoir usurpé le nom de notre Dieu. Sans doute, il ne s'agit plus d'une circoncision littérale, mais d'une circoncision véritable et toute spirituelle; elle doit porter non sur une partie de nous-mêmes, mais sur le corps tout entier... Quoiqu'en effet nous éprouvions par certains côtés, de la part de Satan, des impressions plus fortes qu'il faut retrancher, on peut dire cependant que toute notre chair est exposée à la concupiscence. De la plante des pieds jusqu'à la tête, tout en nous est malade, et il n'est pas une seule partie de nous-mêmes qui ne soit souillée d'un noir venin. De même que le peuple de Dieu, dans l'enfance de la foi et de l'amour, s'est soumis à ce léger retranchement imposé par la circoncision, ainsi, dans la maturité de la perfection, il faut qu'il soit purifié totalement par le baptême qui est comme une circoncision sur l'homme tout entier. C'est ainsi que le Sauveur, circoncis huit jours après sa naissance, n'est crucifié qu'à l'âge de trente-trois ans, quand son corps a pris tout le développement nécessaire pour subir un si

grand supplice. Associés, selon la parole de l'apôtre, à la mort de Jésus-Christ, observons les saints enseignements qu'il nous a donnés dans cette dernière circonstance de sa circoncision.

(Trad. de C. P.)

LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Lecture du prophète Isaïe.

Lève-toi, Jérusalem, ouvre les yeux à la lumière, car elle s'avance, et la gloire du Seigneur va briller sur toi. Les ténèbres couvrent la terre, la nuit enveloppe les peuples, mais le Seigneur se lèvera sur toi, et sa gloire luira sur ton enceinte. Les nations et les rois marcheront à ta lumière. Lève les yeux et porte les regards autour de toi, cette foule de peuples s'avance vers toi, tes fils viendront de loin, tes filles s'élèveront à tes côtés. A la vue de cette multitude, tu seras dans l'étonnement; ton cœur sera inondé de délices, quand tu verras venir à toi les nombreuses contrées de la mer et la force des nations. A tes portes paraîtront les dromadaires de Madian et d'Epha. Les habitants de Saba viendront t'offrir l'or et l'encens et publier les louanges du Seigneur. (Isaïe, ch. LX, v. 1 à 6.)

DISCOURS DE SAINT JÉRÔME.

« Lève-toi, Jérusalem, ouvre les yeux à la lumière. » Ces paroles, mes Frères, doivent s'entendre de l'Eglise de

Jésus-Christ. L'Eglise formée primitivement du seul peuple juif a transmis aux gentils, par l'intermédiaire des apôtres, la lumière qui s'était levée sur elle. « Lève-toi, Jérusalem, ouvre les yeux à la lumière ! » C'est comme s'il disait : O Jérusalem tombée au rang des incrédules, lève-toi au rang des fidèles ! toi qui as succombé avec la synagogue, lève-toi avec l'Eglise ! et, une fois relevée de ta chute, ouvre les yeux à la lumière, afin de sortir pour jamais des ténèbres de l'erreur ; car il luit enfin ce céleste flambeau annoncé par les prophètes, et que tu attendais depuis si longtemps. « La gloire du Seigneur qui couvrait autrefois le temple et le sanctuaire s'est enfin levée sur toi. On raconte de toi, ô cité de Dieu, des choses merveilleuses¹. Voici que les ténèbres vont couvrir la terre, et une nuée épaisse environnera toutes les nations... Mais sur toi s'élèvera le Seigneur, ce soleil de justice, et sa gloire t'éclairera de ses rayons, » selon cette parole de l'évangéliste : « Et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, et il a habité parmi nous, plein de gloire et de vérité². Et les nations marcheront à la lumière de son flambeau. » Et, en effet, nous marchons tous à la lueur de cette lumière apportée par les apôtres ; elle éclaire désormais tout le monde, et les ténèbres ne sauraient l'atteindre. « Les rois ont salué l'éclat de tes premiers rayons, » ô Eglise de Jésus-Christ, dès le jour même où tu as pris naissance dans le sein du Sauveur.— Ces paroles ont eu leur accomplissement mystique et littéral. Des rois, dont le cœur est entre les mains de Dieu, des rois, « dans le cœur desquels le péché n'avait pas fondé son empire³, » marchant à la lumière de l'Eglise naissante,

¹ Ps. LXXXVI, 2. — ² Jean, I, 14. — ³ Prov. XXI.

ou plutôt de Celui qui venait de naître dans l'Eglise, « sont venus se mettre sous l'étendard de la foi du Christ, seul vrai roi ¹. » Et ce miracle, nous le voyons encore s'accomplir tous les jours. Depuis que les ténèbres de l'idolâtrie sont dissipées, et que la rage des persécuteurs est complètement éteinte, nous avons vu les chefs de l'empire romain passer à la foi et sous le joug pacifique de Jésus-Christ..... « Lève les yeux autour de toi et contemple. » Vous voyez encore dans ces paroles l'Eglise de Jésus-Christ formée par les apôtres au milieu de Sion. Les Actes, en effet, nous apprennent que des hommes religieux étaient venus à Jérusalem de toutes les parties du monde et qu'ils avaient reçu la parole de Dieu, et que cette parole était annoncée par toutes les bouches et dans toutes les langues que tous parlaient et comprenaient. « Lève les yeux autour de toi. » C'est ce que disait aussi le Seigneur à ses apôtres.... « Levez les yeux, et voyez les champs qui blanchissent déjà pour la moisson ². » C'est de Sion et non du Sina que doit sortir la loi; le Verbe du Seigneur nous viendra de Jérusalem. « Lève les yeux, et vois ces enfants assemblés qui viennent des extrémités du monde. » Un autre prophète avait dit aussi : « Réjouis-toi, ô fille de Sion, lève la voix, fille de Jérusalem, voici que je viens, et j'habiterai au milieu de toi, dit le Seigneur ³. Une multitude de nations viendra vers le Seigneur; elles seront mon peuple, et je serai leur Dieu ⁴. » Et nous, en effet, ne sommes-nous pas ces enfants venus de loin, étrangers au testament de Dieu et à ses divines promesses, sans espérance et sans Dieu au milieu du monde? Mais que nous dit l'Apôtre : « Vous qui étiez si

¹ Rom., VI. — ² Jean, IV, 35 — ³ Soph., III, 15. — ⁴ Zach., II, 11.

loin, maintenant vous êtes rapprochés ¹. Et tes filles s'élèveront à tes côtés.» C'est-à-dire les âmes allaitées en Jésus-Christ dans ce baptême des enfants dont saint Pierre a dit : « Comme des enfants qui viennent de naître, recherchez ardemment le lait spirituel ². » C'est à ces enfants ainsi allaités que l'apôtre saint Paul disait : « Mes petits enfants, que de nouveau j'enfante jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vos cœurs ³; » et ailleurs : « Comme une nourrice réchauffe ses enfants, ainsi dans notre amour nous voulons non-seulement vous donner l'exemple de Jésus-Christ, mais vous donner avec lui notre vie elle-même ⁴. »

« A la vue de cette multitude, tu seras dans l'étonnement; ton cœur sera inondé de délices, quand tu verras venir à toi les nombreuses contrées de la mer et la force des nations. » Quand, en levant les yeux, tu verras de loin tes fils et tes filles venir à toi, assez forts pour marcher et accourir d'eux-mêmes, ou portés sur les épaules des Saints, alors tu seras dans l'allégresse! Comme un fleuve qui déborde tout-à-coup en impétueux torrents, ainsi, dans l'étonnement et la surprise de l'admiration, ton cœur se dilatera, à l'exemple de celui de l'Apôtre : « Mon visage, ô Corinthiens, est sans cesse tourné vers vous!..... Dilatez vos cœurs ⁵, » de peur que vous ne puissiez, à cause de leur étroitesse, recevoir, comme votre hôte, le Christ qui nous dit dans l'Évangile : « Mon père et moi nous viendrons et nous fixerons en vous notre demeure ⁶!..... » N'est-ce pas un grand sujet de joie pour l'Église de voir affluer vers elle les nombreuses contrées

¹ Éph., II, 13. — ² Pierre, II, 2. — ³ Gal., IV, 19. — ⁴ Thess., VII, 8. — ⁵ II Cor., VI, 11. — ⁶ Jean, XIV, 23.

de la mer, les richesses et la force des nations; en sorte que tout ce que le siècle et le monde renferment est devenu sien, et que renforcée par la foi des nations, elle peut dire avec bonheur : « Je puis tout en Celui qui me fortifie, » en Jésus-Christ ! « A tes portes paraîtront les dromadaires de Madian et d'Epha. » Ainsi, après les richesses de la mer et la force des nations, viennent en foule les caravanes de Madian et d'Epha..... Par ce dénombrement de nations barbares plus connues et plus voisines d'Israël, le prophète annonce la conversion du monde entier..... Les caravanes de Madian et d'Epha affranchies des chaînes du péché, répandant leurs âmes devant Dieu, accableront Jérusalem de leurs présents ; toutes viendront des régions de l'esclavage et, converties à la vraie religion, elles viendront apportant l'or de leur foi et l'encens de leur sacrifice. Que dis-je ? Elles ne se contenteront pas de l'offrande de leur propre salut, elles s'efforceront, dans la ferveur de leur zèle, d'annoncer le Sauveur aux autres nations..... C'est d'elles que Jésus-Christ disait à ses disciples : « Allez vers les brebis perdues de la maison d'Israël..... » et ailleurs : « Mes brebis entendent ma voix ¹. » C'est d'elles que disait surtout le prophète Ezéchiel : « Je chercherai mes brebis ; et je les visiterai comme le pasteur son troupeau. » Voici ce que dit le Seigneur : « Je chercherai la brebis perdue, je ramènerai celle qui est égarée ; j'attacherai celle dont les forces sont brisées ; je fortifierai l'infirme ; je garderai la forte, et je les conduirai toutes avec sagesse dans de fertiles pâturages ². » Pour nous faire connaître sa pensée, il ajoute : « Et elles sauront que je suis le Seigneur leur Dieu, et

¹ Matth., x, 16. ; Jean, x, 31. — ² Ézéch., xxxiv, 2.

qu'elles sont mon peuple, elles de la maison d'Israël, dit le Seigneur. Et vous tous, vous serez mes brebis, les brebis de mon troupeau, et moi je serai le Seigneur votre Dieu¹. » Ainsi soit-il. *(Trad. de C. P.)*

ÉVANGILE.

Jésus étant né à Bethléem, ville de Juda, aux jours du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem et demandèrent : Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. A cette nouvelle, le roi Hérode se troubla, et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et, ayant rassemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il leur demanda où devait naître le Christ. Ils lui répondirent : A Bethléem, ville de Juda, selon ce qui a été dit par le prophète : « Et toi, Bethléem, ville de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui doit gouverner mon peuple d'Israël. » Alors Hérode prit les Mages en particulier, s'enquit d'eux avec soin du temps auquel l'étoile leur était apparue, et, les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que moi-même j'aie aussi l'adorer. Après avoir entendu ces paroles du roi, ils partirent ; et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, se montrant de nouveau,

¹ Ézéch., **XXVII**, 28.

allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une grande joie, et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère; et, se prosternant, ils l'adorèrent. Puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe; et ayant reçu en songe un ordre du ciel de ne point aller retrouver le roi Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin. (S. Matth., ch. II, v. 1 à 12.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Jésus étant né à Bethléem, ville de Juda, aux jours du roi Hérode, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem. »

Les Mages suivent la lumière d'une étoile, et les Juifs refusent de croire à tant de prophètes qui avaient annoncé la naissance du Fils de Dieu ! Pourquoi l'Evangile nous marque-t-il avec tant de soin le temps et le lieu de cette histoire ? « A Bethléem, est-il dit, et aux jours du roi Hérode. » Qu'importent ici le titre et la dignité ? Mais c'est pour distinguer cet Hérode de celui qui fit mourir saint Jean ; celui-ci était tétrarque et non pas roi. Il rapporte le lieu et le temps pour nous faire souvenir des anciennes prophéties, dont l'une du prophète Michée : « Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les cités de Juda ; » et l'autre du patriarche Jacob, qui exprime le temps et signale une des circonstances les plus remarquables de l'arrivée du Messie, et qui dit : « Le scep-

tre ne sera jamais ôté à Juda, et de sa postérité sortiront les princes, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et il sera l'attente des nations. » Mais il faut voir comment les Mages ont pu concevoir un tel dessein et qui les a portés à l'exécuter, car je ne puis croire que leur foi ait été l'œuvre d'une étoile, mais bien de Dieu qui agissait dans leurs âmes, comme autrefois sur l'esprit du roi Cyrus, pour le disposer à délivrer le peuple juif; et Dieu, par cette opération secrète, ne lui ôta pas son libre arbitre. De même encore lorsqu'il appela Paul d'en haut, il voulut manifester tout ensemble sa grâce et la docilité du grand Apôtre.

Mais pourquoi Dieu ne fait-il pas cette révélation à tous les Mages? C'est que tous n'y auraient pas cru; ceux-ci étaient mieux disposés. C'est ainsi que bien des peuples périrent, et Dieu n'envoya son Prophète qu'aux seuls Nivites: il y avait aussi deux larrons sur la croix, et un seul cependant trouva le salut.

Admirez donc la vertu des Mages! Non-seulement ils viennent de loin, mais voyez comme ils agissent vis-à-vis d'Hérode avec assurance et simplicité. Pour empêcher d'abord qu'il ne les prenne pour des espions, ils déclarent librement le pays lointain d'où ils viennent, quel a été leur guide durant le voyage, et, sans rien dissimuler, ils disent hautement: « Où est le roi des Juifs nouvellement né? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. »

Ils ne craignent ni la colère du peuple ni la tyrannie du roi. C'est ce qui me fait croire que, de retour dans leur pays, ils se firent les prédicateurs de la vérité! car après avoir parlé si hardiment à un peuple étranger, que ne devaient-ils pas faire dans leur propre patrie, eux qui

avaient reçu l'avertissement de l'ange et le témoignage du Prophète !

« Ce que le roi Hérode ayant entendu, il en fut troublé, et avec lui toute la ville de Jérusalem. »

Hérode pouvait raisonnablement craindre pour lui, parce qu'il était roi, et aussi pour ses enfants ; mais quel sujet de crainte pouvait avoir le peuple, puisque le prophète lui avait prédit, si longtemps auparavant, que ce Christ serait son sauveur, son bienfaiteur et son libérateur ? Pourquoi se troubler ? N'était-ce pas un reste de cette ancienne corruption, de cet esprit qui l'avait poussé tant de fois à se détourner de Dieu, lors même qu'il le comblait de biens ; de cet esprit qui lui faisait regretter la servitude honteuse de l'Égypte, dans le temps même où il jouissait d'une si glorieuse liberté ?

Mais, je vous prie, considérez avec quelle exactitude les prophètes avaient tout prédit ; car Isaïe avait prophétisé tout cela longtemps auparavant lorsqu'il disait : « Un enfant nous est né, et un fils nous a été donné. » Cependant, malgré leur trouble, les Juifs ne s'informent point de cette merveille qu'on leur annonce, ils ne suivent point les Mages, ils ne témoignent pas la moindre curiosité ; ils se montrent ainsi turbulents et opiniâtres à l'excès, et en même temps d'une prodigieuse insouciance. Ils devaient tenir, au contraire, à grand honneur la naissance de ce nouveau roi, qui se faisait déjà respecter des Perses, et sous le règne duquel ils pouvaient se promettre de se rendre les maîtres du monde. Un commencement si heureux ne pouvait présager que des suites glorieuses et un règne de splendeur.

Ils ne considéraient point que, naguère encore, ils étaient assujétis à la domination persane, et qu'ainsi,

quand même ils n'auraient pas été instruits par les prophètes des choses de l'avenir et des grandes destinées du nouveau roi, il semble qu'ils auraient pu se reposer sur des conjectures par la seule considération des choses présentes, et se dire en eux-mêmes : Si les Perses, nos ennemis, tremblent déjà et craignent si fort notre roi lorsqu'il ne fait que de naître, combien ne le craindront-ils pas davantage quand il sera grand ? Quelle puissance, quelle gloire égalera la nôtre ? Mais rien ne les peut toucher, tant ils sont plongés dans l'assoupissement de leur indifférence, et dans la malignité de leur envie.

Travaillons donc sérieusement, mes Frères, à réprimer ces deux vices, l'envie et la torpeur ; celui qui les veut combattre doit être tout de feu. C'est pourquoi Jésus-Christ disait : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désirai-je sinon qu'il s'allume. » C'est aussi pour cela que le Saint-Esprit parut sous l'apparence du feu ; et cependant nous sommes devenus plus froids que la cendre, plus insensibles que les morts ! quoique nous ayons devant les yeux l'exemple du bienheureux apôtre Paul qui prend son vol par les cieux, et par-dessus le ciel des cieux, et qui, plus ardent que la flamme, surmonte tous les obstacles, défilant le ciel et l'enfer, les choses présentes et les choses futures, et ce qui est, et ce qui n'est pas ! Que ce modèle vous semble au-dessus de vos forces, c'est déjà un prétexte de votre langueur ; car qu'est-ce que saint Paul a eu plus que vous qui vous fasse croire à l'impossibilité de l'imiter ? Mais pour ne point élever là-dessus de contestation, laissons saint Paul et considérons les premiers chrétiens, ces hommes qui avaient renoncé aux richesses et aux propriétés, aux soucis et à toutes les occupations du siècle, qui s'étaient consacrés

tout entiers à Dieu, s'occupant sans cesse, et le jour et la nuit, à écouter et à méditer l'enseignement de la parole. Car telle est la nature de ce feu spirituel ; il ne laisse aucune trace de la convoitise des choses du siècle, mais il la transforme en un autre amour. Ainsi, l'homme cupide auparavant, épris de l'amour du siècle, quand il est transformé, qu'il faille encourir la ruine, mépriser la volupté et la gloire, qu'il faille même livrer sa propre vie, il fera tous ces sacrifices avec la plus grande facilité ; car l'ardeur de ce feu spirituel, quand elle est entrée dans une âme, en chasse toute langueur : elle soulève celui qu'elle pénètre, elle lui donne des ailes, en sorte que, semblable à l'aigle, il méprise tout ce qui tombe sous son regard. Celui qui est soumis à l'action de ce feu divin n'a pas de peine ensuite à persévérer dans la pratique continuelle de la componction ; il verse des torrents de larmes, et ses larmes sont la source d'interminables voluptés. Il n'est rien, en effet, de plus propre que ces saintes larmes à nous unir étroitement à Dieu, et à cimenter notre union par une cohésion plus intime. Qu'un tel homme habite au sein des villes, comme s'il vivait au désert, sur les montagnes ou dans les cavernes, il ne regarde rien des choses présentes, il pleure avec attendrissement sans se rassasier jamais ; il a des larmes pour lui-même et pour les péchés de ses frères. Aussi ceux-là, le Christ les proclame heureux entre tous ; « Bienheureux ceux qui pleurent ¹, » a-t-il dit.

Mais comment donc saint Paul a-t-il pu dire, au contraire, « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ? » C'est pour nous faire comprendre combien ces larmes

¹ Matth., v, 5.

sont douces et combien elles ont en elles-mêmes de consolation, de volupté. Car comme la joie du monde a pour compagne la tristesse, de même aussi ces larmes, selon Dieu, sont une source de joie intarissable et perdurable.

C'est ainsi qu'une fois embrasée de ce feu divin, la courtisane de l'Évangile surpassa les vierges elles-mêmes par l'éclat de sa pureté. Quand le feu de la pénitence l'eut purifiée, l'amour du Christ s'empara de son âme. Livrée à la violence de ses transports, les cheveux en désordre et flottants, elle va se jeter à ses pieds, elle les arrose de ses larmes, les essuie de ses cheveux, et répand son parfum sur ses pieds sacrés. Et ce n'était là que les effets extérieurs de l'amour divin; que devait-il donc se passer dans le sanctuaire de l'âme? quels devaient être les transports intérieurs! quelles ardeurs, que Dieu seul voyait! Aussi il n'est pas un de nous qui, entendant cette histoire, ne félicite celle qui en fut la sainte héroïne, et ne se réjouisse à son sujet, et ne l'absolve de tout reproche.

Que si nous-mêmes, malgré notre malice, nous portons ce jugement, considérez quelles grâces elle a dû recevoir de Dieu, dont la bonté est infinie? Combien elle a recueilli de fruits de sa pénitence, avant même que Dieu l'eût comblée de ses derniers dons et de ses plus insignes faveurs! car comme l'air devient plus pur après une grande pluie, de même à cette effusion de larmes succèdent la tranquillité de l'âme et la sérénité, et les nuages des péchés sont mis en fuite. Et de même que nous avons été purifiés une première fois par l'eau et par l'Esprit, ainsi nous sommes encore purifiés par les larmes et par la confession, pourvu toutefois que nous n'agissions ni par ostentation, ni par ambition de la louange humaine; car des

larmes hypocrites qu'on donnerait aux considérations de la vanité seraient bien plus criminelles que le mensonge du fard et des couleurs sous lesquels on se déguise.

Pour moi, je veux des larmes qui viennent non de l'hypocrisie, mais de la componction de l'âme ; des larmes que l'on répande en secret dans le lieu le plus retiré de sa maison, et loin de la vue des hommes ; des larmes qui coulent paisiblement et sans bruit, et qui, sortant du fond du cœur, naissent de la douleur et de la tristesse, en présence de Dieu seul. Telles étaient les larmes d'Anne, la mère de Samuel, dont l'Écriture a dit : « Qu'elle remuait les lèvres, sans qu'on entendît sa voix¹. » Mais ses larmes seules parlaient ; elles avaient une voix plus éclatante que la trompette. Aussi Dieu lui accorda la fécondité, et d'une terre aride et rocailleuse il fit un champ fertile.

Par ces larmes vous imiterez encore votre Seigneur et votre Dieu, car lui-même il a pleuré, et sur Lazare mort et sur la ville de Jérusalem, et, au sujet du traître Juda, il fut troublé jusque dans son âme. Souvent on le vit pleurer ; mais il ne lui arriva jamais de rire, pas même de sourire ; du moins aucun des évangélistes ne l'a raconté. Saint Paul aussi pleura ; il pleura nuit et jour pendant trois ans, et c'est lui et d'autres avec lui qui le rapportent. Qu'il ait ri, lui-même ne le dit pas, ni pas un des saints ne l'a dit de lui, ni même d'aucun des apôtres ; l'Écriture seulement raconte de Sara qu'il lui arriva de rire, et ce fut à cette occasion qu'elle fut réprimandée ; cela est dit aussi de l'un des fils de Noé, et en même temps, de libre qu'il était, il s'entendit condamner à l'esclavage. Or, je ne dis pas cela pour condamner absolument toute

¹ I Rois, I, 13.

espèce de rire, mais pour retrancher la dissolution et l'intempérance.

Quel sujet avez-vous, dites-moi, de vous tant réjouir et de vous abandonner à ces éclats joyeux, vous qui êtes si redevables encore à la justice divine, vous qui devez comparaître devant un tribunal terrible, et rendre un compte exact de tout ce que vous avez fait en cette vie ? Car nous ne répondrons pas seulement des actions volontaires, mais encore de celles qui ne le sont pas. « Si quelqu'un, dit Jésus-Christ, me renonce devant les hommes, je le renoncerai devant mon Père qui est dans les cieux ¹. » Ainsi ce renoncement, fût-il involontaire, on n'évitera pas la peine.

Nous serons punis pour les péchés que nous connaissons et aussi pour les péchés que nous ignorons. « Je ne me sens coupable de rien ; mais cela ne me justifie point ², » dit saint Paul ; et il montre encore que l'ignorance n'excuse point, lorsqu'il dit des Juifs : « Je puis leur rendre ce témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais leur zèle n'est point selon la science ³, » ce qui néanmoins ne suffit pas pour les excuser.

Ecrivant aussi aux Corinthiens, il disait : « Je crains que, comme le serpent séduisit Eve par son astuce, ainsi vos pensées ne se corrompent et ne s'éloignent de la simplicité qui est dans le Christ ⁴. » Comment donc, vous qui devez rendre compte de tant d'actions coupables, de crimes si grands, vous vous amusez à rire, vous perdez le temps à des jeux d'esprit, à des bouffonneries, et vous pouvez vous abandonner à la volupté ? Mais que gagnerai-je, direz-vous, quand je pleurerai au lieu de rire ? Vous y

¹ Matth., x, 35. — ² I Cor., iv, 4. — ³ Rom., x, 2. — ⁴ II Cor., xi, 3.

gagnerez infiniment, et plus que je ne puis dire ! Devant la justice du siècle, pleurez tant qu'il vous plaira, vous n'échapperez point au supplice dès que l'arrêt de votre condamnation est rendu. Mais ici, pourvu seulement que vous gémissiez, vos soupirs feront révoquer votre sentence, et vous obtiendront miséricorde. C'est pour cela que Jésus-Christ nous a si souvent recommandé les larmes, et qu'il proclame heureux ceux qui pleurent, déclarant hautement malheur à ceux qui rient.

Nous ne sommes point dans un théâtre qui admette le rire ; et c'est pourquoi nous ne venons point dans nos assemblées pour nous y abandonner à des accès de gaieté bruyante ; nous y venons, au contraire, pour gémir ensemble et pour obtenir, au prix des gémissements de cette sorte, l'héritage d'un royaume. Mais vous, quand vous êtes debout devant l'empereur, vous n'osez pas même sourire, et lorsque vous avez à demeure parmi vous le Seigneur des anges lui-même, vous ne tremblerez pas ! vous ne vous tiendrez pas dans une attitude décente ! vous rirez même souvent et au moment où vous l'avez irrité ! Et vous ne pensez pas qu'une si haute inconvenance est plus propre à soulever la colère divine, que le péché le plus ouvertement déclaré, commis à la face du ciel ? Car Dieu n'a pas tant d'aversion pour les pécheurs que pour ceux qui ajoutent au péché l'effronterie et l'impudeur. Cependant il est des hommes tellement dépourvus de tout sens, que, même après avoir entendu tout cela, ils diront encore : « Dieu me garde de pleurer jamais ! puisse-t-il me faire la grâce de rire et de me divertir toute ma vie ! » Quelle pitoyable et puérile frivolité ! Ce n'est pas Dieu qui vous ménage ces divertissements, c'est le diable qui vous séduit. Ecoutez donc quel fut le sort réservé à de malheu-

reuses victimes qui voulaient aussi se divertir toujours. « Ce peuple, dit l'Écriture, s'assit pour manger et boire, et il se leva pour jouer ensuite : » tels étaient ceux de Sodome, tels aussi les hommes qui vivaient au temps du déluge. Il est dit des premiers qu'ils étaient plongés dans les délices, dans l'orgueil, dans les festins et dans l'abondance de toutes choses. Ceux qui vivaient au temps de Noé, bien qu'ils aient été témoins, pendant tant d'années, de la construction de l'arche, s'abandonnaient néanmoins brutalement à la joie, sans aucun souci, sans prévoir l'avenir qui les menaçait ; c'est pourquoi le déluge les submergea tous, les enveloppant eux et la terre dans un commun naufrage.

N'attendez donc point de Dieu ce que vous ne pouvez recevoir que du diable. Car ce que Dieu peut faire, c'est de vous donner un cœur contrit et humilié, c'est d'incliner votre âme aux vertus de vigilance, de tempérance, de continence, de pénitence et de componction. Ce sont là des dons de Dieu, et c'est ce dont nous avons surtout besoin. Or, la guerre est toujours imminente, une guerre sérieuse. Nous avons à combattre contre des esprits de malice, contre les principautés et les puissances ; et Dieu veuille qu'à force de diligence, de vigilance et d'énergiques efforts, nous puissions soutenir le choc de cette redoutable armée. Mais si nous voulons nous abandonner à la joie, aux divertissements et à l'insouciance, nous serons vaincus par notre mollesse, même avant d'avoir combattu.

Il ne nous appartient donc pas à nous de toujours rire, de nous délicater et de faire bonne chère ; c'est l'affaire de ceux qui jouent sur la scène, des courtisanes, des hommes qui ont des aptitudes particulières pour cette sorte de talents, des parasites, des adulateurs, mais non

de ceux qui, par la divine vocation, sont destinés au bonheur du ciel, non de ceux dont les noms sont inscrits dans la cité céleste, ni de ceux qui sont exercés au métier des armes spirituelles, c'est l'affaire de ceux qui ont reçu l'initiation du diable. Car c'est lui, lui seul qui, par cet art, par ces machinations, s'efforce d'attirer les soldats du Christ, de les amollir et d'énervier leur courage. C'est pour cela qu'il a dressé des théâtres au milieu des villes, et qu'il exerce ces bouffons de comédie, et c'est par leur moyen qu'il soulève contre toute la cité ce fléau pestilenciel, les turpitudes, les folles paroles et les bouffonneries que saint Paul nous a formellement interdites¹; surtout vu que, de toutes ces choses, c'est ce qu'il y a de plus énorme, de plus excessif qui prête le plus à cette espèce de rire. Quand il arrive aux bouffons, dans leur assaut de bouffonneries, d'atteindre au blasphème ou à l'obscénité, oh! alors, parmi les plus insensés, il ne manque pas de rieurs; ce sont de joyeux éclats; ils applaudissent, quand il faudrait chasser de tels histrions à coups de pierres; et, par leurs applaudissements et par leur joie dissolue, ils amassent sur leurs têtes des charbons ardents; car ceux qui applaudissent aux diseurs de blasphèmes et d'obscénités, ce sont eux surtout qui les excitent à les débiter; c'est pour cela qu'ils sont responsables et qu'ils encourront, avec justice, le châtement réservé aux blasphémateurs. En effet, s'il n'y avait pas de spectateurs, pas un comédien ne se montrerait sur la scène; mais quand ils vous voient laisser vos occupations, vos travaux et le profit qui vous en revient; en un mot, quand vous quittez tout pour accourir à ces spectacles, ils s'y portent eux-mêmes avec

¹ Eph., v, 4.

bien plus d'empressement et d'enthousiasme, ils y mettent toute leur âme. Et je le dis, non pour les disculper, mais afin que vous sachiez que c'est vous qui alimentez cette corruption, et qu'elle remonte à vous comme à son origine et à sa source, vous qui perdez à ces jeux des journées entières, et qui profanez la sainteté du mariage, et qui déshonorez ce grand mystère. Et certes cet histrion est bien moins coupable que vous, qui consentez à ces farces honteuses, et qui voulez qu'on vous les représente; je ne dis pas assez, consentir et vouloir! vous faites bien plus, vous y mettez tout votre empressement, votre joie; vous riez, vous applaudissez ces spectacles, et par tous moyens, vous concourez à l'œuvre des démons, en vous y associant et en hantant ces repaires impurs. De quel œil, dites-moi, verrez-vous, tout à l'heure à la maison, votre femme qui vient d'être outragée devant vous? Comment ne rougissez-vous pas au souvenir de votre épouse, quand vous voyez là son sexe déshonoré sous vos yeux?

Ne me dites pas que ce n'est là qu'un jeu d'esprit, une fiction, une farce comique; certes la farce est bien devenue tragique, elle a fait bien des adultères, elle a renversé bien des familles! Et ce que je déplore amèrement surtout, c'est que ce mal ne vous paraisse même pas être un mal; c'est que, quand on ose vous offrir le spectacle d'un adultère, vous n'avez que des applaudissements, des clameurs, un rire universel, pour l'accueillir. Dites donc que ce n'est là qu'une fiction de pure comédie? Mais ils sont dignes de tous les châtimens, ces hommes qui s'appliquent à imiter ce que toutes les lois interdisent et flétrissent. Si l'adultère est un mal, c'est un mal aussi de le représenter.

Je ne dis pas combien d'époux deviennent adultères à ces bouffonnes représentations de l'adultère, combien de spectateurs y perdent la pudeur et toute réserve ; en effet, l'œil qui peut supporter de tels spectacles, peut-il exprimer autre chose qu'impudence et lascivité ? Vous ne voudriez pas vous arrêter sur la place publique à regarder une femme nue, vous ne le feriez même pas dans votre demeure, une telle effronterie vous paraîtrait outrageuse ; cependant vous allez au théâtre, où l'espèce humaine tout entière, hommes et femmes, est publiquement déshonorée, et vous souillez vos regards par ces spectacles obscènes !

N'allez pas me dire que cette femme, qui ose paraître dans un état de honteuse nudité, n'est qu'une prostituée ; la prostituée et la femme de condition honnête n'ont-elles pas un même sexe et une même nature auxquels est dû le respect ? Car s'il n'y avait en cela rien de honteux, pourquoi, si cela se rencontrait sur la place publique, reculerez-vous de dégoût, en chassant l'impudente ? Une même chose peut-elle être obscène ; quand nous sommes seuls et séparés, et n'être plus honteuse, quand nous sommes assis ensemble et rassemblés ? En vérité, cela est absurde, et c'est une honte et le comble de la folie ; il vaudrait mieux se couvrir de fange les yeux et le visage que de souiller ses regards d'un spectacle avilissant et d'une scène de dérèglement. La boue peut blesser la sensibilité de votre œil, qu'est-ce que cela ? Il y a quelque chose qui peut vous causer un bien plus grand dommage, ce sont les regards lascifs, c'est la vue d'une femme qui a perdu la pudeur et qui profane le mystère de son corps. Apprenez donc comment, à l'origine, est venu à l'homme le sentiment de sa nudité, et que la cause d'un

si grand opprobre où il est tombé vous tienne dans la crainte. Qu'est-ce qui lui a révélé sa nudité, sinon la désobéissance, et les artifices du diable? Ainsi il y a longtemps, dès le commencement, tel a été le but de ses efforts; mais au moins nos pères avaient honte de leur nudité, tandis que pour vous c'est une parure; vous en faites un sujet de gloire, selon ce mot de l'Apôtre, « vous glorifiant dans votre propre honte¹! » De quel œil donc votre femme vous verra-t-elle au retour de ces jeux si criminels? Comment vous recevra-t-elle? quel entretien aura-t-elle avec vous? que peut-elle vous dire, à vous qui avez ainsi déshonoré le sexe tout entier de la femme, à vous qui êtes encore tout plein du spectacle, vous dont la pensée captive reste enlacée dans les liens d'une courtisane, et qui êtes devenu sa conquête et son esclave?

Si, en m'entendant vous parler ainsi, vous vous contristez, oh! Dieu le veuille! je vous en sais un gré infini; « car qui peut me donner plus de joie que celui qui s'attriste à propos de mes paroles? » Ne cessez donc pas de gémir, et abandonnez votre âme aux remords; car c'est la douleur que vous ressentirez au souvenir de ces désordres, qui sera pour vous le principe de votre conversion et de votre amendement. Et c'est pour cela que je me suis servi d'un langage un peu amère; j'ai voulu, par une incision un peu profonde, vous guérir de cette engeance corruptrice d'hommes dépravés dont l'ivresse et la contagion vous atteignaient, et vous ramener ainsi à la parfaite santé de l'âme. Pussions-nous tous en jouir et pour toutes choses, et mériter les récompenses réservées aux bonnes actions, par la grâce et la miséricorde de Notre Seigneur

¹ Philip., III, 19. — ² II Cor., II, 2.

Jésus-Christ, à qui soient gloire et empire aux siècles des siècles. Amen.

Le lecteur a eu déjà l'occasion, dans quelques-unes des homélies précédentes, de faire cette remarque sur la méthode des saints Pères : c'est qu'après avoir expliqué l'épître ou l'évangile, ils abandonnent quelquefois leur commentaire par une transition assez brusque qu'ils n'osent même pas ménager, et finissent par une exhortation qui ne sort pas toujours de leurs textes et du sujet de l'homélie. Leur parole toute pastorale, libre d'entraves, ne reconnaît pour principale règle que les besoins spirituels des peuples auxquels elle s'adresse.

Il ne faut donc pas s'étonner aujourd'hui que saint Jean Chrysostôme ait depuis longtemps laissé les Mages pour s'occuper d'autre chose ; son zèle l'appelait ailleurs : il s'agissait de réfréner la passion de ses Grecs pour le théâtre et les spectacles de la scène. On sait que cette manie du théâtre, chez les Grecs et les Romains, était poussée jusqu'à la fureur ; ils y passaient quelquefois des journées entières, et ce n'est pas saint Jean Chrysostôme seul qui nous l'apprend. L'énergique sortie qu'il fait contre l'immoralité des jeux scéniques de son temps n'est donc point un accès de mauvaise humeur et d'emportement, une exagération déclamatoire : le théâtre d'alors était bien encore ce qu'il avait toujours été chez les Grecs et les Romains, le sanctuaire de Vénus, *sacrum Veneris*, et l'adultère et tout le cortège des passions de l'amour faisaient les principaux frais du culte de la déesse.

Maintenant, il faut en convenir pour être juste, ce que dit ici le saint patriarche, et qu'on a cru devoir laisser tel quel, serait sans doute exagéré si on l'appliquait, dans la rigueur littérale, à la scène moderne ; mais, cette réserve à part, à part aussi certains dehors de bienséance imposés par le bon goût et l'honnêteté publique, ce n'est pas être exagéré de dire que notre théâtre n'est pas pur, et qu'au fond l'homélie du saint Père n'a pas tant vieilli et peut encore être de mise aujourd'hui.

(Note de l'éditeur.)

DISCOURS DE SAINT BERNARD.

Aujourd'hui, mes Frères, comme vous venez de l'entendre par la lecture du saint Evangile, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem. C'est à bon droit qu'ils viennent de l'Orient, ceux qui nous annoncent le lever du soleil de justice, ceux qui, par leur joie et par le bruit qu'ils répandent de la naissance d'un nouveau roi, éclairent l'univers. Il n'y a que la malheureuse Judée, ennemie de la lumière, qui, au lever de ce nouvel astre, n'en devient que plus ténébreuse, et dont les yeux obscurcis sont aveuglés par l'éclat de ses rayons. Les Mages étant donc venus de l'Orient, écoutons ce qu'ils dirent : « Où est le roi des Juifs nouvellement né ? » Quelle foi ferme et inébranlable ! Ils ne demandent pas s'il est né, mais ils parlent avec assurance et sans le moindre doute ; ils disent : « Où est le roi des Juifs nouvellement né ? » Au nom de roi, Hérode fut saisi de frayeur, dans la crainte de se voir supplanter par un successeur ; et cette épouvante d'Hérode n'a rien qui doive nous surprendre. Mais qui ne sera pas étonné que Jérusalem, cette cité de Dieu, qui est appelée la vision de paix, partage le trouble de ce roi impie ? Voyez, mes Frères, combien une puissance injuste est dangereuse ; comment un chef sans religion est capable de détruire la religion dans le cœur de ses sujets ! Malheureuse la ville où règne un Hérode, parce qu'elle participera infailliblement à sa malice ; elle se soulèvera à l'exemple de son roi, si l'on vient à lui annoncer une nouvelle source de salut. Fasse le ciel qu'on ne voie jamais régner un pareil scandale parmi vous, quand bien même, ce qu'à Dieu ne

plaise, vous auriez le malheur d'avoir à votre tête un chef indigne. La malice d'Hérode, la cruauté de Babylone n'existent malheureusement que trop encore aujourd'hui. C'est cet esprit qui tend à étouffer la religion naissante et à faire périr les nouveau-nés d'Israël; que tous ceux donc qui s'opposent au bien lorsqu'on veut établir quelque chose de nouveau pour le salut des âmes et l'avantage de la religion, soient à nos yeux comme les Egyptiens, qui voulurent mettre à mort tous les enfants d'Israël; regardons-les comme autant d'Hérodes qui persécutent le Sauveur. Mais poursuivons l'histoire que nous avons commencée. S'il se trouvait ici quelqu'un à qui la conscience reprochât quelque chose sur ce point, j'espère que désormais il évitera avec soin un tel dérèglement, et qu'il aura l'esprit d'Hérode en exécration, pour ne point s'exposer à faire une fin semblable à la sienne.

Les Mages donc cherchant le roi des Juifs, et Hérode s'étant informé auprès des scribes du lieu où il devait naître, ils apprirent le nom de la ville où, selon le prophète, il devait prendre naissance. Dès qu'ils se furent retirés et qu'ils eurent laissé les Juifs : « Voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait. » Ce passage prouve clairement qu'en cherchant des renseignements auprès des hommes, ils furent privés de la lumière divine qui les conduisait, et que le signe céleste qui leur avait servi de guide jusque-là disparut dès qu'ils eurent recours aux lumières humaines. Mais quelle fut leur joie, lorsque après avoir quitté Hérode ils revirent l'étoile qui les précédait, et qui ne cessa de les guider, jusqu'à ce qu'étant arrivés, elle s'arrêta sur le lieu où était l'enfant; et « entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. » O

étrangers! d'où vous vient une si grande foi? Jamais il ne s'en est trouvé une semblable en Israël. L'humilité de cette demeure, qui n'est qu'une vile étable, la pauvreté de ce berceau, qui n'est qu'une crèche, ne vous rebutent pas! Vous n'êtes pas scandalisés à la vue d'une mère pauvre et d'un enfant qui suce le lait de son sein!

Enfin, nous dit l'évangéliste, « ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe; s'ils n'eussent offert que de l'or, on aurait pu croire qu'ils ne voulaient que subvenir à l'indigence de la mère et lui fournir de quoi élever son fils; mais, en offrant ensemble ces trois choses, l'or, l'encens et la myrrhe, nous devons soupçonner quelque mystère dans cette offrande.

En effet, l'or étant le plus précieux de tous les métaux, nous sommes censés en offrir au Sauveur, lorsque, par sa grâce, nous abandonnons entièrement toutes les choses de ce monde pour son amour, et comme il ne suffirait pas de nous dépouiller des biens périssables de la terre, si nous ne soupirions ardemment après ceux du ciel, c'est par ces désirs que nous offrons à Dieu la suavité de l'encens, qui, selon saint Jean dans l'Apocalypse, signifie les prières des Saints. Et c'est ce qui fait dire au prophète, dans le livre des Psaumes : « Que ma prière, Seigneur, « monte en votre présence comme la fumée de l'encens; » et dans un autre endroit : « La prière du juste pénètre « les cieux. » La prière du juste, et non toute sorte de prière; car la prière de celui qui détourne l'oreille pour ne pas entendre la loi, sera en exécration.

Or, si vous voulez être justes, écoutez avec attention les commandements du Seigneur, de peur qu'il ne refuse d'écouter vos prières. Non-seulement il est nécessaire que

vous méprisiez le siècle et tout ce qu'il renferme, mais il faut encore châtier votre corps et le réduire en servitude. Car celui qui a dit : « Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple, » a dit ailleurs : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, puis venez et suivez-moi. » Le même a dit dans un autre endroit : « Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive. » Interprétant ces paroles, l'Apôtre a dit : « Tous ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. » Notre prière a donc comme deux ailes pour s'élever à Dieu, le mépris du monde et la mortification de la chair ; et il est certain qu'aidée de ce secours elle pénètre le ciel, et qu'elle s'élève en la présence de Dieu comme la fumée de l'encens. D'où il suit que notre sacrifice sera agréable à Dieu, qui recevra notre offrande, si à l'or et à l'encens nous joignons la myrrhe, qui, bien qu'elle soit amère, ne laisse pas cependant d'être très utile, parce qu'elle conserve les corps. Elle conservera donc notre corps, qui est mort par le péché, et l'empêchera de tomber dans la corruption du vice. Voilà, mes Frères, ce que j'ai cru devoir vous dire en peu de mots, sur les présents des Mages, pour votre édification et pour vous porter à les imiter.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE.

Je vous conjure, mes Frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, puisque tel est le culte spirituel que vous lui devez. Ne vous conformez point au siècle présent; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous connaissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable à ses yeux et parfait. Je vous avertis tous, en vertu de la grâce qui m'a été donnée, de ne pas vous élever témérairement dans vos propres pensées, mais de vous conserver dans d'humbles sentiments, selon la mesure du don de la foi que Dieu a donnée à chacun de vous : car, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et comme tous ces membres n'ont pas la même fonction, ainsi, quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous néanmoins qu'un seul corps en Jésus-Christ, et nous sommes tous réciproquement membres les uns des autres, en Jésus-Christ, notre Seigneur. (Saint Paul aux Rom., ch. XII.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Je vous conjure donc, mes Frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, pour lui rendre un culte raisonnable et spirituel. »

Après que saint Paul a fait voir la bonté ineffable que Dieu nous a témoignée, il nous la propose encore ici afin de persuader à ceux qui ont reçu de si grandes grâces d'y conformer leur vie et de ne point déhonorer les dons de Dieu par leur mauvaise conduite. Quel qu'il soit, si grand qu'il soit, le saint Apôtre ne dédaigne pas de supplier, de conjurer; et il le fait avec la plus grande abnégation personnelle, uniquement en vue des avantages qui devaient en revenir à ses fidèles. Mais est-il étonnant que ce saint homme, en exposant les miséricordes de Dieu, en vienne jusqu'à supplier avec tant de condescendance? car, dit-il, les miséricordes de Dieu ont été pour vous une source de biens sans nombre; traitez donc ces miséricordes avec révérence, en les implorant avec humilité: ce sont ces miséricordes elles-mêmes qui vous conjurent de ne rien faire d'indigne d'elles; c'est par elles aussi que je vous conjure, car on rougirait parmi les hommes de refuser une grâce à celui qui nous aurait comblés de bienfaits.

Que demandez-vous donc avec tant d'instances, dites-nous, ô saint Apôtre?

« Que vous lui offriez vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, et qu'ainsi vous lui rendiez un culte raisonnable et spirituel. » Or, comme il parlait d'hostie, de peur qu'on ne s'imaginât qu'il s'agis-

sait encore de tuer le corps, il dit, pour prévenir cette méprise, quelle espèce d'hostie ils doivent offrir, et il ajoute que c'est une hostie vivante; et pour distinguer encore cette hostie de celle des Juifs, il l'appelle « sainte et agréable, un culte raisonnable et spirituel; » car les victimes dans le sacrifice judaïque étaient purement charnelles, et ne pouvaient guère plaire à Dieu. « Qui vous a demandé ces sacrifices ¹? » dit-il aux Juifs par la bouche de son prophète. Et souvent ailleurs il témoigne son dégoût pour ces sortes de victimes. Mais il n'en est pas ainsi de celle dont parle saint Paul; bien plus, l'ancienne victime n'avait de prix qu'autant qu'on lui joignait l'offrande de cette hostie vivante et le culte spirituel : « Le sacrifice de louange m'honorera, » est-il dit; et ailleurs : « Je louerai le nom de Dieu avec des cantiques de louange, et cela lui sera plus agréable que le sacrifice d'un jeune taureau. » Ailleurs encore, Dieu rejette avec mépris ces sacrifices charnels : « Mangerai-je la chair des taureaux et boirai-je le sang des béliers? » dit-il, et toujours il revient à recommander l'offrande spirituelle : « Offrez à Dieu un sacrifice de louange, et offrez vos vœux au Très-Haut ². » Et c'est aussi ce que l'Apôtre nous exhorte à faire : « Offrez vos corps à Dieu comme une hostie vivante. »

Et comment, direz-vous, le corps peut-il être offert en sacrifice? Que l'œil évite les mauvais regards, et il devient un sacrifice; que la langue ne se prête à aucune parole deshonnête, et vous avez fait une oblation; que la main ne commette aucune iniquité, et vous avez fait un holocauste. Ce n'est pas encore assez : il ne suffit pas d'éviter le mal, mais il faut que nous fassions le bien, il faut que

la main distribue l'aumône, que notre bouche bénisse ceux qui nous outragent, que notre oreille soit attentive à écouter la divine parole. La victime ne doit rien avoir d'impur : une victime, en effet, c'est l'offrande des prémices ; et c'est pourquoi nous devons offrir à Dieu comme des prémices nos pieds, nos mains, notre bouche et notre corps tout entier. Une telle victime plaît à Dieu, tandis que celle des Juifs était immonde : « Leurs sacrifices, est-il dit, sont pour eux le pain des funérailles¹. » Mais telle n'est point notre victime. Ils faisaient mourir ce qu'ils offraient en sacrifice, notre offrande à nous vivifie la victime. Quand donc nous aurons mortifié nos membres, alors seulement nous pourrons vivre véritablement, et telle est la nouvelle loi du sacrifice. Aussi le feu de cet holocauste est-il d'une nature étrange : il n'a besoin ni de bois, ni d'aucune autre matière pour s'alimenter ; mais notre feu vit en lui-même, et, loin de consumer la victime sacrée, il lui donne un accroissement de vie. Telle était la victime que Dieu demandait déjà autrefois, quand il faisait dire à son prophète : « L'esprit brisé de douleur est un sacrifice à Dieu². » Telle était encore la victime qu'offraient les trois enfants dans la fournaise, disant : « Il n'y a plus parmi nous, ni prince, ni prophète, ni holocauste, ni sacrifice, ni oblation, ni encens, ni offrande de prémices, qui puissent nous obtenir miséricorde ; nous nous présentons devant vous, Seigneur, avec un cœur contrit et un esprit humilié³. »

Pesez bien les paroles de l'Apôtre : « Offrez vos membres comme une victime, » c'est-à-dire que vous n'avez plus rien de commun avec eux : vous les avez donnés à un

¹ Osée, IX, 4. — ² Ps. L, 19. — ³ Dan., III, 38, 39.

autre ; car ceux qui, dans les nécessités publiques, offrent des chevaux de guerre, ne conservent plus sur eux aucun droit de propriété ; et vous aussi vous avez disposé de vos membres pour la guerre qu'il s'agit de faire contre le diable, pour le combat terrible qu'il vous faut livrer. Ne prétendez donc pas les réserver pour un usage qui vous soit propre.

Par là l'Apôtre dit plus encore : c'est qu'il nous faut éprouver nos membres et les approprier au service auquel ils sont destinés, si nous voulons les offrir et les faire accepter ; car il ne s'agit pas de les présenter à quelque homme mortel, c'est au monarque universel, à Dieu, que nous les offrons, non pour combattre seulement, mais pour lui ménager une bonne et vaillante monture. Et c'est ce qu'il veut de nous, loin de dédaigner notre service ; et ce que ne voudrait pas un roi, simple compagnon de notre esclavage, lui, le Seigneur des anges, le choisit. Comme c'est donc à lui que nous avons à les présenter, puisque telle est la victime, ôtons-lui toute espèce de tache ; car s'il lui reste des taches, ce ne sera plus une victime ; et il n'est pas possible d'offrir en sacrifice ni un œil habitué aux regards lascifs, ni une main qui s'est mise au service de la rapine et de l'avarice, ni des pieds boiteux qui ne savent que monter les degrés du théâtre, ni un ventre adonné aux délices, foyer des passions sensuelles et des convoitises, ni un cœur qui couve le feu de la colère ou un amour libertin, ni une langue qui ne sait que proférer des obscénités et des blasphèmes.

Il nous faut donc regarder tout autour de nous et partout, de peur que notre corps ne conserve quelque tache ; car, si ceux qui offraient ces anciennes victimes, avaient ordre de les visiter avec tant de circonspection avant

qu'elles fussent jugées dignes d'être offertes, nous qui n'offrons pas de brebis ni des animaux irraisonnables, mais qui nous offrons nous-mêmes, à combien plus forte raison ne devons-nous pas chercher à nous purifier avec le plus grand soin, afin que nous puissions dire avec le bienheureux Paul : « Déjà les libations ont été versées sur moi, et le temps de ma dissolution approche¹. » Il était, en effet, la plus pure de toutes les victimes, et c'est pourquoi il se préparait au sacrifice et s'appelait lui-même une offrande.

Nous acquerrons aussi nous-mêmes cette pureté, en nous dépouillant du vieil homme, en mortifiant nos membres, en crucifiant le monde en nous-mêmes; et nous n'aurons plus besoin alors ni de glaive, ni d'autel, ni de feu, ou plutôt nous en aurons encore besoin; mais ce ne sera ni un glaive visible, ni un feu sensible, ni un autel matériel, mais notre feu et notre glaive nous viendront d'en haut, notre autel sera toute l'étendue des cieux.

Si autrefois, à la prière d'Élie, qui n'offrait qu'une victime matérielle et sensible, une flamme céleste consuma tout ce qui était offert, jusqu'à l'eau, jusqu'au bois et aux pierres mêmes de l'autel, que ne sera-t-il pas réservé, à plus forte raison, à votre sacrifice spirituel! Et quand même vous auriez encore quelque infirmité, quelque reste de votre vie mondaine, si vous offrez votre sacrifice avec une volonté droite, le feu spirituel descendra sur vous, purifiera ces restes profanes, et consumera votre offrande tout entière.

Mais quel est ce culte raisonnable dont parle saint Paul, sinon un sacerdoce spirituel, une vie conforme à Jésus-

¹ Tim., iv, 6.

Christ? Comme donc celui qui sert dans la maison de Dieu aux fonctions de l'autel, cet homme quel qu'il soit d'ailleurs, s'impose une grande réserve et s'efforce de se maintenir à la hauteur des respects qui lui sont rendus, de même, nous aussi, devons-nous disposer toute notre vie comme des ministres de Dieu et des prêtres du sacrifice. Il en sera ainsi, si vous lui offrez chaque jour des sacrifices, si vous êtes prêtres et sacrificateurs de votre propre corps, et si vous vous mettez au service des vertus spirituelles, telles que la chasteté, l'aumône, la douceur et l'oubli des injures; et c'est ainsi que vous offrirez un culte raisonnable, c'est-à-dire un culte qui n'aura rien de matériel, rien de grossier, rien de sensible. Après avoir élevé les esprits par ces noms de *culte* et de *sacerdoce*, après avoir déclaré que chacun était prêtre à la condition d'offrir en sacrifice sa propre chair et une vie purifiée, l'Apôtre va dire maintenant comment il est possible d'arriver à cet état de sainteté. Comment donc cela se peut-il faire?

« Ne vous conformez point au siècle présent; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit. » Ne vous conformez point à ce siècle, car la figure de ce siècle est basse, vile et fugitive; elle n'a rien d'élevé, rien de droit, rien qui dure, rien qui ne soit perverti. Si donc vous voulez marcher dans une voie droite, ne vous conformez point à la figure de la vie présente, où il n'y a rien de permanent ni de stable; et il appelle cela une figure, comme il dit encore ailleurs: « La figure de ce monde passe¹, » c'est-à-dire le monde n'a rien qui dure, là tout est sujet au temps. Ce siècle!

¹ I Cor., 7, 31.

comme il l'appelle, c'est dire combien tout ici-bas est mobile et changeant; c'est une figure instable et fantastique. Car, voulez-vous parler des richesses de la gloire, de la beauté du corps, de la volupté, de tout ce que vous voudrez, de tout ce qui vous semble grand? Ce n'est qu'une figure; ce n'est pas une véritable chose, c'est une fiction, un masque sans réalité, sans consistance. Ainsi ne vous conformez point à cette figure, mais plutôt transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. Il ne nous dit pas : Changez de figure; il veut que nous changions de forme. Transformez-vous : tout ce qui est figure, tout ce qui est du monde n'est qu'apparence; mais dès qu'il s'agit de vertu, ce n'est plus figure qu'il faut dire, c'est une forme pleine de réalité, qui a sa beauté naturelle, qui n'a pas besoin de fard ni de ces déguisements étrangers qui ne font que paraître et disparaître; car tout cela, tous ces dehors trompeurs sentent la dissolution, même avant de se montrer. Si donc vous renoncez à la figure, vous arrivez bientôt à la réalité de la forme.

Mais comme saint Paul parlait à des hommes, par conséquent à des pécheurs, il les console et les exhorte à se renouveler aussi chaque jour. Faites, dit-il, pour vos âmes ce que vous faites pour vos demeures : à mesure qu'elles vieillissent, vous les renouvez; renouvez-vous de même. Avez-vous péché aujourd'hui? prenez garde à vous; c'est la corruption du vieil homme qui vous gagne, mais ne désespérez pas, ne vous laissez pas décourager; renouvez votre âme par la pénitence, par les larmes, par la confession et par vos bonnes œuvres; ne cessez point de vous appliquer à ces pieux exercices.

« Afin que vous reconnaissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est utile, ce qui est agréable à ses yeux, ce

qui est parfait. » Mais qui donc ignore, direz-vous, ce qui est utile, et quelle est la volonté de Dieu? Ceux qui aspirent avidement à la jouissance des choses présentes, ceux qui regardent les richesses comme le souverain bien, ceux qui méprisent la pauvreté, ceux qui recherchent les grandeurs, qui soupirent après la gloire humaine, qui se croient quelque chose de grand quand ils se sont bâti de somptueuses demeures, des tombeaux magnifiques, quand ils ont des troupeaux d'esclaves et qu'ils se voient entourés d'une foule de valets, oh! je le dis, ceux-là ignorent ce qui leur est utile et quelle est la volonté de Dieu; car ces deux choses, notre intérêt et la volonté de Dieu, ne sont qu'une seule et même chose.

En effet, ce qui nous est utile Dieu le veut, et la volonté de Dieu et notre intérêt se confondent. Que veut donc Dieu? Il veut que nous vivions dans la pauvreté, dans l'humilité, dans le mépris de la gloire, dans la tempérance et non dans les délices; dans les labeurs, non dans le repos; dans les pleurs et dans la pratique de toutes les vertus qu'il nous a recommandées, et non dans le rire et la dissolution. Mais, aux yeux d'un grand nombre, tout cela serait de mauvais augure et leur porterait malheur, tant ils sont éloignés de faire consister en cela leur utilité et la volonté de Dieu! Aussi, jamais ils ne pourront se décider à entreprendre aucun effort pour s'approcher de la vertu. Et ceux qui ne savent même pas ce que c'est que la vertu, qui honorent le dérèglement en lui rendant, comme à la vertu elle-même, un culte d'admiration, et ceux qui intervertissent le sens et les noms des choses, et qui ne savent pas ce que c'est qu'une femme chaste et ce que c'est qu'une prostituée, et qui confondent la débauche avec la chasteté, quand donc ceux-là pourront-ils rompre

avec le siècle présent? C'est pourquoi, avant tout, nous avons besoin de redresser notre jugement sur les choses, afin qu'au moins, si nous n'embrassons pas le parti de la vertu, nous l'estimions encore; afin qu'au moins, si nous n'évitons pas le dérèglement, nous puissions le désapprouver cependant, et conserver encore une mesure juste et un terme certain d'appréciation; car ce n'est qu'en procédant ainsi que nous arriverons plus tard à pouvoir entreprendre les œuvres elles-mêmes. C'est pourquoi le bienheureux Paul nous recommande de nous renouveler, « afin que vous reconnaissiez, dit-il, quelle est la volonté de Dieu. » Il semble ici qu'en passant il ait voulu lancer un trait aux Juifs, qui ne s'attachaient qu'à la lettre de la loi. Ces prescriptions légales étaient bien, il est vrai, la volonté de Dieu; c'était une concession qu'il avait faite à leur infirmité; mais ce n'était pas sa loi essentielle. Ce qui est parfait et ce qui plaît à Dieu, c'est la loi nouvelle et la règle de vie qu'elle impose. C'est là le culte raisonnable dont parle saint Paul, et qu'il appelle ainsi pour le distinguer de l'ancien culte.

« Je vous exhorte donc vous tous, par la grâce qui m'a été donnée, à ne point vous élever outre mesure dans les sentiments que vous avez de vous-mêmes, mais à vous tenir dans les bornes de la modestie, selon la mesure du don de la foi que Dieu a départie à chacun de vous. »

N'admirez-vous pas l'humilité du grand docteur? Il semble persuadé qu'il n'est rien, et qu'il ne mérite pas d'être écouté pour lui-même; il exhorte les fidèles tantôt par la miséricorde de Dieu, tantôt par la grâce; il ne dit point : Je vous conjure par la sagesse de Dieu, « mais par sa miséricorde, par sa grâce; » il veut les faire souvenir des dons dont ils avaient été comblés, afin de les porter

à la reconnaissance, et pour leur montrer qu'ils étaient intéressés à obéir à ses recommandations.

« Je vous exhorte tous, » non pas celui-ci ou celui-là seulement, mais vous tous, le prince, le sujet, l'esclave, l'homme libre, l'ignorant et le savant, la femme et le mari, le jeune homme et le vieillard ; la loi que j'annonce est commune à tous, puisque c'est la loi du Seigneur. Que cette manière de parler est insinuante ! la leçon s'adresse à tous, aussi bien aux innocents qu'aux coupables, afin que les coupables puissent accueillir plus volontiers une correction ainsi tempérée par la douceur. Que leur dit-il donc ? « De ne point s'élever au-dessus des règles de la modestie. » Voici qu'il introduit sur la scène la mère des biens, l'humilité, imitant ainsi son Maître qui, du haut de la montagne, exposant sa divine morale, commença par en poser les fondements, disant : « Heureux les pauvres en esprit. » De même saint Paul, passant des dogmes à la morale, après nous avoir, en général, exhortés à la vertu, en nous recommandant de nous offrir en hosties vivantes, a soin, quand il en vient aux détails, de commencer par la tête d'abord, c'est-à-dire par l'humilité, et il dit : « Que nul d'entre vous ne s'élève plus qu'il ne doit s'élever. » Telle est surtout la volonté de Dieu, c'est que vous ne vous élevez qu'avec sobriété. Il ne dit pas que chacun d'entre vous soit humble, mais qu'il soit modeste ; cette tempérance dont il parle ici n'est point la vertu opposée au libertinage et à l'impudence, il s'agit plutôt d'une certaine sagesse et d'une rectitude de sens qu'on appelle aussi sobriété, et qui maintient notre esprit dans une juste mesure et dans une saine réserve.

« Elevez-vous avec sobriété, selon la mesure du don de la foi que Dieu a départie à chacun de vous. » Il recom-

mande cette modestie à propos des dons de Dieu ; car il arrive, par une étrange ingratitude, que c'est à cause de ces dons eux-mêmes que plusieurs s'élèvent, comme il paraît que cela était arrivé parmi les Corinthiens ; voyez comment il met à nu cette plaie qu'il s'attache à détruire peu à peu ! Si c'est votre foi qui vous élève, souvenez-vous que c'est un don de Dieu, c'est lui qui l'a départie à chacun de vous ; que celui qui a moins reçu se console ; que celui qui a reçu davantage s'humilie. Si donc cette foi que vous avez ne vient point de vous, mais de Dieu, pourquoi vous élevez-vous ? Dieu, qui nous a départi ce don précieux, sait, lui seul, les raisons de la mesure qu'il a gardée, il n'a rien fait au hasard, et comme il a créé tous les hommes, il sait comment il doit les conduire, et il a également soin de tous. Sa bonté le porte à leur faire part de ses dons ; c'est elle qui le détermine à leur en faire telle part qu'il juge convenable. Après vous avoir témoigné sa bonté en vous distribuant ses dons avec largesse, détruirait-il son ouvrage et vous trahirait-il par la mesure qu'il a cru devoir garder ? S'il vous avait méprisés, que signifierait de sa part une première faveur ? Mais s'il a voulu vous sauver et vous honorer, et c'est pour cela qu'il est venu et qu'il vous a fait une si large part dans ses dons, pourquoi vous inquiéter et murmurer ? Pourquoi abusez-vous de votre sagesse pour vous répandre en plaintes insensées, et pourquoi vous déshonorer volontairement vous-mêmes comme si vous aviez perdu la raison ? Car le malheureux frappé de folie n'est pas coupable ; mais c'est un crime indigne de tout pardon, et punissable des plus grands supplices, que de se rendre fou soi-même à force de présomption. Tels sont ceux qui, se confiant dans leur propre sagesse, s'élèvent, s'élèvent jusqu'à ce qu'ils tom-

bent dans les derniers excès de l'arrogance; or, rien ne ressemble plus à la folie que l'arrogance. Isaïe ne donnait pas un autre nom à la manie d'un roi barbare : « Le fou dira des folies ¹; » et pour vous faire juges de l'extravagance de ce roi, écoutez ce qu'il disait : « J'établirai mon trône au-dessus des astres du ciel, je serai semblable au Très-Haut, j'étendrai ma main sur le monde comme sur un nid, et je l'emporterai comme on fait des œufs abandonnés par l'oiseau ². » Y a-t-il rien de plus insensé que ces paroles; il n'en est pas une, si on l'examinait, qui ne fît douter raisonnablement si c'est la parole d'un fou ou d'un orgueilleux, tant la folie et l'orgueil semblent être une même chose. Un autre roi disait ailleurs : C'est moi qui suis Dieu, et je ne suis pas un homme; quel Dieu pourrait vous arracher de mes mains ³? Et l'Egyptien qui disait avec la même folie : Je ne connais point le Seigneur, moi, et je ne laisserai point aller Israël ⁴. L'insensé, selon le Prophète, « a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu ⁵; » et Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère? » Pouvez-vous reconnaître, en considérant ces paroles en elles-mêmes, si elles appartiennent à des orgueilleux ou à des fous? Dès que l'arrogance a fait dévoyer un homme de la ligne de la modération et de la droiture, elle le rend fou ou orgueilleux, c'est la même chose; il perd le sens, et c'est ce qui fait dire qu'il est insensé. Si donc le commencement de la sagesse consiste dans la crainte du Seigneur, le commencement de la folie n'est-ce pas de méconnaître le Seigneur? Tel fut Nabal autrefois, quoique l'insolence qui le rendit fou ne s'attaquait pas à Dieu, mais à un homme; il

¹ Isaïe, xxxiii, 6. — ² *Id.*, xiv, 14; x, 14. — ³ Dan., iii, 15. —

⁴ Exod., v, 2. — ⁵ Ps. xiii, 1.

fut frappé de folie et mourut de frayeur. Car lorsqu'on sort des limites de la modestie, on n'est pas pour cela exempt de crainte, et l'orgueil et l'insolence ne préservent pas de la peur ; au contraire, c'est une faiblesse qui énerve le courage. Il en est de l'âme comme du corps ; quand il y a dérangement dans l'équilibre des humeurs, le corps est sujet à toutes les maladies ; de même lorsque l'âme a perdu la vraie grandeur et l'humilité, elle tombe dans je ne sais quel état d'imbécillité, elle finit par devenir à la fois faible autant que présomptueuse, et comme dans la démence ; enfin désormais elle s'ignorera elle-même. Et comment celui qui ne se connaît pas peut-il connaître ce qui est au-dessus de lui ?

Qu'on regarde un frénétique ; comme il ne se connaît plus, il ne connaît pas non plus ce qui est devant ses yeux ; quand l'œil est obscurci, le corps est dans les ténèbres. Il en est ainsi des orgueilleux, et c'est ce qui les rend plus misérables que ceux qui ont perdu la raison. Ils font les uns et les autres des extravagances, ils excitent également le rire, ils sont également incommodes et fâcheux ; mais les uns n'obtiennent pas, comme les autres, la même compassion. Ils tombent les uns et les autres dans les mêmes folies ; mais les uns, au lieu d'obtenir comme les autres l'indulgence, sont universellement haïs. Enfin les orgueilleux ont tous les défauts des fous, sans avoir, comme eux, le bénéfice de l'indulgence, parce que leurs ridicules ne tiennent pas seulement à l'incohérence de leurs discours, mais à une disposition habituelle de l'âme. Pourquoi donc, s'il vous plaît, portez-vous la tête si haute ? Pourquoi marchez-vous ainsi sur la pointe des pieds ? Que signifient ces sourcils superbement dressés, et cette poitrine renflée ? Quoi ! vous ne pouvez pas faire noir ou blanc

un cheveu de votre tête, et il semblerait, à vous voir, que vous commandiez à l'univers et que vous marchiez dans l'air? Peut-être désireriez-vous qu'il vous vînt des ailes pour n'être point obligé, comme un simple mortel, de marcher sur la terre? Peut-être voudriez-vous être un prodige? Mais vous êtes sur la voie, et n'est-ce pas déjà bien prodigieux pour un homme ce que vous faites; il ne manque plus à votre démarche altière qu'un léger effort, un essor plus hardi, pour vous élever et prendre votre vol? Peut-être est-ce fait déjà, peut-être votre imagination vous a-t-elle emporté dans les hauteurs et, dans votre rêve déjà, vous apparaissez-vous à vous-même tout rayonnant? Quel nom vous donnerai-je pour abattre votre orgueil? Si je dis que vous êtes cendre, poussière, fumée, un peu de boue, j'ai dit quelque chose de vil sans doute, mais je n'ai pas encore atteint l'image que je cherchais, car je voudrais dépeindre les superbes avec tout leur vide et dans toute leur enflure. Quelle image trouverons-nous donc qui leur convienne? Ils me paraissent ressembler à des étoupes enflammées qui se gonflent par l'action du feu et se dilatent, et qui, si on vient à les toucher du bout du doigt, se réduisent à rien, sans qu'il en reste la plus chétive apparence, pas même un peu de cendre. Telles sont les âmes de ces orgueilleux; toute leur vaine enflure s'affaissera sur elle-même au moindre contact. Il faut de toute nécessité que l'orgueilleux soit faible; une telle hauteur ne peut être solide. Comme ces bulles légères qui se forment sur les flots pour crever ensuite si facilement, eux aussi se gonflent et s'évanouissent avec une égale facilité. Si vous ne me croyez pas, donnez-moi tel présomptueux, tel orgueilleux qu'il vous plaira de choisir, et vous le verrez, abattu

au moindre choc, descendre bien plus bas que celui qui se traînait terre à terre. La flamme qui s'élève des broussailles est à peine allumée qu'elle ne laisse plus qu'une cendre vaine; tels ne sont pas les bois durcis par les années, ils s'allument difficilement, mais aussi ils conservent longtemps leur ardeur. Il en est de même des âmes fermes : exercées à la constance, elles ne s'enflamment pas au choc d'une étincelle, non plus qu'elles ne s'éteignent au premier souffle; tandis que les orgueilleux passent d'un excès à un autre en un instant. Puisque nous savons, par expérience, que les choses ne se passent pas autrement, exerçons-nous donc, mes Frères, à la pratique de l'humilité. Rien n'est plus puissant que cette vertu, c'est un roc inébranlable et plus dur que le diamant; elle garantira mieux notre sécurité que ne pourraient le faire des tours, des villes fortes et des remparts; elle dominera toutes les machines de guerre que le diable voudra mettre en œuvre. L'orgueil, au contraire, nous livre aux prises de cet adversaire; l'orgueil, cette bulle d'eau gonflée d'air, comme j'ai dit, cette toile d'araignée qu'un souffle déchire, cette fumée qui se dissipe et s'évanouit sans que l'œil puisse la suivre. Assurons donc notre marche en posant le pied sur ce roc solide, laissons l'orgueil, aimons l'humilité, et c'est par là que nous trouverons quelque relâche en cette vie, et que nous jouirons de tous les biens dans l'autre, par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur, etc.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, lorsque Jésus fut âgé de douze ans, ses parents se rendirent à Jérusalem, selon leur coutume, au temps de la fête de Pâques. Comme ils s'en retournaient, les jours de la fête étant passés, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem, sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Mais, pensant qu'il était avec ceux de leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, puis ils le cherchaient parmi leurs parents et les personnes de leur connaissance; mais ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant; et tous ceux qui l'entendaient parler étaient dans l'admiration de sa sagesse et de ses réponses. A cette vue, Marie et Joseph furent très étonnés, et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous? Voyez votre père qui vous cherchait, ainsi que moi, tout affligé. Il leur répondit : Pourquoi me cherchez-vous? Ne savez-vous pas que je dois m'occuper de ce qui regarde le service de mon Père? Mais ils ne comprirent pas cette parole. Il partit ensuite avec eux pour se rendre à Nazareth, et il leur était soumis. Or, sa mère conservait dans son cœur le souvenir de toutes ces choses. Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâces, devant Dieu et devant les hommes. (Luc, II, 42-52.)

HOMÉLIE DU VÉNÉRABLE BÈDE.

La lecture du saint Évangile que nous venons d'entendre, mes très chers Frères, est claire par elle-même, et

nous n'avons pas besoin d'ajouter à cette simple exposition. En effet, l'auteur sacré raconte la sainte enfance de notre Rédempteur, qui a daigné s'approprier les faiblesses de notre humanité. Il nous représente, en même temps, l'éternité de la Majesté divine, dans laquelle, immuable à jamais, il reste toujours égal au Père, afin qu'en présence des abaissements de l'incarnation, nous-mêmes nous nous sentions excités à nous appliquer, contre les blessures de tous les péchés, le salutaire remède de l'humilité véritable, afin que, dans l'attendrissement d'un cœur pieux, aussi bien par la considération du divin amour que dans l'intérêt de notre salut, nous arrivions à comprendre, nous qui ne sommes que terre et cendre, combien il nous est nécessaire de nous humilier, puisque cette souveraine puissance n'a pas dédaigné de s'abaisser pour nous, et jusqu'à ce point, qu'elle a revêtu les infirmités de notre fragile condition. De même, après avoir écouté la parole de la doctrine, après avoir cru et confessé la divinité de notre Seigneur et Sauveur, par laquelle il demeure toujours consubstantiel et coéternel au Père et à l'Esprit-Saint, espérons que, par l'efficace des sacrements de son humanité dont nous sommes tout remplis, il nous sera donné d'arriver un jour à contempler la gloire de cette même divinité, selon la promesse que ce même Sauveur a faite à ses fidèles serviteurs, disant : « Qui a reçu mes commandements et les garde, celui-là est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai et me révélerai à lui ¹. » Je me révélerai moi-même, dit notre Seigneur, c'est-à-dire, non pas comme homme, tel que tous peuvent me voir, ni tel que les infi-

¹ Jean, XIV, 21.

dèles ont pu me voir et me crucifier, mais tel que le Roi des siècles apparaît dans l'éclat de sa gloire aux regards purifiés des bienheureux, tel je me montrerai à ceux qui m'aiment, pour récompenser leur amour. Espérons donc, comme nous le disions, par la grâce des sacrements que son humanité nous a laissés après elle, espérons de pouvoir nous élever à la contemplation de sa divinité, si toutefois nous conservons purs et intacts les trésors de sainteté, de vérité et de justice que ces sacrements nous ont conférés ; si nous suivons les exemples de sa vie d'homme, enfin si nous conformons humblement notre conduite aux paroles de la doctrine qu'il nous a enseignée pendant son humanité. En effet, quelle téméraire folie pour celui qui dédaigne de marcher sur les traces de son humilité, d'espérer qu'il arrivera jamais à goûter les joies de la splendeur et de la vision divine ?

En venant à Jérusalem, chaque année au moment de la Pâque, avec sa famille, le Seigneur nous a donné un grand exemple d'humilité ; car c'est bien un devoir pour l'homme de courir avec empressement offrir à Dieu ces sacrifices spirituels, et de se concilier son Créateur, en répandant devant lui ses prières et ses larmes. Le Seigneur fait homme a donc voulu remplir ce devoir que Dieu avait prescrit aux hommes par ses anges ; il a observé lui-même la loi qu'il avait donnée pour nous montrer, à nous simples mortels, comment nous devons obéir à tous les ordres de Dieu. Suivons donc la route qu'il nous a tracée pendant sa vie humaine, si nous voulons contempler sa divinité, si nous souhaitons d'habiter les cieux tous les jours de notre vie dans son éternelle demeure, si nous brûlons enfin de voir la joie du Seigneur et d'être admis dans son saint temple. Et, de peur

que le vent de l'adversité ne nous ébranle, courons nous abriter dans la maison du Seigneur; portons-y souvent l'offrande de nos prières et l'hommage d'un cœur pur.

Suivons Jésus au temple. Il est âgé de douze ans, il est assis au milieu des docteurs, les écoutant, les interrogeant. Il témoigne par là qu'il accepte les abaissements de la condition humaine, et nous donne une nouvelle preuve d'humilité par l'exemple le plus admirable. Car c'est lui, la vertu de Dieu, la sagesse éternelle, qui redit les divins oracles : « C'est moi, je suis la sagesse, j'habite dans le conseil, et je pénètre dans les profondeurs de l'intelligence. A moi le conseil et l'équité; la prudence et la force sont à moi. Par moi les rois règnent et les législateurs rendent la justice. Bienheureux l'homme qui m'écoute, qui passe les jours à l'entrée de ma demeure, et qui veille au seuil de ma porte¹. » C'est donc lui, cette même Sagesse, revêtue de l'homme, qui a daigné venir écouter des hommes, afin d'inculquer aux hommes, aux plus grands génies, la nécessité d'écouter et d'apprendre la parole, de peur que, s'ils refusent de se faire disciples de la Vérité, ils ne deviennent maîtres de mensonges.

Cependant Celui qui bientôt allait enseigner au monde sa sublime doctrine, simple enfant alors, écoutait les vieillards et les interrogeait. Il voulait sans doute, par une admirable et prévoyante dispensation de ces mystères, refouler l'insolence de ceux qui, avant de sortir de la puberté et de l'ignorance, voudraient se ruer sur les chaires d'enseignement, avant de s'être soumis à étudier, avant d'avoir appris pour leur propre compte. Suivons

¹ Prover. VIII.

toujours la trace de l'humanité du Sauveur, si nous voulons participer aux joies de la vision divine dans la céleste demeure. Rappelons-nous toujours ce précepte : « Ecoute, mon fils, l'enseignement de ton père, sois fidèle aux conseils de ta mère, et une couronne embellira ta tête, et un collier sera l'ornement de ton cou¹. »

Ce qu'il faut entendre par ces récompenses promises à l'enfant soumis à son père et respectueux envers sa mère, c'est que plus quelqu'un aura été attentif à écouter les préceptes divins, et plus il aura mis de diligence et de zèle à observer les enseignements qu'il aura puisés dans l'unité de l'Eglise notre mère, plus aussi, dès maintenant, il sera digne d'être admis à l'honneur de prêcher, et plus haut il montera dans la béatitude de la vie future avec Jésus-Christ dans son règne sans fin.

Mais de peur que quelqu'un ne s'imagine que notre divin Sauveur vint au temple pour remédier aux inconvénients de l'inexpérience, écoutant dans cette fin les docteurs et les interrogeant, voyons ce qui suit : « Tous ceux qui l'entendaient parler étaient dans l'admiration de sa sagesse et de ses réponses. » Celui qui était véritablement homme en même temps qu'il était vrai Dieu, pour montrer qu'il était homme, écoutait humblement des hommes, comme s'ils eussent été ses maîtres, et pour prouver qu'il était Dieu, il faisait à leurs questions des réponses sublimes. Sa mère, qui le cherchait, lui dit : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que, pleins de douleur, votre père et moi nous vous cherchions. » Il leur dit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon Père ? Il y a

¹ Prov. 1.

là une révélation de cette majesté divine, selon laquelle il a dit ailleurs : « Tout ce qui est à mon Père est à moi ¹. » Par là il leur témoigne avec la plus grande justice que tout ce qui concerne le temple de Dieu, le regarde aussi bien que son Père. C'est pourquoi, quand ses parents le découvrent dans le temple, il leur dit : « Je dois m'occuper de ce qui regarde le service de mon Père. » Puisqu'ils n'ont ensemble qu'une même gloire et une même majesté, évidemment aussi ils ne doivent avoir qu'un même trône et une même demeure, non-seulement le temple matériel que les hommes construisent dans le temps pour y adorer Dieu, mais encore le temple spirituel où on l'adore éternellement, sont également communs au Père et au Fils, et au Saint-Esprit. Enfin ce même Fils qui, en s'engageant envers celui qui l'aimerait, engageait aussi son Père par cette promesse : « Nous viendrons à lui et nous demeurerons en lui ², » dit, en parlant du Saint-Esprit : « Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur pour qu'il demeure avec vous toujours : ce sera l'Esprit de vérité qui demeurera au milieu de vous, et qui sera en vous ³ : » car cette même sainte Trinité, dont la divinité est par sa nature une et indivisible, ne peut habiter séparément et d'une manière incomplète dans les cœurs de ses élus. Ainsi donc, quand le Seigneur, dans le temple, pour répondre aux reproches de sa mère, lui dit : « Ignorez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon Père, » il se proclame coéternel à Dieu le Père, son égal en puissance et en gloire. Mais que, revenant à Nazareth, il soit soumis à ses parents, c'est une marque qu'il était vraiment homme; c'est en même temps

¹ Jean, XIV. — ² *Id.*, XIV. — ³ *Id.*, *ib.*

un exemple d'humilité; car quand il se soumet à des hommes, c'est qu'il agit dans les conditions de sa nature humaine, et alors il n'est plus l'égal de son Père. Aussi dit-il lui-même : « Je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi¹. » C'est pareillement selon cette nature, qu'il était « inférieur aux anges². » Mais quand il révèle cette nature supérieure selon laquelle lui-même et le Père ne sont qu'un, et selon laquelle il ne va point au Père dans un temps qu'on puisse assigner, puisqu'il est toujours en lui; selon cette nature alors, « tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui : » et lui-même est avant tout³.

Donnons ici toute notre admiration à cet exemple merveilleux, qui nous a été conservé, de sa haute piété filiale. Voyant que ses parents ne comprenaient pas encore le mystère de sa majesté divine, il leur montre sa soumission avec toute l'humilité de l'homme, afin de les amener peu à peu à la reconnaissance du Dieu. Ainsi, après qu'il eut dit : « Pourquoi me cherchez-vous? ne saviez-vous pas que je dois être à ce qui regarde le service de mon Père? » ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait, comme l'évangéliste semble l'insinuer par la suite de son récit : « Il partit avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis. » Il disait donc le secret de sa divine puissance aux auteurs présumés de son humaine infirmité, c'est-à-dire à sa véritable mère selon la chair, et au très chaste gardien de sa pureté virginale, à celui qui, à cette époque où la lumière évangélique n'avait pas encore jailli, passait aux yeux de presque tous ceux qui pouvaient les connaître pour l'époux de sa mère, dans le sens et l'acceptation

¹ Jean, XIV. — ² Ps, VIII. — ³ Jean, I.

ordinaire, en même temps pour son propre père à lui-même, notre divin Sauveur, et pareillement dans le sens rigoureux de la paternité charnelle; il leur disait donc : « Ne faut-il pas que je sois aux choses qui regardent le service de mon Père? » Et comme ils ne pouvaient gravir par l'intelligence le roc sublime d'un si grand mystère, et comme cette manière d'être aux choses de son Père, dont il parlait, dépassait leur discernement, et qu'ils ne savaient autre chose sinon qu'ils ne comprenaient pas, il descendit lui-même avec eux, jusqu'à se proportionner aux faiblesses de leur condition, et il se mit aux choses qui étaient de leur service à eux et à la portée de leur intelligence; et il leur était soumis avec une pieuse condescendance, jusqu'à ce qu'enfin, instruits aux leçons d'un tel maître, initiés aux mystères de l'humilité par cet enseignement magistral, ils arrivèrent à reconnaître combien il était au-dessus de toutes les créatures.

Voyons un peu, je vous prie, comment se comporte notre orgueil devant ces grands exemples d'humilité. Certes, ces divins secrets des Ecritures, dont nous parlons, nous ne les connaissons pas de toute éternité; nous les avons appris avec le temps et avec l'aide du Seigneur. Cependant, quand nous sentons que quelques-uns de nos frères, plus simples, ne peuvent les comprendre, aussitôt nous tendons à nous exalter, et au mépris de nos frères, nous nous targuons de notre science, comme si c'était quelque chose de singulier, de prodigieux, comme s'il ne se rencontrait pas beaucoup de savants, plus savants que nous. Et nous qui ne voulons pas être méprisés par les plus doctes, nous-mêmes nous avons une joie maligne à mépriser ceux qui sont plus ignorants que nous, et même à les railler; et nous négligeons de nous souvenir que ce

n'est pas à ceux-là qui pénètrent les mystères de la foi ou les enseignements du Créateur, par l'intelligence seulement et par l'effort de la méditation, que l'entrée du Royaume est ouverte, mais bien plutôt à ceux qui s'exercent à mettre en pratique ce qu'ils ont pu apprendre. Bien plus d'ailleurs, « celui qui sachant le bien ne le fait pas, celui-là est coupable de péché ¹ ; » et, comme le Seigneur lui-même nous l'assure : A celui qui a reçu beaucoup, il sera beaucoup demandé ². Gardons-nous donc de cette science qui enfle, mais que plutôt la charité nous édifie ³. Suivons l'exemple du Fils de Dieu, lui qui, ayant à faire sa manifestation dans l'humanité, se soumit, avec une humilité toute pleine de condescendance, à ceux qu'il savait incapables de le suivre encore et de s'élever jusqu'à ses sublimes leçons, afin qu'en éclairant leurs esprits à la lumière de ses exemples, et en les rendant dignes de la grâce céleste, il les rendît aussi capables de recevoir le céleste mystère.

« Et sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur. » Tout ce qui se rapportait à notre Seigneur, toutes ses paroles et toutes ses actions, la Vierge-mère le conservait avec soin dans son cœur, en confiait scrupuleusement le souvenir à sa mémoire, afin que, quand viendrait le temps de prêcher l'incarnation ou d'en écrire l'histoire, elle pût expliquer toutes choses et les redire comme elles s'étaient passées. Imitons aussi, mes Frères, la pieuse Mère, en conservant nous-mêmes, dans notre propre cœur, toutes les paroles et les exemples du Seigneur, notre Sauveur ; méditons-les jour et nuit pour chasser l'essaim turbulent des vaines pensées ; que ces

¹ Jacq., IV. — ² Luc, XII, 48. — ³ I Cor., VIII.

pieux souvenirs soient le sujet ordinaire de nos entretiens, et qu'ainsi nous ayons soin de réprimer en nous et dans nos frères les discours oiseux et ces conversations douceâtres et hypocrites qui déguisent le fiel des médisances; excitons-nous enfin à redire sans cesse la divine louange. En effet, mes très chers Frères, si nous désirons goûter la béatitude du siècle à venir, habiter la maison du Seigneur, et le chanter éternellement, certes, ce n'est pas trop que nous ayons quelque souci de nous essayer à l'avance, et dès cette vie, à la pratique de ce bonheur auquel nous aspirons, et qui doit être notre unique occupation dans l'éternité de la vie future. C'est-à-dire que nous devons fouler souvent le seuil des églises et chanter les louanges du Seigneur, non pas là seulement, mais par tous lieux, jusqu'où s'étend la domination de notre Créateur, et faire servir nos paroles et nos actes à la manifestation de sa louange et de sa gloire.

« Et Jésus avançait en sagesse et en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » La vraie nature humaine est ici clairement indiquée, cette nature selon laquelle il a voulu croître avec le temps, lui qui, comme Dieu, est toujours le même, et dont les années ne défailliront jamais¹. Ainsi donc, selon les lois de la nature humaine, il croissait en sagesse, non pas vraiment qu'il devînt sage avec le progrès des années, lui qui, dès la première heure de sa conception, était rempli de l'esprit de sagesse; mais cette sagesse, qu'il avait en plénitude, il la manifestait aux autres hommes peu à peu et progressivement; et, selon l'ordre naturel humain, il passa de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à la jeunesse,

¹ Ps. cii.

conformément aux lois ordinaires du développement et de la croissance de l'homme. Pareillement aussi, selon le même ordre naturel humain, il croissait en grâce, non pas qu'il acquît par le progrès de l'âge ce qu'il n'avait pas déjà, mais il développait le don de grâce qui était en lui. Et après avoir dit : « Que Jésus avançait en âge, en grâce et en sagesse, » il était bien que l'évangéliste ajoutât : « Devant Dieu et devant les hommes. » En effet, en avançant en âge, autant il révélait aux hommes les dons de grâce et de sagesse qui étaient en lui, autant il s'attachait à les exciter à la louange de Dieu le Père, voulant d'abord accomplir lui-même et parfaire ce qu'il recommandait aux autres de faire : « Qu'ainsi votre lumière luise devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Ainsi, c'est pour cela qu'il est dit qu'il croissait en sagesse et en grâce, non-seulement devant les hommes, en tant qu'ils pouvaient reconnaître ses progrès, mais aussi devant Dieu, dans ce sens que les hommes rapportaient à la louange et à la gloire de Dieu, les dons de grâce et de sagesse qu'ils voyaient se développer dans la personne sacrée de ce divin Sauveur. Gloire à lui, louange et actions de grâces lui soient rendues pour ses bienfaits et ses immortelles faveurs, dans tous les siècles des siècles. Amen.

DISCOURS DE SAINT BERNARD

SUR L'OBÉISSANCE DE JÉSUS A MARIE ET A JOSEPH.

Marie ne fut-elle pas téméraire d'oser dire à Dieu, et au souverain des anges : « Mon fils ! pourquoi en avez-vous

agi ainsi envers nous?» Quel esprit céleste oserait tenir un pareil langage! Il leur suffit, et ils s'estiment bien heureux, ces esprits par nature, d'être devenus, par grâce, les messagers de Dieu, selon la parole de David : « Il choisit les esprits pour en faire ses anges. » Marie, sachant qu'elle était la mère de Jésus, donne avec confiance le nom de fils à cette majesté à laquelle les anges obéissent, dans l'attitude d'une soumission respectueuse. Dieu lui-même ne dédaigne pas un nom qui lui appartient. En effet, presque immédiatement l'évangéliste ajoute : « Et il leur était soumis. » Qui donc était soumis? A qui se soumettait-il? Un Dieu était soumis aux hommes! Oui, le Dieu auquel se soumettent les anges, à qui les principautés et les puissances obéissent, obéissait à Marie, non-seulement à Marie, mais à Joseph à cause de Marie. Admirez ces deux mystères, et dites-moi lequel est le plus digne de votre admiration, ou de la soumission pieuse du fils, ou de l'empire sublime de la mère? Car voici tout à la fois deux prodiges surprenants : prodige d'humilité, qu'un Dieu dépende d'une femme; prodige de grandeur sans exemple, qu'une femme commande à Dieu. Le plus bel éloge des vierges, c'est que leur mérite leur donne le droit de suivre l'Agneau partout où il va; que penser du mérite de celle qui commande à l'Agneau lui-même! — Apprends, ô homme, à obéir; cendre et poussière, apprends à te soumettre et à recevoir des ordres. L'évangéliste a dit de ton Créateur qu'il était soumis à Marie et à Joseph. Rougis, cendre superbe! Un Dieu s'humilie, et tu t'élèves! Un Dieu se soumet aux hommes, et toi, fier de commander aux hommes, tu oses ainsi te placer au-dessus de ton Créateur! Plaise au ciel, quand je suis en proie à ces folles pensées, que Dieu daigne me dire, comme un

jour à un de ses apôtres : « Arrière , Satan , tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu ! » Toutes les fois , en effet , que je veux commander aux autres , je m'élève au-dessus de mon Dieu , et alors je perds le sentiment des choses de Dieu , car c'est de lui qu'il a été dit : « Il leur était soumis , *et erat subditus illis.* » Si tu crains , ô homme , d'imiter l'exemple des hommes , du moins tu ne rougiras pas de suivre celui de Dieu ton créateur .

OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

(L'Épître et l'Homélie comme au jour de la fête.)

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. C'est de lui-même que j'ai dit : Il viendra après moi un homme qui est au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi. Pour moi, je ne le connaissais pas ; mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin qu'il soit connu dans Israël. Et Jean rendit alors ce témoignage : J'ai vu, dit-il, l'Esprit descendre du ciel sous la figure d'une colombe, et se reposer sur lui. Pour moi, je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre et se reposant sur lui, c'est celui-là qui baptise dans le Saint-Esprit. Je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu. (Jean, ch. 1, v. 21, 23, 34.)

HOMÉLIE DE SAINT HIPPOLYTE

SUR LE BAPTÊME.

Tout ce que Dieu notre Seigneur a fait, soit que nous le contemptions des yeux du corps ou par la vue de l'esprit, ou par les lumières de l'intelligence, est parfait et admirable. Quel spectacle brillant et varié nous présente l'aspect du firmament ! Qu'y a-t-il de plus beau que la terre avec sa riche parure de fleurs et de fruits ? Y a-t-il quelque chose de plus rapide que le soleil dans sa course, de plus régulier que la lune dans ses révolutions ? Quoi de plus admirable que l'ineffable harmonie des sphères célestes, que le retour périodique des vents qui fécondent la terre ? Quoi de plus pur que la lumière du jour, de plus noble que l'homme ? Oui, les œuvres du Seigneur notre Dieu sont belles et admirables ! Quoi de plus nécessaire et de plus régulier que le retour périodique des ondées ? Car ce sont les eaux qui nettoient, qui nourrissent, qui purgent et qui arrosent : c'est l'eau qui soutient la terre, qui produit la rosée, qui fait germer la vigne, qui mûrit la moisson, parfume le raisin, amollit l'olive, attendrit les plantes ; c'est l'eau qui pare la rose de rubis, fait éclore la violette à l'ombre des buissons, et étale le lis sur ses superbes calices. Mais que dis-je ? sans l'eau, rien de ce que nous voyons ne saurait subsister ; bien plus, elle est nécessaire pour préserver les autres éléments d'être consumés par l'embrasement des cieux. Enfin, l'eau a pris son niveau jusqu'au-dessus des cieux ; ce qui est conforme à la parole du prophète, quand il dit : Cieux des cieux,

et vous, ondes qui êtes au-dessus des cieux, louez le Seigneur.

Ceci montre les nobles attributs de cet élément ; mais ce qu'il y a de plus remarquable et en même temps de plus digne de notre respectueuse admiration, c'est que les images dont se servent les Ecritures pour nous faire comprendre les principales actions du Christ sont empruntées à cet élément. En effet, il est descendu du ciel comme une douce rosée, il a été cherché comme on cherche les eaux pures d'une fontaine ; sa parole s'est répandue à la manière d'un fleuve, et enfin il a reçu le baptême dans les eaux du Jourdain. Car vous savez que Jésus-Christ vint trouver saint Jean-Baptiste, et qu'il reçut de lui le baptême. Chose admirable ! un peu d'eau lave un fleuve immense, c'est-à-dire le Christ, ornement de la cité de Dieu : lui, qui est la source incompréhensible et infinie d'où découle la vie éternelle, souffre l'ablution de cette onde terrestre et fugitive ; celui qui est présent en tous lieux, celui que les anges mêmes ne peuvent comprendre, que les hommes ne sauraient voir, s'abaisse volontairement à recevoir le baptême ! Et quand je me sers de ce langage, veuillez, mon cher Frère, ne point le prendre dans l'acception ordinaire, mais dans un sens tout exceptionnel et tout divin. En effet, les eaux dans lesquelles il fut plongé sentirent cet abaissement du Christ par suite de son amour pour l'humanité : « les eaux le virent et tremblèrent ; » peu s'en fallut qu'elles ne prissent la fuite en franchissant les rives du fleuve. C'est pourquoi le prophète, qui, dès les temps reculés, avait eu la vision de ce miracle, s'adresse à ces flots et leur dit : « O mer, pourquoi t'a-t-on vu fuir ? et toi, Jourdain, pourquoi as-tu reculé vers ta source ? » Mais les flots répondent : Quand

nous avons vu le maître du monde sous la forme d'un simple mortel, et ignorant le secret de ce grand mystère, nous avons été saisis d'effroi.

Pour nous qui connaissons la cause de ce miracle, qui est dans la bonté de Dieu, nous adorons sa miséricorde infinie, de ce qu'il est venu pour sauver le monde et non pour le juger. C'est dans le même sentiment que Jean le précurseur, aussitôt que ce mystère lui fut dévoilé et qu'il sut que le Christ était vraiment le Seigneur, criait à ceux qui étaient venus vers lui pour se faire baptiser : « Race de vipères, pourquoi courez-vous ainsi vers moi? ce n'est pas moi qui suis le Christ. » Je ne suis que le serviteur, je ne suis pas le maître; je suis le sujet, et non pas le roi; je suis la brebis, et un autre le pasteur; je suis l'homme, un autre le Dieu. Ma mère a cessé d'être stérile pour m'enfanter; je suis venu de la terre, je ne suis pas descendu du ciel. J'ai lié la langue de mon père, et je ne suis pas l'auteur de la grâce. J'ai été reconnu pour le précurseur par ma mère; mais je n'ai point été, comme le Christ, annoncé par une étoile. Je suis petit et faible, et voilà que Celui qui est bien avant moi vient après moi : après moi dans l'ordre des temps, avant moi, sous le rapport de sa divinité ineffable et inaccessible. Il est venu plus puissant que moi, qui ne suis pas digne de dénouer le cordon de sa chaussure : c'est lui qui vous baptisera par le Saint-Esprit et par le feu; pour moi, je suis soumis à la puissance. Moi je suis sujet au péché; lui, il a le pouvoir de l'effacer. Moi je ne puis que montrer la loi; lui fait briller le flambeau de la grâce. Moi j'enseigne ce que j'ai reçu l'ordre d'enseigner; pour lui, il juge en juge souverain. Moi, j'ai à peine un réduit pour m'abriter; lui, il a les cieux pour demeure. Moi je baptise par le baptême de

la pénitence ; pour lui, il accorde la grâce par sa seule volonté. Cessez donc de vous adresser à moi ; car ce n'est pas moi qui suis le Christ.

Lorsque saint Jean eut parlé ainsi au peuple qui l'entourait, et comme la foule, tentée par le mauvais esprit, s'attendait à quelque miracle, voici que le Seigneur apparaît dans sa simplicité divine, seul, sans aucune suite, revêtu de la forme humaine comme d'un vêtement voilant l'éclat de sa divinité, afin de ne point donner à la malice du démon l'occasion de se montrer. Et toutefois, s'il vient à Jean, ce n'est pas comme un roi dépouillé seulement de tout cortège ; mais il vient comme un simple mortel sujet au péché, et il baisse la tête pour recevoir le baptême. Témoin d'une si grande humilité, Jean fut frappé à la fois d'étonnement et d'admiration, et c'est alors qu'il s'écria : « Quoi ! j'avais besoin d'être baptisé par vous, et vous venez pour être baptisé par moi ! » Maître, que faites-vous donc ? votre enseignement paraît ici contraire à la règle. Il me semble que vous n'agissez pas conformément à ce que vous m'avez chargé d'annoncer de vous. Voulez-vous faire triompher le démon par ces contradictions ? Baptisez-moi dans les rayons de votre divinité. Est-ce à moi à vous donner le baptême ? Illuminez-moi de votre esprit ; que voulez-vous attendre d'une pauvre créature comme moi ? Baptisez-moi, Baptiste, votre serviteur, afin de montrer que vous êtes plus grand que moi ; car je ne puis donner que le baptême de la pénitence, et il faut que ceux qui viennent à moi pour être baptisés, confessent d'abord leurs péchés ! Quoi ! vous voulez que je vous baptise ! et quel péché pourriez-vous avoir à confesser ? C'est vous qui remettez les péchés, et vous demandez à être baptisé du baptême de la pénitence ? Et quand bien même j'oserais

vous baptiser, les eaux du Jourdain oseraient-elles vous toucher? « J'ai besoin que vous me baptisiez, et c'est vous qui venez à moi pour que je vous baptise! »

Mais que lui répond le Seigneur? « Faites comme je vous le demande; car c'est ainsi qu'il faut que toute justice soit accomplie. » Faites comme je vous le dis, car vous ne m'êtes pas supérieur en sagesse. Vous voyez les choses à travers l'œil de l'humanité; moi, je les connais comme Dieu; il faut d'abord faire ce que je dois faire, et l'enseigner ensuite. Moi, qui suis la dignité même, comment pourrais-je vous commander quelque chose qui fût contraire à ma dignité. Jean, vous vous étonnez de ce que je suis venu dépouillé de l'éclat de ma gloire! Car si la pourpre royale ne convient pas à un simple particulier, un roi doit s'entourer d'une pompe guerrière; mais je suis venu vers vous comme un ami visite son ami. Faites donc ainsi que je vous dis, car il faut que toute la justice soit accomplie. Je suis venu pour accomplir toute la loi, et je ne veux pas en omettre la moindre partie, afin que saint Paul, qui viendra après moi, puisse s'écrier: « Jésus-Christ est la fin de la loi pour justifier tous ceux qui croient en lui. » Baptisez-moi donc, ô Jean, afin de ne donner l'occasion à personne de dédaigner le baptême. Je veux être baptisé par mon serviteur, afin de montrer aux grands et aux puissants de la terre qu'ils doivent recevoir le baptême de la main d'un simple prêtre. Je vais descendre dans le Jourdain, afin de faire prévaloir le témoignage du Père et de faire éclater la puissance du Fils. Hâtons-nous, car il faut que toute la justice soit accomplie. — Aussitôt Jean baptisa le Christ, et aussitôt les cieux lui furent ouverts; et il vit l'Esprit de Dieu qui descendit sous la forme d'une colombe, et

qui vint se reposer sur lui, et au même instant, une voix se fit entendre du ciel, qui disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le. »

Vous voyez, mon cher Frère, de combien d'immenses avantages nous eussions été privés, si le Seigneur, cédant aux refus de Jean, n'eût reçu de lui le baptême. Avant cet événement, les cieux étaient fermés. Nous avons été rejetés vers les enfers et nous ne devions plus remonter dans les cieux. Mais le Christ reçoit le baptême, il renouvelle l'humanité, et il remet entre ses propres mains le sceptre de l'adoption, aussitôt « les cieux sont ouverts ; » l'accord entre les choses visibles et les choses invisibles se rétablit, la sainte milice du ciel est remplie de joie, les misères de la terre sont guéries ; ce qui était caché se découvre ; ce qui était ennemi de l'homme se réconcilie avec l'homme ; et c'est par ces trois admirables bienfaits que « les cieux ont été ouverts, » suivant la parole de l'évangéliste ; car le Christ, par son baptême, devient l'époux sacré, et il fallait qu'aussitôt l'entrée de la chambre nuptiale lui fût ouverte. D'ailleurs, l'Esprit-Saint étant descendu sous la forme d'une colombe, et parcourant tout l'univers à la voix du Père, il fallait que le « sceau qui fermait les cieux fût levé. » Les cieux lui ont donc été ouverts, et une voix s'est fait entendre, qui disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai placé toute mon affection. »

L'amour produit l'amour ; de même, le Père, lumière immatérielle, produit le Fils, lumière ineffable et inaccessible : « Celui-là est mon fils bien-aimé. » Il a paru sur la terre, ce divin Fils, il est venu habiter parmi nous, et il n'y eut qu'une partie de lui-même qui fut visible, la divinité étant cachée sous le voile de la chair. En effet,

d'après les seules apparences matérielles, Jean qui baptisa, aurait pu paraître supérieur au Christ qui était baptisé; c'est pour cela que le Père fit descendre l'Esprit-Saint sur le Christ qui venait de recevoir le baptême.

Et, de même qu'à la fin du déluge, Dieu se servit de l'emblème de la colombe pour exprimer son amour pour l'humanité, ainsi, l'Esprit-Saint, sous le même emblème et comme gage de paix, est descendu aux bords du Jourdain, sur celui qui rendait témoignage; et pourquoi? afin que la volonté du Père fût clairement manifestée et que les prophéties, qui depuis longtemps avaient annoncé cet événement, fussent pleinement confirmées. Or, que disaient ces prophéties? « La voix de Dieu c'est celle qui va sur les eaux, par laquelle il fait éclater sa gloire comme le bruit du tonnerre ¹. » Et quelle encore est cette voix? c'est celle qui a dit: « Celui-là est mon fils bien-aimé, en qui j'ai placé mon affection. » Celui qui a été nommé le fils de Jacob, et qui est mon fils unique dans le rapport de son essence divine: c'est mon fils bien-aimé, il est pauvre et, malgré sa pauvreté, il nourrit un nombre infini de créatures; il est courbé sous le poids du travail, et c'est lui qui donne le repos à ceux qui ont travaillé; n'ayant pas un oreiller pour reposer sa tête, et c'est lui dont la main puissante gouverne l'univers; lui qui souffre et qui soulage toutes les misères; lui qui est accablé d'humiliations et qui apporte au monde la liberté; lui dont le côté est transpercé par une lance et qui guérit la blessure d'Adam.

Veillez me prêter ici toute votre attention. Je veux vous montrer ici la source de la vie et contempler avec

¹ Psaume 29

vous cette fontaine d'où découlent le salut et la béatitude. Le Dieu de l'immortalité a envoyé son fils immortel, son Verbe sur la terre pour sauver les hommes, pour les purifier par l'eau et par l'esprit, et les rendre dignes de la vie incorruptible. Certes, si l'homme, qui est un être créé est immortel, Dieu l'est bien aussi à plus forte raison ; et s'il est vrai que, régénéré par le baptême et par l'Esprit-Saint, l'homme devient participant de la divinité, il faudra également admettre qu'après la résurrection, il deviendra cohéritier du Christ. Accourez donc, tribus des nations, venez prendre part au baptême de l'immortalité. Je vous annonce une heureuse nouvelle : vous étiez plongées dans les ténèbres de l'ignorance, et la lumière de la vie vous est offerte ; vous allez passer de l'esclavage à la liberté, de l'oppression à l'indépendance, d'un état de corruption à l'incorruptibilité. Et comment s'opérera cette transformation ? par le baptême et la grâce du Saint-Esprit. C'est cette eau du baptême qui, vivifiée par l'Esprit-Saint, arrose le céleste Eden, féconde sa terre, y fait germer les plantes, y donne la vie aux êtres animés, et, pour tout dire en un mot, c'est cette eau sainte, dans laquelle le Christ a reçu le baptême qui régénère et vivifie l'humanité.

C'est ce même esprit qui, dans l'origine des choses, était porté sur les eaux ; c'est lui par qui tout existe et tout se meut et reçoit la vie, lui qui a parlé par la bouche des prophètes, qui est descendu sur le Christ ; c'est ce même esprit que les apôtres ont reçu sous la forme de langue de feu, c'est cet esprit que David invoquait, lorsqu'il disait : « Seigneur, créez en moi un cœur pur, et renouvelez mon esprit jusqu'au fond de mes entrailles. »

C'est de cet esprit que l'ange Gabriel parle à la sainte Vierge, quand il dit : « Le Saint-Esprit surviendra en

vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, » c'est cet esprit qui a inspiré à saint Pierre cette belle exclamation, lorsqu'il dit au Christ : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. » Enfin, c'est par ce même esprit vivant que l'Eglise a été rendue inébranlable : « Le Saint-Esprit, que mon Père vous enverra à cause de lui, vous enseignera toutes ces choses. »

Venez donc, ô homme, et laissez-vous régénérer par votre adoption en Jésus-Christ, et c'est alors que vous ne vous souillerez pas par le meurtre ou l'adultère ; vous fuirez l'idolâtrie et les fausses voluptés ; vous ne vous laisserez pas dominer par l'orgueil, votre âme sera exempte de toute souillure, et vous rejetterez loin de vous le fardeau du péché, vous quitterez l'armure du démon pour vous revêtir des armes de la foi ; et, comme dit le prophète Isaïe : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées ; cessez, cessez de faire le mal. Apprenez à faire le bien, recherchez ce qui est juste, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve ; et, après cela, venez et soutenez votre cause contre moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la neige la plus pure. Si vous voulez m'écouter, vous jouirez des biens de la terre. » Vous l'entendez, mon cher Frère, de quelle manière le prophète prédit la vertu purifiante du baptême. En effet, celui qui se plonge avec foi dans cette piscine salutaire renonce au mal et se dévoue au Christ. Il abjure l'enfer et ne confesse que Jésus-Christ pour seul Dieu. Il se dépouille de la robe de l'esclavage pour revêtir celle de l'adoption. Il devient par le baptême pur et

brillant comme le soleil de justice, et par-dessus tout, il redevient fils de Dieu et cohéritier du Christ, à qui appartient toute gloire avec l'Esprit, source de toute sainteté et de toute grâce, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Trad. de M. DE GENOUDE.)

INSTRUCTION DE TERTULLIEN

SUR LA GRACE DU BAPTÊME.

Rien ne déconcerte plus les idées de l'homme que la simplicité des opérations divines dans ce qui frappe nos sens d'une part, et de l'autre la magnificence des effets qui en résultent. Il en va ainsi de notre baptême. Quoi de plus simple? Point de pompe, point d'appareil nouveau, point de cérémonie dispendieuse. Toutefois, parce que le néophyte plongé dans l'eau, pendant que l'on prononce sur lui quelques paroles, ne paraît pas sortir plus pur intérieurement de ce bain, on ne veut pas croire qu'il ait obtenu l'éternité. Mais chez les idolâtres, si je ne me trompe, l'appareil, la pompe et les dépenses de leurs solennités ou de leurs mystères secrets, commandent la foi et la vénération. Misérable incrédulité, qui conteste à Dieu ce qui n'appartient qu'à lui : la simplicité unie à la toute-puissance !

— Quoi donc? N'est-il pas étrange, s'écrie-t-on, qu'un peu d'eau détruise la mort ?

— Loin de là ! Il faut d'autant plus le croire, si c'est à cause de la grandeur de la merveille que l'on refuse d'y croire. En effet, quel peut être le caractère des œuvres di-

vines ; sinon de surpasser notre admiration ? Nous aussi , elles nous surprennent , mais parce que nous les croyons. L'incrédulité , au contraire , s'en étonne , mais sans les croire. Ce qui est simple lui paraît illusoire , ce qui est magnifique lui semble impossible. Qu'il en soit comme tu l'imagines , les oracles divins l'ont réfuté d'avance : « Dieu a choisi ce qui était insensé selon le monde , pour confondre sa sagesse. — Ce qui est impossible aux hommes est facile à Dieu. » Si Dieu est infiniment sage et puissant , chose que ne contestent pas même ceux qui le méconnaissent , il a dû faire entrer dans la matière de ses œuvres le contraire de la sagesse et de la puissance , c'est-à-dire ce qui paraît à l'homme une folie ou une impossibilité ; le mérite ne brille jamais plus que dans l'opposition des moyens et des effets.

Tout en ne perdant pas de vue ce principe qui nous sert de prescription , examinons néanmoins si la régénération de l'homme par l'eau est chose ridicule ou impossible. Pourquoi cette matière a-t-elle été élevée à cette haute dignité ? Il est bon , selon moi , de considérer cet élément jusque dans son origine. Elle est noble , elle est illustre cette origine , qui commence avec le monde. L'eau est un de ces éléments qui , avant que le monde eût revêtu sa forme , lorsque tout était grossier encore , sommeillaient en Dieu. « Au commencement , est-il dit , Dieu créa le ciel « et la terre ; la terre était invisible et nue ; les ténèbres « couvraient la face de l'abîme , et l'Esprit de Dieu était « porté sur les eaux. » Voilà d'abord , ô homme ! de quoi respecter la substance de l'eau , par l'antiquité de son origine. Veux-tu connaître ensuite sa dignité ? Elle était le siège de l'Esprit divin , qui la préférait alors à tous les autres éléments. D'informes ténèbres , que ne dissipait point

encore la clarté des étoiles, s'épaississaient partout ; l'abîme était lugubre, la terre sans ornement, le ciel sans magnificence ; l'eau seule, matière toujours parfaite, toujours riante, toujours simple, toujours pure par elle-même, servait de trône à l'Esprit de Dieu.

Il y a plus. Quand Dieu disposa entre elles les différentes parties de l'univers, il le fit au moyen des eaux. « Pour suspendre le firmament au milieu du monde, il divisa les eaux d'avec les eaux. Il suspendit l'aride par une opération semblable. » Une fois que tout a pris sa place, et que le monde attend ses habitants, c'est à l'eau la première qu'il est ordonné de produire des créatures vivantes. C'est l'eau qui la première produit ce qui a vie, afin que notre étonnement cessât lorsqu'un jour elle enfanterait la vie dans le baptême. Dans la formation de l'homme lui-même, Dieu employa l'eau pour consommer son œuvre. Il est bien vrai que la terre lui fournit sa substance ; mais la terre eût été inhabile à cette œuvre, si elle n'avait été humide et détrempée. Ce sera donc avec le limon auquel les eaux, rassemblées depuis quatre jours dans leur demeure, avaient laissé une humidité suffisante, que le Créateur formera le roi de la création.

S'il fallait m'étendre ici sur les autres prérogatives de l'eau, que n'aurais-je point à dire de sa vertu et de sa fécondité ? Que de qualités ! que de bienfaits ! que de services rendus au monde ! Mais je craindrais de devenir le panégyriste de l'eau plutôt que le défenseur du baptême : toutefois il sortirait de là l'enseignement plus complet que si Dieu a constamment employé l'eau dans ses œuvres, il n'est pas étrange qu'elle figure dans ses sacrements. Pourquoi celle qui produit la vie de la terre, ne donnerait-elle pas la vie du ciel ?

Il suffira de ces quelques mots pour y découvrir comme une espèce de préjugé en faveur du baptême et un signe extérieur qui en était le symbole au commencement du monde. L'Esprit de Dieu, qui avant la création « était porté sur les eaux, » nous indiquait d'avance que sa majesté reposerait sur l'eau de la régénération ; car la sainteté ne pouvait être portée que sur une chose sainte, ou bien, la matière qui portait, empruntait sa sanctification à ce qui était porté. Et attendu que toute matière inférieure participe nécessairement aux qualités de celle qui la domine, la substance corporelle devait entrer en communication avec la substance spirituelle, d'autant plus que cette dernière peut aisément par sa subtilité pénétrer et animer sa voisine. Ainsi, la nature des eaux, sanctifiée par l'Esprit-Saint, a conçu par là même le pouvoir de sanctifier l'homme dans ce sacrement.

Et qu'on ne vienne pas me dire : Est-ce que nous sommes baptisés aujourd'hui dans les mêmes eaux que celles qui furent au commencement du monde ? Non, répondrai-je, elles ne sont pas absolument les mêmes. Elles s'y rapportent toutefois comme des espèces différentes à un genre unique. Or les attributs du genre se retrouvent dans l'espèce. Aussi, baptisés dans la mer ou dans un étang, dans un fleuve ou dans une fontaine, dans un lac ou dans un bassin, qu'importe ? il n'y a sur ce point aucune différence entre ceux que Jean régénère dans le Jourdain et Pierre dans le Tibre. L'eunuque que Philippe baptisa en chemin d'une eau que le hasard lui offrit, n'emporta ni plus ni moins de grâce. Toute eau naturelle acquiert donc pour l'antique prérogative dont elle fut honorée à son origine, la vertu de sanctification dans le sacrement, pourvu que Dieu soit invoqué à cet effet. Aus-

sitôt que les paroles se prononcent, l'Esprit-Saint, descendu des cieux, s'arrête sur les eaux qu'il sanctifie par sa fécondité ; les eaux, ainsi sanctifiées, s'imprègnent à leur tour de la vertu sanctifiante. D'ailleurs, elles ont un rapport direct avec les desseins de Dieu dans cette opération. La tache du péché nous avait souillés, les eaux nous lavent de ces souillures. Mais comme les péchés ne paraissent pas sur la chair, car personne ne porte à l'extérieur les marques de l'idolâtrie, de l'adultère ou du mensonge, ils impriment leur difformité dans l'âme, où se consomme principalement la faute. C'est l'esprit qui commande, la chair obéit en esclave. Cependant la faute est commune à tous deux, à l'esprit parce qu'il commande, à la chair, parce qu'elle obéit. Ainsi, dès que les eaux ont reçu comme une vertu médicinale par l'intervention de l'ange de Dieu, l'âme y est lavée au moyen du corps, et la chair purifiée au moyen de l'esprit.

Les Gentils eux-mêmes, tout étrangers qu'ils sont à l'intelligence des choses spirituelles, attribuent à leurs idoles la même efficacité. Mais leurs eaux, vides de vertu, ne sont que mensonge et illusion. Ils initient, par une sorte de baptême, leurs néophytes à je ne sais quels mystères d'Isis ou de Mithra. Ils honorent même leurs dieux par les ablutions solennelles de leurs simulacres. Voyez leurs lustrations expiatoires ! Le prêtre, promenant çà et là l'eau sacrée, en arrose maison, bourgade, temple, cité ; il n'omet rien. On se prépare, le fait est connu, aux jeux d'Apollon et d'Eleusis par des immersions, cérémonie qui, suivant l'idée commune, régénérera le coupable et lui obtiendra l'impunité de ses parjures. C'est ce que nous voyons chez les anciens. Quiconque s'était souillé par l'homicide, lavait la tache du sang dans une eau expiatrice.

Si donc l'aveuglement des gentils reconnaît à l'eau, par suite de sa destination naturelle, la propriété d'effacer les crimes, avec combien plus de vérité remplira-t-elle cet office par l'autorité d'un Dieu créateur des éléments et de leurs propriétés !

La religion, disent-ils, communique à l'eau une vertu salutaire.

Mais quelle plus sainte religion que celle du Dieu vivant ! Le connaître, ce vrai Dieu, c'est en même temps reconnaître les artifices jaloux du démon, toujours prêt à contrefaire les opérations divines. En effet, n'a-t-il pas aussi son baptême qu'il impose aux siens ? Mais où est le rapport ? Là, c'est l'impur qui purifie ; c'est l'auteur de la servitude qui affranchit ; c'est le condamné qui absout. N'est-ce pas détruire son ouvrage que d'effacer les péchés inspirés par lui-même.

J'ai rapporté ces témoignages pour ceux qui, repoussant les lumières de la foi, refusent à Dieu un pouvoir qu'ils accordent néanmoins à son rival. Sans même recourir au sacrement, une opinion vulgaire veut qu'il y ait des esprits immondes répandus sur les eaux, comme pour imiter l'incubation première de l'Esprit, au commencement du monde. Interrogez plutôt ces fontaines ombragées, ces ruisseaux pleins de mystères, ces piscines dans les bains, ces sources jaillissantes dans les maisons, ces citernes, ces puits qui engloutissent ou étouffent, dit-on, les hommes, sans doute par la force de l'esprit malfaisant. En effet, n'existe-t-il pas des noms divers pour désigner les victimes des eaux : *apopnictes*, ceux qu'elles ont suffoqués ; *lymphates*, ceux qu'elles ont rendus furieux ; *hydrophobes*, ceux qu'elles ont frappés de terreur. Pourquoi ces détails ? Il ne paraîtra plus invraisemblable que l'ange du Seigneur

préside aux eaux pour notre salut, lorsque l'ange du mal s'y trouve pour la perte de l'homme.

— Quelle apparence, dites-vous, qu'un ange intervienne dans les eaux ?

— L'Écriture a guéri d'avance vos scrupules : « Un ange du Seigneur descendait, au temps marqué, dans la piscine de Bethesda, et remuait l'eau. Les malades attendaient qu'elle eût été agitée pour y descendre ; et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée, était infailliblement guéri, quel que fût son mal. » Ce remède du corps figurait, dans l'avenir, les remèdes appliqués à notre âme, comme il arrive d'ordinaire que les choses matérielles nous élèvent à la connaissance des choses spirituelles. Puis, quand vinrent les jours où la grâce de Dieu coula plus abondamment sur les hommes, l'eau acquit plus de vertu, l'ange plus de pouvoir. Ce qui guérissait autrefois le corps guérit aujourd'hui l'âme ; ce qui procurait la santé dans le temps procure le salut dans l'éternité ; ce qui délivrait un seul homme dans une année délivre chaque jour des nations tout entières, et détruit la mort en lavant les péchés. Car le baptême, en remettant la faute, remet aussi la peine. Ainsi l'homme est rendu à Dieu, à la ressemblance de ce premier homme qui avait été créé autrefois à l'image de Dieu ; l'image s'applique au corps, la ressemblance à l'éternité. C'est alors que l'homme retrouve cet Esprit-Saint que le souffle de Dieu lui avait communiqué au commencement, mais qu'il avait perdu ensuite par sa révolte.

Je ne prétends pas toutefois que les eaux nous mettent en possession de la plénitude de l'Esprit ; mais, en nous purifiant sous la vertu de l'ange, elles nous disposent à recevoir l'Esprit-Saint. Ici la figure précéda encore la réa-

lité. De même que le Précurseur préparait les voies de Jésus-Christ, ainsi l'ange, présent au baptême, ouvre les voies au Saint-Esprit par l'absolution des péchés qu'obtient la foi, que scelle et confirme l'invocation du Père, du Fils et du Saint-Esprit. S'il est écrit : « Tout témoignage reposera sur la parole de deux ou trois témoins, » quel fondement inébranlable de nos espérances que le nombre des trois personnes divines, puisque l'invocation nous donne pour garantie de notre salut ceux-là mêmes qui cautionnent notre foi ! Ce n'est pas tout ; notre profession de foi et la promesse de notre salut, ayant pour témoins et pour garantie les trois personnes divines, la mention de l'Église arrive de toute nécessité ; car là où sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit, là est aussi l'Église qui est le corps des trois personnes divines.

Sortis du bain régénérateur, nous recevons une onction sainte, empruntée à l'ancienne loi qui marquait le prêtre par l'onction de l'huile. C'est ainsi qu'Aaron fut sacré par son frère Moïse ; c'est ainsi que Jésus est appelé Christ du mot chrême, qui désigne l'onction par laquelle Dieu le Père l'a rempli de son Esprit, suivant ce qu'on lit aux Actes des Apôtres : « Ils s'assemblèrent dans cette « ville contre votre Fils sacré que vous avez marqué de « votre onction. » Ainsi l'onction se pratique sur notre chair, mais son effet agit sur l'âme. De même l'action du baptême est tout extérieure, puisque le corps lui seul est plongé dans l'eau ; mais l'effet en est tout spirituel, puisqu'il nous affranchit du péché.

Ensuite, on nous impose les mains en invoquant et en attirant sur nous l'Esprit-Saint par la bénédiction. Quoi donc ? Il sera permis au génie de l'homme de faire descendre l'Esprit sur l'eau, en étendant les mains sur elles,

et d'animer ce mélange par un autre Esprit qui produit des merveilles étonnantes, et Dieu qui agit sur des éléments dont il est le créateur, ne pourrait, par des mains pures, opérer des prodiges spirituels ! Les symboles sacrés de l'Ancien-Testament nous éclairent encore ici. Jacob, ayant appelé auprès de lui ses deux petits-fils, Ephraïm et Manassé, tous deux enfants de Joseph, les bénit en leur imposant sur la tête ses mains qu'il avait croisées, représentant, par cette attitude, Jésus-Christ sur la croix, et présageant ainsi la bénédiction que nous donnerait Jésus-Christ. C'est dans ce moment que l'esprit de sainteté infinie quitte le sein du Père pour descendre avec plaisir sur une chair purifiée et bénie, et repose sur les eaux du baptême, comme s'il reconnaissait son ancien trône. Il descendit de même sur notre Seigneur sous la figure d'une colombe, afin que la simplicité et l'innocence de la colombe nous fissent connaître quelle était la nature du Sauveur, car cet oiseau, dit-on, n'a point de fiel. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous recommande dans l'Écriture « d'être simples comme la colombe. » De même quand le déluge eut lavé dans ses eaux l'antique iniquité, après le baptême du monde, si j'ose ainsi parler, la colombe, échappée de l'arche, et reparaisant ensuite avec un rameau d'olivier, vint annoncer à l'univers la pacification de la colère divine. On sait que, parmi les nations, l'olivier est le symbole de la paix. Par une disposition analogue, mais toute spirituelle, aussitôt que notre terre, c'est-à-dire aussitôt que la chair de l'homme sort du bain régénérateur, purifiée de ses souillures, le Saint-Esprit, céleste colombe qui descend d'en haut, comme jadis celle qui sortit de l'arche, figure de l'Église, vient à nous en nous apportant la paix de Dieu. Mais le monde, en péchant

de nouveau nous signale la différence du baptême et du déluge. Aussi le monde doit-il être purifié par le feu, de même que l'homme qui retombe dans le péché après sa régénération. Que l'avertissement nous profite !

Avantages du côté de la nature, privilèges du côté de la grâce, cérémonies solennelles, symboles, prières, témoignages, tout annonce la merveilleuse efficacité de l'eau. D'abord, c'est le peuple de Dieu que je vois arraché de la servitude. Comment Israël échappe-t-il à la violence de l'Égyptien ? il traverse les eaux de la mer Rouge, où il trouve son salut en laissant engloutir son cruel oppresseur avec toutes ses troupes. Connaissez-vous une figure plus manifeste du sacrement du baptême ? C'est dans l'eau que les nations délivrées dépouillent les chaînes du siècle ; dans l'eau que le démon, leur antique dominateur, perd son pouvoir. Plus loin, l'eau du désert est pleine d'amertume ; Moïse en corrige l'âcreté par la vertu du bois qu'il y jette. Quel est ce bois ? Jésus-Christ lui-même qui, par sa divine puissance, transformait en eau salutaire des eaux tout à l'heure amères et empoisonnées. La voilà encore cette eau que Moïse fit jaillir miraculeusement de la pierre qui accompagnait le peuple. Si cette pierre était Jésus-Christ, il n'en faut point douter, les eaux du baptême sont consacrées en Jésus-Christ.

Pour nous confirmer dans la foi du baptême, considérons en quelle faveur l'eau est auprès de Dieu et de son fils. L'eau intervient dans les principales circonstances de la vie du Sauveur ; elle apparaît à son baptême. Essaie-t-il son pouvoir ? il convertit l'eau en vin aux noces où il est convié. Enseigne-t-il la multitude ? il invite ceux qui ont soif à venir se désaltérer à cette source éternelle, qui n'est autre chose que lui-même. Ailleurs, il affirme qu'un

verre d'eau donné au pauvre est une œuvre de charité qu'il récompensera. Il répare ses forces aux eaux du puits de Jacob; il marche sur les eaux; il passe et repasse le lac de Génézareth; il lave lui-même les pieds de ses disciples. Enfin les témoignages en faveur du baptême se continuent jusqu'à la Passion. Le Sauveur ne sera point condamné à la croix sans que l'eau intervienne; j'en appelle aux mains de Pilate. Lorsqu'il est blessé, c'est encore l'eau qui jaillit de son côté; j'en appelle à la lance du soldat.

Jusqu'ici nous avons énuméré, autant que l'a permis notre faiblesse, ce qui peut servir de fondement à la religion du baptême; expliquons du mieux qu'il nous sera possible ce qui concerne sa nature. Je commence par plusieurs questions préliminaires. La première fut proposée, par le Seigneur lui-même, aux pharisiens, lorsqu'il leur demanda si « le baptême de Jean venait du ciel ou de la terre. » Ils n'osèrent rien répondre. « Ils ne comprenaient pas, parce qu'ils n'avaient pas la foi. » Pour nous, chez qui la mesure de la foi est la mesure de l'intelligence, nous pouvons répondre que le baptême de Jean était divin par l'autorité de celui qui l'avait prescrit, mais non dans ses effets, puisque nous lisons que Jean avait été envoyé pour baptiser, mais d'un baptême tout humain. En effet, le précurseur n'accordait point la grâce, il ne faisait que préparer aux choses spirituelles, parce qu'il était le préposé de la pénitence qui est au pouvoir de l'homme. Les docteurs de la loi et les pharisiens, n'ayant pas voulu croire, refusèrent aussi de faire pénitence. S'il est vrai que la pénitence soit au pouvoir de l'homme, le baptême de Jean devait être nécessairement de la même nature; ou bien, s'il eût été céleste, il eût conféré l'Esprit-Saint et la rémission des péchés. « Mais il n'y a que Dieu qui remette les péchés

et donne le Saint-Esprit. » D'ailleurs, le Seigneur n'a-t-il pas dit lui-même : « Si je ne remonte d'abord vers mon père, l'Esprit ne peut descendre sur vous? » Ce que le maître ne donnait point encore, le serviteur pouvait-il le donner?

Nous lisons ensuite dans les *Actes des apôtres* : « Ceux qui avaient reçu le baptême de Jean n'avaient pas l'Esprit-Saint, dont ils n'avaient pas même entendu parler. » Par conséquent, ce qui ne produisait pas des effets célestes n'avait rien de céleste. Au reste, tout ce qu'il y avait de céleste dans le précurseur, c'est-à-dire l'esprit de prophétie, vint tellement à lui manquer, après que la plénitude de l'Esprit-Saint fut passée tout entière dans le Seigneur, que, ne reconnaissant plus celui dont il avait signalé l'avènement, il lui envoya demander s'il était véritablement le Messie qui devait venir¹. Le baptême de la pénitence ne faisait donc que disposer à la rémission et à la sanctification qui arriveraient bientôt par le Christ.

Il prêchait le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, dira-t-on?

Il est vrai; mais cela ne doit s'entendre que d'une rémission à venir. La pénitence précède, vient ensuite la rémission; on appelle cela préparer la voie. Celui qui prépare est-il le même que celui qui achève? Le premier dispose seulement et laisse à un autre le soin de mettre la dernière main. Au reste, le précurseur avoue lui-même que ses œuvres n'étaient point célestes; cette vertu n'appartenait qu'au Christ : « Celui qui est sorti de la terre est de la terre et parle de la terre; celui qui vient d'en haut

¹ Saint Augustin et saint Jean Chrysostôme donnent une tout autre explication de l'ambassade de saint Jean.

est au-dessus de tous. Pour moi, dit-il ailleurs, je vous baptise dans l'eau de la pénitence seulement; mais il en viendra bientôt un autre qui vous baptisera par le Saint-Esprit et par le feu; » c'est-à-dire, comme le vrai fidèle est purifié dans les eaux baptismales pour sa sanctification, le chrétien hypocrite ou chancelant reçoit un baptême de feu pour sa condamnation.

« Le Seigneur est venu et il n'a point baptisé, » s'écrie-t-on; car nous lisons ces paroles : « Quoique Jésus ne baptise point lui-même, mais par ses disciples. » Il semble néanmoins, d'après les paroles de Jean, que Jésus-Christ devait baptiser de ses propres mains.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut l'entendre; il ne peut voir là qu'une manière de parler assez habituelle. On dit, par exemple, l'empereur a publié un édit, le gouverneur a frappé de verges; est-ce l'empereur qui publie? est-ce le gouverneur qui a frappé? On met constamment sur le compte du maître l'exécution de ses ordres. Voilà quel est le sens de ces paroles : « Il vous baptisera lui-même; » c'est-à-dire vous serez baptisé en lui ou par lui.

Mais pourquoi s'étonner qu'il ne baptisât pas lui-même? Quel aurait pu être son baptême? Un baptême de pénitence? Alors, à quoi bon le précurseur? Un baptême pour la rémission des péchés? Il la donnait d'une seule parole. Un baptême administré en son nom? Il cachait le Dieu sous les abaissements de l'humilité. Un baptême au nom du Saint-Esprit? Il n'était pas encore descendu d'auprès du Père. Un baptême au nom de l'Eglise? Les apôtres ne l'avaient pas encore édifiée. C'étaient donc les apôtres qui baptisaient en qualité de ministres de Jésus-Christ, comme autrefois le précurseur, et du même baptême que lui. En effet, il ne pouvait être différent; car celui qui

fut institué ensuite par Jésus-Christ, les disciples ne pouvaient encore l'administrer. La gloire du Seigneur n'était pas encore achevée ni l'efficacité du baptême établie sur les mérites de la passion et de la résurrection. Or, notre mort ne pouvait être détruite que par sa passion, et notre vie réparée que par sa résurrection.

Lorsque, nous appuyant sur cet oracle de notre Seigneur : « En vérité, si quelqu'un ne renaît de l'eau, il ne peut avoir la vie, » nous établissons que nul ne peut être sauvé sans le baptême, des esprits pointilleux ou téméraires nous adressent cette question : Avec votre principe, comment les apôtres peuvent-ils être sauvés, car nous ne voyons pas qu'ils aient été baptisés dans le Seigneur, à l'exception de Paul ? Il y a mieux : puisque Paul est le seul parmi eux qui ait reçu le baptême de Jésus-Christ, il suit invinciblement, pour sauver le principe, ou que ceux qui n'ont pas été plongés dans l'eau régénératrice sont damnés, ou que cet oracle est convaincu de mensonge, si le salut leur est assuré sans le secours du baptême. J'ai entendu des imprudents raisonner de la sorte, et j'en prends Dieu à témoin, afin que l'on ne me suppose point assez pervers pour imaginer, dans je ne sais quel emportement de langage, des difficultés capables d'alarmer ou d'exciter des scrupules.

Je vais donc répondre du mieux qu'il me sera possible à ceux qui disent : Les apôtres n'ont point été baptisés. S'il est vrai, comme on ne peut le contester, que les apôtres avaient reçu le baptême humain de Jean, ils désiraient aussi le céleste baptême de notre Seigneur, puisqu'il avait déclaré qu'il n'y avait qu'un baptême. Lorsqu'il veut laver les pieds de Pierre qui s'y refuse, ne lui dit-il pas : « Celui qui a été une fois lavé, n'a plus besoin de

l'être? » Aurait-il tenu ce langage à un homme qui n'aurait pas été baptisé? Argument décisif contre ceux qui enlèvent aux apôtres jusqu'au baptême de Jean, afin de ruiner le sacrement de la régénération. Qui croira que la voie du Seigneur, c'est-à-dire le baptême de Jean, n'ait pas été préparée dans la personne de ceux qui étaient eux-mêmes destinés à ouvrir les voies du Seigneur par tout l'univers! Eh quoi! notre Seigneur, dont l'impeccabilité ne devait à la justice divine aucune satisfaction, a voulu néanmoins être baptisé, et des pécheurs n'auraient pas eu besoin de l'être!

On insiste. N'est-il pas vrai que plusieurs n'ont pas été baptisés?

— D'accord; toutefois, ce ne sont pas assurément les disciples de Jésus-Christ, mais les ennemis de sa foi, tels que les docteurs et les pharisiens. J'en conclus que si les ennemis du Seigneur n'ont pas voulu être baptisés, ceux qui suivaient le Seigneur l'ont été certainement, pour ne pas imiter la folle sagesse de ses contradicteurs, surtout quand le maître auquel ils étaient attachés avait honoré saint Jean par cet illustre témoignage: « Parmi les enfants des femmes, il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste. »

Selon d'autres, et l'assertion est peu sensée, les apôtres furent suffisamment baptisés, lorsque les flots de la mer les couvrirent dans la barque qu'ils montaient; Pierre lui-même fut assez plongé quand il marcha sur les eaux du lac de Génézareth. Telle n'est pas mon opinion. Autre chose est d'être couvert d'eau ou enseveli par la violence de la mer, autre chose d'être lavé par un acte de religion. Ce navire, au reste, était la figure de l'Eglise, qui est battue par les tempêtes de la persécution et de la ten-

tation sur la mer de ce monde, tandis que le Seigneur semble s'endormir dans sa patience, jusqu'à ce que, réveillé enfin par les prières des justes, il apaise à ce dernier jour la fureur du siècle et rende le calme à ses serviteurs.

Enfin, quel qu'ait été le baptême des apôtres, ou bien qu'ils aient vécu jusqu'à la fin sans le baptême, il est important de savoir que c'est à nous en particulier que le Christ adresse cet oracle dans la personne de Pierre : « Il n'y a qu'un baptême. » Au reste, il y aurait témérité de notre part de nous ériger en juges du salut des apôtres, comme si la grâce de leur vocation, et ensuite le privilège d'une amitié inséparable avec Jésus-Christ, n'avait pas pu remplacer pour eux le baptême ! Disciples fidèles, ne marchaient-ils pas à la suite de celui qui a promis le salut à quiconque croit en lui ? « Votre foi vous a sauvé, » dit-il ; et ailleurs : « Vos péchés vous sont remis. » Ce dernier croyait, mais n'avait pas encore reçu le baptême. Si la rémission des péchés a manqué aux apôtres, je ne comprends plus rien à la foi. L'un, à la première parole que lui fait entendre le Seigneur, abandonne la maison de l'impôt ; l'autre renonce à son père, à sa barque et à la profession qui le faisait vivre. Celui-là ne retourne pas même sur ses pas pour ensevelir son père, docile au plus grand des préceptes de Jésus-Christ : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; » injonction à laquelle il obéit avant même de l'avoir entendue.

Ici l'audace de quelques impies m'arrête par ces questions : Si la foi suffit, le baptême n'est donc pas nécessaire ? Abraham qui n'avait été plongé dans aucune eau, devint agréable à Dieu sans autre sacrement que le sacrement de sa foi.

— Je réponds : Les lois qui viennent les dernières obligent et prévalent sur celles qui les ont précédées. Qu'anciennement, avant la passion et la résurrection du Seigneur, la foi toute seule ait suffi pour le salut, d'accord ; mais quand il fallut en outre croire à sa naissance, à sa passion et à sa résurrection, le sacrement primitif s'accrut du sceau du baptême, vêtement de notre foi pour ainsi parler, qui auparavant était nue, et qui aujourd'hui ne peut rien sans l'observation de la loi. En effet, la nécessité du baptême a été imposée, la forme en a été prescrite : « Allez, dit le Seigneur aux apôtres, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Cette loi est clairement confirmée par cet autre arrêt définitif : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il n'entrera point dans le royaume de Dieu : » double sentence où est écrite la nécessité du baptême. Depuis ce moment, tous ceux qui entrèrent dans l'Eglise furent baptisés. Paul commence à peine à croire, qu'il reçoit le baptême. Le Seigneur le lui avait ordonné quand il le frappa de cécité. « Lève-toi, et entre dans la ville de Damas ; là on t'apprendra ce que tu dois faire, » c'est-à-dire, recevoir le baptême, la seule chose qui lui manquât. Car, du reste, il avait suffisamment appris et cru que Jésus de Nazareth était le Seigneur, Fils de Dieu.

Mais à propos de l'Apôtre, nouvelles difficultés. Il a dit : « Aussi n'est-ce pas pour baptiser que Jésus-Christ m'a envoyé. »

Qui s'imaginera que par ces paroles l'Apôtre ait prétendu détruire le baptême ? N'a-t-il pas baptisé lui-même Caius, Crispus et toute la famille de Stéphanas ? Mais je le veux bien : le Christ ne l'avait pas envoyé pour baptiser ;

n'avait-il pas prescrit aux autres apôtres de conférer le baptême? Comprendons d'ailleurs le langage de Paul, et dans quelles circonstances il parlait. On lui avait appris « qu'il s'était élevé des schismes et des divisions parmi les Corinthiens : « Je suis à Paul, disait l'un ; je suis à Apollon, « disait l'autre. » Voilà pourquoi le pacifique apôtre, afin de ne point paraître s'arroger l'universalité de l'apostolat, dit : « Je n'ai pas été envoyé pour baptiser, mais pour prêcher. » En effet, la prédication vient avant le baptême. Mais que la prédication soit plus honorable, d'accord. Celui qui a eu le pouvoir de prêcher a pu sans doute aussi baptiser.

Reste-t-il quelque autre sophisme par lequel on attaque le baptême? Je l'ignore. Toutefois, je vais reprendre la marche interrompue tout à l'heure, pour ne pas laisser indécises les questions fondamentales. Il n'y a pour nous qu'un seul baptême ; l'Evangile du Seigneur et les Epîtres de l'Apôtre en font foi : « Il n'y a qu'un Dieu, qu'un baptême, qu'une Eglise dans les cieux. » Mais que faut-il observer à l'égard des hérétiques? il s'agit de le discuter mûrement. Le véritable baptême ne se transmet que chez nous. Les hérétiques n'ont rien de commun avec notre discipline, puisque, séparés de notre communion, ils ne sont plus que des étrangers. Je ne dois point reconnaître en eux ce qui n'appartient qu'à moi. Ils n'ont ni le même Dieu, ni le même Christ que nous; par conséquent, ils n'ont pas l'unité du baptême, puisque leur baptême diffère du nôtre. Ne l'ayant pas tel qu'il doit être, ils n'en ont aucun indubitablement. Impossible de compter ce que l'on n'a pas; impossible de le recevoir chez eux, puisqu'ils ne l'ont pas. Nous avons déjà exposé longuement cette matière dans un traité écrit en grec. Nous ne recevons

donc qu'une fois le baptême. Nos péchés n'y sont lavés qu'une fois, parce que nous ne devons pas y retomber. Israël renouvelle tous les jours ses ablutions, parce qu'il se souille tous les jours. Le chrétien n'est baptisé qu'une fois, pour l'avertir qu'après cela il ne doit plus pécher. Heureuse eau, qui ne lave qu'une fois, qui ne sert point de jouet aux pécheurs, qui, n'étant point souillée d'immondices habituelles, ne souille point ceux qu'elle lave !

Il est vrai que nous avons un second baptême, le baptême du sang, unique comme le premier. C'est de celui-ci que Jésus-Christ disait : « Je dois être baptisé d'un baptême, » quoiqu'il eût été déjà baptisé ; car il était venu par l'eau et par le sang, comme l'a écrit Jean, afin qu'il fût lavé par l'eau et glorifié par le sang, conséquemment aussi, afin que notre vocation commençât par l'eau et que notre élection se consommât dans le sang. Ces deux baptêmes jaillirent sur la croix, de la plaie de son côté ; parce que ceux qui devaient croire en son sang devaient être purifiés par l'eau, et ceux qui seraient purifiés par l'eau s'abreuver de son sang. Voilà quel est le baptême qui supplée le baptême d'eau quand nous ne l'avons pas reçu, et nous le rend quand nous l'avons perdu.

Il me reste, pour terminer cette courte matière, à dire quelques mots sur la discipline qu'il faut observer dans l'administration et la réception du baptême. Le droit de le conférer appartient au grand-prêtre, qui est l'évêque ; après lui aux autres prêtres et aux diacres ; jamais toutefois sans la permission de l'évêque, par honneur pour l'Eglise ; toutes les fois que cet honneur est maintenu, la paix l'est aussi. Du reste, les laïques ont quelquefois ce pouvoir. Ce qui est communiqué sans réserve ne peut-il pas l'être de même, sauf néanmoins que les évêques, les

prêtres, les diacres, sont appelés les disciples de Jésus-Christ. Nul ne doit recéler le don du Seigneur. Or, le baptême étant un des biens que Dieu distribue à tous, tous peuvent l'administrer, mais les laïques doivent toujours se souvenir de la modestie et de l'humilité envers leurs préposés, dans lesquels réside ce pouvoir, et ne point usurper un office qui n'appartient qu'à l'évêque. La rivalité est la mère des schismes : « Tout est permis, a dit le très saint Apôtre, mais tout n'est pas expédient. » Qu'il suffise donc à un laïque d'user de cette faculté dans le cas de nécessité, quand le lieu, le temps, la personne le réclament. Alors la conjoncture du péril où se trouve celui-ci excuse suffisamment la compassion de celui-là. Refuser à quelqu'un le secours qu'il était en notre pouvoir de lui donner, c'est nous rendre coupables de la perte d'une âme.

Du reste, ceux qui sont chargés de l'administration du baptême n'ignorent pas qu'il ne faut pas le conférer légèrement. Ce précepte : « Donnez à tous ceux qui vous demandent, » a sa mesure, et s'applique à l'aumône. Souvenons-nous plutôt de ces paroles : « Gardez-vous de donner aux chiens les choses saintes ; ne jetez point vos perles devant les pourceaux ; » et ailleurs : « N'imposez pas facilement les mains à personne, de peur de participer aux péchés d'autrui. » Sans doute Philippe administra facilement le baptême à l'eunuque, mais n'oublions pas qu'un ordre manifeste et formel était intervenu de la part du Seigneur. L'Esprit avait recommandé à Philippe de suivre cette route ; l'eunuque lui-même s'occupait à lire les prophètes, sans songer à demander si promptement le baptême. Il songeait seulement à monter au temple pour y prier. Chemin faisant, il était tout entier à

la méditation de l'Écriture. Religieuses dispositions dans lesquelles devait être surpris celui auquel Dieu envoyait volontairement un apôtre à qui l'Esprit ordonnait en outre de monter sur le char de l'eunuque. L'Écriture au-devant de sa foi : l'exhorter, le choisir, lui révéler Seigneur est l'affaire d'un moment ; sa foi ne supporte pas de retard ; l'eau ne se fait pas attendre ; le baptême consommé, l'apôtre disparaît.

Mais enfin Paul fut baptisé sans délai ?

Oui, sans délai ; car Simon, son hôte, l'avait reconnu d'abord pour un vase d'élection. La bonté de Dieu se distingue à certaines prérogatives. Au reste, toute demande peut tromper ou être trompée. Il est donc plus utile de différer le baptême d'après l'état, la disposition et l'âge de chacun, mais surtout par rapport aux enfants. Pourquoi, en effet, exposer au péril ceux qui répondent pour eux ? La mort ne peut-elle pas les empêcher d'acquiescer leurs promesses ? S'ils vivent, le mauvais naturel des enfants ne peut-il pas tromper leurs espérances ?

Le jour solennel du baptême, c'est le jour de Pâques, lorsqu'est accomplie la passion du Sauveur, dans lequel nous sommes baptisés. On peut même regarder comme une figure assez juste du baptême l'ordre que Jésus-Christ, sur le point de célébrer avec ses disciples la dernière pâque, leur donne d'aller préparer sa pâque. « Vous trouverez, leur dit-il, un homme portant une cruche d'eau. » Il leur indique l'eau comme étant le signe du lieu où il devra célébrer la pâque. Un autre jour solennel pour le baptême, c'est la Pentecôte. Il s'est écoulé un long intervalle pour disposer les catéchumènes au sacrement. C'est durant cet intervalle que le Seigneur manifesta souvent sa résurrection à ses disciples, qu'il leur promit la grâce

de l'Esprit-Saint, qu'il leur laissa l'espérance de son retour, puisque, quand il fut remonté aux cieux, « les anges dirent aux apôtres : Vous le verrez revenir comme vous l'avez vu monter au ciel. » Cette merveille s'est réalisée le jour de la Pentecôte. Mais quand Jérémie s'écrie : « Je les rassemblerai des extrémités de la terre dans un jour de fête, » il désigne d'avance Pâques et la Pentecôte, qui sont proprement nos jours de fêtes. Au reste, chaque jour appartient au Seigneur. Toutes les heures, tous les temps sont propres au baptême ; si la solennité importe, la grâce du sacrement n'importe pas moins.

Ceux qui aspirent au baptême doivent s'y préparer par des prières fréquentes, par des jeûnes, par des genuflexions, par des veilles et par la confession de tous leurs péchés passés, afin de représenter aussi le baptême de Jean : « Et confessant leurs péchés, est-il dit, ils étaient baptisés. » Pour nous, félicitons-nous de n'avoir pas à confesser publiquement, comme eux, nos fautes et nos désordres. Par la mortification de la chair et de l'esprit, nous satisfaisons pour nos iniquités passées, en même temps que nous nous prémunissons contre les tentations à venir. « Veillez et priez, dit-il, pour que vous n'entriez point en tentation. » Si les apôtres furent tentés, c'est qu'ils se laissèrent aller au sommeil, d'où il arriva qu'ils abandonnèrent le Seigneur dès qu'ils le virent entre les mains de ses ennemis. Celui-là même qui restera à ses côtés et tirera le glaive pour le défendre, le reniera ensuite par trois fois. Il avait été dit auparavant : « Personne n'entrera dans le royaume des cieux, s'il n'a été éprouvé par la tentation. » Le Seigneur lui-même, après son baptême et un jeûne de quarante jours, n'est-il pas assailli par la tentation ?

Mais, me dira-t-on, il nous faut donc jeûner après le baptême plus encore qu'auparavant ? Et qui peut l'empêcher, sinon la nécessité de se réjouir et de rendre grâces à Dieu de son salut ? Le Seigneur, si je ne me trompe, répond à cette objection dans les reproches qu'il adresse à Israël. L'Hébreu, après avoir traversé miraculeusement la mer, transporté, pendant quarante années, dans le désert où il était nourri des aliments célestes, s'occupait bien moins de Dieu que de ses grossiers appétits. De plus, Jésus-Christ se retirant dans le désert, après son baptême, nous montre clairement, par ce jeûne de quarante jours, que « l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais de la parole de Dieu, » puisque les tentations de la gourmandise et de l'intempérance viennent échouer contre les austérités de la pénitence.

Vous donc, mes bien-aimés, que la grâce de Dieu attend, dès que vous sortez du bain où l'homme se renouvelle, et que vous ouvrez, avec vos frères, vos premières mains dans le sein de l'Eglise votre mère, demandez au Père céleste, demandez au Seigneur les biens sacrés, les grâces surnaturelles, le patrimoine du ciel et les dons du Saint-Esprit. « Demandez, dit le Sauveur, et vous recevrez. » Vous avez cherché jusqu'à cette heure, et vous avez trouvé ; vous avez frappé, et il vous a été ouvert. Je vous demande une seule grâce à mon tour : souvenez-vous dans vos prières de Tertullien le pécheur.

(Trad. de M. DE GENOUDE.)

II^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

ÉPITRE.

En ces jours-là, Pierre, rempli du Saint-Esprit, s'exprima en ces termes : « Chefs du peuple, et vous, anciens, écoutez-nous. Puisque, aujourd'hui, l'on nous demande compte du bien que nous avons fait à un homme perclus, et qu'on veut savoir au nom de qui il a été guéri, nous vous déclarons, à vous et à tout le peuple d'Israël, que cet homme qui paraît devant vous a été guéri au nom de Jésus-Christ de Nazareth, notre Seigneur, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité. Il est la pierre rejetée par vous qui bâtissiez, et devenue la pierre angulaire de l'édifice ; et il n'y a de salut par aucun autre. Car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés.

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Pierre, rempli du Saint-Esprit, s'exprima en ces termes. » Les apôtres avaient été arrêtés. On les interroge pu-

bliquement sur leur mission; on leur demande au nom de qui ils prêchaient et guérissaient les malades. Tout le peuple est dans l'attente de leur réponse. Mais ils n'ont pas oublié les paroles du Christ :

« Lorsqu'ils vous traduiront dans leurs synagogues, ne vous mettez point en peine de ce que vous aurez à répondre. L'Esprit de votre Père sera avec vous, il parlera par votre bouche¹. » Ces paroles s'accomplissaient donc avec une divine efficacité. Mais que va dire le bienheureux apôtre Pierre? Écoutez :

« Princes du peuple, et vous, anciens d'Israël. » Admirez la sagesse du prince des apôtres. Plein de confiance, il ne s'emporte pas : la majesté de son début flatte son auditoire. « Princes du peuple, et anciens d'Israël, écoutez : puisque, aujourd'hui, nous sommes en jugement au sujet du bien que nous avons fait à un homme infirme, et qu'on veut savoir au nom de qui il a été guéri, nous vous déclarons à vous tous et à tout le peuple d'Israël. » Ses premières paroles dénoncent l'iniquité de leur arrestation. C'est pour un bienfait qu'ils sont traduits en jugement. Nous méritions des couronnes, veut-il dire par là ; on aurait dû nous proclamer les bienfaiteurs de l'humanité, et cependant on nous traîne devant un tribunal, parce que nous avons rendu la santé à un infirme, à un malheureux, à un homme dont personne ne voudrait envier l'obscur condition.

Cet exorde est rempli d'une majestueuse gravité. Pierre ne craint pas de s'exposer aux plus grands dangers, en confessant hautement le nom de son divin Maître. « Cet homme a été guéri au nom de Jésus-Christ de Nazareth. »

¹ Luc, XII, 11.

Il est fidèle aux enseignements du Christ : « Ce qu'on vous a dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits¹. »

« Au nom de Jésus-Christ de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité. » Ne croyez pas que nous cherchions à dissimuler sa patrie, ni les indignes traitements dont il a été l'objet. « Vous l'avez crucifié et Dieu l'a ressuscité. » S'il parle de sa mort, il n'oublie pas de proclamer sa résurrection.

« Il est la pierre rejetée par vous qui bâtissiez, et devenue la pierre angulaire de l'édifice. » Il rappelle à leur mémoire une parole du Sauveur qui devait être pour eux un sujet d'épouvante. « Celui qui tombera sur cette pierre, avait-il dit, se brisera, et celui sur qui cette pierre tombera en sera brisé². » « Et il n'y a de salut par aucun autre. » Comme ces paroles sont foudroyantes pour eux ! « Car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. » Son langage est sublime. Quand ce généreux apôtre n'a aucune occasion de répandre ses bienfaits, il ne laisse pas échapper celle de confesser sa foi avec une noble franchise. Il ne craint pas de blesser l'orgueil de ses persécuteurs. « Il n'y a de salut par aucun autre, » s'écrie-t-il. C'est le seul qui puisse nous sauver. Malheur à vous qui êtes ses ennemis!...

C'est à Jérusalem que les apôtres avaient été arrêtés ; c'est devant Anne et Caïphe qu'ils étaient traduits. Celui qui naguère n'avait pu soutenir l'interrogation d'une servante, et qui avait renié son Maître jusqu'à trois fois, lui, Pierre, aujourd'hui s'empresse de le confesser hautement. Il s'écrie : « Puisque, maintenant, on nous demande compte du bien que nous avons fait à un homme perclus, et qu'on

¹ Matth., x, 27. — ² *Id.*, xxii, 14.

veut savoir au nom de qui il a été guéri, nous vous le déclarons à vous tous. Au nom de qui, leur disait-on, avez-vous fait ces choses? » Pourquoi ne pas le dire? pourquoi vouloir le cacher? Il leur répond avec prudence : « Ce n'est pas nous qui les avons accomplies. » Il ne dit pas de suite : C'est au nom de Jésus que nous l'avons guéri, mais : « C'est en son nom que cet homme qui paraît devant vous a été guéri. » Il ne s'attribue pas la gloire de cette guérison : « Puisque l'on nous demande compte, avait-il dit, du bien que nous avons fait à un homme perclus. » Il leur reproche amèrement de renouveler toujours les mêmes accusations, de leur faire un crime du bien qu'ils opèrent. Il rappelle à leur souvenir les crimes qu'ils ont commis ; ils ne cherchent qu'à verser le sang ; bien plus, ils persécutent ceux qui répandent les bienfaits. Quel langage imposant et énergique ! Il ranimait la foi des fidèles et les rendait inaccessibles à la crainte. Il montre à ses juges qu'ils prêchent eux-mêmes, malgré eux, la divinité du Christ, et que toutes leurs persécutions ne servent qu'à faire éclater la vérité de ce dogme évangélique.

« Vous l'avez crucifié ! » Quelle généreuse audace dans ce langage ! « Dieu l'a ressuscité. » A chaque mot, la hardiesse de son discours devient plus admirable. N'allez pas croire, veut-il dire, que nous ayons dessein de dissimuler le supplice ignominieux que vous lui avez fait souffrir. Bien loin de là, nous le confessons hautement. Il ne passe pas légèrement sur ce sujet ; il s'y arrête et l'approfondit.

« Il est la pierre rejetée par vous qui bâtissiez. » Et, pour leur montrer combien, malgré leurs efforts, le Christ s'était acquis de gloire, il ajoute : « Cette pierre est devenue la pierre angulaire de l'édifice. » C'est-à-dire, cette pierre qui par elle-même était bonne et précieuse, vous l'avez

rejetée. Admironons toujours la sagesse de ces paroles. Faut-il enseigner? Les apôtres s'appuient sur les Saintes-Ecritures et les prophéties. Faut-il parler librement? une sentence leur suffit.

« Nul autre nom, sous le ciel, n'a été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. » Ce n'est pas pour leur propre salut, c'est pour le salut de tous les hommes que ce nom leur a été donné. Il en appelle ici à leur propre témoignage. Au nom de qui, leur demandaient les chefs du peuple, « avez-vous fait ces choses? — Au nom du Christ, » répond l'Apôtre; « et il n'y a de salut par aucun autre. » Pourquoi donc nous interrogez-vous? Est-il une vérité plus universellement reconnue? « Nul autre nom, sous le ciel, n'a été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. »

Ce langage dénote une âme qui méprise la vie présente. C'est ce que prouve encore la hardiesse de ses paroles. Quand il rappelle les humiliations du Christ, ce n'est pas par crainte, mais par modération. Il sait, lorsqu'il en est temps, faire éclater sa gloire et transporter d'admiration tous ses auditeurs.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi invité à ces noces avec ses disciples. Et le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. Jésus lui répondit ; Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et

moi? mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or, il y avait là, pour les purifications des Juifs, six grands vases de pierre dont chacun tenait deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs : Remplissez ces vases d'eau, et ils les emplirent jusqu'au haut. Jésus ajouta : Puisez maintenant, et portez-en au maître-d'hôtel; et ils lui en portèrent. Dès que le maître-d'hôtel eut goûté cette eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux et lui dit : Tout le monde sert d'abord le meilleur vin, et quand les convives ont beaucoup bu, on en sert de moins bon; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. Ce fut le premier miracle de Jésus; il le fit à Cana en Galilée, et, par là, il fit éclater sa gloire, et ses disciples crurent en lui. (Jean, II, 1 à 2.)

HOMÉLIE DE SAINT CÉSAIRE

SUR LES NOCES DE CANA.

Essayons d'expliquer, mes Frères, ces paroles que vous venez d'entendre dans la lecture de l'Évangile : « Il se fit des noces à Cana, et l'eau fut changée en vin. » Dans le sens mystique, ces noces sont la même chose que cette symphonie et ce chœur de musique destinés à célébrer le retour de l'enfant prodigue. Tout cela nous désigne une fête pleine de joie, et comme une solennité nuptiale sur notre retour à Dieu et sur la réparation de notre salut.

Jésus-Christ, changeant l'eau en vin, découvrit par ce miracle la vertu divine qu'il avait tenue cachée jusque-là sous la forme humaine. « Il y avait des urnes, des vases dont chacun tenait deux ou trois mesures. On les emplît d'eau, » et tout-à-coup cette eau est changée. Augurons-en bien, mes Frères; les hommes feront dans la suite un miracle semblable : car ces eaux ainsi changées en mieux nous annoncent d'avance la vertu du baptême, elles sont une image vive et sensible d'une nouvelle régénération. En passant d'une substance dans une autre, d'une nature moindre et inférieure en une meilleure et plus parfaite, elles nous mettent à découvert le mystère d'une seconde naissance. La quantité, le volume de ces eaux n'est point diminué, mais, sans subir d'altération, elles sont ennoblies, en sorte qu'il ne reste rien en elles de leur première nature; elles la perdent tout entière, et en prennent une nouvelle tout étrangère. Cette eau sans saveur acquiert un arôme puissant et agréable; cet élément sans goût et insipide prend une force et une vertu secrètes; la nature des eaux est elle-même enivrée, et, par cette opération nouvelle, publie hautement la puissance de son Créateur; car quel autre pourrait faire cet admirable changement, sinon celui qui l'a créée.

« Le vin donc venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. » Voyons d'abord quel est ce vin qui vient à manquer, et quel est cet autre vin miraculeux dont le chef du festin dit : « Tout le monde sert d'abord le bon vin, et le moindre après qu'on a bu; mais vous, vous avez jusqu'ici réservé le bon vin. » Le vin, en mille endroits, désigne les commandements de Dieu et les divines Ecritures, qui, renfermant la force toute pure et la puissance merveilleuse de la sagesse divine,

nous animent dans la crainte de Dieu, échauffent nos sens intérieurs, enivrent et entraînent toutes nos affections. Que ces expressions ne vous paraissent donc pas trop fortes; consultez l'Écriture : « La Sagesse a disposé la table, dit le sage, elle a préparé un vin dans sa coupe. » Le chrétien, rempli, pénétré intérieurement de la force et de la vertu des divines Écritures, peut s'écrier avec le Roi prophète : « Vous nous avez fait boire d'un vin qui pénètre nos sens. » Que votre calice, qui a la force d'enivrer, est admirable !

Revenons au miracle de Jésus-Christ. Le vin manque, et l'eau se change en vin; l'ombre cesse, et la vérité apparaît. La loi finit, et la grâce prend sa place. Ce qu'il y a de charnel cesse et devient spirituel; les lois de l'ancienne alliance sont fondues dans la nouvelle; enfin, comme le dit l'Apôtre, ce qui était ancien disparaît, tout devient nouveau. Mais, remarquez-le bien, les urnes sont remplies d'eau, le volume de cette eau n'est pas diminué; mais, en demeurant en même quantité, ces eaux deviennent tout-à-coup ce qu'elles n'étaient pas. Ainsi, dans l'avènement de Jésus-Christ la loi ne périt pas, comme si elle était absolument terminée ou abolie; au contraire, elle acquiert de la perfection; ainsi, le vin venant à manquer, on en fait un meilleur. L'Ancien-Testament est bon sans doute; si cependant on ne l'entend pas dans un sens spirituel, il s'évanouit sous la lettre et perd sa force, tandis que, sous la grâce, il répand un parfum tout nouveau et comme une odeur de vie.

Que dirons-nous maintenant de ce chef du festin dans la maison de l'époux? Que nous représente-t-il, et quel autre pourrait-il nous représenter mieux que le bienheureux saint Paul? Après l'observation exacte de la lettre

de la loi, il a eu le bonheur de sentir et de goûter la douceur et la force de la nouvelle alliance, que Jésus-Christ lui a communiquées ; rempli et comme enivré de la bonne odeur des sens spirituels qu'exhale cette nouvelle alliance, il s'écrie avec admiration : « Vous avez réservé jusqu'ici le bon vin. » Aussi, avec quel enthousiasme il publie l'excellence de ce vin nouveau : « L'œil n'a point vu, dit-il, l'oreille n'a point entendu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. » Quelles merveilles en effet, quels prodiges ! qui peut assez louer et admirer les vrais miracles que Dieu opère au-dedans de nous-mêmes, en nous rendant bons au lieu de méchants que nous étions ; humbles et soumis au lieu d'arrogants et de révoltés que nous étions ; modestes et chastes au lieu de libertins et de dissolus ; amis de Dieu, enfin, au lieu d'amis du siècle que nous étions auparavant ! Dieu lui-même peut-il faire un plus grand miracle que de placer l'homme, un ver de terre, un grain de poussière, dans un état tout angélique, de l'élever de la terre dans le ciel, et de l'admettre à la grâce de son adoption.

Que rendrons-nous donc au Seigneur, mes Frères, pour tous les biens qu'il nous a faits ? Mais que pourrions-nous lui rendre, nous incapables de pensées en rapport avec la grandeur de ses bienfaits ! Que cette impuissance de rien rendre à Dieu ne nous cause ni tristesse, ni désespoir. La bonté de notre Seigneur est si grande, qu'il tient pour fait réellement ce que nous avons la bonne volonté de faire. Oui, mes Frères, celui qui fait ce qu'il peut, a fait ce qu'il doit. Voici donc ce que nous rendrons au Seigneur ; disons-lui en toute humilité, avec un corps abattu et un cœur brisé : « Seigneur, ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pécheur. » Soyons assurés que comme il re-

oit volontiers les holocaustes, ainsi il ne méprise point un cœur contrit et humilié, il ne demande pas ce qu'il nous serait impossible de faire. — Que ceux, par exemple, qui ne sont pas assez riches pour faire de grandes aumônes, donnent au moins de bon cœur selon leurs facultés; que ceux qui ne peuvent pas atteindre la gloire de la virginité, gardent au moins, avec l'aide de Dieu la chasteté conjugale; qu'ils aiment la justice, conservent la charité et la patience; qu'ils fuient les excès du vin, comme on fuirait l'enfer, qu'ils aiment tout le monde de tout leur cœur, prient pour la persévérance des justes dans le bien, et plus encore pour la conversion des méchants. Ces bonnes œuvres et autres semblables vous paraîtraient-elles trop pénibles, difficiles et au-dessus de vos forces? Ne savez-vous pas que rien n'est impossible quand on a une ferme volonté? Or, pour obtenir la vie éternelle, Dieu ne nous envoie pas aux extrémités du monde, ni dans des chemins difficiles, il nous rappelle à nous-mêmes et ne nous redemande que ce qu'il nous a confié par sa grâce, comme il nous le dit dans l'Évangile: « Le royaume de Dieu est au-dedans de vous. » Ayons donc, mes Frères, une véritable charité, ayons une volonté ferme, afin d'éprouver ce qu'il nous dit encore dans les divines Écritures: « Paix aux hommes de bonne volonté. » Daigne le Seigneur nous accorder cette paix, lui qui étant Dieu vit et règne dans tous les siècles. Ainsi soit-il!

(Trad. de C. P.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SUR LE CHOIX ET LES INTENTIONS QUI DOIVENT PRÉSIDER
AU MARIAGE.

Mes Frères, que vous vouliez acheter une maison, louer un serviteur, vous ne vous en rapportez point à la parole du vendeur, vous prenez des informations auprès de ceux à qui ils ont appartenu ; vous en examinez scrupuleusement les qualités ou les défauts. Un mariage à contracter ne vaut-il pas que l'on y apporte autant et plus encore de précautions ? Cette maison, si elle ne vous convient plus, vous pouvez la revendre ; ce serviteur, si vous venez à lui connaître des défauts, vous avez le droit de le renvoyer ; mais cette femme dont vous aurez fait votre épouse, il faut la garder. Avant donc de vous unir à elle, consultez et les lois civiles et surtout les lois de la religion ; car, c'est d'après ces dernières et non d'après les autres que vous serez jugés au dernier jour. Pour contrevenir à celles-là, vous n'avez à encourir d'autre risque que de perdre de l'argent ; infidèle à la loi de la religion, vous hasardez votre salut éternel, vous vous exposez aux plus terribles châtimens. Quelle exactitude vous mettez à ne pas vous compromettre aux yeux de la loi civile, à assurer tous les intérêts humains en cas d'événemens ! Tout est prévu, calculé, disposé à l'avance ; et au pis aller, si vous êtes trompés, vous en êtes quittes pour de l'argent de moins. Votre âme vaut-elle donc moins que votre argent ? Vous voulez vous marier ? Auparavant, allez trouver l'oracle, consultez le code que saint Paul nous a laissé sur la lé-

gislation du mariage, sur les qualités de l'épouse. S'il vous dit que dans le cas où vous reconnaîtrez dans celle que vous vous destinez quelque vice notable, il vous sera permis de la répudier, à la bonne heure, épousez. Autrement, s'il vous ordonne de la garder dans tout autre cas que celui de l'adultère, résignez-vous à supporter tout ce dont vous menace sa méchante humeur. Si le joug vous paraît au-dessus de vos forces, appliquez-vous donc à bien choisir pour épouse une femme dont les principes et les habitudes vous garantissent les mœurs et le caractère. Sans quoi, vous vous placez dans l'alternative inévitable ou de subir un supplice de tous les jours, ou de vous rendre coupable d'adultère en voulant vous affranchir. Avec cette précaution, vous éviterez l'un et l'autre de ces inconvénients ; vous vous attacherez une femme digne de toute votre affection. Vous l'aimerez. Comment ? De la même manière que saint Paul le prescrit : « Comme Jésus-Christ a aimé son Eglise ; » jusqu'à vous sacrifier, jusqu'à mourir, s'il le faut, pour elle. Jésus-Christ est bien mort pour cette Eglise, à laquelle il n'a pas dédaigné de s'unir, toute corrompue qu'elle s'était offerte à ses regards ; pour elle, nous dit l'Apôtre, « il s'est livré à la mort, afin de la sanctifier en la purifiant par l'eau où elle est lavée, et par la parole de vie. » Voilà le modèle que vous devez vous proposer dans l'union conjugale. Votre femme a des défauts ; ce n'est pas une raison de la répudier. Vous avez un membre malade ; vous ne le coupez pas pour cela, du moins tant que vous avez espoir de le guérir. Votre femme fait partie de vous-même ; car il a été dit : « Tous deux ne seront qu'une même chair. » Vous devez l'aimer comme vous-même. C'est le précepte de l'Apôtre.

Qui aime sa femme, nous dit-il, s'aime soi-même ; or, personne ne hait son corps, il le nourrit, il le flatte..... Saint Paul fait concourir en faveur de ce devoir la loi divine et la loi naturelle : la première en lui donnant pour sanction la conduite de Jésus-Christ envers son Eglise ; la seconde, en l'appuyant sur le sentiment naturel qui nous porte à nous aimer nous-mêmes. Et il en conclut que « le mariage est un grand mystère. » Comment ? De même que Jésus-Christ a quitté la droite de son Père, pour s'unir à son Eglise, dont il a fait son épouse, et ne faire avec elle qu'une même chair, « ainsi l'époux quittera son père et sa mère pour suivre son épouse. » Et voilà que cette vierge, jusque-là renfermée sévèrement dans la maison qui l'a vue naître, se lie d'elle-même à cet homme qu'elle voit pour la première fois, et s'attache à lui comme à sa propre substance ; voilà que cet homme, de son côté, s'unit à cette femme, à cette étrangère, pour la préférer aussitôt à ses amis, à sa propre famille ; voilà que ce père lui-même, à qui vous n'enlèveriez pas impunément la plus légère parcelle de son bien, en abandonne une portion considérable à cet étranger, qu'à peine connaît-il, et se laisse enlever sans regret, même avec plaisir, et sa fille et son trésor. Saint Paul a donc raison d'appeler *un grand mystère*, un engagement tel que celui-là, qui prévaut sur toutes les autres affections le plus profondément enracinées dans le cœur, et dont le principe remonte jusqu'à Dieu lui-même ; mystère en effet des plus surprenants, par le caractère auguste, qui lui appartient, de retracer l'alliance de Jésus-Christ avec son Eglise ! La conséquence qu'il en tire, c'est qu'il ne doit pas être contracté légèrement et par intérêt. Non, le mariage n'est pas un marché ; c'est l'union de toute la vie. Rien de plus commun que

d'entendre dire : Tel a fait un mariage qui l'a enrichi tout-à-coup. Il n'avait pris une femme que pour avoir de l'argent. Quel langage ! Une femme pour de l'argent !... Malheur à celui qui n'épouse que pour de l'argent ! Combien d'hommes riches, mariés à des femmes opulentes, ont perdu leur repos en augmentant leur fortune ! Combien de pauvres, mariés à des filles pauvres, coulent des jours tranquilles et heureux ! Ce n'est donc pas la richesse qu'il faut considérer dans le mariage, c'est la vertu, c'est l'honnêteté, c'est l'économie. Avec ces qualités une femme même pauvre vous rendra heureux. La pauvreté la gâtera moins que la richesse. Si elle ne les a point, ces qualités, vous eût-elle apporté la plus riche dot, plus de paix, plus de bonheur ; c'est une tempête qui ravage et dissipe tout en un moment.

Vous ne prenez point une femme pour amener avec elle dans votre maison les querelles, une guerre domestique, des dissensions éternelles, qui vous rendent à tous deux la vie insupportable ; non sans doute, mais pour trouver en elle un appui, des consolations qui vous aident à supporter vos peines ; mais une amie qui dissipe vos ennuis par la douceur de ses entretiens.

C'est là l'intention du mariage. Dieu, qui l'a institué, vous propose encore un motif sérieux. Saint Paul vous l'indique par ce mot : « Pour éviter toute impureté. » Il ne dit pas : Pour se garantir d'éviter la pauvreté, pour augmenter sa richesse, non, mais pour éviter l'impureté, pour modérer les feux de la concupiscence, pour vivre dans la tempérance, pour plaire à Dieu, se contentant d'une seule femme. Tout le reste ne doit passer qu'après. La beauté sans la vertu ne captivera pas longtemps votre cœur ; elle vous a passionné un moment ; les défauts per-

cent, la passion s'évanouit. Les amitiés solides sont celles dont la vertu est le lien ; celles-là, le temps ne fait que les accroître. Flamme innocente autant que vive, elle écarte, elle consume tout ce qui sort du cercle des plaisirs légitimes ; la pensée même des voluptés coupables ne vient pas flétrir l'âme des époux vertueux, et toujours en garde sur la chasteté conjugale, ils méritent que les bénédictions du ciel se répandent sur leurs personnes et sur leurs maisons.

C'est ainsi que les saints patriarches se mariaient. Dans le choix de leurs épouses, ils recherchaient la noblesse des sentiments, et non la richesse de la dot. Je n'en citerai qu'un seul témoignage. Abraham, déjà avancé en âge, appela le plus ancien de ses domestiques, qui avait l'intendance sur toute sa maison, pour lui dire : « Jurez-
« moi par le Seigneur Dieu du ciel et de la terre, que
« vous ne prendrez aucune des filles des Chananéens,
« parmi lesquels j'habite, pour la faire épouser à mon
« fils ; mais que vous irez au pays où sont mes parents,
« afin d'y prendre une fille pour mon fils Isaac. » Voyez avec quelle précaution il agit ; il ne s'adresse point, comme on fait aujourd'hui, à des intrigants toujours empressés à faire valoir leurs services ; mais au plus ancien de ses serviteurs, formé par lui-même ; il veut une femme choisie non pour sa beauté, ou sa richesse, mais vertueuse, que l'on ira chercher dans un pays éloigné. Vous n'entendez pas Eliézer répondre à son maître : Pourquoi si loin ? Il en est tant près de nous, dont on vante la noblesse, l'illustration, l'opulence et les agréments ! A quoi bon un voyage si hasardeux, dans un pays où je ne connais personne, où je ne saurai pas même à qui m'adresser ? La seule observation qu'il se permette est celle-ci :

« Dans le cas où la femme ne voudrait pas venir en ce
 « pays-ci, avec moi, voulez-vous que je remène votre fils
 « au pays dont vous êtes sorti ? Non, répondit Abraham,
 « le Seigneur Dieu du ciel et de la terre, qui m'a fait sor-
 « tir de la maison de mon père, et du pays de ma nais-
 « sance, qui m'a parlé et qui m'a juré en me disant : Je
 « donnerai cette terre de Chanaan à votre race, enverra
 « son ange devant vous, afin que vous preniez une
 « femme pour mon fils..... »

Eliézer exécute l'ordre qu'il a reçu ; s'abandonnant à la
 conduite du Seigneur, il ne dit pas : Celle que je verrai
 portée sur un char, environnée d'un nombreux domes-
 tique, belle, jeune, brillante, sera l'épouse d'Isaac. Non ;
 ce sera celle à qui je dirai : « Baissez, je vous en prie, ce
 « vase afin que je boive. » Quoi ! chercher une femme
 dans un si vil office ! Mais ce vil office ne nuit point à la
 vertu ; et ces femmes si délicates qui habitent sous des
 toits somptueux, à quoi sont-elles bonnes ? Mais celle-ci,
 où est la preuve de ces éminentes qualités ? Dans le té-
 moignage de l'hospitalité que j'en attends. Par cela seul,
 il sera bien avéré qu'elle ne regardera comme au-dessous
 d'elle aucun des devoirs domestiques, qu'elle apportera
 dans la maison de son époux les mêmes mœurs qui s'y
 trouvent établies, qu'il y aura donc entre eux deux la
 plus parfaite intelligence, et que les mêmes bénédictions
 du ciel qui appellent Abraham à tant de prospérités, vien-
 dront se répandre sur son fils... Le vœu du fidèle domes-
 tique s'accomplit. A peine avait-il adressé sa prière au
 Seigneur, qu'il vit apparaître une jeune fille « très agréa-
 « ble, dit l'historien sacré, vierge, parfaitement belle, et
 « inconnue à tout homme. » Pourquoi cette description ?
 pour relever le mérite de sa chasteté. Ainsi, pour faire

ressortir mieux la continence de Joseph, l'Écriture remarquera qu'il était parfaitement beau. Ce n'est point sur la beauté qu'il faut faire retomber le reproche de l'incontinence ; pas plus que faire à la laideur un mérite d'être sage. Des femmes distinguées par leur beauté ne l'ont pas été moins par leur chasteté ; d'autres disgraciées de la nature se sont rendues célèbres par le scandale de leurs mœurs. Que Rébecca belle et chaste fût *inconnue à tout homme*, ce n'était pas faute d'occasions, ni de liberté, puisqu'elle était souvent obligée de se rendre à cette fontaine, seule, sans aucune suite. Gardée par sa modestie, elle était ce que saint Paul veut que soit toute vierge, *sainte de corps et d'esprit*.

(Trad. de Mgr GUILLON.)

III^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE.

Mes Frères, ne soyez pas sages à vos propres yeux ; ne rendez à personne le mal pour le mal ; ayez soin de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes. Vivez en paix, si cela se peut, et autant qu'il est en vous avec toutes sortes de personnes. Ne vous vengez pas vous-mêmes, mes Frères, mais cédez plutôt à celui qui est en colère ; car il est écrit : La vengeance m'est réservée et c'est moi qui l'exercerai, dit le Seigneur. Au contraire, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire ; car, en agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien. (Ch. XII, 16, 21.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Ne soyez point sages à vos propres yeux ; » c'est-à-dire ne croyez pas vous pouvoir suffire à vous-mêmes, car l'Écriture dit ailleurs : « Malheur à ceux qui se croient

prudents et qui sont sages à leurs propres yeux¹. » Saint Paul combat encore ce vice de la présomption, parce qu'il ruine la charité ; car rien ne nous sépare autant des autres que de croire que nous puissions nous suffire à nous-mêmes. C'est pourquoi Dieu nous a mis dans une telle condition, que nous avons tous besoin les uns des autres. Quelque sage et quelque prudent que vous soyez, vous avez besoin néanmoins de la lumière des autres. Si vous croyez n'avoir pas besoin de la sagesse des plus éclairés, vous êtes le plus fou de tous. Un homme animé de tels sentiments se dépouille lui-même de tout secours ; il ne se corrige point de ses défauts par les sages avis des autres. Il n'en obtiendra point de Dieu le pardon ; au contraire, il l'irritera par son orgueil, et il tombera dans un abîme de maux. Car il n'est pas rare qu'un homme sage ne voie point ce qu'il aurait besoin de voir, tandis qu'un moins sage que lui l'aperçoit. Vous en avez un exemple dans Moïse et son beau-père, dans Saül et son serviteur, dans Isaac et Rébecca. Ne vous croyez donc point humilié à l'excès si Dieu veut que vous ayez besoin des autres ; c'est, au contraire, ce qui vous relève et ce qui vous rend le plus fort.

« Ne rendez pas le mal pour le mal. » Pourquoi en disant des injures à votre ennemi, vous rendez-vous aussi criminel ? S'il a mal fait, pourquoi faites-vous aussi mal vous-même ? Pourquoi disputer à qui s'outragera davantage ? Saint Paul parle ici en général. Il ne dit pas : Ne rendez point le mal pour le mal à l'égard des fidèles ; mais qui que ce puisse être, juif ou gentil, grec ou barbare, bon ou méchant, « ne rendez point le mal pour le mal. »

¹ Is., v, 21.

« Ayez soin de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes. »

« Vivez en paix si cela se peut, autant qu'il est en vous, avec toutes sortes de personnes. » Cela se rapporte à cette parole du Fils de Dieu : « Que votre lumière luise devant les hommes ¹. » Saint Paul, pas plus que Jésus-Christ, ne nous exhorte à rechercher la vaine estime des hommes, mais seulement à ne point donner sujet de scandale à ceux qui souhaiteraient d'en trouver les occasions. C'est pourquoi il dit aux Corinthiens : « Ne donnez occasion de scandale ni aux Juifs, ni aux Gentils, ni à l'Eglise de Dieu ². » Il ajoute ici admirablement : « Si cela se peut et autant qu'il est en vous. » Car souvent cela ne se peut : par exemple, quand il s'agit de sauvegarder les intérêts de la vertu, et de rendre justice aux pauvres que l'on opprime. Et faut-il s'étonner si ces disputes arrivent entre des étrangers, puisqu'elles arrivent quelquefois entre un mari et une femme, quoiqu'ils soient unis par le nœud le plus étroit et le lien le plus inviolable du monde ? Cependant cette union est quelquefois nécessairement détruite, comme on le voit dans ces paroles de saint Paul : « Si le mari qui est infidèle se retire, qu'il se retire ³. » Ainsi saint Paul nous ordonne ici de faire chacun notre devoir, de ne donner aux fidèles ni aux infidèles aucun sujet de plainte. Si nous voyons néanmoins qu'on attaque publiquement la piété, ne préférons point alors aux intérêts de la vérité un faux amour de la concorde, et ne nous laissons point éblouir par le nom si précieux de la paix ; mais demeurons fermes et courageux jusqu'à la mort. Ce n'est pas que, dans cette résistance, on doive avoir un cœur d'ennemi ; ces divisions ne

¹ Matth., v, 16. — ² I Cor., x, 32. — ³ *Id.*, vii, 15.

doivent être qu'à l'extérieur; on n'y doit point avoir d'autre but que d'éclaircir les vérités dont il s'agit. Le cœur doit toujours être uni par la charité; car c'est ce que saint Paul recommande par cette parole : « Si cela se peut et autant qu'il est en vous, vivez en paix avec toute sorte de personnes. Si celui avec qui vous disputez ne conserve pas cette paix intérieure, vous, au moins, craignez de la perdre; ne laissez point offusquer votre âme par les nuages de la haine; aimez cet homme au fond du cœur, mais ne trahissez point la vérité. »

Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers Frères, mais cédez plutôt à la colère; « c'est à moi que la vengeance est réservée, c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur. » Cédez à la colère, dit saint Paul. Comme celui qui a été offensé désire avec passion la vengeance, saint Paul fait voir, qu'en remettant nos intérêts entre les mains de Dieu, nous serons plus que suffisamment vengés. Lorsque vous n'aurez que des sentiments de douceur pour vos ennemis, et que vous ne penserez plus à vous venger vous-mêmes, Dieu vous vengera. Laissez-lui disposer de cet ennemi qui vous offense, quoique toujours avec une douleur secrète de voir cet homme tomber entre les mains de Dieu. Mais c'est Dieu même qui le dit, c'est lui qui le veut : « C'est moi que la vengeance est réservée, dit le Seigneur, et c'est moi qui la ferai. »

« Si donc votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire; car, agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. »

« Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien. » Je ne me contente plus dit saint Paul, de vous exhorter à vivre en paix; je vous

ordonne même de faire du bien à votre ennemi. S'il a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire. Comme cela paraissait pénible à beaucoup de monde, il ajoute aussitôt : « Car, agissant de la sorte, vous amassez des charbons de feu sur sa tête. » Cette expression doit épouvanter celui qui a offensé un chrétien, qui, en rendant le bien pour le mal, amasse des charbons de feu sur la tête de son ennemi. Ces *charbons de feu*, néanmoins, s'entendent mieux en bonne part et dans le sens marqué par les paroles suivantes : « Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien. » Car saint Paul savait qu'un homme, fût-il aussi cruel que les bêtes, ne pourrait garder longtemps un esprit d'hostilité contre celui qui lui rendrait toujours le bien pour le mal, et qui aurait soin même de l'assister dans la faim. Cette nourriture qu'on lui donne est donc comme un charbon qui brûle saintement son cœur, qui éteint le feu de la haine pour y allumer celui de la charité. Et, en jetant ces charbons sur la tête de son ennemi, on les jette en même temps sur soi-même. Souvent des personnes, rebutées par les mauvais traitements de leurs ennemis, sont sorties de cet abattement en ménageant une occasion de leur faire quelque bien. Ce bon office qu'ils leur rendaient remplissait leur cœur d'un nouveau feu de charité, leur faisait oublier leurs ressentiments, et leur enlevait toute pensée de vengeance. C'est donc en ce sens qu'on doit entendre ces charbons de feu dont parle saint Paul, et non dans le sens de la vengeance qu'on attire sur son ennemi par les bons offices qu'on lui rend ; car ce ne serait pas vaincre le mal par le bien que de lui faire du bien dans cette vue.

Apprenez donc, mes Frères, ce que c'est véritablement

que de vaincre le mal par le bien. Quand vous rendez injure pour injure et outrage pour outrage, vous pouvez alors n'être pas vaincus par un homme, mais vous l'êtes certainement par un ennemi plus honteux, c'est-à-dire par la colère. Si, au contraire, vous conservez la patience, vous êtes vraiment vainqueurs, vous forcez tout le monde à dire du bien de vous, et vous fermez la bouche à vos ennemis. Quand nous rendons injure pour injure, nous témoignons avoir été piqués de l'injure qu'on nous a faite, et nous donnons presque lieu de croire qu'elle était méritée ; mais si nous nous en moquons, nous faisons voir qu'elle est fautive. Si vous doutez de ce que je dis, interrogez votre ennemi même ; demandez-lui ce qui lui fait le plus de peine ou de ce que vous prenez feu à ce qu'il dit, et que vous vous emportez en sanglantes injures, ou de ce que vous écoutez froidement ses paroles et que vous riez de ses outrages. Il est bien plus outré de votre silence qu'il ne le serait des injures les plus atroces. Si donc vous le voulez punir très sensiblement, agissez de la sorte. Vous a-t-il frappé sur une joue ? tendez-lui l'autre. Vous lui faites ainsi mille fois plus de mal que si vous l'aviez percé de coups. Il aimerait mieux être lapidé par ceux qui louent votre modération, que d'entendre les louanges qu'ils vous donnent ; il est comme forcé de rentrer en lui-même, et d'écouter au fond de son cœur sa propre conscience qui le condamne, même avant les hommes. Quand vous cherchiez l'honneur et l'estime du monde, pourriez-vous l'acquérir par une voie plus courte que celle-là ? Nous avons tous naturellement compassion de ceux qu'on maltraite ; mais lorsque, bien loin de se venger eux-mêmes, nous voyons, au contraire, qu'ils souffrent la violence et la brutalité des esprits déraisonnables, notre pitié se change

en admiration, et nous commençons à respecter ceux que nous nous contentions de plaindre.

Ce sont ces considérations, mes Frères, qui me font gémir de ce que, pouvant jouir des biens présents et nous assurer ceux à venir en obéissant à Dieu, nous perdons par notre faute les uns et les autres, en méprisant ses préceptes, et que nous mettons notre sagesse à suivre les égarements de notre esprit. Jésus-Christ ne nous a rien commandé que de très utile; il nous a montré sûrement ce qui nous conduisait à la gloire, et il n'a rien ordonné à ses serviteurs qui pût les exposer au mépris de ceux qui jugent sainement les choses. Comme il savait que rien ne pouvait nous rendre plus glorieux devant les hommes, que de ne point rendre injure pour injure, il nous a commandé de ne le point faire. Et parce que c'est encore un nouveau surcroît de gloire de rendre même le bien pour le mal, il nous en a fait une loi particulière. Certes, il connaissait parfaitement les choses dans la vérité, et c'est pour cela qu'il a prescrit ces lois à ses disciples. Pourquoi donc ne l'écoutez-vous pas? Pourquoi voulez-vous marcher par une autre voie que celle qu'il vous a tracée? La loi du démon est de vaincre le mal par le mal; et dans les jeux qui lui sont consacrés, c'est ainsi qu'on remporte la victoire. Mais dans les combats de Jésus-Christ on ne couronne que celui qui souffre les coups et les efforts des autres. Comme cette victoire est toute différente de l'autre, la manière de l'obtenir est aussi bien différente, et c'est ce qui la rend même plus admirable. Quand on considère que ce qui, partout ailleurs, paraîtrait faiblesse, est ici une marque de force et un moyen assuré de vaincre, on est obligé d'y reconnaître l'intervention d'un pouvoir divin, et de confesser que

cette manière de combattre est tout angélique. Je sens que ma parole vous touche, vous rend présentement souples et flexibles comme la cire; mais ce qui me perce jusqu'au cœur, moi, c'est de savoir qu'à peine vous êtes sortis du saint lieu, il ne vous reste plus rien dans l'esprit de ces saintes instructions. Nous ne pratiquons rien de tout ce que nous savons, et nous perdons, par notre négligence, une infinité d'avantages que nous pourrions retirer. Si nous avions une douceur constante et uniforme, nous serions invincibles à tous les hommes; nul d'entre eux ne pourrait nous nuire; tous ceux qui parleraient mal de nous ne se feraient tort qu'à eux-mêmes, et leurs outrages retomberaient sur leur tête. Mais, sans parler du christianisme, remarquez que ceux qui, par leur seule gravité naturelle, passent sans rien répondre à ceux qui les offensent, s'attirent l'estime et le respect de tout le monde, tandis que les offenseurs se couvrent d'ignominie. Que serait-ce donc si l'on souffrait ces affronts en vrai chrétien? Quand ceux qui nous persécutent attenteraient à notre vie, ne se causeraient-ils pas la mort à eux-mêmes plutôt qu'à nous? On peut en juger par celui qui, le premier, fut tué de la main d'un homme et de la main de son propre frère. Abel, victime de cette cruauté brutale, passa plein de gloire à une immortalité bienheureuse; Caïn, au contraire, toujours dans la crainte, toujours dans le tremblement, et portant sur son corps même le signe du criminel, traîna une malheureuse vie mille fois pire que la mort. Imitons l'un de ces deux frères, et ayons horreur de l'autre. Celui qui souffre une violence change en bien, par sa patience, le mal qu'on lui voulait faire; mais celui qui est l'auteur d'un outrage perce, le premier, son âme des coups qu'il porte aux autres. Le chaste

Joseph était en prison, et cette femme impudique qui l'avait voulu corrompre habitait dans un superbe palais; laquelle de ces deux conditions envierions-nous davantage? Je ne parle point de l'autre vie, je ne regarde que celle-ci: tout homme sage ne préférerait-il pas la prison du chaste Joseph à la magnifique habitation de cette femme adultère? L'un est libre au milieu des fers, l'autre est à l'étroit et comme en prison dans son palais; la tristesse et la honte, le trouble et la confusion remplissent son cœur; elle semble avoir l'avantage sur Joseph, mais quel est l'homme sage qui ne plaigne une si funeste victoire? Considérons ces vérités, mes Frères, et préparons-nous à la patience, afin de nous délivrer des maux présents, et d'acquérir les biens futurs par la grâce et la miséricorde du Père de notre Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec le Saint-Esprit. Ainsi soit-il!

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit. Alors un lépreux, venant à lui, l'adora en disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit : Je le veux, soyez guéri ; et à l'instant même sa lèpre disparut. Jésus lui dit : Gardez-vous bien de parler de ceci à personne ; mais allez, montrez-vous au prêtre, et faites l'offrande prescrite par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage. Jésus étant ensuite entré dans Capharnaüm, un centenier s'approcha de lui,

et lui fit cette prière : Seigneur, j'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie dont il souffre beaucoup. Jésus lui dit : J'irai et je le guérirai. Le centenier répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi, qui ne suis qu'un officier subalterne, je dis à un des soldats que j'ai sous moi : Allez, et il va ; et à un autre : Venez, et il vient ; et à mon serviteur : Faites cela, et il le fait. Jésus, entendant cette parole, en fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi, je vous le déclare, plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place au festin dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors Jésus dit au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru. Et à l'heure même son serviteur fut guéri. (Math., VIII.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Ce ne sont pas les scribes ni les princes qui suivent Jésus-Christ, c'est un peuple simple, exempt de corruption et de malice. Ce sont ces âmes simples qu'on voit dans l'Évangile s'attacher toujours à lui. Lorsqu'il parle en public, on l'écoute avec un profond silence, sans bruit, sans l'interrompre, sans lui faire d'objection, sans le tenter et sans contredire en rien son enseignement, ainsi que le faisaient si souvent les pharisiens.

C'est pourquoi nous voyons ici qu'après même un si long discours, ce peuple ne laisse pas de le suivre et d'être dans l'admiration de sa doctrine.

Mais je vous prie, mes Frères, considérez la sagesse de Jésus-Christ, et comme il tempère sa conduite en la proportionnant au besoin de ses auditeurs, passant tantôt des miracles aux instructions, et tantôt des instructions aux miracles. Avant de gravir la montagne, il guérit plusieurs malades, pour disposer les esprits à croire, et, après un long discours, il recommence de nouveaux miracles pour appuyer ce qu'il avait dit. Comme il enseignait avec une grande autorité, pour éviter le soupçon de faste et de vanité, il joint l'éclat des miracles à l'autorité de la doctrine. Ainsi Jésus-Christ paraît tout ensemble puissant en œuvres et en paroles, et il soutient la force de ses discours par le témoignage de ses guérisons miraculeuses. « Lors donc qu'il fut descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit. »

« Et un lépreux, venant à lui, l'adorait en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. »

« Et Jésus étendant la main le toucha en lui disant : Je le veux, soyez guéri. Et aussitôt sa lèpre fut guérie. » Cet homme en s'approchant de Jésus nous donne un témoignage d'une haute sagesse et en même temps d'une foi bien grande. Il ne vient pas inconsidérément interrompre son discours, il ne fend point tumultueusement la foule pour venir avec précipitation jusqu'au Sauveur.

Il attend paisiblement une occasion favorable, et lorsqu'il le voit descendre, il s'approche de lui, non d'une manière indifférente, mais avec une humilité profonde. Il se prosterne à ses pieds, comme l'observe un autre

évangéliste, pour mieux rendre l'expression de sa foi, et montrer la haute idée qu'il avait de la grandeur de Jésus-Christ.

Il ne lui dit point : Si vous priez Dieu pour moi ; mais, « si vous le voulez, vous pouvez me guérir : »

Il ne dit point non plus : Seigneur guérissez-moi, mais il lui laisse tout entre les mains, il le rend maître absolu de sa guérison, et reconnaît qu'il est tout puissant pour le faire, s'il veut.

Si le lépreux se fût trompé en croyant à la toute-puissance de Jésus-Christ, le Sauveur n'aurait-il pas dû le reprendre et le délivrer de son erreur ?

Cependant il ne le fait pas, et pour prouver sa divinité à ceux qui la niaient, bien loin de le reprendre, il confirme ses paroles par ses actions.

C'est pour cela que Jésus-Christ ne dit pas tout d'un coup : Soyez guéri, mais, « je le veux, soyez guéri ; » afin que sa toute-puissance ne parût pas être une imagination de ce lépreux, mais une vérité constante que Jésus-Christ établissait lui-même. Les apôtres ne parlaient pas d'un ton si absolu, ils ne s'attribuaient pas la puissance dans les miracles qu'ils faisaient. En voyant les hommes surpris et étonnés des prodiges qu'ils opéraient en leur présence, ils leur disaient : « Pourquoi nous regardez-vous avec admiration, comme si c'était nous qui par notre propre puissance eussions fait marcher cet infirme. »

Jésus, au contraire, qui avait tant de fois parlé si humblement de lui-même, lui, dont le langage était infiniment au-dessous de sa gloire, afin de donner la plus grande autorité à sa parole, n'hésite pas à dire hautement devant cette foule qui admirait sa puissance : « Je le veux.

soyez guéri. » Quoiqu'il eût opéré une infinité de miracles sans avoir jamais employé ce terme absolu, il en use ici à dessein pour confirmer la pensée que ce lépreux et tout le peuple avaient de sa toute-puissance. Il dit sans hésiter : « Je le veux, » et il le dit efficacement, et ce qu'il veut s'exécute au commandement du Maître. Il est clair que c'est Dieu qui parle : la nature lui obéit aussitôt ; plus prompte que la parole même de l'évangéliste qui raconte le prodige. Car *aussitôt* est un mot trop lent encore pour montrer combien fut prompte la guérison du lépreux.

Jésus-Christ ne se contente pas de dire : « Je le veux, soyez guéri ; » mais il étend la main et le touche.

Cette circonstance mérite d'être examinée. Car pourquoi, le guérissant par sa volonté et par la force de sa parole, veut-il encore le toucher de la main ? Il le fait, ce me semble, pour montrer qu'il n'était point soumis à la loi qui défendait de toucher un lépreux ; il prouve qu'il est au-dessus d'elle et qu'il n'y a rien d'impur pour l'homme qui est pur lui-même.

Le prophète Élisée n'osa pas agir avec cette autorité dans une occasion semblable. Il ne veut point voir Naaman qui le vient trouver pour être guéri de sa lèpre, quoiqu'il sût que cet eunuque se scandalisait de son absence ; il veut néanmoins observer la loi, et, sans sortir de chez lui, il se contente de l'envoyer aux eaux du Jourdain. Jésus-Christ, touchant ce lépreux, montre qu'il n'agit pas en serviteur, mais en maître.

Cette lèpre ne rendit point impure la main qui la touchait, et le lépreux, au contraire, fut purifié par cet attouchement divin. Jésus-Christ n'est pas venu seulement pour guérir les corps, mais pour instruire les âmes de ses

vérités saintes, et les porter à la vertu. De même qu'il ne défendit point de se mettre à table sans se laver les mains, quand il établit cette loi si excellente de manger indifféremment toute espèce de viandes; de même, il montre ici que c'est le cœur et non le corps qu'il importe de purifier; et que, sans se mettre en peine des purifications extérieures et judaïques, il ne faut plus penser qu'à guérir la lèpre intérieure et spirituelle; car la lèpre du corps n'empêche point la vertu de l'âme. Jésus donc est le premier qui ose toucher un lépreux, et personne de tout ce peuple n'ose le reprendre; car leur esprit n'était point corrompu par l'envie comme celui des pharisiens. Aussi, bien loin de tirer de ce miracle une occasion de médire, ils le considèrent avec admiration et avec respect; ils reconnaissent et ils adorent dans les paroles et dans les actions de Jésus-Christ une puissance souveraine à laquelle rien ne peut résister.

Après avoir guéri ce lépreux, Jésus lui dit : « Gardez-
« vous de parler de ceci à personne; mais allez vous mon-
« trer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin
« que cela leur soit un témoignage... »

Jésus-Christ voulait faire voir par cette conduite combien il était éloigné de rechercher la gloire et l'applaudissement des hommes; et quoiqu'il prévoyait que cet homme ne pourrait jamais taire un si grand miracle, et qu'il allait le publier de toute part, il ne laisse pas cependant de faire ce qu'il doit pour éviter l'ostentation et la vaine gloire. — Pourquoi donc, me direz-vous, Jésus commande-t-il à un autre homme également guéri de publier sa guérison? Je vous réponds qu'il ne se contredit point lui-même par cette double conduite; il voulait ici apprendre à ceux qu'il guérissait d'être reconnaissants

de ses grâces. Il n'ordonne point à ce lépreux d'aller publier son nom et sa propre gloire, mais de rendre à Dieu tout l'honneur de la guérison. Par la guérison du lépreux, Jésus-Christ nous apprend donc à être humbles, et par le miracle de l'homme délivré d'une légion de démons, il nous montre avec quelle reconnaissance nous devons recevoir les grâces de Dieu. Les hommes se souviennent ordinairement de Dieu dans la maladie, mais ils l'oublient après la guérison. Jésus avertit donc le malheureux possédé de rendre gloire à Dieu, pour nous porter à nous souvenir également de lui dans la maladie et dans la santé.

Mais pourquoi Jésus-Christ ordonne-t-il à ce lépreux de se montrer au prêtre et d'offrir son présent ?

Il voulait encore ici accomplir la loi ; car s'il ne l'observe pas toujours, il ne s'en dispense pas non plus toujours. Il fait tantôt l'un, tantôt l'autre, pour préparer, d'une part, les hommes à l'établissement de son Évangile, et, de l'autre, pour fermer la bouche à la témérité des Juifs, et condescendre à leur faiblesse. Doit-on s'étonner que Jésus ait d'abord usé de ce tempérament, puisque les apôtres l'ont imité dans la suite ? Ils avaient reçu un ordre formel d'aller prêcher aux Gentils et d'annoncer l'Évangile par toute la terre. On leur avait commandé d'anéantir la loi, d'introduire le Nouveau-Testament et de clore l'Ancien ; ils ne laissent pas néanmoins d'agir avec la plus grande modération : ainsi, nous voyons dans les Actes que tantôt ils se dispensent de la loi, et tantôt ils l'accomplissent.

Vous me demanderez peut-être s'il était important, au point de vue de la loi, de prescrire à ce lépreux d'aller se montrer au prêtre ? C'était de la plus haute importance, parce que la loi exigeait qu'un lépreux guéri ne fût pas le juge de sa guérison. Il devait se montrer au prêtre, afin

que celui-ci pût discerner s'il était véritablement guéri, et l'autoriser à rentrer dans le rang des personnes pures ; car tant que le prêtre n'avait point prononcé son jugement sur la guérison de la lèpre, le lépreux était relégué parmi les impurs en dehors des limites du camp. C'est pourquoi Jésus dit à ce lépreux : « Allez-vous montrer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse. » Il ne dit pas *le don que j'ai prescrit* ; mais il renvoie encore à la loi pour ôter tout prétexte à la calomnie de ses envieux.

Et afin qu'on ne puisse l'accuser de ravir aux prêtres l'honneur qui leur était dû, Jésus fait son œuvre, puis il la leur donne à vérifier, et les constitue ainsi juges de ses propres miracles. Il semble leur dire : « Je suis si éloigné de m'opposer à Moïse ou aux prêtres de la loi, que je leur envoie même ceux qui me sont attachés par les bienfaits, les engageant à leur obéir avec déférence. »

Mais que veut dire cette parole : « Afin que cela leur soit un témoignage ? » c'est-à-dire afin que cette guérison serve à les convaincre de malice, et qu'elle soit leur condamnation, s'ils veulent rester dans leur perversité. C'est un séducteur et un prophète de mensonge, disaient-ils, et nous persécutons en lui l'ennemi de Dieu et le violateur de la loi. « Eh bien ! dit-il, tu me seras témoin en ce jour que je ne suis pas un transgresseur de la loi, puisque, après t'avoir guéri, je te renvoie à la loi et au jugement des prêtres ; » ce qui était une preuve visible de la déférence qu'il rendait à Moïse et de la fidélité avec laquelle il gardait ses ordonnances. Quoique cette fidélité à observer la loi ne dût lui servir de rien dans l'opinion des Juifs, il a voulu nous laisser ce témoignage du grand honneur qu'il rendait à cette loi, puisque, tout en prévoyant que sa déférence ne profiterait en rien à ses ennemis, il ne laisse

pas de remplir fidèlement les ordonnances légales dans toutes les occasions qui s'offraient à lui. Il savait donc et prévoyait l'inutilité de ses prévenances, et c'est pourquoi il ne dit pas : que ce miracle soit pour eux une occasion d'amendement ou un utile enseignement, mais : que ce soit un témoignage qui les accuse et les confonde, et leur démontre que toutes choses ont été faites par moi. Je prévoyais que ce ménagement serait inutile, et j'ai voulu ne rien omettre de ce qu'il fallait faire, mais ils ont persisté dans leur malice. La même chose nous est dite ailleurs encore : « Cet Évangile sera prêché dans tout le monde pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin¹. » A quelles nations servira-t-il de témoignage ? A celles qui n'obéiront pas et qui n'accepteront pas la bonne nouvelle, afin que personne ne puisse dire : Pourquoi prêchez-vous à tous, puisqu'il doit arriver que tous ne croiront pas ? Je le fais, dit-il, afin qu'on reconnaisse que j'ai fait ce que je dois, et que personne ne puisse se plaindre de n'avoir point entendu la parole ; car cette prédication disséminée par toute la terre portera un témoignage qui la convaincra d'erreur. Personne ne pourra dire : Nous n'avons point entendu ; puisque la parole de miséricorde s'est propagée jusqu'aux extrémités de la terre.

Travaillons donc, mes Frères, à remplir exactement ce que nous devons à notre prochain, et à rendre à Dieu de continuelles actions de grâces. Ce serait une étrange ingratitude de recevoir tous les jours tant d'effets de sa bonté, et de ne pas lui en témoigner notre reconnaissance par nos paroles et par nos cantiques ; surtout en considé-

¹ Matth., xxiv, 14.

rant qu'il veut bien accepter notre reconnaissance comme un titre à de plus grandes faveurs.

Dieu n'a nul besoin de nos actions de grâces, mais nous avons infiniment besoin de ses largesses. L'action de grâces que nous lui rendons ne lui ajoute rien, mais elle sert à nous unir à lui par les liens d'une plus étroite familiarité; car si le souvenir des bienfaits, entre nous autres hommes, nous porte à aimer nos bienfaiteurs avec une tendresse plus dévouée, il est certain aussi qu'en repassant souvent dans notre esprit les grâces dont Dieu nous a comblés, nous nous sentirons plus prompts et plus ardens à garder ses commandements.

C'est pourquoi Saint Paul disait : « Soyez reconnaissant. » En se souvenant des bienfaits, on se les assure; la continuelle action de grâces est la garde fidèle de toutes les grâces; c'est pour cela aussi que ces mystères redoutables et si salutaires tout ensemble, qui se célèbrent dans toutes les assemblées de l'Eglise, s'appellent *Eucharistie*, c'est à-dire action de grâces; ces mystères, en effet, sont le mémorial des infinis bienfaits que nous avons reçus de Dieu, l'abrégé des dons de sa divine providence, et ils sont merveilleusement propres à nous disposer à rendre grâces. Si naître d'une vierge est déjà un grand prodige et qui a frappé de stupeur l'évangéliste, que sera-ce de s'immoler pour nous, dites-moi? Si une telle naissance est un prodige étourdissant, que dire du crucifiement, que dire du sang versé pour nous et du don qu'il nous a fait de lui-même, nous laissant sa propre chair à manger dans un festin spirituel?

Rendons-lui donc de continuelles actions de grâces, et que ce sentiment prévienne toutes nos paroles et toutes nos actions. Rendons grâces à Dieu, non-seulement des

biens que nous avons reçus pour nous-mêmes, mais encore de ceux qu'il a faits aux autres. C'est ainsi que nous étoufferons l'envie, que nous enracinerons dans notre cœur une charité pure et sincère. En effet, nous ne pourrons plus envier aux autres les biens qu'ils ont reçus, quand une fois nous aurons remercié le Seigneur de ce qu'il lui a plu de les leur donner. C'est pour cela que le prêtre, à l'autel, en présence de l'hostie du sacrifice, nous commande de rendre grâces pour tous, pour ceux qui ont été avant nous, pour ceux qui seront après nous, pour ceux qui sont aujourd'hui, pour ceux qui sont nés, pour ceux qui naîtront, pour tout le monde enfin ; et c'est cette continuelle action de grâces qui nous dégage de la terre, nous élève vers le ciel et rend les hommes semblables aux anges ; car eux aussi, ces esprits bienheureux, rendent grâces à Dieu des biens ineffables dont il nous a comblés, chantant en chœur : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté¹. » Qu'importe, direz-vous, ce que font les anges à ceux qui sont sur la terre et qui ne sont que des hommes ? Cela nous importe beaucoup, au contraire, et cela nous apprend à aimer nos frères, les compagnons de notre exil, et à nous réjouir du bien qui leur arrive, comme s'il nous était fait à nous-mêmes.

Aussi saint Paul rend grâces à Dieu, presque dans toutes ses épîtres, pour tout ce qui arrive d'heureux dans le monde. Imitons ce saint apôtre, et nous aussi, témoignons à Dieu une continuelle reconnaissance pour toutes les grâces, grandes et petites, qu'il nous fait à nous-mêmes et aux autres. Les dons de Dieu les plus petits deviennent

¹ Luc. II. 14.

grands, quand on considère la grandeur de Celui qui donne; et ceux mêmes qui paraissent petits, à part cette considération qu'ils viennent de Dieu, sont grands par eux-mêmes et de leur nature.

Pour ne rien dire maintenant de tant de bienfaits, qui surpassent en nombre le sable de la mer, qu'y a-t-il de comparable aux richesses que la sagesse divine a déployées pour nous dans l'incarnation? Il a donné ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux; il a livré son Fils unique pour nous qui étions ses ennemis; non-seulement il nous l'a donné pour être notre prix et notre rançon, mais il nous l'a donné pour nourriture; il a tout fait pour nous, et nous donnant tout, c'est lui-même qui nous inspire la reconnaissance de ses dons. Comme l'homme est d'ordinaire porté à l'ingratitude, il se met lui-même à notre place et fait pour nous ce que nous devrions faire nous-mêmes; et ce qu'il faisait autrefois chez les Juifs, pour les exciter à la reconnaissance, en établissant parmi eux des fêtes à certains temps et en certains lieux, les rappelant ainsi au souvenir de ses bienfaits, il le fait encore aujourd'hui parmi nous au moyen du sacrifice qu'il a institué, pour consacrer l'éternelle mémoire du don ineffable qu'il nous a fait.

Non, jamais personne ne s'est appliqué à élever un autre homme, à le grandir, à lui inspirer la reconnaissance autant que Dieu le fait à notre égard; il nous fait même souvent du bien malgré nous, et nous assiste en mille manières que nous ne connaissons pas; et si ce que je vous dis vous surprend, pour vous le faire voir, je ne vous citerai pas un exemple obscur, ce sera le bienheureux Paul lui-même qui nous le fournira. Le bienheureux Apôtre, affligé et privé d'une tentation fâcheuse, priait

Dieu souvent de l'en délivrer, mais Dieu considéra plutôt son avantage que sa demande, et il le lui déclara lui-même : « Ma grâce te suffit, car ma force éclate dans l'infirmité¹. » Ainsi, avant même de lui découvrir ses motifs pour ne pas exaucer sa prière, il lui faisait du bien libéralement malgré lui et à son insu. Dieu nous demande-t-il un bien grand sacrifice, quand, pour prix des soins de son admirable providence, il nous ordonne de n'être point ingrats? Obéissons-lui donc et rendons-lui cette reconnaissance qu'il nous demande. Rien n'a autant contribué à la perte des Juifs que l'ingratitude; c'est ce crime seul qui leur a attiré cette suite et cet enchaînement de maux dont ils furent frappés; c'est ce crime qui, même avant que la plaie sensible les frappât, avait flétri leurs âmes; car « l'espérance de l'ingrat se dissipe comme un brouillard d'hiver². » Ainsi l'ingratitude tue les âmes comme les vapeurs malsaines tuent les corps; et cette plaie si effrayante, mes Frères, vient principalement de l'orgueil et d'une persuasion secrète qu'on est digne des dons divins. Au contraire, un cœur contrit et humilié rend également grâces à Dieu et pour les biens et pour les maux de cette vie, et, quoi qu'il souffre, il ne croit jamais avoir souffert injustement.

Travaillons donc, mes Frères, à humilier notre cœur, à mesure que nous avancerons dans la vertu; car l'humilité intérieure est l'effet et la marque de la plus haute vertu. Selon que notre vue devient plus claire et plus forte, nous voyons plus distinctement combien nous sommes éloignés du ciel; même plus nous avançons dans la piété, plus nous reconnaissons combien grand est l'inter-

¹ II Cor., XII, 9. — ² Sag., XVI, 29.

valle qui nous sépare encore de Dieu; et ce n'est pas être médiocrement avancé dans la sagesse, que de bien savoir discerner notre mérite. Or, nul ne se connaît mieux que celui qui croit n'être rien.

Aussi David et Abraham n'ont jamais été si humbles que lorsqu'ils se furent élevés au faite de la vertu. Abraham confessait qu'il n'était que poussière et cendre, et David se disait un ver de terre; et de même tous les saints ont confessé hautement leurs misères. Le superbe, au contraire, est de tous les hommes celui qui se connaît le moins. Aussi avons-nous coutume de dire de l'orgueilleux : Cet homme s'oublie, il ne sait ce qu'il est; et que pourrat-il connaître, celui qui ne se connaît pas lui-même? Comme, en se connaissant bien, on connaît tout, ainsi, en ne se connaissant pas, on ignore tout. Tel était ce roi superbe qui disait : « J'établirai mon trône au-dessus des cieux¹. » En méconnaissant ce qu'il était, il est tombé dans l'ignorance de toutes choses. Tel n'est pas le bienheureux Paul qui s'appelait lui-même un avorton et le dernier des saints; après tant de travaux, après tant d'actions éclatantes, il n'ose pas même se donner le nom d'apôtre!

Imitons ce saint homme, mes Frères, et pour nous rendre capables de le suivre, dégageons-nous de la terre et de tous ses soins. Car il n'y a rien qui nous fasse tant oublier ce que nous sommes que l'attachement aux choses du monde, comme aussi rien n'attache tant au monde que l'ignorance de soi-même. Ces deux maux sont inséparables, et ils naissent l'un de l'autre. Comme celui qui recherche la gloire du monde, et qui estime les biens pré-

¹ Isaïe, xiv, 13.

sents, ne se pourra jamais bien connaître, quelque effort qu'il fasse, ainsi celui, au contraire, qui se méprise, se connaîtra sans peine, et cette connaissance lui ouvrira l'entrée de toutes les autres vertus.

« Et Jésus étant entré à Capharnaüm, un centurion vint à lui, le suppliant et disant : « Seigneur, mon serviteur, qui est paralytique, est là gisant dans ma maison, et il souffre extrêmement. » Le lépreux s'approcha de Jésus lorsqu'il descendait de la montagne, le centurion vint à lui lorsqu'il entra à Capharnaüm. Pourquoi l'un et l'autre n'allaient-ils pas le trouver sur la montagne? Ce n'était point sans doute par négligence ou par paresse, puisque tous deux avaient une foi ardente, mais c'était pour ne point interrompre son enseignement. S'approchant donc, le centurion lui dit : « Seigneur, mon serviteur, qui est paralytique, est gisant dans ma maison, et il souffre extrêmement. » Il ne doutait point qu'à la seule parole du Seigneur le paralytique ne se levât, et il croyait qu'il était inutile de le lui amener. Que fait donc Jésus?

« Jésus lui dit : J'irai et je le guérirai. » Et il fait ici ce qu'il n'avait fait nulle part, car partout ailleurs il se contentait de se conformer au désir de ceux qui le suppliaient. Il fait plus en cette rencontre, il va au-delà même des désirs, et il ne promet pas seulement de guérir le serviteur, mais encore d'aller à la maison; et il en agissait ainsi, mes Frères, pour nous faire apprécier la vertu du centurion. Car, s'il ne lui eût point fait cette promesse, et qu'il se fût contenté de lui dire : « Allez, votre serviteur est guéri, » la vive foi de cet homme nous eût été inconnue.

Il traite de même la Phénicienne, quoique d'une manière en apparence opposée; car nous avons vu qu'il

s'était offert de lui-même de venir chez le centurion sans en être prié, et cela pour vous faire connaître la foi de cet homme et sa profonde humilité; il refuse pour le même motif à la Phénicienne la faveur qu'elle lui demande, il repousse ses instances et prolonge son incertitude. Ah! c'est que Jésus est un médecin sage et habile; il sait l'art de produire des effets par des moyens qui semblent contraires; il fait voir la grande foi d'un centurion en s'offrant de l'aller voir; il montre ailleurs celle de la Phénicienne, en différant longtems de lui accorder ce qu'elle désire. C'est ainsi que Dieu traite Abraham lorsqu'il lui déclare ses desseins contre l'abominable Sodome: « Je ne le cacherai point, dit-il, à mon serviteur Abraham ¹. » Il voulait nous faire connaître la charité du patriarche et sa tendre sollicitude pour les habitants de la ville coupable. Les anges envoyés à Loth refusent, au contraire, d'entrer chez lui, afin que, par son empressement à les retenir, vous connaissiez le zèle que mettait ce juste à exercer l'hospitalité.

« Et le centurion lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. » Écoutons ces paroles, nous tous qui devons recevoir Jésus-Christ, il ne nous est pas impossible, encore aujourd'hui, de le recevoir chez nous. Écoutons le centurion, imitons sa foi, estimons autant que lui la gloire de recevoir Jésus-Christ; car, lorsque vous abritez chez vous un pauvre qui a faim et froid, c'est le Christ lui-même que vous avez recueilli et que vous avez nourri.

« Mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. » Vous voyez que le centurion, comme le lé-

¹ Gen., XVIII, 17.

preux, avait une haute idée de la toute-puissance du Christ. Il ne dit pas : Priez ou demandez, mais commandez ; et dans la crainte que l'humilité de Jésus ne l'empêchât de consentir à sa demande, il ajoute :

« Moi, qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, j'ai cependant des soldats sous mes ordres ; je dis à l'un : Allez là, et il va ; à l'autre : Viens ici, et il vient ; à mon serviteur : Faites ceci, et il le fait. » Mais vous direz peut-être : Nous ne devons pas tirer de ces paroles une preuve de la divinité de Jésus-Christ, il faut considérer seulement si Jésus-Christ les a approuvées. L'observation est raisonnable, examinons donc ensemble, et nous trouverons aisément dans l'histoire du centurion ce que nous avons observé à propos du lépreux. Le lépreux dit à Jésus : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ; » et cependant c'est moins cette parole qui nous assure de la toute-puissance de Jésus-Christ que la réponse même du Sauveur ; bien loin de redresser l'opinion que ce lépreux avait conçue de sa toute-puissance, il la confirme au contraire, en disant : « Oui, je le veux, soyez guéri. » Bien loin de réprimer cette parole : « Si vous voulez, vous pouvez, » il l'appuie au contraire en la répétant, ce qui eût été tout-à-fait inutile autrement.

Nous aurons lieu de faire la même observation pour le centurion. Il s'était servi d'une expression par laquelle il attribuait à Jésus-Christ la toute-puissance. Et cependant Jésus ne l'en blâme pas ; il l'approuve et relève sa foi par de grandes louanges. L'évangéliste ne se contente pas de dire en général que Jésus loua le centurion ; mais, ce qui est le comble de la louange, il dit qu'il l'admira !

« Jésus, entendant ces paroles, fut dans l'admiration. » Il ne fut pas seulement dans l'admiration de cette foi si

grande, il la proposa comme modèle à tout le peuple qui l'entourait. Avez-vous remarqué, mes Frères, combien tous ceux qui rendaient témoignage à Jésus-Christ étaient dans l'admiration de sa puissance? Le peuple admirait sa doctrine, « car il les enseignait comme ayant puissance; » et Jésus-Christ ne blâme point cette haute idée qu'on avait de lui-même. Mais, descendant de la montagne, suivi de la foule, il voulut la confirmer dans son opinion par la guérison du lépreux. Et quand celui-ci, en vue de cette souveraine puissance, s'écrie : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir, » Jésus, loin de le réprimander, le guérit comme il l'avait demandé, en répétant même ses propres paroles : « Je le veux, soyez guéri. » De même, quand le centenier vient le supplier : « Dites seulement une parole, Seigneur, et mon serviteur sera guéri; Jésus, l'admirant, dit à ceux qui le suivaient : Je vous dis en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. » Pour vous faire apprécier mieux encore la grandeur de cette foi, opposons les exemples aux exemples; Marthe, qui croyait au Sauveur, ne dit rien qui approche de la foi du lépreux et du centurion, au contraire : « Je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez ¹, » dit-elle; aussi Jésus-Christ ne la loua point, et, quoiqu'il l'aimât et qu'il ne méconnût pas le culte qu'elle lui rendait, il ne laissa pas cependant de la reprendre, comme ayant des sentiments trop bas et trop indignes de sa puissance. Il lui répondit : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu? » l'accusant ainsi visiblement de n'avoir pas encore une véritable foi. Elle avait dit : « Je sais que Dieu vous accordera ce que

¹ Jean, xi, 22, 40.

vous lui demanderez. » Jésus, pour la ramener de son erreur, lui apprend qu'il n'a pas besoin de recevoir d'un autre, et qu'il est lui-même la source de tous les biens : « Je suis, dit-il, la résurrection et la vie ; » c'est-à-dire je n'attends point cette puissance d'un autre, mais je puis tout par moi-même.

C'est donc pour récompenser cette grande foi du centurion qu'il l'admire, qu'il le loue, qu'il le préfère à tout un peuple, qu'il lui donne rang dans le royaume des cieux, et qu'il le propose à l'imitation de tous. Et pour vous mieux faire voir que Jésus-Christ ne parle ainsi que pour exhorter les autres à l'imiter, voyez avec quel soin l'évangéliste nous le fait remarquer : « Jésus, se tournant vers ceux qui le suivaient, leur dit : Je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. » Ainsi la foi consiste principalement à concevoir une haute idée de la grandeur de Jésus-Christ ; là est la foi, là est le royaume des cieux, là sont tous les biens ensemble.

Mais Jésus-Christ ne se contente pas de louer le centurion ; il veut encore récompenser sa foi en guérissant son serviteur malade ; il lui promet les plus grandes faveurs, il lui tresse une glorieuse couronne, ajoutant :

« Et je vous déclare que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et s'asseoiront avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux ; tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. » Ayant rendu ce peuple témoin d'un grand nombre de miracles, il lui parle avec une fermeté et une liberté plus grandes ; ensuite, de peur que quelqu'un ne s'imaginât qu'il y eût de la flatterie dans ses louanges, et, pour montrer que telle était la véritable disposition du cœur et la foi du centurion, Jésus lui dit : « Allez, et qu'il vous soit

fait comme vous avez cru, » et aussitôt le miracle rendit témoignage à sa foi : « Et son serviteur fut guéri à cette heure même. » Jésus dit la même chose à la Phénicienne : « O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous voulez, et sa fille fut guérie à l'heure même ¹. »

Saint Luc relève aussi la foi du centurion en nous apprenant que « le serviteur était près de mourir; » cependant le Maître ne désespère point malgré l'état désespéré de son serviteur; fort de sa confiance, il croit encore que Jésus pourra lui conserver son serviteur...

Mais ce n'est pas assez de vous en tenir simplement aux paroles du centurion, faites attention, je vous prie, à une chose encore; n'oubliez pas que cet homme avait un commandement, et alors vous saurez reconnaître sa vertu. Car ceux qui ont quelque rang et quelque charge dans le monde sont d'ordinaire si pleins d'orgueil et si vains, que l'affliction même ne suffit pas toujours pour rabaisser leur faste. Ainsi cet officier du roi, dont il est parlé dans saint Jean, presse Jésus de venir en sa maison, il voudrait l'entraîner par ses instances, lui disant : « Seigneur, descendez avant que mon fils meure. » Telle n'est pas la prière du centurion; il ne croit point que la présence extérieure de Jésus soit nécessaire; il ne se met point en peine de lui présenter le malade; il rejette tous ces moyens, qui sans doute ne sont pas à dédaigner; mais il imaginait quelque chose de plus digne de Dieu; et, soutenu par cette confiance, il lui fait cette simple prière : « Dites seulement un mot; » ce n'est pas même ainsi qu'il commence, mais il lui représente d'abord son affliction;

¹ Matth., xv, 28.

car son extrême humilité l'empêchait de croire que Jésus se rendrait si tôt à sa prière , et qu'il s'offrirait même de venir chez lui. Aussi , surpris d'entendre cette parole : « J'irai , et je le guérirai , » il se récrie aussitôt : « Je n'en suis pas digne ; Seigneur , dites seulement un mot. » L'affliction ne lui ôte pas la liberté du jugement ; mais il conserve toute sa raison , même dans le malheur , et , tout intéressé qu'il était à la conservation de son serviteur , il ne se laissait pas distraire par un sentiment personnel du profond respect ni des égards qu'il devait au Sauveur. Quoique le Christ s'offrît de lui-même de venir chez lui , il n'accepta pas néanmoins , craignant qu'une telle faveur ne fût trop au-dessus de son mérite , et comme un honneur dont le poids l'eût écrasé.

N'admirez-vous pas la sagesse du centurion ? Voyez , d'autre part , la folie des Juifs qui disaient à Jésus : « Cet homme mérite que vous fassiez cela pour lui. » Au lieu de se réfugier dans la miséricorde de Jésus , ils lui présentent comme un titre à sa faveur la dignité du centurion , sans comprendre eux-mêmes quel était le véritable titre qu'ils auraient pu faire valoir dans l'intérêt de celui qu'ils protégeaient. Mais lui , au contraire , proteste qu'il est indigne non-seulement de la grâce qu'il demande , mais encore de recevoir Jésus dans sa maison. Après lui avoir exposé que « son serviteur est malade , » il n'ajoute pas aussitôt : « Dites seulement une parole. » Non , il craignait d'être indigne de cette faveur ; il se contente de lui avoir exposé simplement ce qui l'affligeait. Et lorsque Jésus le prévient et lui promet plus qu'il ne demande , il n'ose pas accepter ses offres , mais sans se prévaloir d'un tel honneur , il reste dans sa position de suppliant et conserve son humble contenance.

Ne me demandez pas pourquoi le Christ ne persista pas, malgré cela, à l'honorer de sa visite? Je vous répondrai, moi, qu'il l'a honoré d'une manière bien plus excellente; d'abord en faisant ressortir sa foi et son humilité, en lui ménageant l'occasion de manifester ses vertus dans tout leur éclat, ce qui n'eût pas eu lieu si le Christ fût venu dans la maison; ensuite, en protestant devant tout le monde qu'il aurait place dans le royaume de Dieu, et en le préférant à tous les Juifs ensemble. En effet, ce centurion, qui s'était cru indigne de recevoir Jésus-Christ, fut jugé digne du royaume et d'avoir part aux biens ineffables dont Dieu a récompensé la foi d'Abraham.

Vous me demanderez encore pourquoi le lépreux, qui semblait avoir eu plus de foi encore que le centurion, ne fut pas loué de même; car il ne dit pas au Sauveur: « Si vous dites seulement une parole; » mais ce qui est encore plus: « Si vous voulez, vous pouvez me guérir; » or, c'est proprement cette puissance que les prophètes ont toujours attribuée au Père: « Il a fait tout ce qu'il a voulu. » Je vous réponds que Jésus-Christ a aussi loué le lépreux, en lui disant: « Allez, offrez le don que Moïse a prescrit, afin que cela leur soit un témoignage; » c'est-à-dire, tu seras leur accusateur et mon témoin, parce que tu as cru. Il y avait cependant une différence entre le lépreux et le centurion: c'est que le premier, qui était juif, devait être moins éloigné de croire que le second, qui était païen. Or, il est visible que le centurion n'était pas juif; ce qui le prouve, c'est le commandement de cent hommes dont il était investi, et aussi cette parole de Jésus-Christ: « Je n'ai pas trouvé une aussi grande foi dans Israël même. » C'était, en effet, une chose étonnante qu'un païen se fût élevé à cette hauteur de pensée en ce

qui concernait la personne du Christ et sa divine puissance ; car je m'imagine qu'il s'était représenté dans son esprit des armées célestes, dont le Christ était le chef ; il se figurait que les maladies et la mort même, et la nature entière, lui étaient soumises, comme ses soldats lui étaient soumis à lui-même. C'est pour cela qu'il disait : « Car moi qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres hommes, j'ai néanmoins des soldats sous mes ordres, » c'est-à-dire, je ne suis qu'un homme, et vous êtes Dieu ; je suis soumis à d'autres, et vous ne dépendez d'aucune puissance ; si donc moi qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres hommes, j'ai néanmoins une assez grande autorité, que ne pourra pas celui qui est Dieu, et qui n'est subordonné à aucune puissance ? Il ne se compare au Sauveur que pour proclamer sa puissance absolue et sa souveraine prééminence. En effet, si moi qui suis, comme mes subordonnés, soumis au pouvoir d'un autre, je puis commander en vertu de la petite autorité dont je suis investi, et cela sans que personne ose m'opposer de la résistance ; si tous mes ordres, quels qu'ils soient, sont exécutés ; si je dis « à l'un : Va, et il va, et à l'autre : Viens, et il vient, » sans que personne me contredise ; que ne pourrez-vous pas faire, et qui est-ce qui résisterait à votre puissance infinie ?

Mais considérez, je vous en prie, comment le centurion se représente Jésus commandant en maître à la mort comme à un esclave ; car, comme il peut dire à l'un et à l'autre de ses soldats : Viens, et il vient ; Va, et il va ; de même semble-t-il insinuer à Jésus : Si vous défendez à la mort de venir sur mon serviteur, elle ne viendra pas. N'admirez-vous pas, mes Frères, la grande foi du centurion ! Il prévient l'avenir, et montre par avance ce que

plus tard tout le monde devait reconnaître ; il déclare hautement que Jésus-Christ a un empire souverain sur la vie et sur la mort ; qu'il peut conduire jusqu'aux portes de l'enfer et en rappeler. Il ne compare pas cette puissance de Jésus-Christ sur la mort seulement à l'autorité qu'il a sur ses gens de guerre, mais, ce qui est plus encore, au pouvoir absolu qu'il a sur ses serviteurs. Cependant, malgré cette foi si grande, il se croit indigne ; mais le Christ lui-même le déclare digne, et le comble de faveurs bien plus grandes que celle qu'il lui offrait en voulant entrer dans sa maison ; il relève sa foi et l'admire ; il la propose pour modèle à tous, et lui donne infiniment plus qu'il n'aurait osé demander ; il était venu chercher la guérison de son serviteur, et il s'en alla après avoir obtenu un royaume.

Voyez-vous comment s'est accomplie cette parole : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît ¹. » Pour récompenser la foi si grande du centurion et son humilité, Jésus-Christ lui donne le ciel, et il ajoute à ce don, comme par surcroît, la santé de son serviteur ; et non-seulement il l'a honoré d'une manière insigne, mais il l'introduit dans l'héritage, aux yeux des héritiers naturels et à leur place, les en chassant comme indignes ; ensuite il fait connaître à tous que le salut vient de la foi, et non des œuvres de la loi ; que ce don sera offert non-seulement aux Juifs, mais encore aux Gentils, et même à ceux-ci par préférence. Car ne croyez pas, semble-t-il insinuer, que ce que je fais ici soit une faveur particulière réservée au seul centurion : cela s'accomplira dans tout l'univers.

¹ Matth., vi, 33.

C'est ainsi qu'il annonce prophétiquement la vocation des Gentils, et qu'il leur ouvre les plus heureuses espérances. Plusieurs l'avaient suivi de la Galilée des nations, il relève leurs esprits par les grandes espérances qu'il leur donne, en même temps qu'il humilie l'orgueil des Juifs. Cependant, pour ne pas offenser ceux qui l'écoutaient, et pour ne point leur donner l'occasion de l'accuser, il ne parle pas ouvertement des Gentils, mais comme en passant, à propos du centurion; il ne dit pas : « Plusieurs des Gentils, » mais « Plusieurs de l'Orient et de l'Occident, » ce qui désignerait sans doute les Gentils, mais d'une manière obscure qui ne pouvait blesser ceux qui l'écoutaient; il tempère encore ce langage nouveau et inouï par un autre adoucissement, en disant le sein d'Abraham pour signifier le royaume dont il ouvrait l'aspect dans un prochain avenir.....

Jésus-Christ voulait empêcher aussi qu'on ne le prît pour un ennemi de la loi, car on ne pouvait raisonnablement élever ce soupçon contre celui qui professait pour les patriarches une telle estime, qu'il mettait la souveraine félicité à se reposer dans leur sein. Remarquez donc, je vous prie, mes Frères, ce que cette parole prophétique a de complexe, c'est une menace pour les Juifs, et c'est une promesse pour les Gentils; les Juifs sont menacés de déchoir, et de déchoir de leur propre héritage; les Gentils reçoivent non une part quelconque, mais une part qu'ils n'espéraient pas; il y a plus, c'était la part du patrimoine dont les Juifs étaient déchus. Ils sont appelés les enfants du royaume, c'était à eux que le royaume était promis. Ils durent être douloureusement affectés quand Jésus leur ouvrit le sein d'Abraham, mais pour les en exclure aussitôt, eux cependant qui étaient les héritiers de la promesse.

Ensuite, comme sa parole était un arrêt, il la confirme par un signe, comme les signes eux-mêmes et les prodiges sont certifiés par l'accomplissement ultérieur des prophéties.

« Et Jésus dit au centurion : Allez, et qu'il soit fait comme vous avez cru ; et son serviteur fut guéri à cette heure même. » Ainsi, que celui qui ne croirait pas à la guérison du serviteur soit amené à croire par la prophétie dont il voit aujourd'hui sous ses yeux l'accomplissement, et dont la certitude fut notoire pour tous les témoins, avant tout événement, par le signe miraculeux qui la confirma. C'est pour cela qu'après avoir prédit les choses futures, Jésus guérit le paralytique, établissant ainsi la certitude de l'avenir sur l'évidence du présent, et confirmant ses prodiges les uns par les autres, le moindre par le plus grand. Car il est aisé de comprendre que les bons seront récompensés, que les méchants seront punis ; il n'y a rien en cela que de conforme à la raison et aux lois de l'équité. Mais raffermir le corps d'un paralytique, rendre la vie et le mouvement à des membres morts, c'était bien au-dessus de ce que peut faire la nature. Cependant Jésus-Christ lui-même le déclare, le centurion ne contribua pas peu à ce grand miracle par la fermeté de sa foi : « Allez, qu'il vous soit fait comme vous avez cru. » Voyez-vous comment la guérison du serviteur atteste en même temps la puissance du Christ et la foi du centurion, et confirme la certitude de ce qui doit arriver.....

Mais ce n'est pas assez de porter notre attention sur la foi du centurion, sur la guérison du serviteur ; admirez donc avec quelle promptitude fut accomplie la parole du Sauveur. L'évangéliste l'affirme, en disant : « Et son serviteur fut guéri à cette heure même ; » c'est

ce qu'il avait dit aussi du lépreux : « Et il fut guéri à l'heure même. » Jésus montrait sa puissance non-seulement par des guérisons miraculeuses, mais encore par la manière de les opérer, inattendue et prompte comme sa parole. Il ne se contentait pas de secourir et de guérir, il mêlait encore aux miracles ses divines instructions pour attirer les hommes à son royaume.

Même en menaçant les Juifs de les exclure, ce n'était pas pour les repousser qu'il les menaçait, mais pour les attirer au royaume par l'effet d'une crainte salutaire. Si leur dureté a rendu ce remède inutile, c'est leur faute, c'est leur crime, c'est aussi le crime de ceux qui leur ressemblent en imitant leur insensibilité; car ce malheur n'est pas seulement arrivé aux Juifs, mais encore à un grand nombre de ceux qui ont cru. Judas aussi était enfant du royaume, et il avait entendu, comme les autres apôtres, cette promesse du Maître : « Lorsqu'au temps de la régénération, le Fils de l'homme seoirà sur le trône de sa gloire, vous aussi vous seoierez sur douze trônes¹. » Mais Judas, d'enfant du royaume, devint enfant de la géhenne; tandis que cet Ethiopien, tout barbare qu'il était, sera du nombre de ceux qui viendront de l'Orient et de l'Occident, sera couronné et entrera en partage du royaume avec Abraham, Isaac et Jacob. Et il en est encore ainsi maintenant; « car plusieurs de ceux qui étaient les premiers seront les derniers, et qui étaient les derniers seront les premiers². » Or, Jésus-Christ a dit cela de peur que les derniers ne vinssent à se décourager, comme s'ils ne pouvaient plus prétendre à leur part du royaume, et pour empêcher aussi les premiers de tomber dans le relâche-

¹ Matth., xix, 28. — ² *Ibid.*, 30.

ment par excès de confiance et de sécurité. Jean-Baptiste l'avait annoncé avant le Sauveur : « Je vous dis que de ces pierres mêmes Dieu peut susciter des enfants à Abraham¹. » Car comme ces renversements devaient arriver, ils nous ont été prédits longtemps d'avance, afin que personne ne fût surpris de leur étrangeté. Mais ce que le Précurseur, qui n'était qu'un homme, annonçait comme possible, le Christ nous l'a montré comme devant être, en confirmant sa parole par ses œuvres.

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN

SUR L'HUMILITÉ DU CENTURION.

Dans ce qu'on vient de lire de l'Évangile, nous venons d'entendre les louanges que le Seigneur Jésus donne à la foi accompagnée de l'humilité. Il promet au centurion d'aller chez lui, rendre la santé à son serviteur, et le centurion lui répond : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » Cette reconnaissance de son indignité le rendit digne de recevoir le Christ, non dans sa maison, mais dans son cœur. Il n'aurait pas même tenu ce langage si plein de foi et d'humilité, s'il n'avait eu déjà dans son cœur ce même Jésus qu'il se croyait indigne de recevoir ; car ce n'eût pas été un grand bonheur pour lui de recevoir le Seigneur Jésus dans sa maison, s'il ne l'avait eu déjà dans son cœur, puisque ce divin

¹ Matth., III, 9.

Maître, qui nous a donné tant de leçons d'humilité, et par ses paroles et par ses actions, n'a pas même dédaigné d'entrer dans la maison et de manger à la table d'un pharisien orgueilleux, nommé Simon : mais quoique le Sauveur fût à sa table, il ne trouvait pas dans son cœur une place où le Fils de l'homme pût reposer sa tête.

Aussi voyons-nous qu'il ne voulut point recevoir au nombre de ses disciples un homme qui s'offrait bien de le suivre, mais qui n'avait que de l'orgueil dans l'esprit, comme il est aisé d'en juger par la réponse du Sauveur. « Seigneur, dit cet homme, je veux vous suivre quelque part que vous alliez. » Mais le Seigneur, qui voyait les secrets les plus cachés du cœur de cet homme, lui répondit : « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux, leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête¹. » C'est-à-dire ton cœur est un repaire de malice et de fourberie, une tanière de renards, et l'orgueil habite en toi, comme les oiseaux du ciel tendent vers les hauteurs. Il n'est donc pas possible que le Fils de l'homme, qui n'a que de la simplicité et de l'humilité, trouve où reposer sa tête dans le cœur d'un fourbe et d'un superbe. Cette image de la tête qui s'incline pour prendre son repos nous exprime bien aussi l'humilité.

Le Sauveur rejette donc celui qui voulait s'attacher à lui et le suivre, et il en appelle un autre qui lui opposait des excuses. Car nous voyons, au même endroit de l'Évangile, que Jésus dit à un homme : « Suivez-moi, » et cet homme répondit : « Je vous suivrai, Seigneur ; mais permettez-moi auparavant d'aller ensevelir mon père. » Cet homme ne se dispensait d'exécuter sur-le-champ l'or-

¹ Matth., viii.

dre de Jésus que par une excuse fondée sur la piété filiale, et ce fut pour cela même que Jésus le trouva plus digne de l'apostolat, et confirma sa vocation, tout en rejetant sa légitime excuse. Ce qu'il voulait faire était louable, puisqu'il s'agissait de rendre les derniers devoirs à son père. Mais Jésus lui montra qu'il y avait quelque chose de préférable encore ; il voulait faire de lui un prédicateur de la parole vivante, du Verbe qui fait vivre ; d'autres pouvaient rendre les derniers devoirs au mort. « Laissez, dit-il, les morts ensevelir leurs morts ; » car, quand les infidèles ensevelissent un cadavre, ce sont des morts qui ensevelissent un mort. Ce corps a perdu son âme, et l'âme de ceux qui l'ensevelissent a perdu Dieu. Or, Dieu est la vie de l'âme comme l'ame est la vie du corps ; et comme le corps meurt lorsque l'âme l'abandonne, l'âme meurt aussi quand elle perd Dieu. Avoir perdu Dieu, pour l'âme, c'est mourir ; comme, pour le corps, être séparé de l'âme, c'est la mort ! Mourir est une nécessité du corps, mais la mort de l'âme est volontaire.

L'orgueil du pharisien n'empêche donc pas le Seigneur d'entrer dans sa maison et de se mettre à table avec lui ; mais, comme je l'ai dit, il n'était que dans sa maison et non pas dans son cœur. Combien fut plus heureux le centurion qui, sans avoir reçu le Sauveur dans sa maison, le possédait dans son âme. Zachée, lui, reçut le Seigneur, et dans sa maison et dans son cœur ; mais la foi du centurion, rehaussée par son humilité, a reçu de plus grandes louanges. « Seigneur, dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. En vérité, reprit le Seigneur, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël ; » c'est-à-dire parmi les Israélites selon la chair ; car le centurion était sans doute un véritable Israélite selon l'esprit.

Le Seigneur était venu chez les Israélites selon la chair, c'est-à-dire chez les Juifs; et c'était parmi le peuple d'abord qu'il avait cherché ses brebis égarées; et c'est de ce peuple et de cette race qu'il avait voulu naître; et cependant, c'est lui-même qui le dit, il n'a pas trouvé une aussi grande foi dans Israël. Nous jugeons des autres hommes comme des hommes en peuvent juger. Mais lui, le Seigneur, voyait l'intérieur; lui, personne ne pouvait le tromper, et c'est lui qui rendit témoignage à la foi intérieure de cet homme; c'est lui qui, entendant ces paroles si pleines d'humilité, prononça la sentence qui rendit à la vie son serviteur.

Mais où donc le centurion avait-il pris cette confiance? « Et moi aussi, dit-il, je suis un homme soumis à la puissance d'un autre, j'ai des soldats sous moi, et je dis à l'un: Va, et il va; à un autre: Viens, et il vient; et à mon serviteur: Fais cela, et il le fait. » J'ai puissance sur mes subordonnés, comme je suis moi-même soumis à une puissance supérieure; si donc moi, qui suis soumis à la puissance d'un autre, je puis commander avec autorité, que ne pouvez-vous point, vous à qui toute puissance a été soumise? Ce centurion était un Gentil, comme ce titre et sa fonction nous le font voir. C'était un officier de la milice romaine; car la nation juive, relevant de l'empire romain, subissait la condition des provinces conquises. Ce centurion commandait donc quelques soldats, selon l'étendue du pouvoir attaché à sa charge; soumis lui-même à la puissance, il exerçait la puissance sur d'autres, obéissait à ses supérieurs et commandait à ses subordonnés. Or, je vous prie surtout de remarquer que Jésus dit au centurion qu'il irait chez lui et qu'il guérirait son serviteur; cela veut dire que le Seigneur, dès ce moment,

quoiqu'il fût renfermé dans le peuple juif, annonçait prophétiquement que l'Eglise à laquelle il allait envoyer ses apôtres remplirait toute la terre. Il ne s'est pas montré lui-même aux Gentils, qui ont cru en lui, tandis que les Juifs l'ont vu et l'ont mis à mort.

De même que le Seigneur, sans entrer dans la maison du centurion, n'a pas laissé d'y porter la santé et la foi, par l'effet de sa divine présence et de sa majesté divine ; ainsi le même Seigneur s'est montré au seul peuple juif ; c'est parmi les Juifs qu'il a voulu naître d'une vierge, qu'il a prêché et voyagé, qu'il a souffert et qu'il a porté les infirmités de la nature humaine ; c'est parmi eux enfin qu'il a opéré ses divins miracles ; il n'a rien fait voir de semblable aux autres nations, et cependant s'est accomplie cette parole du prophète : « Les peuples que je ne connaissais pas se sont rangés sous mon empire¹. » Et comment, s'ils ne le connaissaient point ? « C'est, ajoute le prophète, qu'ils ont entendu parler de moi. » Les Juifs l'ont connu, et ils l'ont crucifié ; la terre tout entière, qui n'a entendu qu'un écho de sa parole, a cru en lui.

¹ Ps. xvii.

IV^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE.

Mes Frères , ne soyez redevables à personne que de l'amour qu'on se doit les uns aux autres ; car celui qui aime son prochain accomplit la loi. En effet , ces commandements de Dieu : Vous ne commettrez point d'adultère , vous ne tuerez point, vous ne déroberez point, vous ne porterez pas de faux témoignage , vous ne désirerez rien des biens de votre prochain , et s'il y en a quelque autre semblable, tous ces commandements , dis-je , sont compris en abrégé dans cette parole : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. L'amour qu'on a pour le prochain ne souffre pas qu'on lui fasse du mal. Ainsi l'amour est l'accomplissement de la loi. (Saint Paul aux Rom., ch. XIII, 8, 10.

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Ne soyez redevables à personne, si ce n'est de l'amour mutuel. » Toujours et en toute rencontre saint Paul a recours à la charité, mère des biens, maîtresse de la doc-

trine et principe de toute vertu; il l'appelle une dette, non pas une dette quelconque, telle que le tribut ou l'impôt, mais une dette que l'on doit toujours. C'est une dette dont le paiement est toujours instant, l'Apôtre veut que nous payions toujours sans nous acquitter jamais, sans jamais éteindre notre dette, qui a ce caractère étrange, de nous engager et de nous obliger toujours. Après avoir montré qu'il faut aimer et comment nous devons aimer, saint Paul nous fait connaître quels sont les avantages attachés à la charité.

« Celui qui aime le prochain accomplit la loi. » Cette charité du prochain n'est donc point une œuvre de surrogation, qu'on soit libre de faire ou de laisser, c'est une véritable dette. Nous sommes redevables de la charité à nos frères, à cause de la liaison spirituelle qui est entre nous. Nous devons nous entr'aimer, parce que nous sommes membres les uns des autres, et si cet amour nous manque, tout est anéanti parmi nous. Aimez donc votre frère, car si en l'aimant vous accomplissez toute la loi, cet avantage que vous retirez de votre amour, vous en êtes redevable à votre frère, et par cela vous devez l'aimer, puisqu'il vous a valu un tel service.

« Car ces commandements : Tu ne commettras point d'adultère, tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne porteras point de faux témoignage, tu ne convoiteras point, et s'il y en a quelque autre semblable, tous ces commandements sont compris en abrégé dans cette parole : Tu aimeras le prochain comme toi-même. » Ainsi le commencement et la fin de toutes les vertus est la charité. Et si elle en est le principe et l'accomplissement, que lui peut-on comparer? Mais saint Paul ne parle pas ici d'une amitié froide et d'une charité languissante; il ne dit pas

simplement : Vous aimerez votre prochain , mais Vous l'aimerez comme vous-même. Aussi Jésus-Christ dit formellement que « toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ce commandement. » Et l'on ne peut admirer assez combien, en parlant de la double charité de Dieu et du prochain , il relève l'amour du prochain ; car après avoir dit que « le premier et le plus grand de tous les commandements est celui d'aimer Dieu , » il ajoute en propres termes : « Et le second, qui est semblable au premier, est celui-ci : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Peut-on rien comparer à la bonté du Sauveur ? Quoiqu'il y ait une distance infinie entre Dieu et nous, il ne dédaigne pas d'assimiler l'amour que nous avons pour le prochain à celui que nous avons pour lui-même ! Il assure que l'un est semblable à l'autre ; il dit de l'un : « Vous aimerez Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme ; » il dit de l'autre : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Le bienheureux Paul va plus loin , il nous assure qu'il ne faudrait pas prétendre retirer un grand profit de l'amour de Dieu , si en même temps nous n'aimions notre prochain. Quand nous aimons bien quelqu'un , nous le recommandons à nos amis, leur disant : Ce que vous lui ferez sera fait à moi-même ; en l'aimant , c'est moi que vous aimerez. C'est en ce sens que Jésus-Christ dit du commandement d'aimer le prochain qu'il est semblable au commandement d'aimer Dieu. « Si vous m'aimez , dit-il à Pierre, paissez mes brebis ¹. »

« L'amour du prochain ne souffre pas qu'on lui fasse aucun mal. Ainsi l'amour est l'accomplissement de la loi. » Le double effet de la vertu est donc de s'abstenir du mal

¹ Jean, XXI, 16.

et de faire le bien. « L'amour du prochain ne souffre pas qu'on lui fasse aucun mal ; » et, pour montrer que même il excite à faire le bien, l'Apôtre ajoute : « L'amour est l'accomplissement de la loi, » puisque non-seulement il nous porte à faire le bien, mais qu'il nous le rend très facile. Quand nous aimons, nous ne nous occupons pas simplement d'apprendre ce qu'il faut faire; c'était là le partage de la loi, mais nous trouvons dans notre amour une facilité admirable pour exécuter ce que nous savons; ainsi il ne se contente pas de nous faire pratiquer une partie de la loi, il nous la fait accomplir dans toute son étendue.

Aimons-nous donc les uns les autres, puisque cet amour que nous avons pour le prochain rejaillit sur Dieu, qui nous aime si tendrement. Il est loin d'agir en cela comme les hommes jaloux, qui ne veulent pas qu'on aime les personnes qu'ils aiment; Dieu partage avec vous l'amour que vous avez pour les autres; il entre en quelque sorte en société d'amour avec vous, et il a même de l'aversion pour vous, si vous ne vous unissez à lui pour aimer avec lui ceux qu'il aime. L'amour humain est plein d'envie et de jalousie, l'amour de Dieu est dégagé de toute passion. Aimez avec moi, vous dit-il, et je vous en aimerai davantage. Si vous aimez ceux que j'aime, alors seulement je croirai que vous m'aimez. Peut-on témoigner un amour plus ardent? Mais il a un si grand désir de nous sauver! Ecoutez ce qu'il dit dès le commencement des choses : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; » ensuite : « Faisons-lui un aide, car il n'est pas bon que l'homme demeure seul¹. » Lorsque l'homme eut péché, avec quelle douceur Dieu le reprit de sa faute! Il

¹ Gen., I, 26; II, 18; III, 11.

ne lui dit pas avec dureté : Méchant, ingrat, perfide, après tant de bienfaits dont je t'avais comblé, tu as cru sur toutes choses à la parole du diable, tu as abandonné ton bienfaiteur, et tu t'es attaché à un méchant démon ! Mais que lui dit-il ? « Adam, qui t'a fait savoir que tu étais nu, si ce n'est que tu as mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ? » Ne parlait-il pas comme un père qui, ayant recommandé à son fils de ne point toucher à une épée, lui dirait après qu'il se serait blessé : D'où te vient cette blessure, sinon de ce que tu ne m'as pas écouté ? Ne sont-ce pas là les plaintes d'un ami plutôt que les reproches d'un maître ? les plaintes, dis-je, d'un ami méprisé, mais qui ne veut pas cesser d'aimer ? Imitons Dieu, et si nous avons quelquefois à nous plaindre, gardons toujours cette douceur. Il traita aussi la femme avec cette même touchante bonté. On ne peut pas appeler un reproche bien amer ce qu'il leur disait, mais un avis et une précaution pour l'avenir... S'il les chasse du paradis, s'il maudit la terre, s'il les condamne au travail, il faut en concevoir un nouveau sentiment de reconnaissance pour sa bonté. Comme c'était par les délices qu'ils étaient tombés, il les leur retranche, afin que la misère fût à l'avenir comme un mur que nous opposerions au relâchement, et afin de nous ramener et d'assurer notre retour à son véritable amour. Comment se conduisit-il ensuite à l'égard de Caïn ? N'eut-il pas pour lui la même douceur ? Bien que ce parricide lui eût répondu d'une manière offensante, il ne lui rend point son offense ; il oppose sa bonté à sa malice, il l'exhorte et lui dit : « Pourquoi ton visage paraît-il abattu ¹ ? » Mais puisque tu as péché, garde-

¹ Gen., iv, 6.

toi d'ajouter le crime au crime..... Il voulait prévenir le mal en avertissant le criminel; corrige-toi seulement, aime ton frère qui ne t'a fait nulle offense; vous m'êtes chers l'un et l'autre, qu'il n'y ait point entre vous de désordre, et ce sera pour moi une grande joie. Comme eût fait une tendre mère, ainsi Dieu mit tout en œuvre, et les inventions et les artifices de sa tendresse, pour empêcher la rupture entre les deux frères.

Mais, pour vous mieux faire comprendre par un autre exemple ce que je dis, représentez-vous Rebecca et son amour maternel aux abois, quand elle vit que l'aîné de ses enfants menaçait son frère. Quoiqu'elle eût plus de tendresse pour ce dernier, elle ne laissait pas d'aimer Esaü : « Que je ne perde pas, disait-elle, mes deux enfants en un même jour ¹... »

Après que le premier meurtre eut été commis, Dieu ne déshérit pas encore le meurtrier, il lui donna part aux soins de sa providence, et il lui parla encore avec douceur : Où est Abel ton frère? afin de l'obliger au moins à faire aveu de son crime; mais Caïn n'est point touché de cette mansuétude, et il discute avec audace et avec plus d'impudence encore. Dieu ne se rebute point, il se montre encore en ami, en ami offensé et méprisé, et il lui dit : « La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. » La malédiction qu'il prononça contre la terre qui avait été teinte de ce sang était encore un effet de son amour. Il imitait ceux qui se lamentent aux funérailles; comme David pleurant autrefois la mort de Saül fit des imprécations contre les montagnes où ce prince avait trouvé la mort : « Montagnes de Gelboé, que ni la rosée ni

¹ Gen., xxvii, 45.

la pluie ne descendent jamais sur vous, parce que là sont tombés les boucliers des forts¹. » Ainsi c'était comme une plainte funèbre que Dieu faisait entendre, disant : « La voix du sang de ton frère monte jusqu'à moi, et tu seras à l'avenir maudit sur la terre, puisqu'elle a ouvert son sein pour recevoir le sang de ton frère. » Il voulait par là comprimer la fureur de Caïn, et l'incliner au repentir, afin qu'au moins il aimât son frère mort : Tu as éteint la vie de ton frère, lui dit-il, que ta haine aussi s'éteigne. Que pouvait-on désirer davantage de la bonté de Dieu? Il aimait ces deux frères, parce qu'il les avait créés. Que fera-t-il donc? laissera-t-il le meurtrier impuni? Cette impunité n'aurait servi qu'à le rendre plus méchant. Mais comment le punira-t-il, lui qui est le plus tendre des pères? Voyez donc comment il concilie le châtement avec son amour ! mais ce n'est pas là punir, cela ne peut s'appeler qu'une correction. Il ne le tue pas, il se contente de jeter la frayeur dans son âme, afin qu'en reconnaissant son crime il revînt à l'amour de son créateur, et se réconciliât avec son frère mort. Il ne voulait pas qu'il sortît du monde avec la haine d'Abel encore vivante dans son cœur. C'est ce que font tous ceux qui aiment : lorsqu'on est insensible à leurs bons offices, ils sont contraints malgré eux de parler avec force et d'user de reproches, afin de tâcher, par cette dernière voie, de fléchir la dureté de ceux qui méprisent la douceur. Cet amour, sans doute, a de la sévérité; mais il ne laisse pas de consoler ceux que l'on aime ainsi; car ils sont persuadés que ce traitement vient de l'amour, et que cette rigueur apparente a pour fondement une charité qui s'opiniâtre à surmonter tous les obstacles.

¹ II Rois, 1, 21.

Ceux à qui notre amour ou notre haine importe peu, les indifférents, ne se mettent pas non plus en peine de nous corriger. Si je vous attriste, dit saint Paul aux Corinthiens, « qui est celui qui me réjouira, sinon celui qui aura été attristé par moi ¹ ? » Plus celui qui aime se montre sévère, plus il témoigne son amour. Cette femme impudique, qui aimait le chaste Joseph, poussa d'autant plus loin sa vengeance qu'elle aimait davantage; ce que l'Égyptienne faisait pour le mal, sous l'inspiration de l'amour impur, Dieu le fait pour le bien et par le mouvement du plus pur amour, et pour cela il ne dédaigne pas de descendre à notre grossier langage, et d'emprunter les paroles des passions humaines : « Je suis un Dieu jaloux ², » dit-il, afin que vous sachiez jusqu'où va la véhémence de son amour.

Aimons donc, mes Frères, aimons Dieu comme il veut être aimé; aimons ce Dieu qui attache un si haut prix à notre amour, qui nous le demande lorsque nous le lui refusons, et qui nous châtie si nous continuons à ne l'aimer pas, dans l'espérance de nous convertir par ce châtement même, qui est comme la dernière invention de sa charité. Il dit dans Ezéchiel, à une ville qu'il aimait et dont il était méprisé : « Je susciterai tous tes amants contre toi; je te livrerai entre leurs mains; ils te lapideront, ils te feront mourir, et je satisferai ainsi cet amour de jalousie que j'ai pour toi ³. » Que pourrait dire de plus violent l'amant le plus emporté, s'il se voyait méprisé d'une amante à laquelle il reviendrait encore. Car Dieu ne néglige rien pour se faire aimer de nous; il n'a pas épargné son propre Fils, et nous sommes insensibles et impitoyables. Mais laissons-nous attendrir enfin. Aimons

¹ II Cor., II, 2. — ² Exod., XX, 5. — ³ Ezéch., XXIII, 22.

Dieu comme il mérite d'être aimé, afin que nous trouvions nos délices à jouir de son amour. Si un homme souffre tous les jours tant de rebuts d'une femme qu'il aime avec tendresse, sans qu'il y paraisse sensible, de quelle volupté ne jouira pas, pensez-vous, celui qui est possédé par un amour pur et tout céleste, par l'amour de Dieu? Cela, mais cela, dis-je, c'est le royaume des cieux, c'est le comble des biens, c'est la volupté, c'est la joie, c'est l'allégresse, c'est la béatitude. Que puis-je dire? Ce que je dirai n'atteindra jamais à rien qui soit digne de cet amour; l'expérience seule d'un tel bonheur peut nous apprendre ce qu'il est. « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ¹. » Laissons-nous aller à l'attrait de cet amour, mes Frères, et jouissons de ces délices. Nous commencerons ainsi à voir le royaume des cieux et à vivre de la vie angélique. Quoique nous soyons encore sur la terre, nous n'aurons rien de moins que ceux qui sont dans le ciel, et, en sortant de cet exil, nous paraîtrons pleins de gloire devant le tribunal de Dieu pour jouir de ces biens ineffables, que je vous souhaite à tous, par la grâce et par la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ. Amen.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus entra dans une barque, accompagné de ses disciples, et tout-à-coup il s'éleva sur la mer une si violente tempête, que la barque était couverte par

¹ Ps., xxxiii, 8.

les vagues. Jésus cependant dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de lui et le réveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! Jésus leur dit : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? En même temps, il se leva et commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Alors ils furent tous saisis d'étonnement, et ils disaient : Quel est celui à qui la mer et les vents obéissent ? (Saint Matthieu, ch. VIII., v. 23, 27.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Jésus entra dans une barque, accompagné de ses disciples ; et tout-à-coup il s'éleva sur la mer une si violente tempête, que la barque était couverte par les vagues. Jésus dormait. »

Jésus, après avoir renvoyé le peuple, prit seulement avec lui ses disciples. Tous les évangélistes sont d'accord sur cette circonstance ; et ce n'était pas au hasard ni sans sujet qu'il les retint auprès de lui : il voulait les rendre témoins du grand miracle qu'il allait faire. Comme un excellent maître de palestine, il les exerçait également à deux choses : à braver les périls et à garder la modération dans les honneurs. Pour les empêcher de s'enorgueillir de ce qu'il renvoyait la foule et les gardait *seuls* auprès de lui, il permet qu'ils tombent dans le péril d'un naufrage, et il veut en même temps que, par ce danger où il les expose et dont il les délivre, ils s'accoutument à ne point perdre courage dans les maux et à ne se jamais laisser ébranler. Les autres miracles qu'il avait opérés devant eux étaient propres sans doute à faire sur leurs esprits

une vive impression; mais celui-ci avait une vertu toute particulière pour les rendre hardis et courageux. La mer devint alors comme une arène où le Sauveur exerçait ses nouveaux athlètes; c'est pourquoi il voulut qu'il n'y eût que ses disciples dans la barque. Quand il voulait simplement faire un miracle, il laissait le peuple s'approcher; mais dès qu'il y a des périls ou des terreurs à braver, il renvoie le peuple, il ne garde que ceux qu'il exerçait comme des athlètes, pour les jeter bientôt dans l'arène du monde.

« Alors ses disciples s'approchèrent de lui et le réveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! »

Jésus, se réveillant, les reprend d'abord, et ensuite seulement il gourmande la mer; car, ainsi que je l'ai dit, tout cela n'arrivait que pour leur ménager une occasion d'exercer leur foi; c'était la figure des tentations qui devaient bientôt de toutes parts les assaillir. En effet, souvent, dans la suite, le Sauveur a permis qu'ils fussent enveloppés par des tempêtes et des périls bien autrement graves, et il leur a inspiré le courage pour résister. De là vient que saint Paul, écrivant aux Corinthiens, leur disait : « Je suis bien aise, mes Frères, que vous connaissiez l'affliction qui nous est survenue en Asie; elle a été telle, que la pesanteur des maux dont nous avons été accablés a été excessive et au-dessus de nos forces, au point que la vie même nous était à charge. » Puis il ajoute : « Mais Dieu nous a délivrés de tous ces périls¹. »

Pour apprendre à ses apôtres que, quelque grands que fussent les maux dont ils seraient accablés dans la suite,

¹ II Cor., I, 8, 10.

ils devaient toujours conserver une grande fermeté de courage, et croire que Dieu ne permettait ces épreuves que pour leur bien, Jésus commence d'abord par les réprimander. Le trouble même auquel ils furent en proie finit par leur être profitable : le miracle qui suivit dut leur paraître plus grand, et le souvenir en fut à jamais gravé dans leur esprit. Quand Dieu veut opérer quelque signe extraordinaire, il ménage beaucoup de circonstances, un grand nombre d'événements particuliers, pour mieux faire connaître ce qu'il va faire pour empêcher son œuvre de se perdre dans l'oubli. C'est ainsi qu'il permit que Moïse fût d'abord frappé d'horreur, en voyant sa verge changée en serpent, afin que, préparé par cette épouvante, il admirât d'autant plus l'étonnant prodige. C'est ce qui arriva aux disciples : Jésus ne les sauva que lorsqu'ils se croyaient perdus, afin que, se souvenant de la frayeur dont ils avaient été saisis et du péril dans lequel ils étaient, ils se souvinssent en même temps de la grandeur du miracle qui les en avait délivrés.

C'est pourquoi il s'endormit ; autrement, peut-être qu'ils eussent été moins frappés par la crainte du péril, ou qu'ils n'eussent point eu recours à la prière, ou peut-être encore qu'ils ne l'auraient pas cru assez puissant pour les délivrer. Il dort donc pour leur ménager l'épreuve de la crainte et pour rendre le miracle plus frappant. Nous ne sommes jamais aussi sensibles à ce qui se passe en dehors de nous qu'à ce qui nous affecte personnellement. Les disciples, voyant donc toutes les guérisons que Jésus opérait, sans éprouver en eux-mêmes aucun effet de cette toute-puissance qui agissait sur les autres, pouvaient aisément rester indifférents à tant de prodiges. C'est pourquoi, comme ils n'étaient ni aveugles, ni incommodés

d'aucune de ces maladies que Jésus guérissait miraculeusement, il permet que cette tempête arrive, afin que la bonté de celui qui les en délivrait leur fût à l'avenir plus sensible. Il ne voulut point non plus que le peuple fût témoin dans cette rencontre, afin qu'il ne condamnât point les disciples pour leur peu de foi; il veut les en reprendre lui-même, mais en particulier; et avant de calmer les flots de la mer, il apaise le trouble de leur esprit.

« Jésus leur dit : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi? Et en même temps, il se leva et commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. »

Jésus-Christ nous apprend, par ses reproches, que la crainte et le trouble ne viennent point des maux ni des tentations par elles-mêmes, mais de la faiblesse de nos âmes et de notre peu de foi; et si on objecte que ce n'était pas une marque de faiblesse ou de petite foi, dans les apôtres, d'avoir recours à Jésus dans le péril, je répondrai que la marque visible de leur peu de foi, le signe qu'ils n'avaient pas de lui une opinion qui répondît à sa grandeur, c'est que, croyant qu'il pouvait calmer la tempête étant réveillé, ils ne croyaient pas qu'étant endormi, il pût le faire de même. Et ne vous étonnez pas qu'ils montrent si peu de foi, puisque, après avoir vu beaucoup d'autres miracles encore, ils étaient néanmoins si infirmes. C'est ce qui oblige le Sauveur à les réprimander si souvent, quand il leur dit, par exemple : « Êtes-vous donc encore, vous aussi, sans intelligence¹? » Et si les disciples eux-mêmes étaient si faibles, nous étonnerons-nous que le peuple n'ait pas eu de lui des pensées bien relevées? Les disciples, dans l'étonnement où les jeta le prodige, disaient : « Quel

¹ Matth., xv, 16.

« est donc cet homme à qui les vents et la mer obéissent? »

Jésus-Christ ne les reprend pas de ce qu'ils ne le regardaient encore que comme un homme; il attend avec patience que le grand nombre de ses miracles les persuade de la fausseté de leur opinion. Si vous me demandez pourquoi les apôtres le regardèrent d'abord comme un homme, je vous répondrai qu'ils en jugeaient ainsi par ses actions extérieures: ils le voyaient dormir comme nous et se servir d'une barque pour passer la mer comme les autres hommes. C'est ce qui les jetait à son sujet dans le trouble et dans la confusion. Le sommeil où ils le voyaient et ses autres actions ne démontraient extérieurement qu'un homme ordinaire; mais cette tempête si miraculeusement apaisée prouvait qu'il était plus qu'un homme.

Moïse parut exercer, il est vrai, un grand empire sur la mer; mais ce qu'il a fait, en regard du miracle de l'Evangile, ne sert qu'à établir l'infinie supériorité du Sauveur. Moïse agissait en serviteur; Jésus commandait en maître: il n'étend point sa verge comme Moïse, il ne lève pas sa main au ciel et ne fait pas usage de prière; il agit en créateur qui se fait obéir de sa créature, et comme un ouvrier qui dispose de son ouvrage selon son bon plaisir; il calme d'un mot l'agitation de la mer; sa parole est un frein qui la contient, et de toute cette tempête il ne reste pas trace. « Et il se fit un grand calme. » Ce qui avait été dit du Père comme exprimant grandement sa toute-puissance, lui aussi le Christ, son fils, le montre dans ses œuvres. Qu'avait donc fait le Père? « Il a dit, et l'esprit des tempêtes a paru, et les flots se sont soulevés¹. » Ici, c'est

¹ Ps. cvi, 25.

la même toute-puissance qui opère : « Il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. »

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN

SUR LA TEMPÊTE ET LA TENTATION.

Après la lecture du saint Evangile que nous venons d'entendre, mes Frères, je vous dirai quelques mots, avec l'aide du Seigneur, pour vous exhorter, en son nom, à ne pas laisser dormir votre foi dans vos cœurs, au milieu des tempêtes et des flots de ce siècle. Le Seigneur Jésus n'avait-il pas un souverain pouvoir sur la mort? n'était-il pas maître du sommeil? Peut-être que le Tout-Puissant, s'endormant dans une barque, aurait cédé malgré lui à la fatigue? Le Christ dormirait en vous, si vous croyiez à un tel blasphème. Mais si, au contraire, il veille dans vos âmes, votre foi non plus ne dort pas. Or l'Apôtre nous apprend que le Christ habite dans nos cœurs par la foi.

Ce sommeil de Jésus-Christ est donc une figure mystérieuse qui nous apprend que nos âmes, comme des passagers embarqués sur un frêle vaisseau, traversent la mer de ce siècle; et cette barque où était Jésus figurait l'Eglise, et nous sommes des temples de Dieu, et chacun de nous navigue sur cette grande mer, et notre cœur est le vaisseau qui nous sert à la traverser, et qui ne peut faire naufrage tant qu'il ne portera que de bonnes pensées.

Quelqu'un vous dit des injures : c'est un vent qui s'élève; votre colère s'excite : voilà les flots agités. Or, dès que le vent souffle et que la mer devient grosse, le vaisseau est en péril; votre cœur est menacé du naufrage. A

cette injure que vous venez d'entendre, vous formez le dessein de vous venger; vous vous êtes vengé et vous êtes vaincu par le mal que vous avez fait à votre frère : voilà le *navfrage*, vous êtes submergé. Et pourquoi ce malheur vous est-il arrivé? C'est que le Christ dormait en vous. Qu'est-ce à dire, que le Christ dormait en vous? Cela veut dire que vous l'avez oublié.

Réveillez donc le Christ; rappelez le souvenir du Christ; faites en sorte qu'il se réveille en vous. Que prétendiez-vous dans le trouble où cette tempête vous a jeté? Vous venger? Quoi! vous avez donc oublié que Jésus-Christ, pendant qu'on le crucifiait, disait à son Père : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font¹. » Celui qui dormait dans votre cœur n'a pas voulu se venger! Réveillez-le donc, rappelez-vous à son souvenir; oui, son souvenir et sa parole, son souvenir toujours, et ses divins préceptes.

Dès que Jésus-Christ sera réveillé, vous vous direz à vous-même : Et qui suis-je, pour vouloir me venger? Qui suis-je, pour m'élever contre celui qui est homme comme moi, et pour oser le menacer? Peut-être que la mort me surprendra avant que je puisse exécuter ma vengeance; et si je sors de la vie dans cet état, respirant le feu de la colère jusqu'au dernier souffle, et brûlant de la soif de la vengeance, puis-je espérer d'être accueilli par celui qui n'a point voulu se venger? Me recevra-t-il celui qui a dit : « Donnez et il vous sera donné; pardonnez et on vous pardonnera². » Je réprimerai donc ma colère, et je reviendrai au calme et au repos de mon cœur. « Jésus commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. »

¹ Luc, xxiii. — ² Id., vi.

Ce que je viens de vous dire sur la colère est une règle que vous devez observer dans toutes les autres tentations. La tentation est excitée, c'est le vent qui s'élève; vous êtes troublé, c'est la mer agitée, ce sont les flots et la tempête qui battent votre vaisseau. Réveillez donc Jésus-Christ, faites qu'il vous parle, et vous direz : « Quel est donc celui-ci, que la mer et les vents lui obéissent? » Le voulez-vous savoir? C'est celui à qui est l'empire de la mer; c'est lui qui a fait la mer : « Tout a été fait par lui ¹. »

Imitez donc la mer et les vents; obéissez à votre Créateur. A la voix du Christ, à un mot de sa bouche, la mer écoute, et vous êtes sourd! La mer écoute, le vent s'apaise, et vous êtes tout agité! et vous souffrez encore! Car tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, tout ce que vous projetez dans le mouvement de la passion qui vous agite, qu'est-ce autre chose qu'un vent qui souffle, et qui ne veut pas s'apaiser à la parole du Christ?

Ne vous laissez donc pas emporter aux flots qui s'élèvent dans le trouble de votre cœur. Nous sommes des hommes sans doute; cependant si l'impétuosité du vent nous emportait, si la tempête des passions s'élevait dans notre âme, ne perdons pas l'espérance; réveillons Jésus-Christ, afin que, le calme étant revenu, nous puissions continuer notre voyage et arriver enfin à la patrie. Tour-nons-nous donc vers notre Seigneur et notre Dieu, etc.

¹ Ps. LXIV; Jean, I.

V^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE.

Mes Frères, revêtez-vous comme les élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience; vous supportant mutuellement, vous pardonnant les uns aux autres les sujets de plainte que vous pouvez avoir; comme le Seigneur vous a pardonné, pardonnez de même. Mais surtout ayez la charité, qui est le lien de la perfection; faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ, à laquelle vous avez été appelés, pour ne faire qu'un corps, et soyez-en reconnaissants. Que la parole de Jésus-Christ demeure en vous avec plénitude, et vous comble de sagesse; instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges de Dieu. Quelque chose que vous fassiez, soit en parlant, soit en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant par lui des actions de grâces à Dieu le Père, par Jésus-Christ notre Seigneur. (Saint Paul aux Colossiens, ch. III, v. 12 à 18.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Revêtez-vous donc, « comme les élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience. » Saint Paul parle ici de la vertu comme du plus bel ornement des chrétiens. Il joint les louanges à ses exhortations, pour donner à celles-ci plus de force. « Ayez des entrailles de miséricorde. » Il ne veut pas que les chrétiens se regardent seulement comme des frères, mais qu'ils aient des entrailles de charité, et qu'ils s'entr'aient comme un père chérit ses enfants, « et des entrailles de bonté, d'humilité, de modestie et de patience. » — « Vous supportant mutuellement, vous pardonnant les uns aux autres les sujets de plainte que vous pouvez avoir ; comme le Seigneur vous a pardonné, pardonnez de même. » Il exhorte les chrétiens au pardon des offenses ; il leur propose l'exemple de Jésus-Christ, qui nous a pardonné nos péchés. Vous n'avez à vous pardonner que de légers sujets de plainte ; mais eussiez-vous été gravement offensés, l'exemple de notre divin Sauveur devrait vous déterminer sans peine à chasser tout ressentiment de votre esprit. La conduite qu'il a tenue à votre égard vous montre encore que ce pardon nous devons l'accorder avec joie et de tout notre cœur. « Non-seulement vous devez pardonner, » leur dit-il, « mais vous devez aimer ceux qui vous avaient offensés. »

Quand nous aurions à pardonner les offenses les plus graves, et que ces offenses n'auraient été provoquées par aucune faute de notre part ; quand nous serions au plus

haut rang et que nos ennemis seraient des hommes de la dernière condition; quand même, après ce pardon, ils devraient nous outrager encore; quand il nous faudrait enfin donner notre vie pour eux, notre conduite est dictée par ce mot de saint Paul: « Comme Jésus-Christ nous a pardonné. » Et nous devons rester dans ces dispositions non-seulement jusqu'à la mort, mais au-delà de la mort même, s'il était possible.

« Mais surtout ayez la charité, qui est le lien de la perfection. » Voyez-vous tout ce que veut dire l'Apôtre? Ah! c'est qu'on peut pardonner une injure, sans aimer pour cela celui qui nous l'a faite. Or, « il faut aimer avant tout; » et il montre par là comment nous pourrions arriver à ce pardon généreux. Il est possible qu'un homme soit doux, affable, modeste, patient, et que l'amour ne vienne qu'après. L'Apôtre met avant tout les entrailles de miséricorde; d'abord la charité et la miséricorde: « Au-dessus de tout cela, ayez la charité, qui est le lien de la perfection. » C'est comme s'il disait que, sans elle, tout le reste est néant: la charité embrasse toutes les vertus. Quelque bonne que soit une œuvre, elle est vaine et superflue sans la charité. Ce n'est pas assez qu'un navire soit magnifiquement équipé; si les parties n'en sont pas solidement assemblées, tout se brise et se disperse au premier coup de vent; une maison s'écroule bien vite quand les pièces de la charpente n'ont pas été convenablement liées; et que servirait au corps humain la structure la plus robuste, sans tout le système des ligaments? De même, quels que soient les actes de vertu et les bonnes œuvres, tout cela s'évanouit en l'absence de la charité. L'Apôtre ne dit pas que ce soit le faite, c'est quelque chose de plus, c'est le lien de la perfection, c'est-à-dire ce qu'il y a de

plus indispensable; le faite ne peut être qu'une intention de perfection, tant que le lien n'existe pas, le lien qui embrasse et réunit tous les éléments de la perfection, qui en est comme la racine.

« Et que la paix de Dieu règne dans vos cœurs, cette paix dans laquelle vous avez été appelés à former un seul corps, et soyez reconnaissants. » La paix de Dieu, dont saint Paul nous parle, mes Frères, est la seule qui soit stable et solide. La paix se dissipe bientôt, quand elle ne porte que sur des égards purement humains; celle qui se rapporte à Dieu demeure inébranlable. On pêche aussi par une amitié dérégulée, excessive; on s'embarrasse, pour les personnes aimées, dans des plaintes, des disputes et des aversions. Ce n'est point là ce que j'attends de vous, dit saint Paul, en vous prêchant la paix; je veux que vous vous aimiez entre vous comme Dieu aime les hommes. Dieu fait la paix avec nous volontairement, de son plein gré, et sans rien recevoir de notre part. Que cette paix règne donc en nos cœurs; et si quelque pensée de haine ou de vengeance s'élève en notre esprit, efforçons-nous de l'étouffer, et que la paix soit victorieuse et triomphante.

Je m'explique : Un homme a essuyé quelque affront; cet affront suscite en son cœur deux pensées différentes, l'une de vengeance, l'autre de patience et d'oubli; ces deux pensées se combattent. Si la paix de Dieu règne dans le cœur de cet homme, elle fera triompher la pensée généreuse de pardon, et réduira l'autre à un honteux silence; et cet homme sera persuadé que la paix est Dieu, Dieu lui-même qui a fait sa paix avec nous.

Il y a donc à combattre pour acquérir cette paix; il faut lutter contre les ressentiments, les troubles d'esprit, les émotions de cœur; il faut rejeter la paix purement hu-

maine, cette paix humaine qui vient de ce que nous n'avons rien eu de grave à souffrir, et qu'alors nous n'avons commis aucun acte de vengeance. Ce n'est point là la paix que Jésus-Christ désire de nous ; il veut celle qu'il nous a laissée lui-même. Il a fait de nos pensées comme un champ de combat ; témoin des luttes qui s'y livrent, il donne la palme aux victorieux, il les excite et les anime.

Voyons de quels biens cette paix est la source féconde. C'est par elle que Dieu nous appelle à lui ; c'est par elle qu'il ne fait qu'un seul corps de tous les fidèles. Il ne suffit pas à l'Apôtre que la paix ait vaincu ; il veut qu'elle règne, qu'elle triomphe ou qu'elle distribue les palmes aux vainqueurs ; il l'élève au-dessus de la foi, et ne permet pas même aux mauvaises pensées de s'attaquer à elle... L'Apôtre ajoute très bien : « Et soyez reconnaissants, » c'est-à-dire que nous devons traiter nos frères comme Dieu lui-même nous a traités, afin que nous devenions semblables au Maître ; obéissons-lui donc et rendons grâces de toutes choses, dussions-nous être en butte aux affronts et aux mauvais traitements. On est loin de chercher à se venger de ceux qui nous font du mal, quand on rend grâces à Dieu de ce mal même que nous avons à souffrir ; mais celui qui ne respire que la vengeance est bien éloigné de rendre grâces. Gardons-nous bien, mes Frères, de ressembler à ce serviteur de l'Évangile à qui l'on devait cent deniers, de peur que nous ne méritions d'entendre cette sévère parole : « Méchant serviteur¹, » car il n'y a rien de pire, de plus odieux que l'ingratitude.....

« Que la parole de Jésus-Christ demeure en vous avec plénitude et vous comble de sagesse ; instruisez-vous et

¹ Matth., XVIII, 32.

exhortez-vous les uns les autres, par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges de Dieu. »

Après avoir recommandé la reconnaissance aux Colossiens, saint Paul leur en indique la voie. « Que la parole de Jésus-Christ demeure en vous avec plénitude ; » les paroles de Jésus-Christ, c'est-à-dire sa doctrine, ses maximes, ses exhortations, qui nous enseignent le néant de la vie présente et des biens qui s'y rattachent. Quand nous serons persuadés de cette vérité, il n'y aura plus de difficultés ni d'obstacles qui puissent nous rebuter. « Que cette parole, dit-il, demeure en vous avec plénitude. »

Ecoutez ceci, vous qui vivez dans le monde, qui avez à veiller au salut de vos femmes et de vos enfants ; écoutez la recommandation que vous fait l'Apôtre de lire les Saintes-Ecritures, non pas d'une manière quelconque, légère ou téméraire, mais de les lire avec un grand zèle et une sérieuse application ; car, ainsi qu'un homme riche trouve aisément dans son argent les moyens de supporter et de réparer les pertes et les dommages qui peuvent survenir, de même aussi celui qui est riche de vertus et de reconnaissance supporte facilement tous les maux qui lui surviennent. L'homme d'argent peut bien essuyer quelque dommage et tenir quelque temps contre l'infortune ; mais ainsi il s'épuiserait bientôt si les pertes se répétaient trop fréquemment. Il n'en est pas de même pour nous, nous n'épuisons jamais les pensées saintes et les hautes raisons qui nous aident à supporter les afflictions, elles nous restent toujours et ne défont jamais.

Mais admirez la sagesse de ce bienheureux Paul ; il ne dit pas seulement que la parole de Jésus-Christ soit en

nous, mais « qu'elle y habite avec plénitude et en toute sagesse. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres. » Par la sagesse, l'Apôtre entend la vertu, et avec raison, car l'humilité est sagesse, la miséricorde aussi; en un mot, la sagesse renferme toutes les vertus; et tous les vices et les défauts, comme étant le contraire des vertus, sont folie. Aussi le péché est-il appelé folie en plus d'un lieu : « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu; la pourriture est entrée dans mes plaies, » est-il dit encore, « à cause de ma folie¹. » Et qu'y a-t-il, en effet, de plus insensé, dites-moi je vous prie, que de mépriser ses frères qui sont nus, par la raison qu'on est bien vêtu soi-même? Quoi de plus insensé que de nourrir des chiens, et de laisser mourir de faim des hommes faits à l'image de Dieu? de croire que tout passe dans le monde, et de s'attacher aux choses de la terre comme si elles devaient durer toujours?

Au contraire, rien n'est plus sage qu'un homme doué d'une vertu solide. Admirez, dit-on, la vertu de ce serviteur de Dieu; il fait part de son bien aux pauvres, il est miséricordieux, il sait que nous avons une commune nature, il sait qu'un jour on ne nous tiendra pas compte de l'argent, il épargne la personne humaine, respectant sa dignité au risque de sacrifier sa bourse. Aussi celui qui méprise la gloire est vraiment sage, il sait ce que valent les choses humaines; et la connaissance des choses divines et humaines, c'est la philosophie. Le sage sait donc discerner ce qui est humain et ce qui est divin, et selon ce discernement, il s'abstient et il règle sa conduite; mais en toutes choses il sait rendre grâces à Dieu; per-

¹ Ps. XIII, 1; XXXVII, 6.

suadé du néant de la vie présente, il ne s'enivre point de la prospérité; il supporte courageusement les coups du malheur.

N'allez point chercher ces enseignements dans les écoles des docteurs; n'avez-vous pas les oracles de Dieu? Rien ne peut mieux vous instruire. Ecoutez donc ceci, vous qui êtes engagés dans les soins de la vie; achetez les livres saints, cherchez-y le remède à vos blessures; ayez au moins le Nouveau-Testament; relisez les Epîtres, les Actes et les Evangiles: ce sont là les seuls maîtres capables de fournir à l'enseignement des hommes, à perpétuité.

Etes-vous abattu par la tristesse? ayez recours à ces lectures saintes; vous y trouverez un baume pour les douleurs que vous font ressentir ou la ruine, ou la mort, ou la perte de votre famille; que ces lectures soient sérieuses et attentives; conservez-les au fond de votre cœur, gravez-les fortement dans votre mémoire. L'ignorance des Ecritures est la source de tous nos maux; nous allons au combat sans armes, comment pouvons-nous espérer de ne pas périr; l'homme bien armé peut se sauver en se servant vaillamment de ses armes; autrement, que pouvons-nous prétendre?

Ne vous déchargez pas sur nous de tout ce qui regarde votre salut; vous êtes nos brebis, mais des brebis raisonnables; le pasteur vous laisse beaucoup à faire. Ne venez pas ici comme si vous deviez toujours apprendre, autrement vous ne saurez jamais; mais venez apprendre dans l'intention que cela finisse, afin que vous puissiez instruire les autres à votre tour. Dans les sciences et les arts, il y a un temps limité pour apprendre; mais si vous apprenez toujours, c'est un signe que vous n'avez rien appris. C'est

ce que Dieu reprochait aux Juifs, « qu'il avait élevés dès le sein de leur mère, qu'il avait enseignés jusqu'à la vieillesse¹. »

Il n'en était pas de même au temps des apôtres; aussitôt qu'ils avaient instruit les fidèles, ils passaient à d'autres peuples, et chargeaient ceux qui avaient reçu leur enseignement de le prêcher à ceux qui ne le connaissaient pas. Ainsi ils parcouraient librement le monde, n'étant obligés de se fixer en aucun lieu. Quelle n'est pas l'ignorance de nos frères des campagnes! Combien n'ont-ils pas besoin d'être instruits! Mais je suis enchaîné au milieu de vous, et je ne puis songer à couvrir le reste du corps, tant que la tête n'est pas garantie de tout péril.

Nous devrions seulement vous instruire, tandis que de votre côté vous instruiriez vos femmes et vos enfants; mais vous nous laissez toute la charge, et c'est ce qui nous accable. Ecoutez l'Apôtre : « Instruisez vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels. » Il parle de psaumes et de cantiques, pour que l'instruction soit accompagnée de joie, et que le chant fasse disparaître le travail et la fatigue. D'abord, faites chanter à vos enfants les psaumes où les leçons de la sagesse ressortent avec le plus d'éclat, ceux qui les portent à la tempérance, et surtout ceux qui les mettent en garde contre la société des méchants : « Heureux l'homme, s'écrie le Prophète au début de ses psaumes, heureux l'homme qui n'a point été dans l'assemblée des impies! » Il dit encore : « Je ne me suis point assis dans l'assemblée des hommes vains². » On y voit, au contraire, beaucoup de passages qui nous exhortent à rechercher

¹ Isaïe, XLVI, 3, 4. — ² Ps. I, 1; XXV, 4.

la compagnie des gens de bien. On y apprend à mépriser les sensualités, à fuir les fraudes et les tromperies, à faire peu de cas de l'argent, à connaître enfin le néant et la vanité de la gloire des hommes. Quand vos enfants seront habitués à ces instructions, vous les ferez passer peu à peu à d'autres plus élevées; une fois qu'ils seront bien instruits des psaumes, ils comprendront facilement les hymnes, qui ont quelque chose de plus divin; car les anges, dans le ciel, chantent des hymnes et non des psaumes. « L'hymne n'est pas agréable dans la bouche du pécheur¹, » dit l'Écriture. Des enfants, prévenus de bonne heure de ces vérités, veilleront sur eux, et fuiront toute société dangereuse.

Tous les chrétiens ont à puiser à cette source sacrée le plus sublime des enseignements. « Mes flancs sont remplis d'illusion². » « Vous perdrez, Seigneur, toutes ces âmes adultères qui se retirent de vous. » Et ceux qui doutent qu'il faille commander au ventre, qu'ils écoutent ceci : « Leur avidité n'était pas encore assouvie, les viandes étaient encore dans leur bouche, quand la colère de Dieu, éclatant, tua les plus forts d'entre eux. » Faut-il se laisser corrompre par la prospérité? écoutez encore : « Si les richesses abondent chez vous, n'y mettez point votre cœur. » Faut-il céder à la passion de la gloire humaine? écoutez toujours : « L'homme, à la mort, n'emportera pas ses richesses, et sa gloire ne descendra point avec lui dans le tombeau. » Serions-nous tentés de porter envie au bonheur des méchants? écoutons encore le Prophète : « J'ai vu l'impie exalté, pareil aux cédres du Liban; j'ai passé, et il n'était plus. » Pouvons-nous compter sur l'impunité?

¹ Eccl., xv, 9. — ² Ps. xxxvii, 8.

non, il y aura une rémunération ; car il est dit : « Vous rendrez à chacun selon ses œuvres. » Pourquoi le châtiement tarde-t-il à frapper le coupable ? « Dieu est un juge équitable, fort et patient¹. » Enfin les Saintes-Ecritures exaltent l'humilité, abaissent l'orgueil, recommandent l'aumône et la miséricorde, et glorifient toutes les vertus en condamnant tous les vices.

Quel est l'hymne des esprits célestes ? que disent les chérubins dans le ciel ? que chantaient les anges sur la terre ? « Gloire à Dieu dans les hauteurs² ! » « Exhorte vous les uns les autres, dit l'Apôtre, par des psaumes et par des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur, dans la grâce, les louanges de Dieu.... » Il ne veut pas que nous chantions de bouche seulement, il faut que la louange vienne du cœur ; chanter de bouche, c'est émettre des sons qui se perdent par les airs, mais telle n'est point la louange de Dieu. Il ne s'agit pas d'un extérieur mensonger ; fussiez-vous au milieu d'un carrefour, vous pouvez vous recueillir, et votre hymne montera vers Dieu, quoique personne ne vous entende. Ainsi priait Moïse, et Dieu l'entendit. « Pourquoi cries-tu vers moi ? » lui dit-il. Cependant il ne fit entendre aucune parole ; mais il criait dans l'intérieur de son âme avec un cœur contrit ; aussi fut-il exaucé.

« Quoi que vous fassiez, soit en parlant, soit en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant par lui des actions de grâces à Dieu le Père. » Si nous agissons ainsi, il n'y aura plus rien d'impur ni de criminel dans notre vie, car rien n'est impur dans tout ce

¹ Ps. LXXII, 27 ; LXXVII, 34 ; LXI, 11 ; XLVIII, 17 ; XXXVI, 35, 36 ; LXI, 11 ; VII, 12. — ² Luc, II, 14.

qui se peut faire au nom du Christ, et tout est pur là où le nom du Christ peut être invoqué.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus proposa au peuple une parabole, disant : Le royaume du ciel est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ; mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le froment, et s'en alla. L'herbe ayant crû et produit son fruit, l'ivraie aussi parut. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est mon ennemi qui a fait cela. Les serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher? Non, leur répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez en même temps le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler; et le froment, ramassez-le dans mon grenier. (Saint Matthieu, ch. XIII, v. 24-30.)

HOMÉLIE DE SAINT AUGUSTIN.

Mes Frères, nous avons entendu, de la bouche de Jésus-Christ notre Seigneur, la parabole des semences. Vous

vous rappelez qu'un homme étant sorti pour semer, une partie de la semence tomba le long du chemin, et qu'aus-sitôt des oiseaux la mangèrent; qu'une autre partie, étant tombée sur un chemin pierreux, à peine levée, fut des-séchée par l'ardeur du soleil; qu'une autre tomba parmi des épines qui l'étouffèrent avant qu'elle ait pu fructifier et qu'enfin une autre partie tomba dans une bonne terre et rapporta dans certains endroits jusqu'à cent, dans d'autres soixante et trente pour un¹. Jésus-Christ raconte ensuite qu'un homme avait semé de bonne semence dans son champ; mais la nuit, pendant que les hommes dor-maient, son ennemi vint et sema de l'ivraie sur le bon grain. Tant que l'une et l'autre furent en herbe, on n'apercevait point cette ivraie; mais lorsque les épis du bon grain commencèrent à se former, l'ivraie dont il était mêlé se fit voir. Les serviteurs du père de famille, indi-gnés de trouver tant d'ivraie dans le bon grain, voulurent aller l'arracher; et il leur dit: « Non, laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. »

Notre Seigneur Jésus-Christ nous a lui-même expliqué cette parabole; c'est lui qui avait semé la bonne semence; le démon est l'ennemi qui a semé l'ivraie; le champ est la figure du monde, le temps de la moisson est la fin des siècles; c'est alors qu'il dira aux moissonneurs: « Cueil-lez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler; ensuite vous ramasserez le bon grain dans mon grenier. »

Voilà ce que Jésus-Christ dira aux moissonneurs à la fin du monde. Maintenant il dit à ces serviteurs trop em-pressés: Où vous emporte votre zèle? Vous voyez de l'ivraie parmi le bon grain, vous trouvez parmi vous de

¹ Matth., XIII, 3.

mauvais chrétiens ; vous voudriez arracher cette ivraie , mais tenez-vous en repos , ce n'est pas le temps de la moisson ; elle viendra , faites en sorte qu'alors vous soyez trouvés parmi le bon grain. Vous vous indignez contre les méchants , vous avez de la peine à les souffrir parmi les bons ; mais ayez patience , ils peuvent être avec vous dans le champ , mais ils ne vous suivront pas dans le grenier.

Le chemin , le champ pierreux et les épines de la première parabole sont évidemment la même chose que l'ivraie de la seconde. C'est le même enseignement qui nous est offert sous des images différentes ; car ces choses nous sont présentées , non pour ce qu'elles sont en elles-mêmes , mais pour nous servir de sujet de comparaison , et nous ne devons les regarder que comme des figures de la vérité qu'elles expriment , et qui doit nous intéresser plus que la nature elle-même de ces choses...

Ainsi , dans l'une des paraboles , les mauvais chrétiens sont le chemin , le champ pierreux , la terre remplie d'épines ; dans l'autre ils sont désignés par l'ivraie.

C'est à l'ivraie que je m'adresse aujourd'hui , à l'ivraie mêlée au bon grain , mais qui , tout ivraie qu'elle est , se trouve dans le champ. O mauvais chrétiens , chrétiens indignes de ce nom , qui faites gémir l'Eglise par vos égarements , hâtez-vous de vous corriger avant le temps de la moisson ! Gardez-vous bien de dire : Combien y a-t-il de temps que je pêche sans qu'il me soit arrivé de mal ? Si Dieu ne vous a pas punis , ce n'est point par impuissance , c'est qu'il vous attend au repentir. Voilà ce que je dis à l'ivraie , aux méchants , qui , bien qu'ils soient méchants , sont néanmoins chrétiens , puisqu'ils sont dans le champ de l'Eglise ; et peut-être que celui qui n'est aujourd'hui

qu'ivraie sera demain un pur froment. Mais je dois parler aussi à cette bonne semence.

C'est donc à vous que je parle, chrétiens dignes du nom que vous portez, qui vivez saintement, et qui, réduits à un petit nombre, gémissiez et soupirez parmi la foule des méchants. Prenez courage, l'hiver passera, l'été vient, la moisson approche; les anges arrivent, ces célestes moissonneurs qui sauront, sans se méprendre, séparer l'ivraie du bon grain; et c'est aux anges seuls qu'il appartient de faire cette séparation. Pour nous, nous sommes comme les serviteurs du père de famille, qui lui disaient: « Voulez-vous que nous allions l'arracher? » Car nous voudrions, s'il était possible, qu'il n'y eût pas un seul mauvais chrétien parmi les bons; mais il nous a été dit: « Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. » Et pourquoi? « C'est, nous dit le père de famille, que vous pourriez vous méprendre, et qu'en pensant arracher l'ivraie, vous arracheriez aussi le bon grain. » A quoi pensez-vous donc? Votre empressement ne servirait qu'à ravager mon champ; attendez les moissonneurs, ils viendront quand il en sera temps. Et quels sont ces moissonneurs? Jésus-Christ nous dit que ce sont les anges; c'est à eux qu'il appartient de moissonner, et non pas à nous autres hommes.

Cependant il nous a été promis que nous serions un jour les égaux des anges, si nous fournissons la carrière jusqu'au bout¹. Mais maintenant, malgré l'indignation que nous ressentons à l'égard des méchants, nous ne sommes néanmoins que des hommes; et qu'importe que nous soyons élevés à de hautes fonctions, nous n'avons

¹ Luc, xx, 36.

pas moins besoin que les autres d'avoir toujours présente devant les yeux cette parole de l'Apôtre : « Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber ¹. »

Car croyez-vous, mes Frères, que l'ivraie ne monte pas jusque parmi les dignitaires de l'Eglise? croyez-vous qu'il n'y en ait qu'en bas, et qu'il ne s'en trouve plus au rang où nous sommes? Plaise à Dieu que nous ne soyons pas ivraie nous-mêmes! Je ne compte pas sur l'opinion que vous avez de moi. Croyez-moi, mes Frères, oui, parmi les ministres du Seigneur, il y a de bon grain, il y a de l'ivraie aussi bien que parmi le peuple.

Que les bons tolèrent donc les méchants, et que les méchants imitent les bons. Faisons tous en sorte, s'il est possible, d'être de ce bon grain que Dieu regarde comme son partage; défendons-nous, par le secours de sa miséricorde, de la corruption et de la malice du siècle, désirons de voir les jours heureux de l'autre vie, car les jours de la vie présente sont mauvais. Mais, quels qu'ils soient, gardons-nous bien de murmurer et de blasphémer contre Dieu si nous voulons arriver aux jours heureux de l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Que signifie, mes Frères, la parabole de notre Evangile, et en quoi diffère-t-elle de la parabole des semences? Dans la parabole des semences, Jésus-Christ fait allusion à ceux qui reçoivent la semence de la parole

¹ I Cor., x, 12.

négligemment, et qui ensuite, retournant en arrière, la laissent périr ; dans la parabole de l'ivraie mêlée au bon grain, il désigne tous les fauteurs d'hérésies. Il veut prévenir le trouble où leurs erreurs pourraient jeter l'esprit de ses disciples, et il leur prédit ce qui arrivera, après leur avoir appris pourquoi il parlait en paraboles. Dans la parabole des semences, il désigne ceux qui n'ont pas reçu la parole ; dans la parabole du bon grain et de l'ivraie, il dénonce les séducteurs et ceux qui les ont accueillis. C'est l'artifice ordinaire du diable de mêler le mensonge avec la vérité, en le colorant des apparences les plus spécieuses, afin d'éblouir plus facilement les simples. Voilà pourquoi le Fils de Dieu, pour signaler la tromperie de l'ennemi, choisit l'ivraie, à cause de sa grande ressemblance avec le froment ; ensuite il nous avertit des menées dont se sert l'ennemi pour nous surprendre : « C'était, dit-il, pendant que les hommes dormaient. » Ces paroles font voir à quel danger sont exposés les fidèles et surtout les prélats, à qui a été particulièrement confié le champ de l'Eglise. Le Fils de Dieu montre que l'erreur ne paraît qu'après l'établissement de la vérité, comme l'événement l'a fait assez connaître : ainsi après les prophètes sont venus les faux prophètes, après les apôtres les faux apôtres, et après le Christ viendra l'antechrist ; car ce n'est qu'au moyen d'une imitation hypocrite que le diable peut nous séduire ; autrement il ne peut rien, il ne sait rien inventer. Mais ayant vu que la semence divine fructifiait dans les cœurs ; que les uns rendaient cent pour un, les autres soixante, les autres trente ; qu'il ne pouvait arracher ce qui était enraciné profondément, ni l'étouffer, ni le brûler, il tente une autre voie, et il mêle ses productions perverses avec le bon grain. Quelle

différence, direz-vous, y a-t-il entre ceux qui dorment et ceux qui sont figurés par le chemin aride dans la parabole des semences? Dans les uns, le démon enlève la semence avant de lui avoir laissé prendre racine; il a besoin pour les autres d'un artifice particulier; c'est ainsi que le Fils de Dieu nous avertit de veiller continuellement sur nous-mêmes: Quand vous auriez, nous dit-il, échappé à tous les malheurs, vous ne seriez pas encore à l'abri du péril. Vous avez vu la semence périr dans le chemin, ou sur les pierres, ou au milieu des épines; elle se perd ici par le sommeil; de là donc il faut veiller assidûment et faire bonne garde; et c'est pourquoi il disait: «Celui-là seul sera sauvé, qui persévérera jusqu'à la fin¹.»

Quelque chose de semblable est arrivé dans l'Eglise dès l'origine: plusieurs évêques y introduisirent des hommes méchants et hypocrites, des hérésiarques masqués, et leur laissèrent par là une grande facilité pour pratiquer leurs menées; car, dès qu'une fois le diable a semé de tels hommes au milieu des véritables chrétiens, le reste de sa tâche est facile. Mais comment, direz-vous, peut-on ne pas dormir? Sans doute cela ne se peut, s'il s'agit du sommeil naturel; si du sommeil de la volonté, c'est bien différent, oui, cela se peut; et c'est pourquoi l'apôtre Paul disait: «Veillez, demeurez fermes dans la foi².» Jésus-Christ montre ensuite que l'œuvre du démon est vaine et superflue indépendamment de son caractère essentiel, qui est de nuire; car, c'est lorsque le champ a été bien cultivé, qu'il n'y manque plus rien, qu'il y vient semer l'ivraie; et c'est aussi ce que font les hérétiques, qui, en répandant leur poison, n'ont point

¹ Matth., x, 22. — ² I Cor., xvi, 13.

d'autre but que la vaine gloire. La suite de la parabole figure encore plus clairement toutes les intrigues et tous les artifices de ces hommes dangereux. « L'herbe donc ayant crû et produit son fruit, l'ivraie aussi parut. » C'est ce que font encore les hérétiques : ils se cachent d'abord avec soin, mais lorsqu'ils ont inspiré un peu de confiance, obtenu quelque crédit, alors ils répandent leur poison. Mais pourquoi le Sauveur introduit-il les serviteurs qui viennent rapporter au père de famille ce qui s'est passé ? C'est afin d'avoir l'occasion de nous dire qu'il ne faut point tuer les hérétiques. Il appelle le diable, qui est son ennemi, l'homme ennemi, l'ennemi de l'homme, à cause du mal qu'il fait à la race humaine ; c'est nous qu'il attaque, il est vrai ; mais s'il nous fait la guerre, c'est plus encore en haine de Dieu que par aversion pour nous ; et cependant Dieu l'appelle notre ennemi, se montrant ainsi plus sensible que nous-mêmes à notre mal et moins touché de la haine qui s'adresse à lui, que du mal qui nous est fait ; d'où il est clair que Dieu nous aime véritablement plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Mais voyez encore la ruse du diable ; il ne sema point son ivraie là où il n'y avait rien à endommager, mais il attendit que les sillons fussent tout pleins du bon grain, afin de ruiner le travail du divin laboureur : c'est ainsi qu'en toute occasion, il se montrait son ennemi. Remarquez aussi la diligence des serviteurs ; dès qu'ils aperçoivent l'ivraie, ils pensent à l'arracher. Leur zèle, quoique indiscret, annonce les soins attentifs qu'ils donnent à la bonne semence, et prouve qu'ils sont préoccupés d'une seule chose, de garantir la précieuse récolte, et non pas seulement de châtier l'ennemi et de lui faire expier le dommage, ce qui n'est pas le plus pressant ; ils pensent

donc à extirper le mal au plus tôt. Ils ne s'en rapportent pas là-dessus à leur propre sentiment, ils attendent l'avis du maître : « Voulez-vous ? » lui disent-ils. Que répond le père de famille ? « Non, dit-il, de peur que peut-être, en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le froment avec elle. » Il leur parlait ainsi pour empêcher les guerres, les meurtres, l'effusion du sang ; car autrement la terre deviendrait le théâtre d'une guerre cruelle et implacable.

Il enchaîne leur zèle pour deux raisons : d'abord c'est qu'en arrachant l'ivraie, ils pouvaient nuire au froment ; ensuite c'est que ceux qui sont atteints du mal de l'erreur seront punis tôt ou tard, s'ils s'obstinent à ne vouloir pas guérir. Si donc vous voulez qu'ils soient punis sans que cela fasse tort au bon grain, attendez un temps favorable. Mais que veut dire ce qui suit : « De peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le froment ? » Cela veut dire ce que nous vous disons nous-mêmes : si vous prenez les armes, sous prétexte de tuer les hérétiques, vous ferez que nécessairement plusieurs d'entre les justes périront aussi en même temps avec eux ; puis, peut-être que beaucoup de ces ivraies se convertiront en froment. Si donc vous les arrachez, vous pouvez nuire au froment à venir, en arrachant ceux qui pourraient changer et devenir bons. Jésus-Christ n'empêche donc pas de réprimer les hérétiques, de leur fermer la bouche, de dissoudre leurs réunions, de rejeter tout compromis avec l'erreur, mais il défend de les tuer. Et considérez, je vous prie, sa douceur : non-seulement il émet son avis, il ordonne, mais encore il expose les raisons de sa manière d'agir. Qu'arrivera-t-il donc, si l'ivraie reste jusqu'à la fin ? « Alors je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie et la liez en bottes

pour la brûler. » Il leur rappelle les paroles de Jean le précurseur, qui déjà le représentait comme le juge de l'univers. Il veut qu'on épargne l'ivraie tant qu'elle sera mêlée au froment ; il peut arriver qu'elle devienne froment elle-même. Mais s'ils meurent sans avoir profité de la patience du maître commun, ils seront punis alors sans miséricorde : « Je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie. » Pourquoi *premièrement* ? C'est afin que les bons ne soient pas effrayés, comme si le froment eût été confondu avec l'ivraie. « Cueillez donc d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler, et le froment, ramassez-le dans mon grenier. »

VI^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉPITRE.

Mes Frères, nous rendons à Dieu pour vous de continues actions de grâces, sans jamais vous oublier dans nos prières, nous souvenant, devant Dieu notre Père, des œuvres de votre foi, des travaux de votre charité et de la fermeté de votre espérance en notre Seigneur Jésus-Christ. Car nous savons, mes Frères chéris de Dieu, quelle a été votre élection; puisque la prédication que nous vous avons faite de l'Évangile n'a pas été seulement en paroles, mais qu'elle a été accompagnée de miracles, de la vertu du Saint-Esprit et d'une grande abondance de grâces. Vous savez aussi de quelle manière nous avons agi parmi vous pour votre salut. Et vous, de votre côté, vous êtes devenus nos imitateurs et les imitateurs du Seigneur, ayant reçu la parole, au milieu de plusieurs afflictions, avec la joie du Saint-Esprit: de sorte que vous avez servi de modèle à tous ceux qui ont reçu la foi dans la Macédoine et dans l'Achaïe. Car non-seulement vous avez donné lieu au progrès de la parole du Seigneur dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais votre foi en Dieu est devenue célèbre partout; en sorte qu'il n'est pas nécessaire que nous en parlions, puisqu'on publie partout quel a été

le succès de notre arrivée chez vous, et comment vous vous êtes convertis à Dieu, quittant les idoles pour servir le Dieu vivant et véritable, et attendre du ciel son Fils Jésus, qu'il a ressuscité d'entre les morts et qui nous a délivrés de la colère à venir. (S. Paul, 1^{re} aux Thessal., ch. 1, v. 2 à 10.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Nous rendons à Dieu pour vous de continuelles actions de grâces, sans jamais vous oublier dans nos prières. »

En rendant grâces à Dieu pour les fidèles de Thessalonique, saint Paul reconnaît par son propre témoignage qu'ils avaient déjà fait de grands progrès dans la foi, puisque non-seulement il leur donne des louanges, mais qu'il rend gloire à Dieu comme à l'auteur de tout le bien qui a été fait. Il leur apprend en même temps à se conduire avec une grande réserve, en leur faisant entendre que tout leur progrès devait être attribué à la vertu de Dieu. Il rend grâces; c'est pour le bien qu'ils ont fait. Il se souvient d'eux dans ses prières, à cause de l'affection qu'il leur porte. Il leur donne même ensuite l'assurance qu'il se souvient d'eux, non-seulement dans ses prières, mais en tout temps.

« Nous souvenant sans cesse, dit-il, devant Dieu notre Père, des œuvres de votre foi, des travaux de votre charité et de la fermeté de votre espérance en notre Seigneur Jésus-Christ. » Il est possible, semble-t-il dire, que les tra-

vaux de votre charité soient ignorés des hommes et que vous n'en soyez point récompensés par la louange humaine, mais ayez confiance, vous travaillez devant Dieu notre Père. Quelle était l'œuvre de leur foi? c'était leur fidélité, c'était leur constance que personne n'avait pu ébranler. Si vous croyez véritablement, souffrez tout; si vous ne voulez rien souffrir, vous ne croyez pas. Est-ce que les biens qui vous sont promis ne valent pas qu'un croyant souffre mille morts pour les obtenir? Il s'agit de mériter le royaume des cieux, l'immortalité, la vie éternelle. La foi donc se prouve par les œuvres. Ah! qu'il l'a bien dit, l'Apôtre : Montrez votre foi, non pas d'une manière quelconque, mais montrez-la par les œuvres, par la constance, par l'énergie de votre volonté. Qu'est-ce que « le travail de votre charité? » S'agit-il aussi d'aimer d'un amour quelconque? il n'y aurait pas là grande peine, ni travail; mais la charité ardente est toujours accompagnée de nombreux et pénibles travaux. Tant d'obstacles nous détournent de la charité! Mais il s'agit pour nous de les surmonter; n'est-ce pas un rude travail? Que n'ont point enduré les premiers chrétiens pour rester fermes dans les voies de la charité! Ceux qui combattaient la prédication de saint Paul n'ont-ils pas assiégé, pour le trouver, la demeure de son hôte? N'ont-ils pas traîné Jason et quelques-uns de ses frères devant les magistrats de la ville¹? Quelle force ne fallait-il pas à ces nouvelles semences qui avaient à peine jeté quelques racines, pour supporter la violence de cet orage! Jason fut obligé de donner caution; après quoi le bienheureux Paul put s'évader. Quelles extrémités, mes Frères! Jason ne s'est-il pas exposé visiblement

¹ Act., XVII, 5, 9.

à mourir? C'est tout cela que l'Apôtre entend ici par les travaux de la charité.

Voyez encore : Paul commence à parler d'abord avec éloge des vertus de ce peuple; ce n'est qu'ensuite qu'il vient à parler de lui, pour ne point paraître se glorifier, ou n'aimer ses frères qu'après lui-même.

« Nous souvenant de la fermeté de votre espérance, » c'est-à-dire de votre constance. La persécution contre les Thessaloniens a été de longue durée : elle ne s'attaquait pas seulement à l'Apôtre, mais encore à ses disciples. Car si les persécuteurs déployaient tant d'acharnement contre ces hommes vénérables qui opéraient de si grandes merveilles, comment auraient-ils épargné leurs propres concitoyens qui s'empressaient d'abjurer leurs fausses croyances? Aussi saint Paul rend témoignage à ces généreux chrétiens : « Vous avez été les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont en Judée¹. »

« Nous nous souvenons de la fermeté de votre espérance en notre Seigneur Jésus-Christ devant Dieu notre Père. » En effet, la fermeté, la constance viennent de la foi et de l'espérance. Ce que ces fidèles avaient fait, non-seulement était une preuve de leur magnanimité et de leur force d'âme, mais cela prouvait encore qu'ils croyaient aux promesses avec une certitude inébranlable. Dieu soulevait dès les commencements ces persécutions, afin que personne ne fût tenté de croire que la prédication se soutînt par hasard ou par de flatteuses complaisances, et pour manifester la ferveur des chrétiens, et montrer que la foi n'était pas l'œuvre de la persuasion humaine; mais que la vertu toute puissante de Dieu pou-

¹ I Thessal., II, 14.

vait seule opérer dans les âmes une conviction plus forte que mille morts. Il n'en eût pas été ainsi, si la prédication de l'Évangile n'eût déjà pris en eux de très profondes racines.

« Car nous savons, Frères aimés de Dieu, quelle a été votre élection, puisque la prédication que nous vous avons faite de l'Évangile n'a pas été seulement en paroles, mais qu'elle a été accompagnée de miracles, de la vertu du Saint-Esprit et d'une grande abondance de grâces. Vous savez aussi comment nous avons agi parmi vous pour vous. » Que signifie : « Vous savez comment nous avons agi parmi vous ? » Il touche ici d'une manière indirecte et voilée aux choses qu'il a faites lui-même, aux œuvres qu'il a opérées au milieu d'eux. Ce qu'il prétend d'abord, c'est de faire l'éloge de ces frères aimés de Dieu. Nous savons, veut-il dire, que vous êtes des hommes forts et des âmes généreuses et des élus du Seigneur ; c'est pourquoi nous avons souffert tant de maux pour vous. C'est là le sens de cette parole : « Vous savez quel nous avons été parmi vous, » c'est-à-dire, nous aurions donné notre vie pour vous de bon cœur et avec allégresse, et ce n'est pas à nous qu'il faut en savoir gré, mais à vous-mêmes, à vous qui êtes les élus de Dieu. « Je souffre tous ces maux pour les élus¹, » dit-il ailleurs à son disciple Timothée..... C'est ainsi qu'il les fortifiait en louant leur conduite et en rendant témoignage à l'empressement et à la constance de leur zèle. Puis il ajoute : « Ainsi vous êtes devenus nos imitateurs et les imitateurs du Seigneur, ayant reçu la parole, au milieu de plusieurs afflictions, avec la joie du Saint-Esprit. » Oh ! quelle magnifique louange ! Les disciples sont tout-à-coup de-

¹ II Tim., II, 10.

venus maîtres! Ils ne se sont point contentés d'écouter la parole, ils se sont élevés à la hauteur du grand Apôtre lui-même : « Vous êtes devenus nos imitateurs ; » bien plus, « les imitateurs du Seigneur. » Comment donc ? « En recevant la parole , au milieu de beaucoup de tribulations, avec la joie du Saint-Esprit. » Il ne dit pas seulement que leur foi a été éprouvée par la tribulation , il dit plus : au milieu de nombreuses afflictions. C'est ce que confirment les Actes des Apôtres ¹. Les ennemis de l'Évangile soulevèrent contre eux les magistrats et toute la ville.

Et l'on ne peut pas dire que ces épreuves auxquelles a été soumise votre foi, vous les ayez souffertes avec tristesse ; vous avez souffert « avec la joie de l'Esprit-Saint, » ce que faisaient aussi les apôtres : « Ils se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus ². » Ces sentiments sont admirables ! De toute manière, il est beau de souffrir pour la foi, mais souffrir avec la joie de l'Esprit-Saint, cela n'appartient qu'à ceux qui ont vaincu la nature humaine, et dont le corps est devenu comme insensible.

Mais comment ces premiers chrétiens ont-ils été les imitateurs du Christ ? C'est précisément encore pour avoir souffert avec joie : Jésus a supporté toutes sortes de souffrances sans se plaindre, avec joie ; car c'est pour cela qu'il venait, et c'est bien volontairement qu'il est venu. Il s'est anéanti lui-même pour nous ; il a souffert les crachats, les soufflets et la croix ; et il se réjouissait au milieu de ces souffrances : il disait à son Père : « Glorifiez-moi ! ³ »

¹ Act., xvii. — ² *Id.*, v, 41. — ³ Jean, xvii, i.

« Vous avez reçu la parole au milieu de beaucoup de tribulations, avec la joie du Saint-Esprit. » Ne dites pas : Vous mêlez la tribulation et la joie, comment cela peut-il s'accorder ? L'Apôtre a soin de marquer que cette joie venait du Saint-Esprit ; la souffrance n'affecte que le corps, mais la joie est dans les régions de l'âme. Ce qui vous arrive est pénible à supporter ; mais le Saint-Esprit ne permet pas qu'il en soit ainsi des effets de la souffrance. Il est possible qu'un homme qui souffre pour ses péchés n'éprouve aucune joie dans sa souffrance ; mais il se réjouit sous les coups de fouet, quand c'est pour le Christ qu'il souffre.

C'est là la joie du Saint-Esprit qui sort du sein même de l'affliction et de la tristesse. Les hommes vous ont affligés, dit saint Paul ; ils vous ont persécutés, mais le Saint-Esprit ne vous a pas abandonnés dans cette extrémité. Comme autrefois il fit tomber sa rosée sur les enfants dans la fournaise, de même il répand sur vous une joie céleste au milieu de vos afflictions. Certes, il n'est pas dans la nature du feu de produire la rosée ; de même il n'est pas dans la nature de l'affliction d'engendrer la joie ; mais ce prodige est réservé à la souffrance pour Jésus-Christ : le souffle de l'Esprit vous enveloppe d'une délicieuse fraîcheur, et il vous établit, au sortir de la fournaise des épreuves, dans le lieu du repos et de l'éternelle joie.

« De sorte que vous avez servi de modèle à tous ceux qui ont reçu la foi dans la Macédoine et dans l'Achaïe. » Cependant saint Paul n'était venu qu'en dernier lieu chez les Thessaloniens ; mais, leur dit-il, vous avez brillé avec tant d'éclat, que vous êtes devenus les maîtres de ceux qui vous avaient précédés dans la foi. C'est là une vertu

tout-à-fait apostolique. Saint Paul ne dit pas seulement : Vous avez servi de modèle à ceux qui n'avaient pas encore été éclairés de la lumière divine ; mais : Vous avez servi de modèle à ceux qui l'avaient déjà reçue. Vous leur avez enseigné comment il faut croire en Dieu, vous qui, dès votre entrée dans la carrière, vous êtes jetés dans la bataille au plus fort de la mêlée.

« A ceux qui ont reçu la foi dans la Macédoine et dans l'Achaïe. » Quelle n'est pas la puissance d'une âme pleine d'une ardeur généreuse ! Elle n'a besoin ni de temps, ni d'application, ni d'étude. Il lui suffit de se montrer, et tout est fait. C'est donc ainsi qu'après avoir, les derniers de tous, embrassé l'Évangile, vous êtes devenus néanmoins les maîtres et les docteurs de vos frères aînés. Que personne donc ne se décourage, même en voyant déjà une grande partie de sa vie inutilement écoulée : on peut faire en peu de temps ce qu'on n'a pas fait précédemment pendant de longues années ; car si celui qui n'avait pas cru encore jette un si vif éclat dès son début, il semble que ce soit toujours une grande avance d'avoir la foi depuis longtemps.

« Car non-seulement vous avez donné lieu au progrès de la parole du Seigneur dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais la foi que vous avez en Dieu est devenue célèbre partout ; en sorte qu'il n'est pas nécessaire que nous en parlions, puisque partout on raconte quel a été le succès de notre arrivée chez vous, et comment vous vous êtes convertis à Dieu, après avoir quitté les idoles. »

De même qu'un excellent parfum n'enferme pas sa bonne odeur en lui-même, mais qu'il la répand au loin par les airs, en même temps qu'il se fait agréablement sentir à tout le voisinage ; ainsi ces hommes fameux et

dignes d'admiration, les saints, ne tiennent pas leur vertu renfermée en eux-mêmes, mais par l'éclat de leur renommée, qui se répand partout, ils réjouissent les autres hommes et les rendent meilleurs. C'est ce qui était arrivé parmi les Thessaloniens; c'est ce qui faisait dire à saint Paul : « De sorte que vous, vous avez été un modèle à tous les croyants dans la Macédoine et dans l'Achaïe. Oui, par vous, la parole du Seigneur s'est répandue non-seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais la foi que vous avez en Dieu a pénétré en tout l'eu... Votre foi est devenue célèbre partout. » Comme le son d'une tempête retentissante se fait entendre de tous les lieux voisins, de même le bruit de votre foi généreuse a retenti par toute la terre. Là où il se fait quelque chose de grand, on applaudit avec éclat, mais le bruit diminue dans le lointain; mais il n'en est point ainsi de vous, la renommée de votre foi a rempli toute la terre.

Ne croyez pas, mes Frères, qu'il y ait de l'exagération dans ces paroles; ce peuple de Macédoine était fameux avant l'avènement du Christ, plus fameux même que le peuple romain; et les Romains ne sont devenus célèbres que pour avoir soumis la nation macédonienne.....

« Votre foi, la foi que vous avez en Dieu a pénétré en tout lieu. » La foi de ces Chrétiens était si ardente, que l'Apôtre en fait une chose animée, qui marche, qui s'avance, qui envahit le monde. Ensuite il déclare qu'ils ont eux-mêmes manifesté leur foi avec un tel appareil de vivacité et d'efficacité, que « nous n'avons, dit-il, aucunement besoin d'en parler, puisque partout on raconte quel a été le succès de notre arrivée parmi vous. » Partout les Chrétiens, pour parler de vous, n'attendent pas qu'on leur donne de vos nouvelles; mais ceux qui sont loin de vous et qui

ne vous ont jamais vus préviennent ceux qui vous ont vus et qui ont vécu parmi vous, pour leur raconter les œuvres merveilleuses de votre foi, tant la renommée les a publiées partout. Il arrive de là que nous n'avons pas besoin d'en rien dire aux autres peuples pour leur inspirer le désir de vous imiter; car partout on nous prévient, partout les fidèles sont les premiers à nous raconter ce que nous aurions dû leur apprendre. Et, bien que d'ordinaire l'envie s'attache à ces éclatantes vertus, l'excellence de votre foi s'est élevée même au-dessus de l'envie, et toutes les voix sont unanimes pour célébrer vos glorieux combats; quoique vos frères vous soient inférieurs, ils ne se taisent pas pour cela, ils nous préviennent et redisent vos louanges. Ils racontent « quelle a été notre entrée parmi vous; » c'est-à-dire que nous sommes arrivés au milieu de vous à travers les plus grands périls et les obstacles de toute nature les plus incroyables, et que rien n'a pu ébranler la fermeté de votre foi; vous nous êtes demeurés toujours aussi fidèlement attachés, que si vous n'aviez point été témoins de nos persécutions et de nos souffrances; vous nous avez accueillis avec autant de joie que si vous n'aviez eu vous-mêmes rien à souffrir, ou que si, par rapport à nous, vous aviez été comblés de toutes sortes de biens. L'Apôtre parle ici de son second voyage chez ce peuple. Forcé de fuir d'abord, il était allé avec Silas à Béroée. Pendant leur absence, les Thessaloniens avaient été cruellement persécutés; néanmoins, à leur retour, ils les reçurent avec les plus vives acclamations, et les comblèrent d'honneurs, au point même d'exposer pour eux leur propre vie. Ce qu'il dit donc de cette entrée glorieuse qu'il a faite au milieu d'eux, de l'accueil qu'il a reçu, est une louange pour ceux qui l'avaient ac-

cueilli, et pour lui-même et ses disciples en même temps, quoiqu'il veuille la laisser tout entière aux fidèles de Thessalonique.

« Vous vous êtes convertis à Dieu, quittant les idoles, pour servir le Dieu vivant et véritable. » Vous vous êtes convertis à Dieu, dit saint Paul ; vous avez tout d'un coup embrassé son culte avec joie, et il n'a pas fallu faire auprès de vous de grands efforts. « Vous vous êtes convertis à Dieu pour servir le Dieu vivant et véritable, et attendre du ciel son fils Jésus qu'il a ressuscité d'entre les morts, et qui nous a délivrés de la colère à venir. » Vous attendez du ciel, dit saint Paul, Celui qui a été crucifié et enseveli, mais que son Père ensuite a ressuscité d'entre les morts. Avez-vous vu rassemblés tous ensemble la résurrection, l'ascension, le second avènement, le jugement, la récompense des justes et le supplice des méchants? « Jésus, qui nous a délivrés de la colère à venir. » C'était assez pour eux : il y a, dans cette seule parole, de la consolation, de l'exhortation et de l'encouragement ; car s'il est ressuscité d'entre les morts, s'il est au ciel, si de là il doit venir, ne suffit-il pas, pour vous consoler, de vous souvenir que vous avez cru en lui? Et vous croyez, puisque sans votre foi vous n'auriez jamais enduré de si grands maux. Les méchants subiront la colère à venir, « et vous, au contraire, vous recevrez une consolation ineffable. » Le temps présent ne vous offre que peines et amertumes ; mais aussi vous avez l'attente et l'espérance des biens à venir au jour où le Christ viendra des cieux.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus proposa au peuple qui le suivait en foule une parabole, en disant : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sènevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est, à la vérité, la plus petite de toutes les semences ; mais quand il a poussé, il est plus grand que toutes les plantes, et il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel se reposent sur ses branches. Il leur dit encore une autre parabole : Le royaume du ciel est semblable à du levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout fermente. Jésus dit au peuple toutes ces choses en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, afin que cette parole du prophète soit accomplie : J'ouvrirai ma bouche en paraboles, je publierai des choses cachées depuis la création du monde. (Saint Matthieu, ch. XIII, v. 31 à 33.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Jésus proposa au peuple une autre parabole, disant : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sènevé. » Jésus-Christ, en expliquant à ses disciples la parabole de la semence, avait fait de cette semence quatre parts, dont trois avaient péri, et dont une seule restait, et il leur fit entendre que cette unique part encore était exposée à de grands risques et à beaucoup de périls. De peur qu'ils ne disent : Quels seront donc les fidèles et

que restera-t-il pour la moisson ? il leur ôte cette crainte , et les ramène à la confiance par cette parabole du grain de sènevé , en leur montrant que la prédication de l'Évangile se répandra par toute la terre.

C'est pourquoi il choisit cette semence qui lui fournit une image parfaitement appropriée à son sujet. « Elle est , dit-il , la plus petite de toutes les semences ; mais lorsqu'elle a crû , elle est plus grande que toutes les autres plantes et devient un arbre ; en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. » Il a voulu , sous cette image , présager la grandeur de l'œuvre évangélique : il en sera ainsi , dit-il , de la prédication de l'Évangile. Les apôtres qui l'annoncent sont les plus faibles et les plus petits des hommes ; mais il y avait en eux une vertu bien grande , et c'est cette vertu d'expansion qui a porté leur parole jusqu'aux extrémités de la terre. Après cette parabole , il leur propose celle du levain. « Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et qu'elle mêle dans trois mesures de farine , jusqu'à ce que le tout ait fermenté. » Le levain communique sa force invisible à toute la pâte ; de même vous changerez et vous convertirez toute la terre. Mais considérez la sagesse du Sauveur : il emprunte toutes ses comparaisons aux choses naturelles pour montrer que toutes ses prédications sont aussi infaillibles que les opérations de la nature. Et ne me dites pas : Que pourront faire douze hommes mêlés et confondus dans toute la masse des peuples ? C'est en cela qu'éclatera votre force , puisque étant mêlés et confondus avec le monde , vous vaincrez le monde. Comme le levain ne fait lever la pâte que lorsqu'il est en contact avec elle , et que le mélange est parfait , ainsi que le remarque l'Évangile ; de même , jetés au milieu

des peuples soulevés par vous et contre vous, vous les vaincrez. Le levain caché dans la pâte, loin de s'y perdre, la pénètre peu à peu et la change toute en lui-même; il en sera de même de la prédication. Et quoique je vous aie prédit beaucoup d'adversités, ne craignez pas pour cela; plus grande en sera votre gloire, et vous triompherez de tous les obstacles. Quant aux trois mesures de farine, le nombre trois est mis pour un grand nombre, selon l'usage de l'Écriture. Au reste, qu'on ne s'étonne pas que Jésus-Christ, découvrant aux hommes les plus grands mystères de son royaume, emploie les figures du sénévé et du levain. Il parlait à des hommes incultes et ignorants dont l'esprit avait besoin d'être éveillé par ces comparaisons. Ils étaient si simples que, même après avoir entendu ces paraboles si admirables de simplicité, ils avaient besoin qu'on leur en donnât l'explication. Où sont donc maintenant ces Grecs si vantés? Qu'ils reconnaissent enfin la vertu du Christ en voyant que l'événement a justifié ses prédictions; qu'ils l'adorent enfin, en reconnaissant qu'il a prédit, et surtout qu'il a réalisé une si grande chose. Car c'est lui qui a donné au levain sa force, et c'est lui aussi qui a voulu mêler à la masse des hommes ceux qui croyaient en lui, afin qu'il y eût entre nous communion des intelligences. Qu'on ne s'étonne pas du petit nombre des disciples; la prédication a une grande force, et ce qui a été une fois pénétré du levain devient levain pour tout le reste. Comme l'étincelle qui, tombant sur du bois, l'enflamme et propage l'incendie, ainsi fait la prédication. Jésus-Christ cependant ne prend pas le feu, mais le levain pour sujet de comparaison. Pourquoi? parce que ce n'est pas seulement le feu, mais aussi le bois enflammé qui produit l'embrasement, au lieu qu'ici le

levain fait tout par lui-même. Si douze hommes autrefois ont été le levain qui a mis en fermentation toute la terre, pensez donc quelle doit être notre corruption, puisque aujourd'hui, quoique nous soyons en si grand nombre, nous ne pouvons cependant convertir le reste du monde, nous qui devrions suffire à mettre en fermentation et à échauffer mille mondes.

Mais ces douze hommes, dites-vous, c'étaient des apôtres. Qu'est-ce à dire? n'étaient-ils pas de la même condition que vous? ne vivaient-ils pas au sein des villes? n'étaient-ils pas sujets aux mêmes besoins, engagés dans les mêmes professions? étaient-ce des anges descendus du ciel? Vous me direz peut-être qu'ils faisaient des miracles; certes, ce ne sont pas les miracles qui ont fait d'eux des hommes admirables. Jusqu'à quand, mes Frères, chercherons-nous dans les miracles un prétexte à notre lâcheté? Que ne regardez-vous cette multitude de saints qui n'ont jamais brillé par les miracles? Plusieurs de ceux mêmes qui avaient chassé les démons ont opéré l'iniquité, et, loin de s'assurer des droits à notre admiration, ils ont encouru la peine éternelle. A quoi, direz-vous, les apôtres doivent-ils leur élévation? Au mépris qu'ils ont fait de l'argent, à leur aversion pour la vaine gloire, à leur éloignement de tous les plaisirs de la vie. Dépouillez-les de leurs vertus, faites-les esclaves des passions, et bientôt, quand ils auraient ressuscité mille morts, non-seulement ils auraient été inutiles au monde, mais ils auraient été regardés comme des hypocrites et des imposteurs. C'est donc la sainteté de leur vie qui rayonnait partout à l'entour, et qui attira la grâce de l'Esprit. Quels miracles a faits Jean, qui a instruit tant de cités? « Jean n'a fait aucun signe. » Qu'est-ce qui a rendu

Elie si admirable ? n'est-ce pas cette liberté avec laquelle il reprit le roi ? n'est-ce pas son zèle pour le service de Dieu ? A quoi doit-il notre admiration ? N'est-ce pas à sa pauvreté, à son manteau de peau de brebis, à sa caverne, à ses montagnes ? Car ce n'est qu'à la suite de toutes ces épreuves qu'il a fait des miracles. Quel signe avait fait Job pour attirer sur lui à un si haut point l'attention du diable ? Certes, le diable n'avait vu d'autre signe qu'une vie pure, une patience à toute épreuve et un cœur plus ferme que le diamant. Quel signe avait fait David jeune encore, quand Dieu disait de lui : « J'ai trouvé David, fils de Jessé, un homme selon mon cœur ¹. » Abraham, Isaac et Jacob ont-ils ressuscité des morts et guéri des lépreux ? Ne savez-vous pas que souvent les miracles nous sont nuisibles si nous ne sommes plus vigilants ? C'est après avoir été témoins de beaucoup de miracles que les Corinthiens se sont déchirés entre eux par la discorde, que plusieurs d'entre les Romains se sont livrés à l'orgueil, et que Simon a été rejeté. Il avait vu plus d'un miracle, cet homme qui avait désiré de suivre le Christ, et qui s'entendit repousser par ces paroles : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids ². » Ils souhaitaient de faire des miracles, Simon par amour de l'argent, le scribe peut-être par un motif de vaine gloire, et ils se perdirent tous deux. La sainteté de la vie et l'amour de la vertu, loin de faire naître en nous ces désirs ambitieux, nous les ôtent lorsque nous les avons. Quand Jésus-Christ instruisait ses disciples, leur disait-il : Faites des miracles, afin que les hommes les voient ? Non ; que leur disait-il donc ? « Que votre lumière luise devant les hommes, afin

¹ Act., XIII, 22, — ² Matth., VIII, 20.

qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Il ne disait pas non plus à Pierre : Si tu m'aimes, fais des miracles ; « Pais mes brebis¹, » disait-il. Et lorsque dans toutes les circonstances il le préfère aux autres apôtres, lui, Pierre, avec Jacques et Jean, quelle était la cause de cette préférence ? Étaient-ce les miracles ? mais ils guérissaient également les lépreux, ressuscitaient les morts, et avaient tous reçu la même puissance. Pourquoi donc le Sauveur préférait-il ces trois disciples aux autres ? N'est-ce pas à cause de leur vertu et de leur courage ? Voyez-vous bien que partout c'est la bonne vie qui importe, ce sont les actions saintes ? « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, » disait-il.

Qu'est-ce qui règle et maintient les mœurs des fidèles ? Est-ce l'éclat des miracles ou la sainteté de la vie ? Certes il est clair que c'est la bonne vie : c'est de là que sortent les miracles, et c'est à cela qu'ils tendent. Une vie sainte nous mérite la grâce des miracles, et celui qui reçoit cette grâce ne la reçoit que par la sanctification des autres. Pourquoi Jésus-Christ lui-même a-t-il fait tant de miracles ? C'est afin qu'en ajoutant à l'autorité de sa parole la confirmation des signes, il attirât les hommes à la foi, et les conduisit à une vie pure. C'est pour cela qu'il a opéré tant de prodiges, ajoutant encore aux prodiges et les menaces de la géhenne et la promesse du céleste royaume ; c'est pour cela qu'il nous a tracé ces leçons sublimes et inouïes jusqu'à lui, et que dans tout ce qu'il a fait il a eu pour but de nous rendre semblables aux anges. Et que dis-je ? A-ce été là l'unique fin du Sauveur ? Je vous le demande à vous-mêmes, si l'on vous donnait le choix de

¹ Jean, XXI, 17.

ressusciter les morts au nom de Jésus, ou de mourir pour son nom, que choisiriez-vous? Ce serait sans doute le second parti; le miracle ne serait qu'un don de Dieu, au lieu que donner votre vie serait une œuvre et un acte de votre volonté. Je vous le demande encore, si l'on vous offrait ou la puissance de changer la boue en or, ou la grâce de fouler aux pieds l'or du monde comme la boue des chemins, ne choisiriez vous pas ce dernier parti? Et vous auriez raison, puisque le mépris des richesses serait plus capable qu'aucune autre chose d'attirer les hommes à Dieu. S'ils voyaient changer la boue en or, ils n'en seraient que plus avides, et ils désireraient, comme Simon, d'obtenir cette puissance; mais s'ils voyaient leurs semblables fouler aux pieds l'or comme la boue, ils seraient bientôt guéris de leur cupidité.

Voyez-vous bien que rien au monde ne peut nous être aussi utile qu'une bonne vie? Je dis la vie, et non pas le jeûne ni autre chose : il ne s'agit pas de jeûner, ou de coucher sur la cendre, ou de se revêtir d'un sac, mais de mépriser les richesses autant qu'on doit les mépriser, d'aimer vos frères avec une charité tendre, de partager son pain avec celui qui a faim, de vaincre la colère, de chasser toute vaine gloire, et de bannir l'envie : ce sont là les instructions que Jésus-Christ nous donne : « Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur¹. » Il ne dit pas : Apprenez de moi que j'ai jeûné, quoiqu'il pût nous proposer pour exemple son jeûne de quarante jours; mais : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Et lorsqu'il envoie les apôtres prêcher l'Evangile, il ne leur dit pas : Jeûnez, mais : « Mangez de ce

¹ Matth., XI, 29.

qu'on vous présentera ¹. » Quant à l'argent, il le leur interdit formellement : « Ne possédez, leur dit-il, ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans vos ceintures ². » Je dis cela, ce n'est pas que je méprise le jeûne, à Dieu ne plaise ! je l'estime fort, au contraire ; mais ma douleur est de voir que vous négligez les autres vertus, et que vous croyez faire assez pour votre salut en jeûnant, quoique le jeûne, entre les vertus, ne tienne que le dernier rang ; car les vertus les plus importantes et les plus essentielles sont la charité, la justice, — l'aumône, l'aumône ! qui l'emporte même sur la virginité. Si donc vous voulez égaler les apôtres, rien ne vous en empêche. Travaillez à acquérir la charité surtout, et vous ne leur serez pas inférieurs. Que personne donc ne s'arrête sous prétexte d'attendre le don des miracles. Le démon ne sort qu'à regret d'un corps qu'il possède, et quand il en est chassé, il voit avec un dépit bien plus grand une âme s'affranchir du péché. Le péché est sa plus grande force, et c'est pour détruire le péché que Jésus-Christ a expiré sur la croix. C'est le péché qui a introduit dans le monde la mort, le trouble et la confusion. Otez le péché, et le diable est vaincu, vous avez coupé le nerf de sa puissance, vous lui avez écrasé la tête, vous avez abattu toute sa violence, vous avez dispersé son armée, vous avez fait le signe des signes et le plus grand des miracles. Ce n'est pas moi qui vous parle ici, c'est le bienheureux Paul lui-même qui, après avoir dit aux Corinthiens : « Aspirez aux dons les plus parfaits, et je vous enseignerai une voie beaucoup plus excellente encore, » ne parle ni de miracle ni de prodige, mais de la charité qui est le principe et la racine de toutes les vertus. Si donc

¹ Luc, x, 8. — ² Matth., x, 9.

nous exerçons la charité, si nous en concevons bien l'économie, nous n'aurons pas besoin de miracle; comme, au contraire, si nous la négligeons, tous les miracles ne nous serviront de rien. Pénétrons-nous bien de ces vérités, aspirons à égaler les apôtres dans tout ce qui les a faits grands. Voulez-vous savoir ce qui a fait leur grandeur? écoutez ce que dit saint Pierre : « Nous autres qui avons tout quitté pour vous suivre, quelle récompense recevrons-nous? » Ecoutez aussi la réponse du Fils de Dieu : « Je vous le dis en vérité, vous aussi vous serez assis sur douze trônes; et quiconque laissera sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses fils, ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » Brisons donc les liens qui nous enchaînent au siècle; dévouons-nous tout entiers au Christ, afin que, selon sa parole, nous soyons égaux aux apôtres, et que nous jouissions de la vie éternelle. Puisse nous tous l'obtenir par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient gloire et empire dans tous les siècles des siècles. Amen.

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN

SUR LA PARABOLE DES TROIS MESURES DE FARINE.

Les trois mesures de farine dont le Seigneur parlait sont le genre humain. Rappelez-vous le déluge : trois hommes restèrent pour perpétuer la race; Noé avait trois fils, et c'est par eux que le genre humain fut réparé.

Cette sainte femme qui mêle son levain à la masse, c'est la sagesse. L'entendez-vous crier à tout l'univers par la voix de l'Eglise : C'est moi qui connais combien le Seigneur est grand ! Et cependant, malgré cela, on résiste, et il est vrai de dire que peu sont sauvés. Vous vous rappelez dans l'Evangile la question qui fut adressée à notre Seigneur : « Seigneur, lui dit quelqu'un, n'y en aura-t-il que peu qui soient sauvés ? » Qu'a répondu le Seigneur ? a-t-il nié ? a-t-il dit que beaucoup sont sauvés ? Non, il n'a pas dit cela. Mais qu'a-t-il répondu à cette question : « N'y en aurait-il que peu qui soient sauvés ? » « Efforcez-vous, dit-il, d'entrer par la porte étroite. » Ainsi la réponse du Seigneur est affirmative ; il en est peu qui passent par la porte étroite. Ailleurs encore, le même Seigneur Jésus nous dit : « Etroite est la porte et resserrée la voie qui conduit à la vie, et il en est peu qui la trouvent. Mais il est une voie large et spacieuse qui conduit à la perdition, et il en est beaucoup qui la prennent. »

Ce n'est donc pas dans le grand nombre qu'il faut chercher notre joie. Ecoutez-moi, petit troupeau, je sais que beaucoup m'entendent, mais peu m'écoutent avec un esprit de docilité et d'obéissance. Je vois de la paille dans l'aire, je cherche le froment. A peine voit-on quelques grains à travers cette paille, tant que l'aire est sous le fléau. Mais le temps de vanner viendra.

Il en est donc peu qui soient sauvés ; peu en comparaison de la multitude de ceux qui périssent, car ce petit nombre ne laissera pas de faire une abondante récolte. Le vanneur viendra, son van à la main, il nettoiera son aire, il ramassera le bon grain dans son grenier, mais la paille sera jetée dans un feu que rien ne saurait éteindre.

Que la paille ne s'abuse pas, qu'elle cesse de railler le bon grain ; le van , qui fait la séparation de l'un et de l'autre, né se méprend point. Augmentez donc ce petit nombre, rendez-le grand, quoique vous soyez toujours trop peu en comparaison d'un plus grand nombre. Oui, grande sera la récolte, grande au point de remplir les greniers du ciel ; car le Seigneur Jésus ne s'est pas contredit lui-même. Ces paroles : « Il en est peu qui entrent par la porte étroite, et beaucoup au contraire périssent dans la voie large, » ne contredisent pas ce qu'il dit ailleurs : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident. » Cependant, direz-vous, beaucoup et peu, peu et beaucoup sont bien des termes contradictoires ; y aurait-il donc un petit nombre d'un côté et un grand nombre de l'autre ? Non, mais ce petit nombre embrasse des multitudes ; il est petit si on le compare avec la masse de ceux qui se perdent, mais c'est un très grand nombre à le prendre en lui-même et dans la société des saints anges. Ecoutez-moi, mes bien-aimés ; cela est encore écrit dans l'Apocalypse : « Après cela, je vis une grande troupe que nul ne pouvait compter, de toutes nations, et tribus, et peuples, et langues, debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches et ayant des palmes en leurs mains. » Telle est la multitude des saints.

Un jour donc l'aire sera vannée, et le bon grain sera séparé du mauvais ; la foule des impies et des faux chrétiens, la masse impure des damnés sera retranchée de la société des justes pour être jetée au feu éternel. Alors, quand la multitude des saints n'aura plus rien à craindre du mélange des méchants, ni de tous les périls passés qui auraient pu faire tomber quelques-uns d'entre eux, à ce moment suprême, où s'ouvrira pour eux le règne de

Jésus-Christ, quels ne seront pas les cris de triomphe de cette Eglise des bienheureux ! avec quelle confiance ne chanteront-ils pas : « C'est moi qui connais combien le Seigneur est grand ! »

Si donc, mes Frères, c'est au pur froment que je parle ; si ce sont des prédestinées à la vie éternelle qui m'entendent et qui me comprennent, qu'ils me répondent non par un vain bruit de paroles, mais par des œuvres. Nous sommes forcés de vous tenir ce langage austère, quand nous voudrions nous en dispenser ; car nous devrions ne trouver en vous et dans vos œuvres que des sujets de louanges, au lieu d'être réduits à vous harceler sans cesse par nos avertissements. Cependant j'achève en quelques mots, sans insister plus longtemps. Pratiquez l'hospitalité ; et souvenez-vous bien que cette vertu a été pour un grand nombre la voie qui les a conduits au Seigneur.

Quand vous recevez un hôte, pensez que vous êtes vous-même son compagnon de route. Nous sommes tous étrangers : un chrétien se regarde comme étranger au milieu même de sa patrie et dans sa propre maison. Notre patrie est en haut ; là seulement nous ne serons plus des hôtes, tandis qu'ici-bas nous ne sommes jamais que des hôtes, quelque part que nous soyons et jusque dans nos propres maisons. Si quelqu'un a peine à se regarder comme un passager, eh bien ! qu'il essaie de se fixer à demeure ici-bas. Mais s'il doit bientôt passer, forcément il n'est qu'un étranger : qu'il ne se fasse pas illusion, qu'il le veuille, qu'il ne le veuille pas, il est étranger, étranger toujours. — Mais il laisse sa maison à ses enfants ? — Oui, c'est un hôte qui fait place à d'autres hôtes. — Comment ? — Oui, c'est comme si vous étiez dans

une hôtellerie : ne feriez-vous pas place après vous aux survenants ?

Vous ne faites pas autrement vous-même dans votre propre maison. Votre père vous a cédé la place, vous céderez la place à votre tour à vos enfants. Vous n'y êtes point à demeure permanente, non plus que n'y seront à demeure permanente ceux à qui vous la laisserez.

Ainsi donc, puisque tous nous passons, travaillons à faire quelque chose qui ne passe point, afin que quand nous aurons passé et que nous arriverons à la demeure permanente, où plus rien ne passe, nous y trouvions les bonnes œuvres que nous aurons faites. C'est le Christ lui-même qui les recueille et qui s'en est fait le gardien : craignez-vous de perdre votre peine, vos dons et vos aumônes ? — Tournons-nous donc vers le Seigneur, etc.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

ÉPITRE.

Mes Frères, ne savez-vous pas que, quand on court dans la lice, tous courent, mais qu'un seul remporte le prix? Courez donc de telle sorte que vous le remportiez. Or, les athlètes gardent en tout une exacte tempérance, et cependant ce n'est que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que nous en attendons une incorruptible. Pour moi, je cours, non pas comme au hasard; je combats, non pas en donnant des coups en l'air; mais je traite rudement mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. Or, vous ne devez pas ignorer, mes Frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous traversé la mer, qu'ils ont tous été baptisés, sous la conduite de Moïse, sous la nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé la même nourriture spirituelle et qu'ils ont tous bu le même breuvage spirituel (car ils buvaient de l'eau de la pierre mystérieuse qui les suivait, et cette pierre était Jésus-Christ). Cependant il y en eut peu dans un si grand nombre qui furent agréables à Dieu. (Saint Paul, I Cor., ch. ix, v. 24, 27, et ch. x, v. 4, 5.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Ignorez-vous que, dans les courses du stade, tous courent, il est vrai, mais un seul reçoit le prix ? »

Le bienheureux Paul, après avoir montré aux Corinthiens que rien n'est plus utile au but évangélique, que de se dévouer et de se faire tout à tous, et que là est la suprême perfection, leur rappelle que lui-même, qui s'était élevé si haut, qui avait surpassé tous les autres par ses travaux, n'avait rien voulu recevoir, faisant la guerre à ses dépens et prêchant gratuitement, et s'était mis au-dessous de tous pour les gagner tous à l'Évangile. Ensuite il leur fait connaître les différentes occasions où il a pu exercer cette charité parfaite qui l'a fait se ployer à tant de condescendance. Maintenant il presse les Corinthiens plus vivement ; il leur laisse entendre que ce qu'ils ont fait, que ce qui leur semble à eux la perfection, n'est qu'un labeur infructueux et superflu. Il ne le leur dit pas ouvertement par égard pour leur faiblesse, mais il le leur fait voir par des exemples et des images sensibles et saisissantes. Après leur avoir fait ce reproche qu'ils péchaient contre le Christ, qu'ils perdaient leurs frères, qu'ils ne tiraient aucune utilité de leur science, et que la science la plus accomplie ne sert de rien, si la charité lui manque, il revient aux exemples vulgaires, et dit :

« Ne savez-vous pas que, dans les courses du stade, tous courent, mais qu'un seul reçoit le prix ? » Ceci ne doit pas nous faire conclure qu'un seul sera sauvé, à Dieu ne plaise ! mais l'Apôtre veut par là exciter en nous une grande ferveur. Car comme plusieurs entrent dans la

carrière, qu'un seul est couronné, et qu'ainsi il ne suffit pas de s'en tenir aux préparatifs, d'oindre ses membres, et même de combattre; de même ce n'est pas assez de croire et de combattre d'une manière quelconque; mais si nous ne courons tous généreusement jusqu'au terme de la carrière, de manière à nous montrer irrépréhensibles et dignes du prix proposé à ceux qui courent, nous perdons notre peine. Quand vous croiriez avoir une science parfaite, vous n'avez pas tout gagné pour cela, et l'Apôtre le leur fait bien entendre en disant: « Courez donc tous de manière à remporter le prix. » Ils n'étaient donc pas encore arrivés au but. Maintenant il va leur enseigner comment ils pourront y prétendre.

« Tous ceux qui combattent dans l'arène s'abstiendront de toutes choses. » Qu'est-ce à dire, s'abstenir de tout? C'est-à-dire que l'athlète ne s'abstient pas d'un excès pour tomber dans un autre, mais qu'il s'abstient de la glotonnerie, de la débauche, de l'ivresse et de tous les vices. Telles étaient les privations que s'imposaient ceux qui prenaient part aux jeux publics; tout excès qui aurait pu affaiblir leurs forces leur était interdit; sans s'occuper d'aucune autre chose, ils s'exerçaient continuellement. S'il en est ainsi là où la couronne est donnée à un seul, que ne devez-vous pas faire ici où la récompense plus large ouvre un plus vaste champ aux espérances? Pour exciter leur émulation et leur inspirer une honte salutaire, il ajoute :

« Eux, ce n'est que pour gagner une couronne corrompible, au lieu que nous en attendons une incorruptible; moi donc je cours, et je ne cours pas au hasard. » Après l'exemple des païens, il donne, pour les confondre, son propre exemple; c'est la meilleure manière d'instruire

les hommes, et le saint Apôtre en use partout. Mais que signifie : Qu'il ne court pas au hasard? C'est-à-dire qu'il tient toujours les yeux arrêtés vers le but, et qu'il ne court pas inconsidérément comme ils faisaient eux-mêmes.

Quel avantage retirez-vous, leur dit-il, d'entrer dans les temple des idoles, vous qui prétendez à la perfection? Il ne vous en revient rien, ni à vous ni à d'autres. Ce n'est pas ainsi que je fais, moi; le salut du prochain est la seule chose qui me préoccupe. Si je montre quelque perfection, c'est pour le prochain; si je semble m'élever au-dessus de Pierre en ne recevant rien, en prêchant gratuitement, c'est pour ôter tous les obstacles contre lesquels viendraient se heurter mes frères; si je m'abaisse au-dessous de tous, jusqu'à me faire circoncire, jusqu'à me raser la tête, c'est pour ne leur être pas une occasion de chute: voilà ce que c'est que de ne point courir au hasard.

Mais vous, je vous le demande, pourquoi mangez-vous dans le temple des idoles? Pouvez-vous en apporter une bonne raison? Cela ne vous recommande pas aux yeux de Dieu: manger ou ne pas manger de ces viandes, en soi c'est indifférent; dans l'un et l'autre cas vous n'en avez ni plus ni moins; il est donc vrai que vous courez à l'aventure.

« Je combats aussi, mais non comme frappant l'air. » Il insiste encore, pour leur faire mieux entendre qu'il ne laisse rien au hasard. Je ne perds pas de vue l'ennemi, c'est le diable qu'il s'agit de frapper; vous donnez des coups en l'air, vous autres, et vous dissipez vos forces en pure perte. Parfois il ménage leur faiblesse comme il fait ici; précédemment il les avait harcelées avec plus de véhémence; ici il tempère sa réprimande, réservant pour la fin de son discours le trait le plus pénétrant...

« Pour moi, je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois réprouvé moi-même. » Il montre ici qu'ils s'étaient faits les esclaves d'une sensualité effrénée, et que leur prétendue perfection ne les menait qu'à satisfaire leur sensualité. C'est ce qu'il indiquait déjà plus haut en disant : « La nourriture est pour le ventre, et le ventre pour la nourriture ; mais Dieu détruira l'un et l'autre ¹. » En effet, les excès et les délices produisent la fornication, qui elle-même engendre l'idolâtrie, et c'est à bon droit qu'il attaque sans relâche ce dangereux mal. Après avoir raconté ce qu'il avait souffert pour l'Évangile, il ajoute : J'ai outrepassé les commandements ; l'apôtre qui annonce l'Évangile peut vivre de l'Évangile ; je le prêche gratuitement ; malgré les obstacles et les difficultés, nous supportons tout, et maintenant encore j'endure un travail excessif pour arriver à vivre pauvrement. Car, quoiqu'il soit difficile de lutter contre la faim et la tyrannie du ventre, je combats néanmoins, je ne me laisse pas aller au découragement ; je supporte toutes sortes de travaux pour ne pas céder à ces tyrans.

Ne croyez pas qu'on puisse arriver là sans peine. C'est une course à fournir, c'est un combat sans fin, la nature s'insurge pour reprendre sa liberté ; mais je la réprime, mais je la dompte, je l'asservis au prix de mes sueurs. Il raconte tous les efforts qu'il fait pour que personne ne se décourage dans les combats de la vertu ; car c'est une tâche rude et laborieuse. Aussi, dit-il, je châtie mon corps et je le réduis en servitude ; non pas qu'il faille le tuer ni traiter notre chair comme une ennemie ; mais

¹ I Cor., vi, 13.

elle doit nous être soumise comme un serviteur à son maître, un enfant à son précepteur. « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois réprouvé moi-même. » Si l'apôtre Paul, qui avait instruit tant d'hommes, a craint d'être réprouvé, s'il a craint, lui, cet ange visible, qui étendait au monde entier son vaste patronage, que dirons-nous de nous-mêmes? Ne croyez pas, dit-il, qu'il vous suffise d'avoir cru pour arriver au salut. S'il ne me suffit pas à moi d'avoir prêché, enseigné, d'avoir amené au salut des multitudes innombrables, à moins que ma vie ne soit entièrement irrépréhensible, voyez ce que vous avez à craindre pour vous-mêmes. Il passe ensuite à d'autres exemples; il vient de parler des combats des athlètes aux jeux olympiques, et de ses luttes personnelles, il va revenir aux anciennes histoires.

« Je ne veux point que vous ignoriez, mes Frères, que nos pères furent tous sous la nuée, et que tous ils passèrent la mer, et furent tous baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, et mangèrent tous la même nourriture spirituelle, et burent tous le même breuvage spirituel (car ils buvaient de la pierre spirituelle qui les suivait, et la pierre était le Christ); mais petit fut le nombre de ceux d'entre eux qui plurent à Dieu. »

Saint Paul veut faire voir que comme rien ne servit aux Juifs d'avoir reçu tant de faveurs, de même rien ne servait aux Corinthiens d'avoir reçu le baptême et les mystères spirituels, s'ils ne menaient en même temps une vie qui répondît à la sainteté de ces dons. C'est pourquoi il va rapporter les figures du baptême et de nos sacrés mystères.

« Ils ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse. »

Lorsque nous croyons en Jésus-Christ et en sa résurrection, nous sommes baptisés comme devant avoir part à ses mystères. Nous sommes baptisés pour les morts, dit saint Paul¹, c'est-à-dire pour nos corps; ainsi les Israélites, rassurés par l'exemple de Moïse, qui passa le premier la mer, osèrent la passer ensuite eux-mêmes. Voulant ainsi rapprocher la figure de la vérité, l'Apôtre se sert des noms de la vérité même en parlant de la figure. La mer était donc la figure du baptême, et cette nourriture spirituelle, dont il parle ensuite, était la figure de nos saints mystères. Comme vous mangez maintenant la chair du Seigneur, ils mangèrent alors la manne; et comme maintenant vous buvez son sang, ils burent l'eau qui sortit de la pierre. Bien que les faveurs accordées au peuple hébreu fussent toutes sensibles, elles offraient néanmoins un côté spirituel, un sens supérieur à l'ordre de la nature, c'était un don de la grâce. L'âme se nourrissait avec le corps, et tout ce qui se passait dans ces merveilles visibles conduisait à la foi.

« Car ils buvaient de l'eau spirituelle de la pierre mystérieuse qui les suivait, et le Christ était cette pierre. » Ce n'était point la pierre qui, par elle-même et de sa nature, faisait sortir l'eau de son sein. Une autre pierre invisible et spirituelle opérait cette vertu : c'était le Christ, le Christ présent partout, qui opérait toutes les merveilles aux yeux de ce peuple. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute que « cette pierre les suivait. »

Saint Paul joint donc la vérité à la figure. Le même Dieu est l'auteur des premières comme des dernières grâces. Le même Dieu a préparé l'une et l'autre nourri-

¹ I Cor., xv, 29.

ture, a établi l'un et l'autre baptême. Il a conduit les Hébreux à travers la mer; il vous conduit, vous, aux eaux du baptême. Il a fait pleuvoir la manne, et fait couler l'eau du sein d'un rocher; maintenant il nous donne son corps et son sang. Mais voyons la suite, voyons si les Hébreux ne se montrèrent pas indignes des dons de Dieu, et si Dieu les épargna.

« Cependant il y en eut peu dans un si grand nombre qui plurent à Dieu. » Les grâces dont Dieu les avait comblés leur furent malheureusement inutiles, et ils ne laissèrent pas de périr presque tous. Saint Paul dit seulement que plusieurs périrent, pour ne point paraître prophétiser le même sort aux Corinthiens, et il se contente de dire : « Petit fut le nombre de ceux d'entre eux qui plurent à Dieu. » Ils ne répondirent par aucun amour à l'amour que Dieu leur témoignait par tant de marques visibles. Plusieurs ne croient rien de ce qu'on peut leur dire de l'enfer, de la géhenne, sous prétexte qu'on n'en voit rien, que rien n'en apparaît; saint Paul leur montre, par ce qui s'est passé aux anciens temps, que Dieu punit les pécheurs, surtout les pécheurs qu'il a comblés des plus grands bienfaits, et qui ont abusé de ses dons. Si vous ne croyez pas à l'avenir, leur dit-il, ajoutez au moins foi au passé. Pouvait-on aimer un peuple plus que Dieu aimait le peuple juif? Il l'avait délivré de l'oppression de l'Égypte; pour lui, il avait fait pleuvoir la manne du ciel, il avait fait jaillir des torrents du sein d'un rocher, il s'était montré toujours présent partout au milieu d'eux, leur donnant partout des marques d'une protection toujours présente. Cependant, quand ils eurent indignement abusé de tous ses dons, Dieu ne leur pardonna point, il les perdit tous.

ÉVANGILE.

En ce temps-là , Jésus dit à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Après être convenu avec eux d'un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne. Etant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui étaient oisifs sur la place publique, et il leur dit : Vous aussi , allez à ma vigne , et je vous donnerai ce qui sera raisonnable ; et ils y allèrent. Il sortit encore vers la sixième et vers la neuvième heure, et il fit la même chose. Enfin il sortit vers la onzième heure, et, en ayant trouvé d'autres, il leur dit : Pourquoi êtes-vous ici tout le jour sans rien faire ? Ils lui répondirent : Parce que personne ne nous a loués. Il leur dit : Et vous aussi, allez à ma vigne. A la fin du jour, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers , et payez-les en commençant par les derniers , et en finissant par les premiers. Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Les premiers, venant à leur tour, s'attendaient à recevoir davantage ; mais ils ne reçurent tous qu'un denier, et, en le recevant , ils murmuraient contre le père de famille , disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné autant qu'à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami , je ne vous fais point de tort ; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous appartient, et allez ; je veux donner à ce dernier autant qu'à vous : ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? Faut-il que votre œil soit mauvais parce que je suis bon ?

C'est ainsi que les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers ; car il y en a beaucoup d'appelés , mais peu d'élus. (Saint Matthieu, ch. xx, v. 1 à 16.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE , PAPE ,

SUR LA PARABOLE DE LA VIGNE.

La lecture du saint Evangile que vous venez d'entendre, mes Frères, demanderait de moi un long discours ; mais je tâcherai de vous l'expliquer brièvement , de crainte qu'un long discours, joint à la longue procession que vous allez faire, ne vous cause de la fatigue et de l'ennui.

Le royaume des cieux est comparé à un père de famille qui loue des ouvriers et les envoie travailler à sa vigne : or, que signifie ce père de famille, et quelle autre figure pourrait mieux vous représenter le Seigneur, qui régit et gouverne ceux qu'il a formés, et qui a ses élus dans le monde comme un maître a ses serviteurs dans sa maison ? Sa vigne, c'est l'Eglise universelle ; les sarments de cette vigne sont tous les saints qu'elle a portés depuis le juste Abel jusqu'au dernier des élus qui naîtra jusqu'à la fin du monde. Ce père de famille, voulant louer des ouvriers pour cultiver sa vigne, sortit de grand matin, puis à la troisième heure, à la sixième, à la neuvième et à la onzième. Et en effet le Seigneur, ainsi qu'il a fait depuis le commencement du monde, ne cessera pas jusqu'à la fin d'envoyer des prophètes et des prédicateurs à ses fidèles.

Le matin figure les premiers temps depuis Adam jus-

qu'à Noé ; la troisième heure, le temps qui s'est écoulé depuis Noé jusqu'à Abraham ; la sixième, l'époque d'Abraham jusqu'à Moïse ; la neuvième, le temps de Moïse jusqu'à la venue du Sauveur ; et la onzième, le temps depuis la venue du Sauveur jusqu'à la fin du monde. C'est à cette dernière heure que les saints apôtres ont été envoyés pour prêcher la foi ; et, quoique les derniers venus, ils ont reçu le salaire entier.

Ainsi le Seigneur a envoyé de tout temps des ouvriers travailler à sa vigne, c'est-à-dire des prédicateurs qui avaient la mission d'instruire son peuple. En envoyant les patriarches, puis les docteurs de la loi et les prophètes, et à la fin les apôtres, amender les mœurs de son peuple, il a travaillé lui-même à sa vigne, se servant de la main de ces ouvriers divers pour la façonner selon les différents temps. En sorte que quiconque a joint une bonne vie à une foi orthodoxe, en quelque état et en quelque condition qu'il ait vécu, celui-là est un des ouvriers de cette vigne spirituelle.

Ces ouvriers donc qui ont travaillé au point du jour, à la troisième heure, à la sixième et à la neuvième, représentent cet ancien peuple hébreu qui, depuis le commencement du monde, a toujours porté des élus ; et c'est par ces élus, dont la vie sainte et la foi très pure rendaient gloire à Dieu, que ce peuple n'a point cessé de travailler à la vigne mystique.

Enfin les Gentils sont appelés sur la onzième heure. « Pourquoi restez-vous là tout le jour sans travailler ? » En effet, ceux qui avaient laissé passer en ce monde un si long temps sans se mettre en peine de gagner la vie éternelle, ne pouvaient mieux être représentés que par ces ouvriers oisifs qui demeurent sans rien faire tout le

long du jour. Mais écoutez, mes Frères, ce qu'ils répondent à cette demande : « Parce que personne ne nous a loués, » disent-ils. Car il n'était venu vers eux ni patriarches ni prophètes. « Personne ne nous a loués, » c'est-à-dire personne ne nous a annoncé le chemin de la véritable vie.

Mais nous, mes Frères, de quelle excuse pourrons-nous couvrir le défaut de nos bonnes œuvres, nous qui sommes venus à la foi presque dès le sein de notre mère, nous qui avons entendu dès le berceau les paroles de la vie, nous qui, en suçant le lait de notre nourrice, avons sucé des mamelles sacrées de notre mère l'Eglise le lait de la doctrine céleste?

Nous pouvons aussi appliquer aux divers âges de la vie humaine les différentes heures de la journée où les ouvriers furent envoyés à la vigne. Le point du jour représente notre enfance; la troisième heure, c'est notre adolescence. La chaleur de l'âge va s'augmentant comme le soleil qui monte au-dessus de l'horizon : la sixième heure figure la jeunesse; l'homme alors est dans sa force comme le soleil en son midi. La neuvième heure marque la vieillesse, alors que la chaleur vitale diminue, comme le soleil qui commence à s'incliner vers son couchant; enfin la onzième heure, c'est la grande vieillesse, ou ce qu'on appelle décrépitude.

Ainsi, les uns commencent à bien vivre dans l'adolescence, les autres dans la jeunesse, d'autres seulement dans la vieillesse, et d'autres enfin dans cet âge de décrépitude dont nous venons de parler : tous sont autant d'ouvriers appelés aux différentes heures pour travailler à la vigne évangélique.

Examinez donc votre vie, mes chers Frères, et voyez

si vous commencez à être du nombre des ouvriers du Seigneur ; que chacun réfléchisse sur ses actions, et qu'il prenne garde à bien cultiver cette vigne. Car ce n'est pas travailler pour le père de famille que de chercher son profit personnel ; et ils travaillent pour le maître ceux-là seulement qui, sans s'approprier rien, ne songent qu'à ses intérêts, qui s'appliquent aux choses de la piété par le mouvement d'une charité sincère ; qui veillent à lui gagner des âmes, et s'étudient à entraîner leurs frères avec eux dans la vie céleste. Celui qui ne vit que pour lui-même, et qui se repaît des voluptés de la chair, négligeant de rechercher le fruit salutaire des bonnes œuvres, ne mérite autre chose que la juste réprimande que le père de famille adressa aux ouvriers oisifs.

De même celui qui diffère jusqu'à la onzième heure de vivre pour Dieu, est cet ouvrier désœuvré à qui le maître dit d'un ton de reproche : « Pourquoi restez-vous là tout le jour sans rien faire ? comme s'il disait : Si vous n'avez point voulu vivre pour moi dès votre enfance et dès votre jeunesse, au moins revenez à moi dans le dernier âge ; quoiqu'il soit déjà bien tard et que vous n'avez plus guère de temps à travailler, ne laissez pas d'aller aussi à ma vigne. Le père de famille appelle donc aussi les vieillards, et comme ils sortent ordinairement de cette vie pour aller au royaume du ciel avant les jeunes gens, il arrive le plus souvent qu'ils reçoivent leur récompense plus tôt que ceux qui avaient été appelés dès leurs premières années. Et, en effet, n'est-ce pas à la onzième heure que le bon larron est arrivé au royaume du ciel ? Quoiqu'il fût d'un âge qui n'était pas encore la vieillesse, ce fut tard néanmoins qu'il revint à Dieu, puisque ce fut au moment où il allait mourir du supplice des criminels. Il confessa sur

la croix la divinité du Fils de Dieu, et rendit l'esprit aussitôt qu'il eut entendu, de la bouche de son Rédempteur, la sentence qui l'absolvait. Ainsi ce divin père de famille, donnant l'entrée de son repos éternel à ce larron plus tôt qu'à saint Pierre, commence à payer le salaire au dernier venu. Que de saints pères vécurent avant la loi ! Combien de justes ont vécu sous la loi ! Et cependant ceux qui ont été appelés à la venue du Sauveur sont arrivés au royaume, sans aucun retard, et aussitôt que les premiers.

Ceux donc qui n'ont travaillé qu'à la onzième heure reçoivent pour leur salaire ce même denier qu'attendaient, avec tant d'impatience, les ouvriers de la première heure. Ceux qui ne viendront à Dieu qu'à la fin du monde, en obtenant la vie éternelle, reçoivent la même récompense que ceux qui avaient été appelés dès le commencement. Voilà pourquoi ceux qui avaient travaillé depuis si longtemps murmuraient, disant : « Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné autant qu'à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. » Ceux-là ont porté le poids du jour et de la chaleur, qui, au commencement du monde, vivant plus longtemps, ont aussi supporté de plus longues épreuves. Et vraiment l'on peut dire que tous ceux qui sont tourmentés par l'ardeur de leurs passions durant une longue vie portent le poids du jour et de la chaleur. Mais on pourrait demander ici pourquoi ces ouvriers murmurent, puisqu'ils ont reçu le salaire, et qu'enfin ils sont admis dans le royaume ; d'ailleurs ce n'est point par des murmures qu'on peut l'obtenir, comme aussi il n'est pas croyable que, l'ayant obtenu, on puisse murmurer ? C'est que les saints patriarches et les anciens justes, malgré la sainteté de leur vie, n'ont pu entrer dans le royaume céleste, avant la venue

du Sauveur; c'est ce divin Sauveur seul qui devait, par le mérite de sa mort, leur en ouvrir les portes; ils murmurent, mais leur murmure n'est plus alors qu'une longue aspiration vers ce royaume promis, dont l'entrée leur fut fermée durant tant de siècles. Ainsi donc, il est vrai de dire que les saints de l'ancienne loi ont travaillé à la vigne et accompli les œuvres de justice, et qu'ils sont descendus aux enfers, et que là, bien qu'ils ne souffrissent pas, ils se plaignaient, aspirant après la venue du Rédempteur, et désirant de voir son jour. De sorte que ce ne fut qu'après leur long séjour aux enfers qu'ils reçurent enfin chacun leur denier, et qu'ils arrivèrent aux joies infinies du paradis. Pour nous qui ne venons qu'à la dernière heure, nous ne murmurons point après le travail, et nous recevons notre denier comme les autres; grâce à la venue du Médiateur, nous sommes admis dans le royaume céleste, dès que nous sortons de ce corps mortel, et nous recevons ainsi sans retard ce qui a été l'objet d'une si longue attente pour les anciens justes.

Ainsi l'a voulu le père de famille : « Il me plaît de donner à ce dernier autant qu'à vous. » Comme la grâce de nous recevoir dans son royaume dépend de sa bonne volonté, il ajoute : « Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? » Car c'est une grande folie à l'homme d'élever des plaintes contre la bonté de Dieu. Si l'homme avait à se plaindre, ce ne devrait pas être de ce que Dieu ne donne point ce qu'il n'est pas obligé de donner, mais de ce qu'il ne nous donnerait point ce qu'il nous doit. C'est pourquoi le Seigneur ajoute : « Votre œil est-il mauvais, parce que je suis bon ? »

Or, afin que personne ne se glorifie en se reposant sur le bien qu'il a fait, ou sur le temps dans lequel il vit, la

Vérité conclut elle-même : « Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. » Quand même nous serions assurés d'avoir fait beaucoup de bien dans cette vie, nous ne savons pas avec quelle exactitude et quelle rigueur le souverain Juge l'examinera dans son jugement. Et certes, il n'est personne qui ne dût être très heureux d'avoir une place dans le paradis, quand ce ne serait que la moindre?

La sentence qui suit est bien plus terrible : « Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » Plusieurs viennent à la foi, mais peu arrivent jusqu'au royaume céleste. Vous voyez, mes Frères, en quel nombre nous sommes réunis pour la solennité ! toute l'église est remplie, et cependant qui peut connaître ceux qui, dans une si grande multitude, sont véritablement du petit nombre des élus de Dieu ? Tous confessent Jésus-Christ de bouche, mais tous ne le confessent pas de cœur. Plusieurs le suivent en paroles, mais ils s'éloignent de lui par les œuvres. C'est de ceux-là que saint Paul disait : « Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renoncent par leurs actes. » Et saint Jacques : « La foi est morte sans les œuvres. » Dieu dit aussi dans les psaumes : « J'ai annoncé et j'ai parlé ; et ils se sont multipliés au-delà du nombre. » Lorsque Dieu appelle les fidèles, ils se multiplient au-delà du nombre, en ce sens que plusieurs viennent à la foi, sans qu'ils soient pour cela comptés au nombre des élus. Ils sont confondus parmi les fidèles par une même confession de la vérité ; mais leur vie criminelle et réprouvée les exclut de l'héritage des élus. La bergerie, qui est l'Eglise, reçoit les boucs avec les brebis ; mais, selon le témoignage de l'Évangile : « Lorsque le Juge viendra, il séparera les bons des méchants, de même que le pasteur fait la séparation

des boucs et des brebis. » Ceux qui s'abandonnent aux voluptés de leurs sens ne pourront être reçus au nombre des brebis du divin troupeau. Et le Juge souverain retranchera d'entre les humbles brebis ces boucs superbes qui, en ce monde, portaient la tête si haute et se complaisaient dans leur orgueil. Tous ceux encore qui, ayant reçu la foi divine, n'ont eu de désirs que pour les choses de la terre, n'obtiendront jamais le divin royaume.

Nous voyons beaucoup de ces sortes de chrétiens dans l'Eglise, mes très chers Frères, mais vous ne devez pas les imiter, non plus que vous ne devez désespérer d'eux. Nous savons bien ce qu'ils sont aujourd'hui, nous ne pouvons savoir ce qu'ils seront demain. Souvent celui qui paraît venir après nous nous devance de beaucoup par la légèreté de sa course; il semble qu'il soit porté par ses bonnes œuvres comme par des ailes; et il arrivera peut-être que nous aurons peine à suivre demain celui que nous précédon's aujourd'hui. Quand saint Etienne mourait pour la foi, Saul gardait les habits de ceux qui le lapidaient. Lui seul ainsi le lapidait autant qu'il était en sa puissance de le faire, en prêtant son service aux bourreaux du saint martyr.

Comme donc il y en a plusieurs d'appelés, mais peu d'élus, nous devons principalement observer deux choses; la première, ne pas présumer de nous-mêmes; car bien qu'on soit appelé à la foi, nul ne sait s'il est digne d'arriver au royaume éternel; la seconde, ne jamais désespérer des pécheurs, de ceux-là même qui sont descendus le plus bas dans le vice, parce que les richesses infinies de la miséricorde divine nous sont entièrement cachées.

Je veux vous raconter ici, mes Frères, une histoire qui est depuis peu arrivée, afin que si vous vous reconnaissez

pour des pécheurs sincèrement et du fond du cœur, vous vous sentiez par là excités à revenir avec plus de confiance et d'amour à la miséricorde de Dieu. Dans mon monastère, près de l'église des bienheureux Jean et Paul, il y avait cette année un certain frère qui, après s'être converti, vivait au milieu des frères avec une charité très grande, les édifiant en échange de l'édification qu'il en recevait. Ce saint religieux avait un frère qui le suivit au monastère, un frère selon la chair, mais point selon l'esprit. En effet, celui-ci avait en aversion la manière de vie et l'habit de la maison; il y vivait seulement comme un hôte et un étranger, et, quoique ses mœurs fussent si différentes des mœurs des religieux, il ne pouvait néanmoins quitter le monastère, ne sachant que devenir, ni comment vivre ailleurs. Ses vices étaient à charge à tous; mais pour l'amour de son frère, tous le supportaient avec beaucoup de charité et de patience. Orgueilleux et impudique, il ne savait pas même s'il y avait une autre vie après celle-ci, et il se moquait de tous ceux qui essayaient de lui en parler. Il portait l'habit séculier dans le monastère; il était d'ailleurs inconsidéré dans ses paroles, désordonné dans ses gestes, superbe dans son esprit, immodeste dans sa tenue, déréglé dans ses actions.

Au mois de juillet dernier, il fut frappé de maladie durant cette grande peste que vous savez tous. Enfin, il se trouva à l'extrémité, et le mal le pressait avec une telle puissance, qu'il était sur le point de rendre l'âme. Les extrémités de son corps étaient déjà froides et comme mortes; il ne lui restait plus qu'un peu de chaleur naturelle dans la poitrine et sur la langue. Tous les frères s'étaient réunis autour de lui pour le secourir, autant que Dieu leur en donnerait le pouvoir, par l'assistance de

leurs prières, dans ce moment suprême de la séparation de l'âme et du corps. Alors tout-à-coup ce malheureux jette un grand cri, il voyait venir à lui un dragon épouvantable et menaçant ; il crie de toute sa force : Je suis perdu, voilà le dragon qui va me dévorer ; votre présence le retient encore. A quoi sert de me faire languir ? Laissez-le faire, qu'il dévore sa proie. Et comme les frères l'avertissaient de faire le signe de la croix, il répondit autant que la faiblesse de sa voix le lui permettait : Je voudrais le faire, je ne le puis, le dragon m'opprime ; j'ai le visage tout souillé de sa bave, il me serre, il m'étouffe, le voici qui me prend les bras ; je sens que ma tête s'engouffre dans son effroyable gueule. Pendant que ce pauvre misérable criait ainsi, livide et tremblant, près de mourir, les frères prièrent avec tant d'instance et de ferveur, que bientôt il ressentit le secours de leurs oraisons. Se trouvant tout-à-coup délivré de l'oppression du dragon, il s'écria : Grâce à Dieu, le dragon qui me tenait vient de me quitter, le voilà qui se retire, vos prières l'ont mis en fuite. Alors il fit vœu de servir Dieu dans la vie religieuse ; et depuis ce moment-là, il est toujours tourmenté de la fièvre, souffrant de grandes douleurs. Il est vrai qu'il a été délivré de la mort, mais on peut dire que la vie ne lui a pas encore été pleinement rendue. Il s'est abandonné longtemps à l'iniquité, c'est pourquoi il est tourmenté d'une longue maladie ; et pour cela, ce cœur endurci est soumis à la purification par le feu d'une plus dure et plus forte épreuve ; la bonté divine lui faisant ainsi expier par un mal de longue durée ses crimes et une vie longtemps criminelle.

Qui eût jamais cru qu'il dût être conservé jusqu'à cette

dernière heure pour se convertir ? Et peut-on assez admirer une miséricorde si extraordinaire ? Voilà un homme entre les bras de la mort ; il voit cet horrible dragon qu'il a toujours servi pendant sa vie ; il le voit et ne meurt pas cependant ; seulement cette vision lui fait reconnaître quel était celui qu'il avait servi, afin qu'en le connaissant, il lui résiste, et qu'en lui résistant, il le surmonte. De sorte que ce démon qu'il ne voyait pas, lorsqu'il en était tout possédé, il le voit alors, afin que, le voyant, il s'arrache pour toujours à sa tyrannie.

Quelle langue serait assez éloquente pour publier dignement l'ineffable bonté de Dieu ? Quel esprit ne sera point épouvanté d'un tel prodige de miséricorde ? Ce sont les richesses infinies de cette bonté que David chantait, disant : « O Dieu qui êtes mon aide, je chanterai vos louanges, parce que vous, mon Dieu, vous êtes mon refuge ; vous êtes mon Dieu, ma miséricorde. » A la vue des travaux qui accablent la vie humaine, il appelle Dieu « son aide. » Et parce qu'au sortir de ces tribulations, Dieu le reçoit dans son repos éternel, il l'appelle son refuge. Mais sachant aussi que ce même Dieu voit tous nos vices, qu'il les souffre avec patience, et qu'en les souffrant, il nous conduit par la pénitence au prix éternel qu'il nous destine, il ne s'est pas contenté d'appeler Dieu, miséricordieux, mais il a voulu l'appeler « la miséricorde elle-même, » disant : « Vous êtes mon Dieu, ma miséricorde. »

Remettons-nous donc devant les yeux tout le mal que nous avons fait ; reconnaissons avec quelle bonté Dieu nous supporte ; considérons l'excès de sa divine miséricorde.

Non content de nous pardonner toutes nos offenses,

il nous ouvre encore son royaume, si, après l'avoir offensé, nous faisons une sincère pénitence de nos fautes. Disons-lui donc de toutes nos forces et du fond de notre cœur : Mon Dieu, ma miséricorde, qui vivez et régniez, trinité dans l'unité, unité dans la trinité, durant les siècles infinis. Amen.

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN.

Vous venez d'entendre le saint Evangile et comment « le royaume des cieus est comparé à un père de famille qui sortit de grand matin pour louer des ouvriers et les envoyer à sa vigne. » — Il sortit dès le matin, et loua les premiers qui s'offrirent à sa rencontre, et convint avec eux d'un denier pour le salaire. Il sortit encore à la troisième heure, et il en trouva d'autres qu'il conduisit pareillement à sa vigne. Il en fit autant à la sixième et à la neuvième heure. Il sortit encore à la onzième heure, il en trouva d'autres qui étaient là oisifs, et il leur dit : Pourquoi êtes-vous là sans rien faire, que n'allez-vous aussi travailler à ma vigne ? — C'est que personne ne nous a loués, répondirent-ils. — Et il leur dit : Allez, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable ; et il lui plut de leur donner à chacun un denier, quoiqu'ils n'eussent travaillé qu'une heure. Ils étaient satisfaits de la promesse qu'on leur avait faite, mais ils n'osaient espérer de recevoir un denier comme les premiers. A la fin du jour, le père de famille fait appeler tous les ouvriers pour les payer, depuis les derniers jusqu'aux premiers. On commença par les derniers qui reçurent chacun un

denier. Ceux qui avaient travaillé dès la première heure du jour, voyant cela, crurent qu'ils recevraient davantage ; mais quand leur tour fut venu, on leur donna un denier comme aux autres. Ils murmuraient contre le père de famille, disant : Voilà que nous avons porté le poids du jour et de la chaleur, et vous nous traitez comme ceux qui n'ont travaillé qu'une heure. Mais le père de famille leur fit cette réponse qui ne laissait rien à répliquer : Mon ami, dit-il à l'un d'eux, je ne vous fais point de tort, je vous donne ce qui a été convenu ; si je traite les autres comme vous, c'est plutôt de ma part une libéralité qu'une dette ou un salaire. Ne m'est-il pas permis de faire de mon bien ce qu'il me plaît ? Quoi, serez-vous envieux parce que je suis bon ? Si je prenais quelque chose à quelqu'un, ou que je ne rendisse pas ce que je dois, on pourrait me reprocher de la fraude ou de la mauvaise foi ; mais lorsque je paie d'un côté ce que je dois, et que de l'autre je fais une libéralité à qui bon me semble, celui à qui je devais n'a rien à me reprocher, et celui à qui j'ai donné libéralement n'a qu'à se réjouir. Cette réponse était sans réplique. Ils furent donc tous traités de la même manière, et les derniers reçurent autant que les premiers. S'il est dit que les derniers devinrent les premiers, ce n'est que par rapport à l'égalité du salaire qui fut donné aux uns et aux autres.

D'où vient donc que les derniers furent payés les premiers ? Tous ne doivent-ils pas recevoir leur salaire en même temps, et n'est-ce pas ce que nous apprend un autre endroit de l'Évangile, que le Sauveur dira à tous ceux qui seront à sa droite : « Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ? » Si tous doi-

vent recevoir le salaire ensemble, d'où vient que, dans notre parabole, ceux qui n'étaient allés au travail qu'à la dernière heure sont payés les premiers, tandis que ceux qui avaient travaillé dès la première heure ne viennent que les derniers? C'est ce que je veux tâcher de vous faire comprendre. Si je suis assez heureux pour y réussir, c'est à Dieu qu'il en faudra rendre grâces, car c'est lui qui vous distribue ses dons par nos mains, et nous ne vous donnons rien du nôtre. Deux ouvriers par exemple ont été payés, l'un après une heure de travail, et l'autre après douze heures; on demande lequel des deux a été payé le premier? Il n'est personne qui ne réponde: C'est celui qui a été payé après un travail d'une heure. Ainsi, quoique tous ces ouvriers reçoivent leur salaire ensemble, les uns au bout de douze heures, les autres au bout d'une heure, il est vrai de dire que ceux-ci le reçoivent les premiers. — Les justes des anciens temps, comme Abel, Noé et d'autres, ont été appelés à la première heure du jour, cependant ils ne parviendront pas plus tôt que nous au bonheur de la résurrection. Il en est de même de Moïse, d'Aaron, et des autres justes de cette époque, qui sont représentés ici par ceux qui furent appelés à la sixième heure du jour; quoiqu'ils aient été appelés longtemps avant nous, ils ne parviendront qu'avec nous au même bonheur. Il en est de même des prophètes qui vécurent longtemps après Moïse, et qui sont représentés par les ouvriers de la neuvième heure. Les chrétiens qui viendront à la fin des siècles, figurés par la dernière heure, ressusciteront avec ceux dont je viens de parler, et par conséquent recevront en même temps leur salaire. Mais combien de temps ces premiers justes l'auront-ils attendu! Tandis que nous, recevant la récompense en

même temps qu'eux, mais sans attendre comme eux, nous la recevrons en quelque sorte les premiers.

Nous serons donc traités tous également dans la distribution de cette récompense commune, et comme nous ne sommes pas venus tous en même temps, on peut dire avec vérité que les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers. Le denier commun à tous est la vie éternelle que tous les saints posséderont également. Quoiqu'il y ait différents degrés de mérite et de gloire, et que l'un en ait plus et l'autre moins, tous seront égaux en ce point; la vie éternelle sera égale pour tous; or, ce qui est également éternel, n'est ni plus long ni plus court pour l'un que pour l'autre; ce qui n'a pas de fin n'en aura pas plus pour moi que pour vous. La chasteté virginale y aura plus d'éclat que la chasteté conjugale, et le martyre plus que les bonnes œuvres ordinaires: les récompenses seront différentes, mais tous vivront éternellement, voilà l'égalité; celui-ci ne vivra pas plus, celui-là ne vivra pas moins. La vie éternelle, c'est là le denier commun à tous. Que celui qui le reçoit après un long temps, ne murmure point contre celui qui le reçoit plus tôt. C'est un salaire pour l'un, c'est une libéralité à l'égard de l'autre; c'est la même chose pour tous.

Outre cette explication, d'après laquelle Abel et les justes des anciens âges sont figurés par les ouvriers appelés à la première heure; Abraham et les autres du même temps, par les ouvriers de la troisième heure; Moïse et Aaron par ceux de la sixième; les prophètes et leurs contemporains par ceux de la neuvième; enfin les chrétiens par ceux de la onzième, on peut encore interpréter la parabole par rapport aux divers âges de la vie.

Ceux qui sont chrétiens dès leur naissance sont

comme les ouvriers appelés à la première heure, l'enfance répond à la troisième heure; la sixième figure la jeunesse; la neuvième, le déclin de l'âge; enfin la onzième, la caducité; tous cependant recevront également un denier, le denier de la vie éternelle. Ne différez pas, mes Frères, de venir travailler à la vigne, comptant que tout ouvrier ne recevra pas moins un denier, quelle que soit l'heure à laquelle il vienne. Il est vrai que le denier est promis à tous ceux qui viendront, mais il ne leur est pas permis de différer. Lorsque le père de famille sortit de sa maison pour louer les ouvriers, ceux qu'il appela, par exemple, à la troisième heure du jour, lui dirent-ils : Attendez, nous n'irons qu'à la sixième heure? ou ceux qu'il trouva à la sixième lui dirent-ils : Nous irons à la neuvième heure? ceux qu'il appela à la neuvième heure lui dirent-ils : Nous n'irons qu'à la onzième? Ne dites pas : Qu'avons-nous besoin de nous fatiguer, puisqu'il sera donné à tous un même salaire? Non, ne dites pas cela; ce qu'il convient à Dieu de donner ou de faire, est entre les mains de son conseil. Pour vous, vous devez venir quand il vous appelle. Il promet à tous une égale récompense, mais il faut bien prendre garde au temps qu'il assigne à chacun pour travailler. Si ceux qu'il appelle à la sixième heure, c'est-à-dire à cet âge où le corps est dans toute sa force, et qui répond à ce moment de la plus grande chaleur du jour, si, dis-je, ceux qu'il appelle à la sixième heure répondaient : Attendez, nous savons par l'Évangile que tous doivent recevoir la même récompense; quand nous serons vieux, à la onzième heure nous viendrons; de toute façon nous recevrons un égal salaire : à quoi bon nous fatiguer? on leur répondrait : Quoi ! vous différez d'aller au travail, et vous remettez

au temps de la vieillesse ! et qui vous a dit que vous y arriverez ? C'est à la sixième heure qu'on vous appelle ; venez. Le père de famille a promis le denier à qui viendra à quelque heure que ce soit, fût-ce à la onzième. Mais personne ne vous a promis que vous vivrez seulement jusqu'à la septième. Pourquoi différez-vous donc de suivre celui qui vous appelle ? Vous êtes sûrs de la récompense si vous le suivez ; mais vous n'avez nulle assurance du temps qui vous reste pour le suivre. Prenez garde de perdre par vos retards ce qu'il a promis de vous donner. Si cela peut s'appliquer même aux enfants, à ceux qui sont appelés dès la première heure et à ceux de la troisième ; si cela peut se dire à bon droit à ceux de la sixième heure, qui est l'instant de la plus forte chaleur du jour et des plus grandes ardeurs de l'âge ; avec combien plus de raison peut-on le dire aux vieillards décrépits ? Quoi ! vous voici arrivés à la onzième heure, et vous demeurez là oisifs ! et, au lieu d'aller au travail, vous vous endormez dans la paresse !

Pouvez-vous dire que le père de famille n'est pas venu vous appeler ? Comptez-vous pour rien les exhortations et les instances que nous vous faisons ? car nous sommes de ses serviteurs ; nous sommes de sa maison, et il nous envoie pour louer des ouvriers ; pourquoi demeurez-vous donc immobiles ? Vous voici arrivés à la fin de vos années, hâtez-vous si vous voulez obtenir le denier. Le père de famille est sorti pour louer des ouvriers : pourquoi sorti, sinon pour se faire connaître ? Un homme qui se tient caché dans sa maison n'est pas vu de ceux qui sont au dehors ; il est ignoré jusqu'à ce qu'il se montre : il en est ainsi du Christ qui reste dans le mystère tant qu'il n'est pas compris et qu'il

n'est pas reconnu ; mais, quand on le reconnaît, c'est un signe qu'il est sorti pour louer des ouvriers ; il est sorti du mystère pour se produire au grand jour et nous amener à la connaissance de lui-même.

Le Christ est connu partout où il est prêché, tous les êtres qui sont sous le ciel proclament la gloire du Christ. Parmi les Juifs, il était apparu sous des dehors très humbles et peu propres à le relever à leurs yeux ; aussi il leur sembla vil et méprisables, et il fut méprisé, parce qu'il tenait sa majesté cachée et ne laissait paraître que son infirmité. Ainsi ce qui était visible a été méprisé, et ce qu'il tenait caché a été si peu connu, dit saint Paul, que si les Juifs l'avaient connu, ils n'auraient jamais crucifié le roi de gloire. Mais s'il a été méprisé lorsqu'il était sur la croix, peut-on le mépriser encore maintenant qu'il est assis au ciel à la droite du Père ? Ceux qui l'avaient crucifié, debout près de sa croix, recueillant le fruit de leur rage et de leur cruauté, lui disaient avec insulte et branlant la tête : « S'il est le fils de Dieu, comme il le dit, qu'il descende de la croix. Il a sauvé les autres et il ne saurait se sauver lui-même ; qu'il descende de la croix et nous croirons en lui. » Mais il n'en descendit pas, il se tenait caché dans le mystère, car il lui eût été plus facile de descendre de la croix que de sortir du sépulcre, comme il le fit bientôt après. C'était donc pour notre instruction et pour nous former à la patience qu'il différât de montrer sa puissance et de se faire connaître. Ce n'était pas encore le temps de se manifester et de sortir pour louer des ouvriers : il fut donc méconnu.

Mais trois jours après il ressuscita, il se fit voir à ses disciples, il monta au ciel en leur présence et leur envoya le Saint-Esprit. Le cinquantième jour après la ré-

surrection, les disciples rassemblés en un même lieu, au nombre de six vingts hommes, furent tous remplis de cet Esprit divin, et ils se prirent à parler toutes sortes de langues. La vocation est manifeste, cette fois le père de famille était sorti pour louer des ouvriers, car c'est dans ce moment que la puissance de la vérité commence à éclater et à se faire connaître de tout le monde. Alors tous, ayant reçu le Saint-Esprit, étaient unis dans cet Esprit, qui seul parlait par eux la langue de tous. Aujourd'hui, la même Eglise par la force de son unité, comme un seul homme, parle encore la langue de tous les peuples. Quel est le peuple chez qui la religion chrétienne ne soit pas parvenue ? En quelle partie du monde n'a-t-elle pas pénétré ? Il n'y a plus personne qui ne se ressente de la chaleur du soleil de justice. Il n'y a plus que ceux qui ont été tout le jour sans rien faire, et qui, arrivés à la onzième heure, restent là oisifs ; différencieront-ils encore d'aller à la vigne ?

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

ÉPITRE.

Mes Frères, étant sages comme vous l'êtes, vous supportez sans peine les imprudents, puisque vous souffrez même qu'on vous asservisse, qu'on vous dévore, qu'on vous dépouille, qu'on s'élève contre vous, qu'on vous frappe au visage. C'est à ma confusion que je le dis, puisque nous passons pour avoir été trop faibles en ce point. Au reste, aucun de ceux qui veulent vous conduire ne peut se glorifier de quelque avantage (je parle comme un imprudent) dont je ne puisse me glorifier aussi. Sont-ils Hébreux ? je le suis aussi. Sont-ils Israélites ? je le suis aussi. Sont-ils de la race d'Abraham ? j'en suis aussi. Sont-ils ministres de Jésus-Christ ? quand je devrais passer pour un imprudent, j'ose dire que je le suis encore plus qu'eux. J'ai essuyé plus de travaux, reçu plus de coups, enduré plus de prisons ; je me suis vu souvent près de la mort. J'ai reçu des Juifs en cinq différentes fois trente-neuf coups de fouet ; j'ai été battu de verges par trois fois ; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait naufrage trois fois ; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer ; souvent en voyage, exposé à toutes sortes de périls : périls sur les rivières, périls du côté des voleurs, périls de

la part de ceux de ma nation, périls de la part des païens, périls dans les villes, périls dans les déserts, périls sur la mer, périls parmi les faux frères ; j'ai enduré des travaux et des fatigues, des veilles fréquentes, la faim et la soif, les jeûnes, le froid et la nudité ; et outre ces maux extérieurs, les soins de chaque jour, la sollicitude de toutes les Eglises. Qui est faible sans que je sois faible avec lui ? Qui est scandalisé sans que je brûle ? S'il faut se glorifier, je me glorifierai de mes faiblesses. Dieu qui est le père de notre Seigneur Jésus-Christ, et qui est béni dans tous les siècles, sait que je ne mens point. A Damas, le gouverneur de la province pour le roi Arétas faisait garder les portes de la ville pour m'arrêter ; mais on me descendit dans une corbeille par une fenêtre, le long de la muraille, et je m'échappai ainsi de ses mains. S'il faut se glorifier (quoique cela ne convienne pas), je viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur. Je connais un homme en Jésus-Christ qui fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne puis le dire, Dieu le sait) ; il y entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. Je pourrais me glorifier au sujet d'un tel homme ; mais pour ce qui me regarde, je ne veux me glorifier que de mes faiblesses. Après tout, si je voulais me glorifier, ce ne serait pas une folie à moi, car je dirais la vérité ; mais je m'en abstiens, afin que personne ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi. Aussi, de peur que la grandeur de mes révélations ne m'inspire de l'orgueil, il a été donné à ma chair un aiguillon, l'ange de Satan qui me soufflette. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a répondu : Ma

grâce vous suffit : car la force se perfectionne dans la faiblesse. Je me glorifierai donc volontiers dans mes faiblesses, afin que la force de Jésus-Christ demeure en moi. (II^e épître de saint Paul aux Corinth., xi ; 19, 33 ; xii ; 4, 9.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Étant vous-mêmes sages, vous supportez sans peine les insensés. » Saint Paul reproche aux Corinthiens d'avoir souffert de faux apôtres, des ouvriers fourbes qui se transformaient en apôtres du Christ, et qui, se glorifiant selon la chair, prenaient prétexte de leurs vains avantages pour opprimer les faibles. C'est vous, leur dit-il, qui êtes cause de ces désordres plus qu'eux-mêmes ; car si vous ne les souffriez pas, si vous n'aviez pas supporté leur oppression, je n'aurais rien à dire ; mais j'ai à cœur votre salut, et c'est volontiers que je condescends à vos faiblesses. Voyez cependant comment il mêle la louange au blâme : « Vous supportez sans peine les insensés, étant sages vous-mêmes. » Il semble qu'il aurait dû les reprendre plus énergiquement et leur faire une défense expresse de souffrir ces faux apôtres ; mais il fait mieux et il atteint éminemment son but par un autre moyen. En effet, s'il avait interdit aux Corinthiens toute relation avec ces hypocrites, il aurait pu les heurter et leur donner à croire qu'il ne leur faisait cette interdiction que parce qu'il manquait lui-même de ces avantages extérieurs et tout charnels dont ces apôtres se glorifiaient ; mais il fait plus et montre que lui, Paul, pourrait bien, et mieux qu'eux, se glorifier aussi, et qu'il leur est supérieur même en ces

prétendus avantages dont ils tirent vanité, et qu'il regarde comme rien. Il arrive ainsi bien plus efficacement à corriger les Corinthiens.

Avant de faire son propre éloge et d'entrer en comparaison avec ces faux apôtres, il reproche aux fidèles de Corinthe leur esprit de servitude et leur prodigieuse bassesse d'âme qui les a faits les honteux esclaves de ces hypocrites qu'il va maintenant démasquer sans pitié.

« Vous souffrez même qu'on vous asservisse, qu'on vous dévore. » Comment pouvait-il dire plus haut que ces faux apôtres cherchaient à paraître semblables à lui, et qu'ils mettaient en cela leur gloire ! Les voyez-vous comparaître, ces parasites, qui pressuraient les peuples, sans garder aucun ménagement ! Vous souffrez qu'ils vous dévorent, dit-il énergiquement.

« Vous souffrez qu'on vous réduise en servitude. » Vous leur avez livré vos biens, vos corps et votre liberté même. Non-seulement ils ont pris votre argent, mais, ce qui passe tout excès, ils se rendent maîtres de vos personnes et disposent de vous selon leur caprice ; c'est ce qu'il leur a déjà dit dans sa première épître : « Si d'autres prennent ce pouvoir sur vous de moissonner vos biens charnels, pourquoi ne l'aurions-nous pas plutôt ? Nous n'avons pas toutefois usé de ce pouvoir¹. »

« Vous souffrez qu'on vous traite avec hauteur. » Il enchérit encore sur les paroles précédentes, et fait voir que ces hommes, qui les dominaient, n'étaient pas des maîtres doux et humains, mais des tyrans durs et fâcheux. « Vous souffrez qu'on vous frappe au visage, » nouvelle preuve de la tyrannie des faux apôtres. Néanmoins saint

¹ I Cor., ix, 12.

Paul n'entend point par là que ces hypocrites les frappaient au visage ; il marque seulement le mépris qu'ils faisaient des Corinthiens, à la manière insolente dont ils les traitaient. C'est pourquoi il ajoute : « Je le dis avec honte ; » car on ne vous traite guère mieux que si l'on vous frappait au visage. Peut-il exister une domination plus insupportable et une tyrannie plus écrasante ? Après avoir ravi votre argent, votre liberté, votre honneur, ces durs maîtres ne vous témoignent pas la moindre douceur, cette vulgaire humanité dont on use envers les esclaves ; ils vous traitent outrageusement, comme on ne doit pas traiter même des esclaves acquis à prix d'argent.

« Je le dis avec honte, puisque nous passons pour avoir été trop faibles en ce point. » Il y a ici quelque apparente obscurité. Comme ce discours en lui-même était fâcheux et pénible à entendre, saint Paul semble vouloir le tempérer et l'adoucir par quelques ombres. Voici ce que signifient ces paroles : Ne pourrions-nous pas agir comme ces faux apôtres ? cependant nous ne le faisons pas. D'où vient donc que vous les souffrez ainsi ? Croyez-vous que nous ne puissions les imiter ? Vous êtes déjà blâmables de souffrir ces insensés ; mais quand l'impudence est portée à un tel excès qu'on vous méprise, qu'on vous dépouille, qu'on vous bafoue, qu'on vous traite avec hauteur, votre tolérance n'a plus ni excuse ni raison.

C'est une engeance toute nouvelle d'imposteurs. Les autres, d'ordinaire, cherchent à séduire par des flatteries et des largesses ; ceux-ci, au contraire, vous trompent, vous dépouillent et vous traitent avec ignominie. Vous n'avez pas la moindre excuse, puisque, quand d'un côté vous méprisez ceux qui s'abaissent volontairement afin de vous élever, vous n'avez de l'autre que déférence et

admiration pour ceux qui vous rabaissent et qui vous outragent. Car enfin ne pourrions-nous pas vous traiter aussi comme eux ? Nous ne le voulons pas, parce que nous n'avons en vue que votre avantage, tandis que ceux qui vous dépouillent cherchent leur intérêt. Voyez-vous avec quelle liberté de parole saint Paul reprend les Corinthiens, et avec quelle vigueur il poursuit les faux apôtres. Si vous les honorez, dit-il, parce qu'ils vous traitent ignominieusement, nous pourrions prendre la même autorité sur vous, vous traiter en esclaves, comme ils le font, et vous déshonorer par toute sorte d'outrages. L'Apôtre rejette donc sur le peuple de Corinthe la cause de l'insolence de ces hypocrites séducteurs et de ce qu'il appelle son imprudence, et de ce qui, dans son langage, pouvait sembler peu sage. Car si je suis contraint de me glorifier un peu, comme je le fais, ce n'est point en vue d'être estimé et de devenir plus grand, mais dans le désir de vous délivrer d'une si cruelle servitude.

Il ne faut pas passer légèrement sur ces paroles, mais entrer dans l'esprit de l'Apôtre. Samuel, donnant autrefois à Saül l'onction royale, fit un long récit de sa sagesse et du désintéressement de sa propre conduite...

Le prophète Amos dit aussi, en parlant de lui-même : « Je n'étais ni prophète ni fils de prophète, j'étais un simple pasteur, quand le Seigneur m'a pris pour me faire son prophète¹. La vanité ne le faisait point parler ainsi, » mais seulement le désir de convaincre ceux qui ne voulaient point le regarder comme un prophète, afin de prouver qu'il n'était point un imposteur et ne disait rien de lui-même.

¹ Amos., VII, 14-15.

Michée, dans ces mêmes sentiments, dit à son tour : « J'ai été rempli de la force du Seigneur, de son esprit et de sa puissance¹. » De même, lorsque David parlait de ses combats contre les ours et les lions, ce n'était point dans la pensée de s'attirer l'admiration des hommes, mais pour donner au roi Saül de la confiance en sa force extraordinaire.

Pour juger la parole équitablement, il faut donc toujours examiner le motif de celui qui parle. Car celui qui n'a d'autre passion que l'utilité de ses auditeurs, qu'importe ce qu'il puisse dire de lui-même, et qu'il se donne des louanges; non-seulement il n'est pas répréhensible, mais il mériterait une couronne. J'ose dire de plus que garder le silence dans certaines occasions, ce serait encourir un blâme mérité...

« Au reste, aucun de ceux qui veulent vous conduire ne peut se glorifier de quelque avantage (je parle comme un imprudent), dont je ne puisse me glorifier aussi. » Saint Paul montre encore ici sa répugnance à parler de lui-même. En effet, parler de soi-même avec éloge est un sujet délicat qu'il n'aborde qu'avec beaucoup de précautions. Il appelle cela de la folie, de l'inconvenance: je parle, dit-il, comme un imprudent; il le répète en plusieurs endroits différents, tant il désire nous prémunir contre l'orgueil. Car, « quand vous aurez fait ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles². » D'après cela comment peut être excusable celui qui, sans nécessité, sans une juste cause, s'exalte lui-même? C'est ce qui fit tomber le pharisien; c'est ce qui le fit échouer au port; sa barque se brisa contre cet

¹ Mich., III, 8. — ² Luc, XVII, 10.

écueil. Saint Paul, connaissant la perversité de l'orgueil, craint de se louer, même par nécessité. Il a horreur de la louange, et il répète que c'est une folie. Mais ayant son excuse dans la nécessité, il ose, lui aussi, ce qu'osent les autres. « Sont-ils Hébreux? je le suis aussi; Israélites? moi aussi. » En effet, tous les Hébreux n'étaient pas Israélites, puisque les Ammonites et les Moabites étaient des Hébreux.

« Sont-ils de la race d'Abraham? Et moi aussi. Sont-ils ministres du Christ? Quand je devrais passer pour imprudent, j'ose dire que je le suis encore plus qu'eux. » Saint Paul a recours à sa précaution ordinaire. Malgré les preuves si convaincantes de sa supériorité, il donne néanmoins à ce qu'il dit le nom d'*imprudence*.

Mais s'ils étaient de faux apôtres, direz-vous, devait-il se comparer à eux comme à des ministres du Christ? Ne devait-il pas les dépouiller de ce titre? Il l'a fait, en les appelant « de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, qui se transfiguraient en apôtres du Christ. » Il ne leur donne plus ici ce nom, maintenant qu'il se propose d'examiner à fond ce sujet. Car on ne prononce point un jugement sans examen. Saint Paul commence par préparer les esprits, afin qu'après ses comparaisons, sa décision ait plus d'autorité. Lorsqu'il dit : « Sont-ils ministres du Christ? » et qu'il répond : « Je le suis plus qu'eux, » il en donne une preuve de nature à faire voir le principal caractère d'un apôtre. Il laisse de côté les miracles; il commence par ses afflictions. « J'ai enduré plus de travaux, plus de coups. » Il suit la gradation de ses souffrances. « J'ai enduré plus de prisons. » Il va toujours en enchérissant. « Je me suis vu souvent près de la mort. Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet, moins un. » Pour-

quoi moins un ? C'est que le nombre légal était quarante, et, pour être sûr de ne pas le dépasser, on s'arrêtait au trente-neuvième...

« J'ai été battu de verges trois fois ; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait trois fois naufrage. » Quel rapport ce naufrage a-t-il avec la propagation de l'Évangile ? me direz-vous. Un grand, certes ; car, pour aller prêcher bien loin, il avait fallu entreprendre de nombreux voyages et de longues traversées. « J'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. Souvent en voyage, exposé à toutes sortes de périls : périls sur les rivières, périls du côté des voleurs, périls de la part de ceux de ma nation, périls dans les villes, périls dans les déserts. » Partout il y avait à combattre. Chaque lieu, chaque pays, chaque ville, chaque désert était une arène de combats. « Périls parmi les faux frères. » Encore et toujours de nouvelles luttes. Ce n'était point seulement contre des ennemis déclarés qu'il lui fallait lutter. Il avait à se défendre des faux frères, qui n'avaient pour lui qu'une apparence de bonne volonté et des marques extérieures d'affection, ce qui obligeait partout ce grand apôtre à user d'une extrême prudence. « Dans les travaux et les soucis. » Aux périls succédaient les travaux, et aux travaux de nouveaux périls plus nombreux, sans trêve ni relâche. « Dans les veilles fréquentes, dans la faim et la soif, les jeûnes, le froid et la nudité. » Saint Paul passe sous silence beaucoup d'autres peines pour ne pas faire une trop longue énumération. La parole est impuissante devant la réalité. Il ne peut entrer dans les détails, il rappelle quelques faits dont l'énumération est facile, mais sans rien dire de ce qui s'était répété trop de fois. Il ne parle point du fruit de ses souffrances, c'est-à-dire la conversion des hommes. Il ne dit que ce qu'il a

souffert en prêchant, afin de rester, d'un côté dans sa modestie ordinaire et de faire voir, de l'autre, qu'en supposant ces travaux infructueux, ils n'eussent pas été toutefois sans récompense ; souvent même celle-ci en devient plus pleine et plus abondante. « Et, outre ces choses du dehors, les soucis de chaque jour, la sollicitude de toutes les Eglises. Les soucis de chaque jour, c'est-à-dire les séditions, les commotions populaires, les sièges et les assauts de villes. Les Juifs lui faisaient une guerre incessante, il était particulièrement en butte à leur haine, parce que son témoignage, plus que celui de tous les autres apôtres, les confondait. Il s'était attiré toute leur fureur en montrant leur égarement et leur folie par son empressement à les quitter pour se convertir à Jésus-Christ. Ainsi c'était contre lui une guerre à outrance, soit de la part des siens, soit de la part des étrangers, soit de la part des faux frères et des hypocrites. Partout il ne voyait que tempêtes et précipices, dans les villes comme dans les déserts, sur terre et sur mer, au dedans et au dehors.

Il n'avait pas même le nécessaire, soit pour la vie, soit pour le vêtement, même le plus modeste. Cet athlète, qui avait l'univers pour champ clos, s'était dépouillé de toutes choses pour combattre ; même accablé par la faim, il combattait ; tant il était loin de songer à s'amasser des richesses ! Aucun de ces travaux cependant ne l'inquiétait ; il rendait grâces à Dieu, qui présidait à ses combats. « La sollicitude de toutes les Eglises ! » C'était là surtout la source-mère de toutes les souffrances qui torturaient son âme et qui déchiraient son cœur. Quand il n'aurait rien eu à souffrir au dehors, c'était assez et trop de cette guerre intestine qu'il lui fallait soutenir, de ces flots qui s'amoncelaient les uns sur les autres, de cet essaim de

soucis, de ces pensées qui s'entrechoquaient dans sa tête.

Si un homme, chargé seulement du soin d'une maison, avec des serviteurs, des intendants, le plus souvent peut à peine respirer, à cause de la masse des affaires qui l'accablent, quoique personne ne le trouble ni ne l'embarrasse, que n'eut pas à souffrir, pensez-vous, le grand Apôtre, lui qui était chargé du soin, non d'une maison seule, mais de villes entières, de peuples et de nations, en un mot, de tout le monde et pour des intérêts d'une si haute importance, au milieu de tant d'ennemis qui le harcelaient, seul à porter un si grand fardeau, tourmenté par son inquiète tendresse plus que jamais un père ne le fut pour son enfant? Sans doute vous conviendrez qu'il eut des soins, mais croyez-vous que ce fussent des soins ordinaires? Pour prévenir là-dessus toute méprise, écoutez ce qu'il dit des alarmes de sa tendresse : « Qui est faible, sans que je sois faible? » Loin de mépriser les peines du faible, il y compatit; il ressent les mêmes émotions que s'il était atteint par les mêmes maladies, la même infirmité. « Qui est scandalisé, sans que je brûle? » Voyez tout ce que ce mot renferme d'ardente charité, de tendre compassion! « Je brûle; » il n'était pas possible de dire plus. Ces maux, tout pénibles et violents qu'ils fussent, passaient néanmoins assez vite et laissaient après eux des consolations ineffables; mais ce qui l'accablait, ce qui blessait son âme, ce qui envenimait sa plaie, c'est que tant de souffrances se renouvelaient à l'occasion de chaque nouvelle chute des faibles et de toutes leurs infirmités. Il ne disait pas cela seulement pour les plus grands, comme s'il avait méprisé les petits; mais le dernier des chrétiens tenait autant de place dans son cœur, que s'il avait été seul et des plus indispensables. Qui est faible, sans que

je sois faible? Comme s'il avait été lui seul l'Église universelle, il souffrait dans chacun de ses membres. « S'il faut se glorifier, je me glorifierai de mes faiblesses. » Il ne parle jamais de ses miracles, toujours de ses peines et de ses souffrances, parce qu'elles faisaient voir la multitude et la diversité de ses combats. Les Juifs, d'un côté, l'attaquaient, les Gentils, de l'autre, et les faux frères lui faisaient une guerre perfide. Les faiblesses et les scandales de ses frères l'accablaient d'ennuis et de douleur. Il ne voyait partout que trouble et tumulte, tant de la part des siens que de celle des étrangers. C'était là proprement le caractère d'un apôtre. C'est ainsi, c'est par cette chaîne de souffrances que devait s'ourdir l'œuvre évangélique.

« Dieu et le père de notre Seigneur Jésus-Christ, et qui est béni dans tous les siècles, sait que je ne mens point. A Damas, le gouverneur de la province pour le roi Arétas faisait garder la ville des Damascéniens pour me prendre. » Pourquoi saint Paul prend-il ici tant de précautions pour affirmer un fait, et cela contrairement à ses habitudes? C'est peut-être que le fait qu'il rapporte n'était plus récent, et par conséquent devait être peu connu; tandis que tout le monde connaissait les peines, les travaux, les dangers qu'il avait eu à courir dans sa sollicitude pour les Eglises. Mais voyez avec quelle violence la guerre s'acharnait contre lui : il était enfermé dans une ville entourée d'une ceinture de gardes; et quand je dis la guerre, je dis aussi le zèle ardent de Paul; car s'il ne s'était pas montré si énergique et si indomptable, il n'eût certainement pas allumé une si grande fureur dans l'âme de ce gouverneur. Cela est bien d'un cœur apostolique : souffrir tant d'adversités, sans être ébranlé jamais; supporter

tous les accidents de la vie avec courage et générosité sans aller néanmoins au-devant des périls et sans s'y précipiter de soi-même ! Car on voit comment saint Paul parvint à s'échapper d'une ville assiégée : « Et on me descendit dans une corbeille, par une fenêtre. » Quoiqu'il désirât vivement de mourir pour Jésus-Christ, il avait aussi une ardente passion du salut des hommes. Aussi prenait-il soin de sa vie pour la consacrer à la prédication, et lorsqu'il la voyait menacée, il ne dédaignait pas d'avoir recours à tous les moyens humains de salut, tant il savait unir la prudence à l'activité ; car lorsque les maux étaient inévitables, sa seule ressource était la grâce ; mais si l'épreuve était légère, il savait s'y soustraire, tout en attribuant sa délivrance à Dieu seul. Parfois le grand Apôtre disparaissait sous les flots et les périls amoncelés, puis tout-à-coup, comme un brillant météore, il reparaisait, sortant de la tourmente glorieux et triomphant.

« S'il faut se glorifier (quoique cela ne convienne pas), je viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur. » D'où vient qu'après cette énumération de tant de grandes choses qu'il avait faites, il dit maintenant qu'il ne lui est pas avantageux de se glorifier ? C'est qu'il va passer à un autre genre d'élévation qui, bien que moins solide en elle-même, semble néanmoins plus éclatante et plus propre à éblouir le commun des hommes.

Aussi dit-il d'abord : « Il ne me convient pas de me glorifier. » Le récit de ses souffrances était pour lui un sujet de gloire. Mais maintenant il passe à autre chose, aux révélations et aux mystères secrets. Pourquoi dit-il « qu'il ne lui convient pas de se glorifier ? » C'est qu'il craint de s'enivrer du récit de sa propre gloire. Que dites-vous ? grand Apôtre ! quand vous nous cacheriez vos révélations,

ne sâvez-vous pas que vous les avez reçues? Sans doute, mais il n'en est pas moins vrai de dire qu'on s'expose bien plus au danger de l'orgueil en révélant aux autres ce qui peut être un sujet de louange, qu'en le gardant pour soi seul. Car ce ne sont pas les bonnes œuvres qui, par elles-mêmes, donnent de l'orgueil, c'est l'opinion du public lorsqu'il vient à les connaître. C'est dans cette pensée que saint-Paul dit qu'il ne lui convient pas de se glorifier, pour ne pas donner aux chrétiens une trop grande opinion de lui-même. Les faux apôtres se vantaient des vertus qu'ils n'avaient pas; saint Paul, au contraire, voudrait cacher ses réels avantages dans ce moment même où la nécessité le contraignait à parler; et il répète que cela ne lui convient pas de le faire, afin de persuader aux fidèles la nécessité de fuir l'orgueil et la vaine gloire. En effet, la louange propre et personnelle ne peut que nous être nuisible, sinon dans le cas d'une absolue nécessité.

Voyons donc ce que dit saint Paul des autres motifs qu'il aurait eus de se glorifier. « Je connais un homme en Jésus-Christ qui fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne puis le dire, Dieu le sait); il y entendit des paroles mystérieuses, qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. Je pourrais me glorifier au sujet d'un tel homme; mais pour ce qui me regarde, je ne veux me glorifier que dans mes infirmités. » Cette révélation sans doute fut glorieuse, mais ce ne fut pas la seule; il en eut beaucoup d'autres, mais il se contente d'en rapporter une. Qu'il en ait eu plusieurs, cela n'est pas douteux, comme il le donne à entendre quand il dit : « De peur que la grandeur de mes révélations ne m'élève. » Mais s'il voulait cacher ses révélations, dira-t-on, pourquoi ne pas les taire

entièrement? Qu'était-il besoin d'en parler, d'en laisser connaître quelque chose? mais s'il croyait devoir en parler, il fallait les exposer clairement; pourquoi ces demi-confidences et ces réticences? C'est pour nous montrer qu'il n'a été amené à cette extrémité que malgré lui, malgré ses répugnances. Ce n'est pas sans dessein qu'il rapporte avec précision la circonstance du temps, il y a quatorze ans, dit-il; il voulait nous faire voir que s'il avait pu, durant ce temps, tenir ces révélations secrètes, il le ferait bien encore, s'il n'était forcé de rompre ce long silence pour empêcher la perte de ses frères. Si dès le commencement de sa conversion Paul s'était déjà rendu digne d'une révélation si glorieuse quand il n'avait encore rien fait de ces grandes choses qui l'ont depuis illustré, à quelle hauteur ne dut-il pas monter, dites-moi, durant cet espace de quatorze ans. Mais remarquez sa modestie, même dans ce récit. Il a été ravi au ciel, dit-il, mais il ignore si ce fut dans son corps ou hors de son corps. Il eût pu garder le silence sur ce point, mais son humilité le porte à s'expliquer. Quoi donc? l'âme du bienheureux apôtre a-t-elle été ravie, tandis que son corps serait resté comme mort? ou bien son corps a-t-il été aussi ravi? C'est ce qu'il ne nous est pas permis de dire. Puisque lui-même n'a pu le savoir, quoiqu'il fût admis à la contemplation d'ineffables mystères, combien moins pouvons-nous le savoir. Il savait qu'il était dans le paradis, il savait qu'il était dans le troisième ciel, mais comment cela se fit-il, c'est ce qu'il ignorait. Voyez encore combien il était éloigné de toute espèce de faste. Lorsqu'il parle de la ville de Damas, il se met en peine de prouver ce qu'il dit; ici, au contraire, il rapporte le fait sans s'inquiéter de savoir si on le croira. Il se contente de dire: « Je me glorifierai

d'un tel homme. » Il ne voulait point dire par là qu'un autre que lui-même eût été ravi; mais par ce moyen il confirmait ce qu'il avait cru devoir dire, en même temps qu'il évitait de parler de lui ouvertement..... Si quelqu'un demande comment il aurait pu se faire qu'il fût ravi sans son corps, je lui demanderai à mon tour comment il aurait pu être ravi avec son corps? Car si sur cette matière vous voulez discuter avec des raisonnements, au lieu de vous abandonner à la foi, ce dernier mode de ravissement serait plus difficile à comprendre et à expliquer que le premier. Mais pourquoi ce ravissement? A mon avis, ce fut afin que Paul ne semblât pas inférieur aux autres apôtres, qui avaient sur lui l'insigne honneur d'avoir vécu dans l'intimité du Christ; ainsi pour qu'il ne manquât rien à la gloire de Paul, il fut ravi dans le paradis. Le paradis! nom fameux, lieu de délices, que le Christ remplit de sa présence: « Je vous le dis en vérité, aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis¹, » disait le Christ lui-même au larron.

« Je me glorifierai pour un tel homme. » Pourquoi cela? Si c'est un autre que vous, pourquoi vous glorifier de son ravissement? c'est donc de lui-même qu'il parle. — S'il ajoute ensuite: « Mais pour moi je ne me glorifierai de rien, » c'est pour montrer qu'il ne dit rien légèrement sur un tel sujet, que la nécessité seule l'a contraint de parler, et sans doute aussi pour répandre quelque ombre sur ce qu'il avait dit: « Après tout, si je voulais me glorifier, ce ne serait pas une folie à moi, car je dirais la vérité. » Il ne s'agit pas ici de vaine gloire, mais de mensonge. Si c'est une imprudence de se glorifier, que serait-

¹ Luc, xxiii, 43.

ce de mentir? C'est en ce sens qu'il dit : « Ce ne serait pas une folie à moi, car je dirais la vérité; mais je m'en abstiens, afin que personne ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi ou de ce qu'il entend dire de moi. » C'est là la véritable cause du silence qu'il veut garder sur ses révélations. Car la grandeur de ses miracles l'avait fait prendre pour un Dieu¹. De même que dans les éléments qu'il a formés, Dieu a mis de la faiblesse et de la magnificence, afin que, d'une part, ils racontassent aux hommes sa puissance, et que de l'autre, leur infirmité fût un préservatif contre l'erreur; ainsi en est-il des saints que Dieu a faits admirables et infirmes tout à la fois; ils offraient par leurs œuvres, aux peuples infidèles, un double enseignement. Autrement, si dans leurs œuvres ils s'étaient toujours montrés grands et admirables, sans donner aucune marque de la fragilité humaine, le vulgaire des hommes les eût pris pour des dieux. En vain ils se seraient efforcés de redresser ce faux jugement, le refus qu'ils auraient fait des louanges aurait paru un effet de leur modestie et n'aurait servi qu'à leur concilier une plus haute admiration. Ainsi Dieu dans sa sagesse a voulu qu'ils parussent faibles en actions comme en paroles; il a gardé la même conduite à l'égard des saints de l'Ancien-Testament. Qui ne connaît l'excellence et la prodigieuse élévation du prophète Elie? Cependant il ne fut pas exempt de faiblesse. Vous savez combien Moïse fut grand, et lui aussi fut faible, et la peur lui fit prendre la fuite. Ces hommes étonnants montraient toujours quelque côté faible, parce que Dieu se retirait d'eux parfois pour laisser l'imbécillité humaine à ses pro-

¹ Act., xiv, 10.

pres ressources. Car si les Israélites, après leur délivrance de l'Égypte sous la conduite de Moïse, le cherchaient pour lui rendre les honneurs divins, qu'auraient-ils fait s'il les eût introduits dans la terre promise? C'est dans cette vue que saint Paul dit ici qu'il s'abstient de peur que quelqu'un ne l'estime au-dessus de ce qu'il est, de peur qu'on ne pense trop avantageusement de lui. Ceci nous montre encore que c'est de lui-même qu'il parle en tout cet endroit. Il avait dit d'abord qu'il ne lui était pas convenable de se glorifier; s'il eût parlé d'un autre, ce préambule serait inutile. Car pourquoi n'est-il pas convenable de se glorifier au sujet d'un autre? C'était donc à lui-même, Paul, que Dieu avait fait ces grâces; c'est pourquoi il ajoute : « Aussi, de peur que la grandeur de mes révélations ne m'élève, il a été donné à mes chairs un aiguillon, l'ange de Satan, qui me soufflette. Qu'entendons-nous, mes Frères: Est-ce là ce grand apôtre qui, fort de son amour pour le Christ, ne comptait pour rien ni le ciel ni l'enfer; et qui, aujourd'hui, attacherait assez de prix à l'opinion du vulgaire, pour s'en faire un sujet de gloire et pour avoir continuellement besoin d'un frein contre les emportements de l'orgueil? Car ce n'était pas une menace qui lui était faite, il dit bien que cet ange de Satan le soufflette actuellement. Qui donc a dit cela? et quel est le sens de ces paroles? Mais avant toute autre explication, quel est cet aiguillon, quel est cet ange de Satan? Loin de nous la pensée que le corps de ce saint apôtre ait pu être livré à la puissance du diable. Le diable était lui-même soumis à Paul et obéissait à ses lois. Paul, en lui livrant l'incestueux de Corinthe, lui prescrivit des bornes qu'il n'osa pas dépasser : « Que celui qui a fait cela soit, par la puissance de notre Seigneur Jésus, livré à Satan pour la

mort de la chair, afin que l'esprit soit sauvé¹. » Que veut-il donc dire? Par cet ange de Satan, il entend tous ceux qui s'opposaient à la doctrine de la foi, qui disputaient contre lui, qui lui déclaraient la guerre, qui le jetaient en prison et couvraient son corps de blessures; car ce qu'ils faisaient était proprement l'œuvre de Satan. De même qu'il appelle les Juifs enfants du diable, parce qu'ils imitaient ses œuvres; c'est ainsi qu'il nomme anges de Satan tous les contradicteurs de la foi.

Lorsqu'il dit donc « qu'un ange de Satan lui a été donné, » il n'entend point dire que Dieu armât lui-même ces méchants; loin de nous cette pensée! mais cela signifie que Dieu n'employait contre eux ni la répression, ni les supplices, et qu'il les laissait, pendant un certain temps, exercer leurs ravages en toute liberté.

« C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, » c'est-à-dire plusieurs fois. Il donne ici des marques de sa très grande humilité; il confesse qu'il est faible, trop faible pour tenir bon contre tant d'embûches; il avoue que ses peines lui étaient sensibles, et que, pour en être délivré, il avait eu recours à Dieu par ses prières. « Et il m'a dit: Ma grâce te suffira, car ma force éclate dans la faiblesse; » c'est-à-dire, il te suffit de ressusciter les morts, de rendre la vue aux aveugles, de guérir les lépreux et d'opérer tant d'autres miracles; ne demande plus à être exempt de périls, à vivre tranquille, à t'acquitter sans peine du ministère de la prédication. Mais tu t'affliges, ton cœur est abattu par la tristesse? Ne crains rien, quel que soit le nombre de ceux qui te dressent des embûches, qu'ils te frappent, qu'ils te poursuivent à outrance, qu'ils te déchi-

¹ I Cor., v, 5.

rent à coups de fouet, cela ne me sera pas attribué à faiblesse ou impuissance, cela sert mieux au contraire à manifester ma force; « car ma force éclate dans l'infirmité; » quand, par exemple, souffrant la persécution et les tourments, vous triomphez des persécuteurs et des bourreaux; quand, chargés de fers, vous convertissez ceux qui vous enchaînent. Cesse donc de m'adresser des demandes inutiles. Voyez-vous combien la raison que donne Paul de ses épreuves est différente de la raison que Dieu lui-même en donne? « De peur que je ne m'élève, » dit l'Apôtre, « un aiguillon a été donné à ma chair, » et Dieu dit qu'il permet cela pour faire éclater sa puissance. Cesse donc de demander une chose inutile; bien plus, une chose dont ma gloire serait offusquée et qui jetterait de l'ombre sur ma puissance. « Ma grâce te suffit. » En effet, cela suffit, il n'est pas besoin de rien ajouter; avec cela tout est parfait, tout est complet.....

« Avec joie donc je me glorifierai dans mes faiblesses, afin que la force du Christ habite en moi. » Ce n'est pas ainsi que les faux apôtres se glorifiaient; ils étaient loin de se vanter de leurs infirmités. Paul donc, pour prémunir les fidèles contre les afflictions qu'ils avaient à souffrir, leur fait voir que c'est par la persécution même que lui, Paul, est devenu plus illustre, et que la puissance de Dieu s'est manifestée plus éclatante; il leur laisse conclure que les maux dont ils souffraient eux-mêmes étaient des titres à la gloire.

Avec joie donc « je me glorifierai dans mes faiblesses; » c'est avec joie que je vous ai raconté mes épreuves passées, c'est avec joie aussi que je vous dis maintenant ce que j'ai à souffrir encore, et qu'un aiguillon a été donné à ma chair; c'est là pour moi un nouveau titre de gloire,

c'est de là que j'ai tiré ma force qui éclate dans la faiblesse. « Afin que la vertu du Christ habite en moi ; » c'est-à-dire que la grâce croissait et s'affermissait en lui en proportion des épreuves et des tentations.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, comme le peuple s'assemblait en foule et qu'on accourait des villes vers Jésus, il leur dit en paraboles : Un homme sortit pour semer sa semence, et comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba sur un endroit pierreux, et après avoir levé elle sécha faute d'humidité. Une autre partie tomba dans les épines, et les épines, venant à croître en même temps, l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans une bonne terre, et, ayant levé, elle porta du fruit au centuple. En disant ceci, il criait : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole. Et il leur dit : Pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais pour les autres, on ne leur en parle qu'en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils ne comprennent point. Voici donc ce que signifie cette parabole : La semence, c'est la parole de Dieu. Ce qui tombe sur le bord du chemin désigne ceux qui écoutent la parole, mais le démon vient ensuite, il l'enlève de leur cœur, de

peur qu'en croyant ils ne soient sauvés. Ce qui tombe sur un endroit pierreux désigne ceux qui, ayant entendu la parole, la reçoivent avec joie ; mais comme ils n'ont point de racines, ils ne croient que pour un temps, et au moment de la tentation ils se retirent. Ce qui est tombé dans les épines figure ceux qui ont entendu la parole, mais elle est ensuite étouffée en eux par les sollicitudes, les richesses et les voluptés de la vie, en sorte qu'ils ne portent pas de fruits. Enfin ce qui tombe en bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et parfait, la conservent et portent du fruit par la patience. (Saint Luc, ch. VIII, 4, 15.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE,

SUR LA SEMENCE.

Ce texte du saint Evangile que vous venez d'entendre, mes très chers Frères, est si clair, qu'au lieu de m'arrêter à vous l'expliquer, je vous exhorterai seulement à faire ce qu'il enseigne. Car ce serait à ma faiblesse une présomption de vouloir éclaircir ce que la Vérité même a bien voulu nous expliquer. Mais il y a une chose dans cette explication du Seigneur sur laquelle nous devons faire une sérieuse réflexion. Car, si je vous disais que la *semence* signifie la parole de Dieu ; que le champ figure le monde ; que les oiseaux représentent les démons ; que les épines sont les richesses, vos esprits auraient peut-être bien de la peine à ajouter foi à mes paroles. C'est pourquoi notre Seigneur a voulu ici expliquer lui-même

ce qu'il avait dit, pour vous apprendre à rechercher le sens des choses qu'il n'a pas voulu éclaircir de la même manière. Par son explication, il nous fait entendre à nous qu'il parlait quelquefois en figure, afin de nous autoriser, sans qu'il y ait présomption de notre part, malgré notre faiblesse et notre peu de capacité, à chercher pour votre instruction les vérités qu'il lui a plu de cacher sous ces figures et ces paraboles.

Et en effet, qui jamais eût voulu me croire, si j'eusse dit de moi-même que les épines désignaient les richesses? Car les épines nous piquent et les richesses nous agréent. Cependant il est certain que les richesses sont des épines; elles déchirent l'âme par l'aiguillon des soins qu'elles donnent; et en nous portant au péché, elles nous blessent plus profondément que ne feraient les épines par des blessures sanglantes. Aussi, selon le témoignage d'un autre évangéliste, le Seigneur, parlant des richesses, ne dit pas simplement richesses, il les appelle fausses et trompeuses. Oui, elles sont fausses, parce qu'elles ne peuvent pas longtemps nous suivre; elles sont fausses, parce qu'elles ne peuvent pas satisfaire pleinement notre indigence. Car les richesses seules véritables sont les richesses de la vertu.

Si donc, mes Frères, vous souhaitez devenir riches, aimez les véritables richesses. Si vous voulez monter au comble des vrais honneurs, aspirez au royaume des cieux. Si vous aimez le faste et la gloire des dignités, travaillez à vous faire recevoir à la cour suprême des anges. Gravez dans le fond de votre âme les enseignements que vous avez entendus de la bouche même du Seigneur. Car la parole de Dieu est la nourriture de l'âme; et quand nous ne la conservons point dans notre mémoire, elle est

comme ces viandes que rejette un estomac faible et malade. Or, on désespère avec raison de la vie de celui qui ne peut garder la nourriture qu'il a prise. Craignez donc, il y a danger pour vous de tomber bientôt dans la mort éternelle, si en recevant la nourriture de nos exhortations, vous ne retenez pas ces paroles de vie qui sont comme les aliments de la justice.

Tout ce que vous faites n'est que passer ; que vous le vouliez ou non, vous vous avancez sans cesse vers le dernier jugement. Pourquoi donc tant aimer ce que vous allez quitter si tôt ? Pourquoi ne pas vous intéresser au lieu où vous devez bientôt arriver ? Souvenez-vous de cette parole de l'Évangile : « Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. » Tous ceux qui étaient alors présents avaient bien les oreilles du corps. Le Seigneur, leur disant cela, leur demandait donc d'écouter sa parole, mais avec les oreilles de l'intelligence. C'est pourquoi vous aussi, ayez bien soin que cette parole que vous avez reçue ne sorte pas de votre cœur. Prenez garde que cette divine semence ne tombe le long du chemin, de peur que le démon ne vienne et ne l'enlève de votre cœur. Veillez à ce que cette semence céleste ne tombe pas dans une terre pierreuse, de peur que, n'y jetant que de faibles racines, elle n'arrive jamais à porter le fruit d'une ferme persévérance dans la bonne vie.

Car plusieurs prennent plaisir à entendre la parole de la vérité et se proposent de commencer à bien vivre ; mais aux moindres obstacles qui s'opposent à leurs desseins, ils abandonnent aussitôt leur sainte entreprise. C'est une terre pierreuse qui, n'ayant point d'humidité, n'a pu mener jusqu'à la maturité le fruit de la persévérance qu'elle avait fait si heureusement germer. Ainsi, plusieurs entendant parler

contre l'avarice détestent aussitôt ce vice honteux, et se prennent d'admiration pour le mépris des biens du monde ; mais dès que quelque chose vient à exciter leurs désirs, ils oublient bientôt ce qu'ils avaient témoigné tant estimer. Plusieurs aussi entendent parler contre le vice de l'impureté, ne ressentent que de l'éloignement et une salutaire répugnance pour les voluptés charnelles, et se reprochent avec honte d'y avoir cédé ; mais aussitôt qu'une fragile beauté vient à frapper leurs yeux, leur cœur se laisse emporter à la fougue des mauvais désirs, avec la même facilité que s'ils n'avaient jamais résolu de réprimer leurs passions, et ils retombent encore dans ces crimes damnables qu'ils avaient auparavant si fort condamnés, quand, touchés par la divine parole, ils se souvenaient de les avoir commis.

Souvent aussi il arrive que nous pleurons nos péchés passés, et l'instant d'après, malgré nos larmes, nous retompons dans ces mêmes péchés. C'est ainsi que le faux prophète Balaam pleurait à la vue des tentes d'Israël ; il souhaitait de mourir lui-même comme un courageux Israélite. « Que je meure, disait-il, de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur ! » Mais dès que ce mouvement passager de componction fut dissipé, l'ardeur de l'avarice se ralluma dans son cœur. Gagné par des promesses avantageuses, il donna un conseil contre la vie de ceux-là mêmes dont il enviait la mort. Oubliant ainsi qu'il avait pleuré, il laissa se rallumer ce brasier de l'avarice qui couvait dans son âme.

Or, dans l'application que notre Seigneur fait de cette parabole, il dit que les inquiétudes, les plaisirs et les richesses étouffent la parole divine ; et, en effet, les pensées importunes que l'avarice nous inspire, occupent tellement

l'entrée de notre âme, qu'elles ne permettent pas qu'aucun bon dessein s'y introduise; la respiration vitale ne peut plus se faire, l'avarice a obstrué toutes les voies.

Les deux autres empêchements que le Seigneur joint aux richesses, sont les inquiétudes et les voluptés. C'est qu'en effet les richesses accablent souvent l'esprit par les sollicitudes fâcheuses qu'elles causent; elles le corrompent par l'affluence des biens que l'on emploie d'ordinaire à ses plaisirs; et quoique ces deux effets des richesses paraissent assez opposés, il est cependant certain qu'elles rendent souvent les hommes chagrins et impudiques tout ensemble. Mais parce que le chagrin et la volupté semblent être incompatibles, les richesses ne les produisent que tour-à-tour, et l'un après l'autre. De sorte que, si dans un temps les richesses inquiètent l'homme par les soins qu'il lui faut prendre pour les amasser et pour les conserver, elles le portent dans un autre temps à la volupté par cette pleine abondance qui est la mère de tous les plaisirs.

Mais la bonne terre rend son fruit avec patience. En effet, tout le bien que nous faisons ne sert de rien, si nous ne souffrons patiemment le mal qui nous vient de la part des autres. Plus un homme est avancé dans la vertu, plus il trouve en ce monde des choses dures et difficiles à supporter; et il arrive d'ordinaire que quand nous cessons d'aimer le monde, le monde commence à nous faire sentir aussi davantage les amertumes de l'adversité: nous en voyons plusieurs de ces vrais chrétiens qui vivent toute leur vie sous le poids des tribulations et des infortunes. Si, d'une part, ils ont détaché de la terre tous leurs désirs, ils sont de l'autre éprouvés par les fléaux les plus durs et par les plus rudes calamités. Mais, selon la parole

du Seigneur, ils portent leur fruit avec patience ; car en recevant avec humilité ces châtimens de la main de Dieu, ils sont ensuite reçus avec gloire dans son repos éternel. C'est ainsi que le raisin après avoir été foulé aux pieds donne le vin. C'est ainsi que l'olive sous le pressoir perd son amertume et devient une huile délicieuse. C'est ainsi que les gerbes étant battues dans l'aire donnent le bon grain, qui lui-même, étant séparé de la paille, nettoyé par le van, est porté dans le grenier. Pour nous, apprenons par ces paraboles que tout homme qui veut sincèrement vaincre tous les vices doit s'étudier à souffrir patiemment tous les maux que Dieu lui envoie pour l'éprouver ; et il se trouvera d'autant plus pur pour paraître devant son juge, que le feu de la tribulation l'aura purifié davantage de la rouille des péchés.

C'est l'exemple que nous ont laissé tous les saints, mes Frères, l'exemple de souffrir avec patience les maux et les épreuves de la vie. Ainsi, vous-mêmes, dans vos entretiens, excitez-vous tous ensemble à l'amour de la vertu, afin que, vous proposant actuellement les saints à imiter, vous puissiez un jour avoir part à leur félicité, et que, selon la parole du Sauveur, vous soyez cette bonne terre qui porte son fruit par la patience, après avoir été labourée par le fer des afflictions. Amen.

DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN

SUR LA PAROLE DE DIEU.

« Faites la parole, et ne l'écoutez pas seulement, mes Frères, autrement vous vous tromperiez vous-mêmes. » Ce

sont les propres termes du bienheureux apôtre Jacques ; et ils regardent ceux qui, comme vous, sont assidus à écouter la divine parole. Ce serait, en effet, vous-mêmes que vous tromperiez, non celui qui vous parle de la part du Seigneur, et moins encore le Seigneur lui-même au nom duquel on vous parle. C'est donc à cette source de la Vérité même, dont la bouche des apôtres n'est que le canal et l'organe fidèle, que nous puisons uniquement ce que nous vous annonçons. Mais en même temps nous devons examiner si nous sommes tels qu'il faut pour remplir dignement un si digne ministère. D'abord le ministre de la parole de Dieu ne peut dire au dehors que des choses vaines, s'il n'est bien attentif au-dedans de lui-même à cette divine parole. Et par la grâce du Seigneur, nous ne sommes pas assez téméraires et présomptueux pour ne pas nous tenir en garde contre les dangers auxquels nous sommes sans cesse exposés comme hommes et comme ministres de la parole de Dieu, pour ne point reconnaître ces dangers. Mais notre consolation, au milieu de tant d'embûches qui nous entourent, c'est la confiance que vos prières seront notre sauvegarde. Pour vous prouver, mes Frères, que votre condition est bien moins exposée que la nôtre, écoutez cet autre passage du même apôtre : « Que chacun de vous soit prompt à écouter, mais lent à parler. » Comme ces paroles semblent nous regarder aussi bien que vous, avant d'en venir à mon but, je crois devoir vous montrer que si je vous parle si souvent, c'est pour remplir une fonction indispensable de notre ministère.

Nous devons vous exhorter sans cesse à pratiquer fidèlement la parole de Dieu, et à ne point vous en tenir seulement à l'écouter. Faites donc attention à cette obligation

indispensable où nous sommes de vous l'annoncer, et ne vous croyez pas en droit de nous appliquer ces paroles de saint Jacques : Que chacun de vous soit prompt à écouter, mais lent à parler. » Je puis vous assurer, mes Frères, que si vous connaissiez comme moi ce qui se passe dans mon cœur, vous me verriez bien plus sensible à la solide joie d'écouter la parole divine qu'au plaisir de vous l'annoncer; mais le devoir m'engage, et l'ordre de l'illustre seigneur, votre évêque, dont j'ai l'honneur d'être le collègue dans ce saint ministère, et surtout et plus encore le zèle que je ressens pour votre salut. Cette joie d'écouter la parole du Seigneur est d'autant plus solide, qu'elle n'est point exposée à la secrète complaisance dont celui qui l'annonce a tant de peine à se défendre, quoique cependant le piège de la vanité ne doit pas être à craindre pour celui qui s'appuie sur un fondement aussi ferme que la vérité elle-même. Mais revenons au plaisir que l'on trouve à écouter la divine parole, et que le prophète lui-même nous dise ce qu'il ressentait : « Dès que vous me parlerez, mon âme tressaillera de joie. » Pourrais-je donc, moi, l'écouter sans une joie infinie? Cette joie est solide et pleine de sécurité; elle ne nous expose pas aux périls de l'orgueil; elle a pour principe même une grande humilité. Ceux qui prêchent la parole de Dieu sont en danger de tomber dans les pièges de la vanité, ou s'abstiennent de la prêcher par la crainte de tomber; ceux, au contraire, qui n'ont qu'à l'écouter apprennent par elle à connaître leurs misères, à s'humilier. Lorsque j'annonce aux autres la parole de Dieu, je suis exposé à l'orgueil; mais quand je n'ai qu'à l'écouter, qu'est-ce qui pourrait m'enlever cette joie si pure que je trouve en cela? J'ai même l'innocent plaisir de n'avoir pour témoin de cette joie intime que celui-là

même et celui-là seul qui en est l'auteur. Oh ! que cet ami de l'époux disait bien : « L'époux est celui à qui est l'épouse ; mais l'ami de l'époux, qui se tient debout et l'écoute, se réjouit d'une grande joie, à cause de la voix de l'époux ; cette joie a été pleinement mienne. » L'ami de l'époux se réjouit à la voix de l'époux, et c'est en l'écoutant encore qu'il entretient sa délicieuse ivresse. Tel était le premier homme, tant qu'il n'écouta que la voix du seigneur ; il perdit sa joie, il tomba dès qu'il eut prêté l'oreille à la voix trompeuse du serpent. Ainsi donc l'ami de l'époux l'écoute, se tenant debout et attentif, pour ensuite, comme nous, annoncer au dehors sa sainte parole ; et loin de rechercher en cela sa propre gloire, il n'a en vue que la gloire du divin époux, dont il écoute la voix au dedans de lui-même, ce qui le réjouit d'une grande joie.

Je vous ai montré, mes très chers Frères, autant que le Seigneur a bien voulu m'en rendre capable, les avantages attachés à votre condition. Votre devoir, en effet, qui consiste à écouter la parole de Dieu, est bien plus facile que le nôtre qui nous oblige à vous l'annoncer. Vous faites même, dès ici-bas ce que nous devons tous faire dans le ciel où il n'y aura d'autre interprète de cette parole divine que la parole divine même, qui n'est autre que le Verbe. Nous sommes donc obligés, par un devoir sacré, à vous avertir de vos devoirs, et vous n'avez d'autre engagement que celui de les remplir. Vous n'êtes point appelés à prêcher la parole de Dieu ; votre devoir est de l'écouter et de mettre en pratique ce que vous avez entendu. Mais nous sommes également obligés, vous et moi, d'être attentifs à cette voix qui nous parle au dedans de nous-mêmes, et que nul

autre au dehors ne peut entendre. C'est en parlant au cœur uniquement que la vérité se fait aimer, comme c'est à l'esprit qu'elle s'adresse pour se faire connaître. Et comment peut-on la connaître et l'aimer, sans la louer aussi? Je parle aux oreilles de votre corps, mais il n'appartient qu'à Dieu seul de parler à l'oreille de votre âme. Si donc il nous parle à tous intérieurement, tous nous devons faire au-dedans de nous-mêmes, aussi bien qu'au dehors, tout ce qu'il nous ordonne. Pourquoi cela? C'est que, par exemple, celui qui regarde une femme avec un désir d'adultère, a déjà commis l'adultère dans son cœur. Or, ce crime, pour être caché aux yeux des hommes qui ne peuvent voir que le dehors, sera-t-il moins crime aux yeux de Dieu qui sait et qui voit tout, échappera-t-il au châtement? Ainsi donc, accomplir intérieurement la loi du Seigneur, c'est ne jamais désirer le mal sous quelque forme qu'il puisse nous apparaître. Qu'est-ce que l'accomplir au dehors? C'est, par exemple, rompre son pain avec celui qui a faim. Quand vous faites cela, les hommes le voient; mais par quel principe cela se fait, Dieu seul le peut savoir. Pratiquez donc, mes Frères, la parole de Dieu, et ne vous en tenez pas à l'écouter. Ce serait encore une fois vous tromper vous-mêmes et non celui qui vous l'annonce, et moins encore celui au nom duquel seul elle vous est annoncée. Comme ni moi, ni qui que ce soit qui vous prêche cette parole toute divine, ne pouvons voir ce qui se passe au dedans de vous-mêmes, pourrions-nous bien juger, ou des pensées de votre esprit, ou des mouvements de votre cœur? Mais si l'homme ne le peut, il n'en est pas de même de Dieu, il pénètre ce qu'il y a de plus intime en nous, et il voit si c'est un véritable zèle qui vous porte à écouter sa sainte parole. Il connaît vos pen-

sées les plus secrètes, l'usage que vous faites de ses grâces, l'ardeur de vos prières, la nature de vos demandes, vos actions de grâces pour les dons que vous n'avez pu recevoir que de lui seul, et aussi bien votre ingratitude. S'il doit un jour, comme on ne peut en douter, faire rendre compte de toutes choses, peut-il ignorer quelque chose ? Nous devons donc mettre à intérêt le talent que nous avons reçu de Dieu ; il l'exige de nous, et si nous y manquons, il nous traitera comme cet homme de l'Évangile, à qui son maître reproche de n'avoir pas mis à profit l'unique talent qu'il lui avait confié.

Gardez-vous, mes Frères, de vous tromper vous-mêmes, et de n'apporter que de la froideur pour accomplir ce que vous venez écouter avec ardeur. Si la divine parole est si belle à entendre, combien plus le sera-t-elle à mettre en pratique. Si vous négligez de l'écouter, si elle ne vous fournit les matériaux indispensables, comment pourrez-vous bâtir ? Si vous l'écoutez sans la mettre en pratique, vous bâtissez sans fondement. Le Seigneur a bien voulu nous l'apprendre lui-même par cette parabole : « Quiconque entend ces paroles que je vous dis et les accomplit sera comparé à l'homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. Et la pluie est tombée et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur elle, et elle n'a point été ébranlée, car elle était fondée sur la pierre. » Si donc c'est bâtir que d'écouter la parole de Dieu, pour bâtir sur la pierre, il ne suffit pas d'écouter, mais il faut encore pratiquer ce que l'on écoute. « Et, continue le Sauveur, quiconque entend ces paroles que je vous dis et ne les accomplit point, sera semblable à l'insensé qui bâtit sa maison sur

le sable. » C'est donc bâtir sur le sable que d'écouter cette parole divine sans la mettre en pratique. L'écouter et la pratiquer, cela s'appelle bâtir sur la pierre. Et ne pas l'écouter, c'est ne bâtir ni sur la pierre, ni même sur le sable, c'est ne rien faire. Mais voyez ce qui arrive à cette maison qui n'a que le sable pour fondement ! « Et la pluie est tombée, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle s'est écroulée, et grande a été sa ruine. » Quel affreux spectacle !

A quoi me servirait, dira quelqu'un, d'écouter ce que je ne veux pas pratiquer ? Ne pas pratiquer ce que l'on écoute, c'est, dites-vous, bâtir sur un fondement ruineux, ne vaut-il pas mieux alors ne point écouter ? Le Seigneur, il est vrai, n'a rien dit de ceux qui prendraient cet étrange parti, mais il nous a laissé tous les éléments d'une conclusion. Nous sommes sans cesse pendant cette vie exposés aux pluies, aux coups de vent, à des inondations de fleuves ; vous ne bâtissez point sur la pierre, sur laquelle seule vous bâtiriez sûrement, ni même sur le sable, de peur d'encourir la ruine ; n'écoutez point la parole de Dieu, vous serez donc sans maison ; mais pour cela vous ne périrez pas moins. Voyez quel parti vous avez pris. Pensez-y bien, ne pas écouter la parole divine, ce n'est pas se mettre à l'abri de l'orage. S'il y a malheur de part et d'autre à bâtir sur le sable et à ne point bâtir, le bien donc, la seule ressource qu'il y ait, c'est de bâtir sur la pierre. Si c'est un mal de ne point écouter la parole de Dieu, et de ne la point pratiquer lorsqu'on l'écoute, il n'y a de bien qu'à l'écouter et à la pratiquer. Ne vous abusez donc pas vous-mêmes, écoutez la parole et mettez bien en pratique ce que vous avez écouté.

Je crains fort, à l'occasion de ce que je viens de vous dire, d'abattre votre espérance bien loin de la relever. Peut-être que quelqu'un ou même plusieurs d'entre mes nombreux auditeurs se disent en eux-mêmes : Nous voudrions bien savoir si celui qui nous dit toutes ces choses fait lui-même tout ce qu'il nous dit, ou ce qu'il entend dire. D'abord, je ne me mets guère en peine de leurs jugements à mon égard, ni de ceux mêmes d'aucun juge de la terre, sur ce qui ne peut être connu que de Dieu. Quand je saurais moi-même en quelque manière ce que je suis aujourd'hui, puis-je savoir ce que je serai demain ? Mais ce que je sais de science certaine, puisque je le tiens du Seigneur lui-même, et que je veux bien vous apprendre touchant ce que vous pouvez penser de moi, c'est que si je fais le bien que j'entends dire, ou que je dis moi-même, vous devez m'imiter comme j'imité Jésus-Christ. Et quand je ne ferais pas ce que je dis, écoutez encore le Seigneur : « Faites ce qu'ils disent, et non pas ce qu'ils font. » Si donc vous portez de moi un jugement favorable, vous me louez ; si vous me jugez défavorablement, vous me blâmez ; mais me condamner, est-ce vous justifier ? Croyez-vous vous excuser aux yeux du Seigneur, qui vous annonce la vérité par la bouche même de ses ministres les moins dignes, lorsqu'en leur reprochant de ne pas faire le bien qu'ils vous disent, vous faites le mal qu'ils font ? Croyez-vous vous excuser par là, après que ce divin Sauveur qui vous a racheté au prix de son sang, qui vous a admis dans sa sainte milice, qui vous a tiré du plus honteux et du plus cruel de tous les esclavages pour vous faire son propre frère, vous a si souvent averti de faire ce qu'ils disent, et non pas ce qu'ils font. Si donc ils disent le bien et qu'ils fassent le

mal, loin de faire le mal qu'ils font, faites le bien qu'ils disent. Et si vous dites que vous ne pouvez pas écouter de bonnes choses venant de la part d'un homme qui lui-même est quelque chose de mauvais, pas plus que vous ne pouvez cueillir des raisins sur un buisson qui ne produit que des épines, croyez-vous que ce soit là pour vous, un jour, une excuse auprès de Dieu?

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME.

ÉPITRE.

Mes Frères, quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'avais la charité, je serais comme l'airain sonnante et la cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je pénétrerais tous les mystères, quand je posséderais toutes les sciences, et quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai la charité, je ne suis rien; et quand je distribuerais tout mon bien pour nourrir les pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai la charité, tout cela ne sert de rien. La charité est patiente, elle est douce et bienfaisante; la charité n'est point envieuse, elle n'est point précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point dédaigneuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne se pique et ne s'aigrit point, elle ne pense point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité; elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. La charité ne finira jamais, au lieu que les prophéties s'anéantiront, que les langues cesseront, et que la science sera abolie. Car ce que nous avons maintenant de science

et de prophétie est très imparfait. Mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli. Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant ; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfant. Nous ne voyons Dieu maintenant que comme dans un miroir et sous des images obscures ; mais alors nous le verrons face à face. Je ne le connais maintenant qu'imparfaitement ; mais alors je le connaîtrai comme je suis connu de lui. Or ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité demeurent maintenant ; mais la charité est la plus excellente des trois. (S. Paul, I Cor., 13.)

HOMÉLIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Quand je parlerais les langues des hommes. » Saint Paul ne craint pas que son discours puisse paraître hyperbolique, il s'élève bien au-dessus de la condition humaine : « Quand je parlerais, dit-il, les langues des hommes et des anges, si je n'avais point la charité, je serais comme l'airain sonnante et la cymbale retentissante. » Voyez-vous de quelle manière il rabaisse ce don des langues que les Corinthiens élevaient si haut ? Il ne dit pas qu'avec ce don il ne serait rien sans la charité, mais qu'il serait comme l'airain sonnante et la cymbale qui retentit, ne rendant qu'un son vain et vide de toute signification. Bien loin d'être utile aux autres, je ne leur servais de rien, et je leur deviendrais même incommode. Celui donc, dit l'Apôtre, qui n'a point la charité, devient semblable aux choses inanimées et aux êtres insensibles. En se servant de ce

mot : « la langue des anges, » il n'entend point donner un corps à ces esprits bienheureux, non plus que quand il dit ailleurs : « Il faut que tout genou fléchisse au nom de Jésus, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. » Il ne prétend point par là que les anges aient des membres ni une forme corporelle ; il veut seulement nous faire comprendre leur adoration profonde et l'intensité de leur ferveur. De même, par ce langage des anges, il ne désigne que cette manière ineffable et toute spirituelle dont ces saints esprits se parlent entre eux, sans vouloir dire par là qu'ils aient besoin comme nous de l'organe de la parole. Ensuite, s'avancant dans les preuves de son affirmation, il ne s'arrête pas aux langues ; il passe en revue tous les dons les plus excellents, et tous il les abaisse et les dédaigne, si la charité ne les relève, si la charité est absente. Alors il nous dépeint son image, et pour donner de l'ampleur à son discours, il commence par ce qu'il y a de moindre pour s'élever aux choses d'un ordre supérieur. Et c'est la raison pour laquelle, dans l'énumération qu'il fait, il pose d'abord le don des langues, qu'il met ailleurs le dernier, parce qu'ici il veut procéder par degrés pour s'élever à ce qu'il y a de plus éminent. Il passe donc à la prophétie et dit : « Et quand j'aurais le don de prophétie. » En parlant des langues, il avait embrassé les langues de tous les hommes et le langage même des anges, montrant que ce don n'était rien sans la charité ; de même ici il ne parle pas d'une prophétie ordinaire, mais de la prophétie la plus haute qui puisse être : « Quand j'aurais le don de prophétie et que je pénétrerais tous les mystères, quand j'aurais toute science. »

De là il passe aux autres dons ; et sans les énumérer longuement les uns après les autres, il arrive droit à la

mère et la source de tous les dons : « Quand j'aurais toute la foi possible. » Cela ne lui suffit pas, il croit n'avoir pas dit assez, et il ajoute ce que le Christ lui-même donnait comme le plus haut degré de la foi : « Quand j'aurais toute la foi possible, une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. » Voyez encore ici comment il rabaisse le don des langues. En parlant de la prophétie, il en montrait l'avantage, qui est de pénétrer tous les mystères et toute science ; de même, pour la foi, il montre sa puissance, elle peut transporter les montagnes ; mais il n'accorde au don des langues qu'une simple mention, puis il passe à autre chose. Considérez avec moi comment il a tout embrassé en deux mots, la prophétie et la foi, les miracles de la parole et des œuvres. Mais comment se fait-il que le Christ nous donne, comme l'effet le plus infime de la foi, le pouvoir de transporter les montagnes, tandis que Paul semble dire que c'est là toute la foi ? Jésus-Christ, en effet, a dit : « Si vous aviez de la foi comme un grain de senevé, vous diriez à cette montagne : Passe d'ici là, et elle y passerait¹. » Ce n'est pas une contradiction. C'est quelque chose de grand de transporter une montagne : cet effet de la foi, l'Apôtre le fait valoir ; il ne dit pas que ce soit là toute la foi : ce quelque chose de grand, d'imposant par sa masse au jugement des esprits grossiers, il l'agrandit encore pour le réduire à rien, pour mieux faire ressortir son dessein : « Quand j'aurais toute la foi, de manière à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien ; et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, quand j'aurais livré mon corps pour

¹ Matth., XII, 19.

être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien. » Oh ! quel enthousiasme et quelle exaltation ! Il ne dit pas : Quand je donnerais la moitié de mon bien aux pauvres, ou le tiers et le quart ; mais quand je l'aurais distribué tout entier. Il ne dit pas : Quand j'aurais donné tout mon bien ; mais : quand je l'aurais distribué tout entier moi-même, ajoutant au don des biens le service et les soins d'une sage répartition. « Et quand j'aurais livré mon corps pour être brûlé ; » il ne dit pas simplement : Quand je mourrais ; mais il lui faut quelque chose de plus, le genre de mort le plus cruel, être brûlé vif, et cela encore sans la charité ne lui servirait de rien. Mais pour vous faire comprendre toute la portée de ce discours divinement hyperbolique, il faut que j'évoque devant vous les témoignages de Jésus-Christ touchant l'aumône et la mort pour le prochain. Qu'a dit le Christ au riche ? « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres ; venez ensuite et suivez-moi. » Il dit aussi de l'amour du prochain : « Nul ne peut avoir un plus grand amour que l'amour de celui qui donne sa vie pour ses amis. » D'où il est clair, qu'au jugement de Dieu même, c'est ce qu'il y a de plus grand. Eh bien, moi j'affirme, dit saint Paul, que quand même nous donnerions notre vie pour Dieu, et quand pour lui nous serions brûlés vifs, ce ne serait pas pour nous d'un grand avantage, si nous n'aimions pas nos frères.

Ne vous étonnez point d'apprendre que, sans la charité, les dons spirituels servent peu, car ils sont très secondaires et bien au-dessous d'une vie pure et sainte. Plusieurs qui étaient doués de ces dons spirituels, étant devenus méchants, ont été punis rigoureusement : tels furent ceux dont parlait Jésus-Christ, et qui avaient

prophétisé en son nom, chassé les démons et opéré beaucoup de miracles ; tel fut aussi Judas le traître ; tandis que bien des fidèles, qui avaient mené simplement une vie pure, n'ont pas eu besoin d'autre chose pour obtenir le salut.

Que les dons spirituels ne puissent se passer de la charité, cela n'est pas étonnant ; mais qu'une vie parfaite jusqu'au martyre ne soit rien sans elle, c'est ce qui étonne et ce qui semble outrepasser l'hyperbole, d'autant plus que Jésus-Christ fait consister en cela même la perfection, savoir dans le renoncement et dans le martyre. « Si vous voulez être parfait, dit-il au riche, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres ; venez ensuite et suivez-moi. » Parlant du martyre, il disait aux disciples : « Celui qui perdra son âme à cause de moi, la trouvera ; celui qui m'aura confessé devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux. » Il est glorieux de donner sa vie ; mais aussi c'est une tâche grande et rude, et qui surpasse presque les forces de la nature ; et ceux-là le savent bien qui se sont montrés dignes de ces immortelles couronnes. Le martyre est si bien le fait d'une âme héroïque, que le discours est impuissant à le louer ; une admiration sans réserve peut seule y atteindre. Cependant cette chose admirable, le don de sa propre vie, l'apôtre Paul affirme que cela ne sert de rien sans la charité, quand même on y joindrait tous les renoncements, tous les autres sacrifices.

Quelle est la raison d'un si étrange langage ? Je tâcherai de vous la montrer quand j'aurai recherché comment il se peut faire qu'on puisse distribuer tous ses biens aux pauvres sans avoir la charité. Il peut bien se faire, à la vérité, que celui qui est disposé à monter sur un bûcher

n'aime pas, tout bien doué qu'il soit d'ailleurs des dons spirituels. Mais comment celui qui donne ses biens, et qui lui-même les distribue avec un sage discernement, peut-il n'aimer pas? Que dirons-nous donc? L'Apôtre a-t-il à dessein supposé comme existant ce qui n'était pas, comme cela lui arrive souvent d'ailleurs quand il veut donner à son discours une forme hyperbolique? C'est ainsi qu'en écrivant aux Galates, il leur dit : « Quand un ange viendrait du ciel vous annoncer un autre Evangile que celui qui vous a été prêché, qu'il soit anathème ¹. » Certainement cela ne pouvait être, mais il suppose l'impossible pour mieux montrer l'excellence de la révélation évangélique. De même, écrivant aux Romains, il dit que « ni les anges, ni les principautés, ni les puissances ne peuvent nous séparer de l'amour de Dieu. » Sans doute les anges ne feront jamais rien de pareil; il suppose donc ce qui ne peut être pour montrer par une exagération la vivacité de son amour. C'est en ce sens qu'on peut prendre ce qu'il dit ici : « Quand un homme donnerait tout son bien aux pauvres, s'il n'a pas la charité, cela ne lui sert de rien. » Ou bien encore on peut dire que saint Paul veut que ceux qui donnent s'unissent de cœur, et s'attachent à ceux qui reçoivent par les liens de la plus intime union, et qu'ils ne se contentent pas simplement de donner; il veut qu'ils soient compatissants, qu'ils se courbent jusqu'à la misère la plus infime, qu'ils se rapetissent avec les petits, et qu'ils s'affligent avec ceux que le malheur a frappés. Voilà le but que Dieu s'est proposé en ordonnant l'aumône; car il pouvait sans notre secours nourrir les pau-

¹ Gal., 1, 8.

vres; mais il nous a commandé de les nourrir nous-mêmes, pour nous unir tous par la charité et pour nous embraser tous au foyer d'un mutuel amour. C'est pourquoi l'Écriture dit qu'une bonne parole vaut mieux qu'un présent. Dieu lui-même préfère la miséricorde au sacrifice. D'ordinaire l'on aime ceux à qui l'on fait du bien, et ceux qui reçoivent s'attachent facilement à leurs bienfaiteurs. Ainsi Dieu a voulu faire cette loi de l'aumône, afin d'unir toutes les âmes par le lien de l'amour.

Maintenant on demande pourquoi, quand le Christ a déclaré que donner ses biens et donner sa vie, c'était la perfection, Paul vient dire que tout cela sans la charité est imparfait? Paul ne contredit point le Christ; à Dieu ne plaise! la parole de l'Apôtre est en parfaite harmonie avec la parole du maître. Jésus-Christ, parlant au riche, ne lui dit pas simplement: « Allez, vendez tout ce que vous possédez et donnez-le aux pauvres; » mais il ajoute: « Venez et suivez-moi. » Or, rien ne fait mieux reconnaître un disciple du Christ entre tous ceux qui se suivent, que l'amour du prochain: « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, dit-il, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Et quand il dit « que celui qui perdra son âme, la retrouvera; que si quelqu'un le confesse devant les hommes, il le confessera devant son Père, » il ne veut pas dire que cela se fasse sans charité; mais il montre seulement la récompense qu'il doit donner à ces actes de vertu. Car il a bien assez fait entendre ailleurs que l'amour et la charité devaient être unis au martyre, lorsqu'il dit à deux de ses disciples: « Il est vrai que vous boirez mon calice et que vous serez baptisés du baptême dont je serai baptisé; » c'est-à-dire, vous me rendrez témoignage; vous souffrirez pour moi le martyre; vous

mourrez pour moi ; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, c'est-à-dire d'avoir auprès de moi la première ou la seconde place, ce n'est pas à moi de vous la donner, mais ce sera le partage de ceux à qui mon Père l'a préparée. Pour montrer ensuite quels sont ceux à qui cette grâce est préparée, il appelle ses disciples et leur dit : « Que celui d'entre vous qui veut être le premier soit le serviteur de tous ; » voulant par cette parole les porter à l'humilité et à l'amour du prochain. Il veut que cet amour soit grand, qu'il soit ardent ; c'est pourquoi il ajoute : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rançon de plusieurs. » Ainsi, il nous montre que nous devons aimer nos frères jusqu'à mourir pour eux ; c'est là le plus grand témoignage de l'amour. « Si tu m'aimes, dit-il à Pierre, pais mes brebis. »

Pour vous donner une idée de la grandeur de cette vertu, la charité, essayons, mes Frères, de vous la dépeindre à l'aide de la parole, puisque nous ne la voyons nulle part dans sa parfaite réalité. Représentons-nous la charité régnant partout en souveraine, quelle ère de félicité s'ouvrirait pour le monde ! On n'aurait plus besoin ni de lois, ni de jugements, ni de supplices, ni d'aucun de ces appareils de terreur. Si tous les hommes s'entr'aimaient, nul d'entre eux ne ferait tort aux autres. Les meurtres, les guerres, les séditions, l'avarice, les rapines, la présomption, tous les fléaux seraient bannis de la terre ; on n'en connaîtrait pas même le nom. Les miracles ne produisent point cet effet. Ils élèvent au contraire et perdent par la vaine gloire ceux qui ne veillent pas bien sur eux-mêmes.

Ce qui est encore admirable dans la charité, c'est que

les autres biens sont accompagnés de maux qui leur sont comme inhérents. Celui, par exemple, qui par le renoncement aux richesses est entré dans une pauvreté volontaire, en tire souvent un motif d'orgueil. Celui qui parle éloquemment tombe souvent dans la même maladie ; les humbles peuvent s'élever dans leur cœur à propos de leur humilité même. La charité est exempte de tous ces maux ; car qui pourrait s'enorgueillir à l'encontre de la personne qu'on aime, et par conséquent la déprimer en s'élevant soi-même. Ce n'est pas assez qu'un seul aime, mais supposons que tous s'entr'aient, alors vous verriez quelle force aurait la charité ! Si vous voulez, supposons même que deux hommes s'entr'aient, et que leur amour soit tel qu'il doit être : eh bien ! ces hommes feraient de la terre un paradis, ils jouiraient continuellement d'une paix inaltérable, toutes leurs œuvres seraient autant de couronnes qu'ils se tresseraient. De tels hommes garderaient leur âme pure de la haine, de l'envie, de l'orgueil de la vaine gloire, des mauvais désirs, de l'amour désordonné et de tous les autres vices. De tels hommes, remplis de charité, seraient plus éloignés de faire du mal aux autres que de s'en faire à eux-mêmes ; De tels hommes seraient des anges parmi les hommes.

Tel est celui qui a la vraie charité. Certes, il n'en est pas de même de celui qui sans elle ferait des miracles, ou qui pénétrerait le secret des mystères, qui aurait la science parfaite. Quand il ressusciterait des morts, à quoi cela lui servirait-il, puisqu'il est séparé de tous ses frères et qu'il ne reconnaît point de compagnons ? Aussi Jésus-Christ a-t-il dit que l'amour du prochain était une marque de la perfection de l'amour qu'on lui portait à lui-même. Il dit à Pierre : « Si tu m'aimes plus que ceux-ci,

pais mes brebis,» en quoi le Seigneur montrait implicitement que la charité est supérieure même au martyrre....

La charité est plus forte que les murs les plus solides, plus ferme que le diamant. La richesse et la pauvreté cèdent à sa force ; ou plutôt, si la charité régnait, il n'y aurait ni richesse, ni pauvreté. On posséderait tous les avantages de l'une et de l'autre, puisque nous aurions à la fois et cette paisible abondance que l'on trouve dans la richesse, et cette liberté d'esprit, cette absence d'inquiétudes dont jouit la pauvreté. Nous ne sentirions ni les soucis, ni les épines des richesses, ni la crainte, ni l'appréhension de la pauvreté.

Mais pourquoi m'étendre à retracer les avantages de la charité ? Représentez-vous seulement l'amour en lui-même : quelle grande chose ! quelle joie, quelle paix il apporte à l'âme ! quelles richesses de grâces ! Admirables privilèges de la charité ! les autres vertus sont ordinairement accompagnées de quelque effort, comme le jeûne, la tempérance, les veilles, l'abstinence ; la charité seule n'a que du plaisir, et un plaisir sans mélange d'aucune peine. Elle est comme une abeille qui butine son miel sur toutes les fleurs, et qui le conserve dans l'âme qui aime.

L'esclave, par elle, estime sa condition plus douce que la liberté. Quand on aime, on a plus de plaisir à obéir qu'à commander, bien que les hommes soient si avides de commandement. La charité change la nature des choses. Elle se présente les mains pleines de bienfaits. Elle est plus tendre qu'une mère, plus riche que toutes les reines. Elle rend aisées les choses pénibles. Elle nous fait goûter les plus suaves délices dans la vertu. Elle nous détourne du vice comme du plus affreux malheur.

Si l'objet aimé lui cause quelque chagrin, la charité ne s'irrite pas. Au lieu de la colère, ce ne sont que des larmes de tendresse, des consolations intérieures et des prières. Les offenses faites à Dieu peuvent seules la contrister ; encore cette affliction n'est pas sans douceur. Nulle joie au monde n'égale le plaisir que lui causent les larmes. Ceux qui rient du rire du monde sont loin de sentir les douceurs qu'éprouvent ceux qui pleurent pour leurs amis. Si vous ne me croyez pas, essayez de sécher les larmes de l'amour ; si vous pouviez y réussir, vous auriez tari la source de ses plus douces jouissances.

« La charité est patiente, elle est douce et bienfaisante ; la charité n'est point envieuse, elle n'est point précipitée, elle ne s'enfle point. »

Saint Paul avait montré que, sans la charité, les dons de la foi, de la science, de la prophétie et des miracles, le renoncement aux biens, le martyre même, étaient inutiles ; maintenant il décrit sa merveilleuse beauté, il orne des plus riches couleurs de la vertu cette magnifique image, sans négliger aucun détail du tableau.

N'en perdons pas un seul trait, mes Frères bien-aimés, et ne passons rien légèrement dans toute cette description, afin d'admirer d'un côté la beauté de cette divine vertu, et de l'autre l'art ingénieux du peintre.

Il signale d'abord ce qui est véritablement la source de tous les biens, c'est-à-dire la patience. Cette vertu est pour ainsi dire l'abrégé de tout le christianisme et de la plus haute perfection. C'est pourquoi Salomon dit : « L'homme patient possède une grande sagesse, et l'impatient, au contraire, est sans prudence ¹. » Il compare encore la pa-

¹ Prov., XIV, 20.

tience à une ville bien fortifiée , et dit qu'elle est encore plus forte et plus assurée.

La patience est comme une arme invincible , comme une tour inébranlable qui peut braver toutes les attaques de l'ennemi. Une étincelle qui tomberait dans l'océan ne saurait l'embraser ; de même tous les accidents de la vie qui viennent assaillir une âme douce et patiente s'évanouissent dans son calme sans lui causer aucun trouble.....

Saint Paul dit ensuite que la charité est bienfaisante. Car il y a des âmes qui ont une douceur fausse qu'elles mettent au service de la vengeance. Ceux qui sont vraiment charitables n'abusent pas ainsi cruellement de la patience pour attiser encore le feu de la colère. Ils ne s'en servent que pour l'éteindre, non-seulement par leur modération dans les mauvais traitements qu'ils subissent, mais encore par le soin qu'ils prennent de guérir les plaies intérieures et les blessures des cœurs ulcérés.

« La charité n'est point envieuse. » Il peut arriver qu'un homme doux et patient soit néanmoins envieux, et corrompe, par ce mauvais penchant, les avantages de sa patience. La charité prévient ce hideux mal de l'envie.

« La charité n'est point précipitée. » Elle n'est point téméraire. Elle rend celui qu'elle anime grave, prudent, constant dans sa conduite. Le vice opposé à cette sage égalité, l'emportement, est le propre des honteux esclaves de l'amour impur. La charité nous dégage donc de toutes ces passions ; car retranchez la colère à l'intérieur, et vous supprimez les outrages et toute espèce d'insolence. Quand la charité, comme un laboureur vigilant, a pris possession d'une âme, elle ne permet pas que les épines croissent autour d'elle.

« La charité ne s'enfle point. » Plusieurs s'enorgueillis-

sent de leurs vertus, et se glorifient de n'être ni envieux, ni impatients, ni emportés, ni légers ou précipités dans leur conduite; mais la charité, sans se laisser aller à l'enflure, se dégage de toutes ces impuretés...

Remarquez, mes Frères, que saint Paul relève la charité, non-seulement par les biens qui l'accompagnent, mais encore par les maux dont elle est exempte. Elle est comme la mère des vertus; elle les fait naître dans l'âme, elle en chasse tous les vices, ou plutôt ne leur permet pas de naître. Il ne dit pas que la charité surmonte l'envie ou qu'elle réprime l'arrogance, comme si elle était excitée ou emportée par ces passions mauvaises; mais il dit: « Elle n'est point envieuse ni téméraire, elle ne s'enfle point. » Ainsi, ce qu'il y a d'admirable en elle, c'est qu'elle fait le bien sans peine et sans travail, c'est que sans guerre ni combat elle dresse elle-même son trophée. Elle ne permet pas que celui qu'elle possède se consume en efforts pour emporter la couronne; elle la lui offre sans exiger aucun labeur; car quel labeur peut-il y avoir pour une âme modérée et retenue, qui n'a aucun vice à combattre?

« Elle n'est point ambitieuse. » Pourquoi m'arrêter à vous dire que la charité ne s'enfle point d'orgueil; quand elle est si éloignée de ce vice, qu'elle ne regarde pas comme honteux d'avoir souffert les plus vils traitements pour celui qu'elle aime? Non-seulement elle ne souffre pas du mépris ni des opprobres, mais elle les supporte généreusement, mais elle ne sent pas même ce que c'est qu'opprobre et mépris quand il s'agit de celui qu'elle aime..... Voyons la vie du Christ en confirmation de notre parole. De misérables esclaves lui couvrent le visage de crachats et de soufflets: le Seigneur Jésus-Christ ne s'est point cru déshonoré, mais il triomphait, il appelait cela sa

gloire. Quand il introduisit avec lui dans le paradis, avant tous les autres, un voleur, un homicide, et cela en présence de tous ses accusateurs; quand auparavant il parlait à la prostituée, il ne croyait que ce fût une honte; il lui présenta ses pieds sacrés, il la laissa les baiser et les arroser de ses larmes, et les essuyer de ses cheveux, et cela sous les yeux de ses ennemis les plus déclarés. La charité n'interprète rien en mal, elle ne croit pas qu'on agisse envers elle d'une manière offensante.....

« Elle ne cherche point son propre bien. » Notre intérêt est donc celui de nos frères, et l'intérêt de nos frères est dans le nôtre. « Que nul donc, dans ce qu'il cherche, ne se regarde, mais autrui¹. » Celui qui ne veut pas être utile à ses frères, qui ne cherche pas son intérêt dans leur intérêt, n'obtiendra jamais la couronne que Dieu a promise à la charité; il est semblable à un homme qui, ayant un trésor enfoui dans la maison de son prochain, y viendrait sans le chercher, et ne le trouverait jamais. Dieu a disposé les choses de manière à nous lier et à nous unir tous ensemble par un mutuel intérêt. Comme un père fait à l'égard d'un enfant encore mal éveillé pour l'exciter à suivre son frère, s'il voit que le petit dormeur ne s'y prête pas de bonne grâce, il lui montre aux mains de son frère quelque objet agréable, afin qu'alléché par l'objet de son désir, il suive volontiers son frère. Ainsi Dieu a mis entre les mains de nos frères ce qui nous est avantageux, afin que nous nous tenions étroitement unis, et qu'il n'y ait point entre nous de discorde..... Aussi Paul disait aux fidèles : « Quelle est notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire? N'est-ce pas vous devant

¹ I Cor., x, 24.

notre Seigneur Jésus-Christ en son avènement? Oui, vous êtes notre gloire et notre joie¹. » Les disciples avaient donc comme entre leurs mains la joie de leur maître. C'est ce qui le faisait pleurer si amèrement quand il en voyait plusieurs courir à leur perte. De même aussi l'intérêt des disciples était entre les mains de Paul. C'est pourquoi il disait : « C'est pour l'espérance d'Israël que je suis lié de cette chaîne². » Et ailleurs : « Je souffre ces maux à cause des élus, afin qu'ils reçoivent la vie éternelle³..... »

De cette manière, direz-vous, chacun cherche réellement son bien propre ; et c'est ce que je dis aussi, mais ce n'est qu'en se mettant au service du prochain et dans l'intérêt des autres qu'il trouve son propre bien. Si le soldat ne combattait point pour défendre ceux qui le nourrissent, il n'aurait plus personne pour lui rendre ce service, et les citoyens qui ne voudraient pas nourrir le soldat ne trouveraient personne pour les défendre. Ne voyez-vous pas que la charité s'étend partout et gouverne tout?...

« Elle ne s'aigrit point ; elle ne pense point le mal. » Voyez encore ici que la charité non-seulement a l'empire sur le vice, mais qu'elle ne souffre pas même qu'il subsiste en sa présence. Saint Paul dit, non pas qu'elle surmonte les mouvements de la colère, mais qu'elle ne s'irrite pas. Non-seulement elle ne fait pas le mal, mais elle ne le pense même pas. Bien loin de penser le mal, elle ne conçoit pas même des soupçons contre celui qu'elle aime. Comment donc commettrait-elle le mal, comment s'irriterait-elle, puisqu'elle ne veut pas que même l'ombre

¹ Thess., II, 20. — ² Act., XXVIII, 20. — ³ II Tim., II, 8.

d'un mauvais soupçon trouble la source de son amour?

« Elle ne se réjouit point de l'injustice. » C'est-à-dire elle ne ressent point de joie du mal que les autres souffrent. « Mais elle se réjouit dans la vérité. » Elle prend part au bonheur des autres. C'est ce que l'Apôtre appelle « se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, et pleurer avec ceux qui pleurent ¹. » C'est pourquoi la charité n'est point envieuse et ne s'enfle point ; car elle regarde les biens des autres comme ses biens propres.

Admirez donc comment la charité élève peu à peu l'homme jusqu'à l'état de l'ange ; car un homme exempt de colère, d'envie et de toutes ces passions qui troublent l'âme, n'est-il pas, en quelque sorte, impassible comme les anges ? Cependant saint Paul ne s'en tient pas là : il ajoute quelque chose de plus fort qu'il réserve pour la fin.

« Elle souffre tout, » les outrages, les blessures, la mort même. On en voit un exemple dans David. Rien ne pouvait lui être plus sensible que de voir son fils se soulever contre lui, aspirer au trône paternel au prix d'un parricide. Il souffre cela néanmoins, sans prononcer contre ce fils rebelle une parole amère. Au contraire, il donne à ses officiers l'ordre d'épargner sa vie. Tant était ferme dans son cœur le fondement de la charité ! Ainsi la charité souffre tout, et ce qui fait sa force, c'est une bonté inépuisable et persévérante. « Elle souffre tout, croit tout, espère tout, endure tout. » Que veut dire « elle espère tout, » sinon qu'elle attend toute sorte de biens pour celui qu'elle aime ? Quand même ce serait un méchant, elle persiste à le corriger, elle est sa providence, elle l'entoure de ses soins.

¹ Rom., XII, 15.

« Elle croit tout, elle endure tout. » Non-seulement elle espère, mais encore elle croit, parce qu'elle aime ardemment, quand même le bien qu'elle espérait n'arrive pas; et quelque fâcheuse et opiniâtre dans le mal que soit la personne aimée, elle attend; car elle endure tout.

« La charité n'a jamais de fin. » Voyez-vous l'excellence de ce don, la charité! elle ne finit jamais, elle ne se détruit point; souffrant tout, elle ne s'affaiblit point. Quoique l'on fasse, elle est incapable de haine, elle aime tout, et elle aimera toujours avec un souverain bonheur...

« Les prophéties s'évanouiront, les langues cesseront, la science sera détruite. » Saint Paul cherche toujours à consoler les faibles. Il leur fait voir que quand ils n'auraient pas reçu le don des miracles, s'ils ont la charité, ils ne sont en rien inférieurs à ceux qui ont reçu ces grâces. Il veut humilier en même temps ceux qui jouissaient de ces dons éclatants en leur montrant qu'ils ne sont rien sans la charité.

L'Apôtre, en écartant l'envie, l'orgueil et la vanité, ne laissait aux fidèles que le lien de la charité mutuelle qui, à son tour, exclut ces mêmes vices. Car la charité n'est point envieuse et ne s'enfle pas... La charité! c'est le remède universel qu'il leur donne pour les consoler et guérir tous leurs maux. Il leur dit qu'elle est douce et patiente, afin d'étouffer toutes leurs disputes; qu'elle est bienfaisante, afin de faire disparaître toutes leurs inimitiés; qu'elle n'est point envieuse, pour arrêter ceux qui étaient sujets à l'envie; qu'elle ne se croit déshonorée de rien, contre ceux qui ne veulent pas s'abaisser; qu'elle ne fait rien de mal à propos, contre ceux qui sont dissipés et désordonnés dans leur conduite; qu'elle ne cherche point ses intérêts, contre ceux qui n'ont que du mépris pour les autres;

qu'elle souffre tout, contre ceux qui méditent la vengeance ; qu'elle espère tout, contre ceux qui désespèrent et se découragent ; qu'elle n'a jamais de fin, contre ceux qui s'affaiblissent par les divisions et la discorde.

Après avoir ainsi montré l'excellence de la charité, il la glorifie encore d'une autre manière par comparaison. « Les prophéties, dit-il, s'évanouiront, les langues cesseront. » Si ces dons n'ont été dispensés aux hommes que pour servir à la propagation de la foi, dès que la foi sera dispersée par le monde, ils ne seront plus nécessaires ; mais l'amour mutuel ne cessera jamais, bien plus il croîtra et dans ce monde et dans la vie future, et alors plus que jamais...

Que les prophéties s'évanouissent, que les langues cessent, que ces divers dons viennent un jour à disparaître, cela n'est pas étonnant ; mais que la science soit détruite, cela paraît étrange ; qu'est-ce donc à dire ? tomberions-nous alors dans les ténèbres de l'ignorance ? Dieu nous préserve de le penser ! Au contraire, la science augmentera, et beaucoup. « Alors je connaîtrai comme je suis connu. Car ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très imparfait ; mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait s'évanouira. » Ce ne sera donc point la science en soi qui sera détruite, ce n'en sera que l'imperfection, puisque nous saurons alors non des choses particulières et bornées, mais notre science sera bien plus étendue et plus complète. En effet, nous savons maintenant que Dieu est partout ; mais comment ? nous l'ignorons. Nous savons qu'il a tout fait de rien ; mais nous ne connaissons pas de quelle manière. Nous savons qu'il est né d'une vierge ; mais qui peut dire comment cela s'est fait ? Ce sont ces vérités que

nous connaissons alors bien plus clairement et plus parfaitement. Saint Paul nous montre ensuite combien la science actuelle est défectueuse, et quelle distance la sépare de la science à venir. « Quand j'étais petit enfant, je parlais comme un petit enfant, je pensais comme un petit enfant; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfant. » Il apporte une autre comparaison : « Maintenant nous voyons comme en un miroir. » Mais comme un miroir représente encore d'une manière quelconque les choses qu'on y voit, l'Apôtre va plus loin, il dit que la science actuelle ne nous montre qu'une faible partie des choses, comme une espèce d'énigme.

« Mais alors nous verrons Dieu face à face. » Cela ne veut pas dire que Dieu ait un visage; mais c'est pour mieux exprimer combien sera claire et évidente notre science. La voyez-vous s'accroître et s'étendre, et embrasser toutes choses? « Maintenant je connais en partie; alors je connaîtrai comme je suis connu. » L'Apôtre rabaisse l'orgueil des Corinthiens qui se glorifiaient de leur science; d'abord il leur montre qu'elle est faible et bornée, ensuite que ce peu de science qu'ils avaient, ils le tenaient non d'eux-mêmes, mais de Dieu. Ce n'est pas moi, dit-il, qui le connais, c'est lui-même qui se fait connaître à moi. C'est lui qui, me connaissant, a daigné venir à moi pour se manifester. Un jour aussi je me tournerai vers lui; alors je le connaîtrai bien mieux que je ne le connais maintenant...

« Alors je connaîtrai comme je suis connu. » Cela ne veut pas dire que nous connaissons Dieu aussi parfaitement qu'il nous connaît; mais que, comme il vient à nous maintenant, nous irons à lui alors; nous saurons alors

bien des choses qui sont pour nous des mystères; poursuivant sans relâche le divin objet de notre science, nous jouirons de son infinie sagesse, dans une bienheureuse intimité. Si Paul, qui savait tant de choses, n'était qu'un petit enfant en regard de cette science de l'avenir, jugez par là de ce qu'elle sera! Si Paul ne voyait que comme en un miroir et en énigme, que sera-ce, dites-moi, de voir face à face!...

Il y a des esprits téméraires qui osent tout, qui ne doutent de rien, et qui disent que ces paroles de l'Apôtre: « Maintenant je connais en partie, » doivent s'entendre de la conduite et des desseins de la divine Providence, mais que d'ailleurs il avait une parfaite connaissance de Dieu. Comment donc s'appelle-t-il un petit enfant? Comment ne voit-il qu'à travers un miroir et comme en énigme, s'il a toute la science? Pourquoi n'attribue-t-il cette connaissance parfaite qu'à l'Esprit-Saint, à l'exclusion de toute intelligence créée? « Qui des hommes sait ce qui est dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui? Ainsi ce qui est en Dieu, nul ne le connaît que l'Esprit de Dieu¹... »

« Or, ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité, demeurent maintenant; mais la charité est la plus excellente des trois. » Car la foi et l'espérance ne subsisteront plus, lorsque nous posséderons tous les biens que nous avons crus et que nous avons espérés. Saint Paul le dit clairement: « Quand on voit ce qu'on espérait, ce n'est plus une espérance². » Car qui est celui qui espère ce qu'il voit? « Or, la foi est le fondement des choses que l'on espère, et la démonstration de celles qu'on ne voit point³. » C'est

¹ I Cor., II, 11. — ² Rom., VIII, 24. — ³ Hébr., XI, 1.

pourquoi la foi et l'espérance cesseront, quand ces biens apparaîtront; la charité alors, au contraire, deviendra plus ardente. Ainsi la charité est le plus grand de tous les dons; sans elle, les autres vertus servent de peu. Mais elle a surtout cet avantage, c'est qu'elle subsistera toujours, tandis que les autres passeront.

Puisque telle est l'excellence de la charité, que faut-il conclure? « Ayez le désir des dons spirituels, mais surtout, dit l'Apôtre, aspirez à la charité. » Il faut s'attacher avec ardeur à suivre ses traces, et la poursuivre sans relâche; car elle nous échapperait; et il y a tant d'obstacles qui nous détournent de la voie! Nous avons donc besoin de toute notre énergie pour ne nous laisser pas détourner de notre course. Poursuivez la charité à travers tous les obstacles, c'est le bienheureux Paul qui nous excite et nous enflamme; poursuivez la charité, jusqu'à ce que, pour prix de vos efforts, vous arriviez à l'atteindre, à la saisir et à l'embrasser.



ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus prit à part les douze apôtres et leur dit : Voilà que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui est écrit par les prophètes, touchant le Fils de l'homme, va s'accomplir. Car il sera livré aux Gentils, traité avec dérision, flagellé, couvert de crachats; après qu'ils l'aurent fouetté, ils le tueront, et le troisième jour, il ressuscitera. Mais ils ne comprirent rien à cela, et cette parole

leur était cachée, et ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait. Or, comme il approchait de Jéricho, un aveugle, qui était assis le long d'un chemin où il demandait l'aumône, entendant la foule passer, s'informa de ce que c'était. On lui dit : C'est Jésus de Nazareth qui passe. Aussitôt il se mit à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui allaient devant le gourmandaient pour le faire taire; mais il criait plus encore : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus, s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât; et quand l'aveugle se fut approché, il lui dit : Que voulez-vous que je vous fasse? Il dit : Seigneur, faites que je voie. Et Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. A l'instant même il vit, et il le suivait en rendant gloire à Dieu; et tout le peuple, voyant cela, loua Dieu. (S. Luc, ch. xviii, 31-43.)

HOMÉLIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

Notre Rédempteur, prévoyant que le spectacle de sa passion jetterait le trouble dans l'âme de ses disciples, leur prédit longtemps d'avance et la souffrance de cette même passion, et la gloire de sa résurrection, afin que, quand ils le verraient mourir, comme il l'avait prédit, ils ne doutassent point qu'il ne dût aussi ressusciter. Mais comme les disciples, encore tout charnels, ne pouvaient en aucune façon comprendre les paroles du mystère, il a recours au miracle, et sous leurs yeux, un aveugle recouvre la lumière, afin que ces esprits grossiers, qui étaient incapables de comprendre les paroles d'un mys-

tère tout céleste, fussent amenés à la foi par des œuvres pareillement célestes.

Mais vous devez considérer, mes Frères bien-aimés, dans les miracles de notre Sauveur, d'abord les faits miraculeux en eux-mêmes, tels que l'Écriture les rapporte, puis leur signification spirituelle, la vérité qu'ils nous enseignent ; car Dieu se sert avec nous des effets visibles de sa puissance pour nous faire entendre des mystères cachés sous ces enveloppes sensibles. Nous ignorons quel a été cet aveugle dont parle l'Évangile ; mais nous savons ce qu'il est selon le sens mystérieux et caché dont il est le signe. Cet aveugle nous représente le genre humain qui a été chassé de la félicité du paradis dans la personne du premier père. Il était privé de la lumière céleste et couvert des ténèbres de sa funeste condamnation ; mais depuis, éclairé par la présence de son Rédempteur, il lui est permis d'aspirer aux joies de l'éternelle lumière qu'il découvre de loin, la saluant par la vivacité de ses désirs, et marchant par ses bonnes œuvres, d'un pas ferme et assuré, dans le chemin de la vie.....

Cet aveugle, remarque l'Écriture, « était assis le long du chemin et mendiait. » C'est qu'en effet la vérité elle-même a dit : « Je suis la voie. » Ainsi, aveugle est celui qui ne voit point la clarté de la lumière céleste ; mais quand il vient à croire au Rédempteur, c'est l'aveugle qui s'assoit le long du chemin. Si, en croyant, il néglige de prier pour que la lumière de la vérité lui soit rendue, il est bien cet aveugle assis le long du chemin, mais qui ne demande pas l'aumône ; s'il croit, s'il reconnaît l'aveuglement de son âme, et s'il prie pour être éclairé par la lumière de la vérité, alors c'est l'aveugle qui est assis le long du chemin et qui mendie. Ah ! celui qui reconnaît

les ténèbres de son aveuglement, qui se sent privé de la lumière éternelle, que celui-là gémissé du fond du cœur, qu'il fasse éclater la voix de son âme, et qu'il dise à grands cris : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. »

Mais voyons ce qui arriva quand l'aveugle se mit à crier : « Ceux qui marchaient devant le gourmandaient pour le faire taire. » Que signifie : « Ceux qui marchent devant, » sinon la foule des désirs charnels et le tumulte des passions qui, avant l'arrivée de Jésus dans notre cœur, tâchent de dissiper nos bonnes pensées par d'importunes tentations et d'interrompre la voix de notre prière ? Quand nous voulons nous convertir à Dieu après avoir commis beaucoup de péchés ; quand nous nous efforçons d'implorer sa miséricorde pour en être délivrés, souvent il arrive que les images qui nous en restent se présentent à notre esprit, refoulent sur eux-mêmes les élans de notre cœur, troublent notre entendement, et qu'elles étouffent la voix de notre raison. Ceux donc qui marchaient devant gourmandaient l'aveugle pour le faire taire ; de même, avant que Jésus vienne dans notre cœur, nos péchés passés, s'insinuant sans cesse par d'importuns souvenirs dans nos pensées, jettent le trouble et la confusion dans notre prière. Au reste, voyons ce que fait l'aveugle avant de recouvrer la vue. « Mais, dit l'Évangile, il criait beaucoup plus encore : Fils de David, ayez pitié de moi. » Ainsi celui que la foule voulait faire taire se met encore à crier plus fort, pour nous apprendre que plus nous sommes pressés par la foule des pensées charnelles, plus nous devons être fervents dans l'oraison. La multitude s'efforce de nous empêcher de crier ; c'est-à-dire les images de nos péchés qui nous troublent et nous harcèlent durant nos prières. Mais c'est alors que la voix

de notre cœur doit faire plus d'efforts pour se faire entendre, pour n'être point étouffée par la violence de la foule, afin que, surmontant le bruit tumultueux de toutes les mauvaises pensées, elle arrive aux oreilles du Seigneur, en criant jusqu'à l'importunité. Je ne doute pas, mes Frères, que chacun de vous ne reconnaisse en soi-même cette vérité. Lorsque nous travaillons à détacher notre esprit du monde pour le porter à Dieu, et que nous voulons nous appliquer à la prière, nous sommes souvent troublés et distraits par le souvenir des plaisirs passés. A peine ces impressions fâcheuses peuvent-elles être détournées des yeux de notre âme par l'activité de nos saints désirs ; à peine ces fantômes importuns peuvent-ils être dissipés par les larmes de la pénitence.

Mais si nous persistons avec ferveur dans notre prière, nous arrêterons Jésus au passage ; comme le dit l'Évangile : « Jésus alors, s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât. » Vous voyez qu'en effet celui qui passait s'arrêta : lorsque nous sommes encore troublés dans nos prières par la foule des images sensuelles, nous entendons Jésus passer ; mais si nous persistons avec plus de ferveur dans notre oraison, Jésus s'arrête pour nous rendre la vue, et Dieu établit sa demeure fixe dans notre cœur, et la lumière dont nous étions privés nous est rendue. Le Seigneur donc, en passant, entendit les cris de l'aveugle ; et s'arrêtant, il lui rendit la vue.

Remarquez ce qu'il dit à l'aveugle, lorsqu'on le lui amena : « Que voulez-vous que je vous fasse ? » Est-il possible que celui qui avait le pouvoir de rendre la vue ignorât ce que cet aveugle voulait de lui ? Non sans doute, mais c'était pour nous instruire ; il veut que nous lui adressions nos prières, quoiqu'il sache ce que nous de-

vons lui demander et ce qu'il a volonté de nous accorder. Il nous avertit de prier avec instance et jusqu'à l'importunité, et cependant il nous dit que notre Père céleste sait ce dont nous avons besoin, même avant que nous le lui demandions. Il veut donc amener l'aveugle à lui faire une demande, afin de provoquer son cœur à la prière. Aussi l'aveugle dit-il aussitôt : « Seigneur, faites que je voie. » Il ne demande ni or, ni richesses : « Seigneur, faites que je voie. » Il n'a souci de demander autre chose ; car il sait bien qu'étant aveugle, quoi qu'il puisse obtenir, il ne jouirait de rien sans la lumière.

Imitons, mes chers Frères, cet aveugle qui obtint la guérison du corps et de l'esprit. Ne recherchons point, ne demandons point au Seigneur de faux biens, des dons terrestres, des honneurs passagers ; mais seulement la lumière, non pas cette lumière qui peut être renfermée dans un espace sensible, qui finit avec le temps, qui est interrompue par la vicissitude des nuits, et qui n'affecte que les organes corporels, mais recherchons cette lumière que les seuls anges voient comme nous, qui n'est précédée d'aucun commencement et qui ne peut avoir aucune fin. Or, la foi est le chemin pour arriver à cette lumière ; et c'est pourquoi Jésus répond à l'aveugle en lui rendant la vue : « Voyez, votre foi vous a sauvé. »

Mais un homme qui raisonne selon la chair me dira peut-être : Comment est-il possible que je recherche une lumière spirituelle que je ne puis voir ? Et qui me peut assurer qu'il y ait une lumière autre que celle qui est visible aux yeux du corps ? Tout le monde peut répondre à cette difficulté. Ce n'est point par le corps, mais par la pensée et le sentiment de l'âme que l'on sent les choses. Or, personne ne voit son âme, et cependant nul ne peut

douter qu'il ait une âme, sans qu'il puisse la voir cependant. C'est cette âme invisible qui règle et gouverne le corps visible, qui le gouverne si absolument, qu'aussitôt qu'elle en est séparée, ce corps visible qu'elle soutenait tombe frappé d'inertie. C'est donc une substance invisible qui entretient ici-bas notre existence visible ; après cela, est-il plus difficile d'admettre la réalité d'une vie et d'une lumière invisible ?

Mais revenons à l'aveugle. « Jésus lui dit : Voyez. Et aussitôt il vit, dit l'Évangile, et il suivait Jésus. » Celui-là voit et suit Jésus, qui fait le bien qu'il connaît. Mais celui-là ne fait que voir Jésus-Christ et ne le suit pas, qui, sachant le bien, néglige de l'accomplir. Si donc, mes très chers Frères, nous reconnaissons que nous sommes enveloppés de ténèbres durant notre pèlerinage sur cette terre ; si, croyant par la foi le mystère de notre Rédempteur, nous lui demandons la lumière de la vie ; si notre aveuglement étant une fois dissipé, nous voyons des yeux de l'esprit, oh ! alors, ne perdons pas de vue Jésus ; suivons-le par nos bonnes œuvres, le contemplant à la faveur de sa divine lumière. Suivons ses pas en l'imitant ; car le suivre, c'est l'imiter ; de là vient qu'il est dit : « Suivez-moi, et laissez les morts ensevelir leurs morts. » Et ailleurs : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive. »

Ainsi, nous devons soigneusement observer le chemin par où il a marché, afin de le pouvoir suivre. Quoiqu'il fût le Seigneur et le créateur des anges, il n'a pas dédaigné de se revêtir de notre nature dans le sein d'une vierge qu'il avait formée. Il n'a pas choisi sa famille parmi les riches de ce monde, il a voulu naître de parents pauvres. Dans l'impossibilité d'offrir pour lui un agneau, selon la loi, sa mère fut réduite à présenter en sacrifice deux co-

lombes et une paire de tourterelles ; c'était l'offrande des pauvres. Il n'a pas choisi en ce monde une vie de prospérité et de plaisirs, mais au contraire, il a été assailli par les injures et les moqueries. Il a souffert les crachats, les fouets, les soufflets, une couronne d'épines et le supplice de la croix. En mettant notre plaisir dans les choses terrestres et dans la matière, nous avons perdu les joies véritables ; le Sauveur nous fait voir, dans toute la suite de sa vie, par quelle amertume il faut passer pour revenir à la conquête de ces biens perdus. Car, qu'est-ce que l'homme ne doit point faire et souffrir pour lui-même, quand Dieu a tant souffert pour les hommes ? Celui qui croit en Jésus-Christ, mais qui est encore esclave de l'intérêt et de l'avarice, qui est possédé par l'orgueil et l'ambition, qui brûle du feu de l'envie, qui se souille dans les impuretés et les débauches, et qui ne souhaite rien autant que les prospérités et les avantages de ce monde, ah ! celui-là fait bien voir qu'il n'a nul souci de servir Jésus en qui il croit. Il recherche les joies et les plaisirs de la terre ! Ce n'est pas là le chemin que lui a ouvert le divin guide, lui dont la voie ne présente qu'une suite d'amertumes et de travaux.

Ayons donc sans cesse nos péchés devant les yeux, considérons combien sera terrible le juge qui doit venir ; accoutumons notre âme aux gémissements et aux larmes. Que notre vie soit mêlée de l'amertume passagère de la pénitence, afin que nous n'ayons pas à éprouver, au jour de la colère, l'amertume éternelle de la divine vengeance. Car c'est par les pleurs et par les afflictions que nous sommes conduits aux joies éternelles ; c'est la promesse de la vérité elle-même : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » Au contraire, les joies de ce

monde ne nous conduisent qu'à l'affliction : « Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux gémissements. »

Ainsi, prétendons-nous à la fin de notre voyage arriver à la joie et à la félicité ? Acceptons alors les salutaires amertumes de la pénitence durant que nous sommes encore dans le chemin de la vie mortelle. Ainsi non-seulement nous avancerons sans cesse vers Dieu ; mais notre bonne vie, agissant sur les autres par la vertu d'une mutuelle édification, contribuera à étendre le règne de notre Seigneur ; et telle est la conclusion de notre Evangile qui dit, au sujet de la guérison de l'aveugle, que « tout le peuple, voyant cela, rendit gloire à Dieu. » Ainsi soit-il.

SERMON DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

« Voilà que nous montons à Jérusalem , et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le condamneront à mort, et le livreront aux Gentils pour être moqué et flagellé et crucifié, et il ressuscitera le troisième jour. »

Jésus ne monta pas à Jérusalem aussitôt qu'il eut quitté la Galilée ; il fit bien des choses auparavant : il opéra des miracles ; il ferma la bouche aux pharisiens, qui voulaient le surprendre. Surtout il enseigna ses disciples ; il les entretint de la pauvreté : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et vous aurez des trésors dans le ciel ; venez ensuite et suivez-moi. » Il leur parla de la virginité : « Il y en a qui se sont eux-mêmes faits eunuques, à cause du royaume des

cieux. Que celui qui sait comprendre comprenne. » Il leur enseigna l'humilité, quand, « appelant un petit enfant, il le plaça au milieu d'eux et dit : « Je vous le dis en vérité, « si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Il promit au renoncement le bonheur, même dans la vie présente : « Quiconque laissera sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, ou sa femme, ou ses fils, ou ses champs, à cause de mon nom, il recevra le centuple, » en attendant les récompenses du siècle à venir, « et il possédera la vie éternelle¹. »

Alors seulement il s'approche de Jérusalem, et, avant d'y monter, il parle à ses disciples de sa passion. Il semble qu'ils oublieraient facilement ces sortes de prédictions, dont ils auraient voulu éloigner à jamais l'accomplissement ; mais Jésus s'attache à les en faire ressouvenir, voulant par ses avertissements réitérés les exercer au courage et amortir les coups de la douleur.

Il est dit qu'il prit à part les douze pour leur parler de sa passion. Il était inutile au peuple d'entendre ces prédictions ; car, si les apôtres eux-mêmes en étaient troublés, combien plus le peuple n'eût-il pas été troublé davantage ?

Quoi donc ! direz-vous, n'avait-il pas annoncé au peuple ses souffrances ? Il est vrai qu'il en avait parlé, mais d'une manière assez obscure, comme, par exemple, quand il disait : « Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours². Cette génération mauvaise et adultère demande un signe, et il ne lui sera donné d'autre signe que celui du prophète Jonas³. » Et ailleurs : « Je suis encore avec

¹ Matth., XIX. — ² Jean, II 19. — ³ Matth., XII, 29.

vous un peu de temps, et puis je m'en vais à celui qui m'a envoyé; vous me chercherez, et vous ne me trouverez point¹. » Mais il ne fut pas obscur avec ses disciples; il leur parla avec la plus grande clarté sur ce point aussi bien que sur tout le reste.

Pourquoi, direz-vous encore, parlait-il à la foule de ce mystère, puisqu'elle ne comprenait pas la portée de ses paroles? C'était afin que ce peuple, par la suite, se ressouvînt que Jésus avait prédit sa passion, qu'il s'était offert volontairement, sans qu'on pût rien attribuer à l'ignorance et à la contrainte. Mais il l'annonça clairement à ses disciples, pour les prémunir contre le mal par l'attente du mal lui-même, et le leur rendre plus facilement supportable; autrement la surprise eût livré leurs esprits en proie au trouble et à la confusion.

C'est pourquoi il leur annonça d'abord qu'il mourrait; puis, après les avoir livrés à leurs propres réflexions, il leur découvre ensuite les autres circonstances de sa mort: « Ils le livreront aux Gentils pour être moqué, flagellé, crucifié; » afin que, voyant l'accomplissement des maux qu'il avait annoncés, ils attendissent la résurrection qu'il avait également prédite: car celui qui n'avait point caché le mystère de ses souffrances et de ses ignominies méritait qu'on le crût aussi quand il prédisait sa gloire et son triomphe.

Mais considérez, je vous prie, mes Frères, avec quelle sagesse Jésus-Christ ménage les esprits de ses disciples, et choisit le moment favorable pour leur dire son secret. Il n'a pas voulu le leur découvrir dès le commencement, pour ne pas les troubler; il n'a pas attendu non plus,

¹ Jean, VII, 33, 34.

pour leur en parler, au moment même de sa mort, pour ne pas les jeter dans l'abattement; mais, après les avoir rendus témoins des effets de sa toute-puissance, après les avoir fortifiés par les grandes promesses de la vie éternelle, il n'a pas craint d'appeler leur attention sur ce sujet, une fois, deux fois et plus; il insistait, entremêlant les miracles et l'enseignement, et la prédiction de ses souffrances et de sa mort.

Un autre évangéliste dit qu'il produisit le témoignage des prophètes en confirmation de ce qu'il leur annonçait. Un autre rapporte que les disciples ne comprirent pas ce qu'il leur disait, que la parole leur était cachée, et qu'ils le suivaient dans la stupeur. Mais alors, direz-vous, à quoi pouvait servir cette prédiction? Si la parole leur était cachée, s'ils ne comprenaient pas ce qu'on leur annonçait, ils ne pouvaient se fortifier et s'aguerrir par l'attente d'un mal qu'ils ne soupçonnaient pas. Loin d'affaiblir la difficulté, je dirai plus : pourquoi s'attristaient-ils s'ils ne comprenaient pas? car il est dit qu'ils étaient consternés. Si donc ils ignoraient, comment pouvaient-ils s'attrister? comment Pierre, prenant Jésus à part, put-il le reprendre, disant : « Qu'ainsi ne soit, Seigneur; il ne vous arrivera point ainsi ¹ »? Que dirons-nous donc, sinon que les apôtres savaient et comprenaient bien que Jésus devait mourir comme il l'avait annoncé, mais sans comprendre clairement tout le mystère de cette mort, sans avoir une idée claire de la résurrection ni des hautes destinées et de la gloire qu'il leur réservait. Voilà ce qui leur était caché, et voilà pourquoi ils s'attristaient. Ils l'avaient bien vu ressusciter des morts; mais qu'un mort ressuscitât de

¹ Matth., xvi, 22.

lui-même, qu'il ressuscitât pour ne plus mourir jamais, c'est ce qu'ils n'avaient pas encore vu, c'était pour eux un mystère caché. Voilà donc ce qu'ils ne comprenaient pas, quoique cela leur fût souvent répété. Ils ne savaient pas non plus clairement quel serait le genre de mort de leur Maître, ni comment cela devait arriver; voilà pourquoi ils le suivaient pleins de stupeur. Puis il me semble aussi que la pensée de la passion jetait l'épouvante dans leurs âmes.

Rien de tout cela ne les rassurait, quoique souvent ils l'eussent entendu parler touchant la résurrection. Outre l'idée de sa mort, ce qui les confondait surtout, c'étaient les circonstances qui devaient accompagner cette mort : il sera moqué, flagellé, crucifié. Le souvenir de ses miracles, les possédés guéris, les morts ressuscités, et de tant d'autres œuvres merveilleuse, ne pouvait se concilier dans leurs esprits avec les sinistres prédictions qu'ils entendaient, ils étaient interdits à la seule pensée que celui qui avait fait de si grandes choses dût souffrir d'aussi indignes traitements. C'est pourquoi ils tombaient dans une étrange perplexité : tantôt ils croyaient, tantôt ils ne croyaient pas, et ils ne pouvaient comprendre ce qu'il leur disait.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIER DIMANCHE DE L'AVEANT.

Épître de saint Paul (Rom., XIII, 11-14).	1
Homélie de saint Jean Chrysostome.	<i>Ib.</i>
Évangile (Luc, XXI, 25-36).	7
Homélie de saint Grégoire, pape.	8
Sermon de saint Ephrem sur le Jugement général.	14

II^e DIMANCHE DE L'AVEANT.

Épître de saint Paul (Rom., xv, 4-13).	30
Homélie de saint Jean Chrysostome.	31
Évangile (Matth., XI, 2-10).	38
Homélie de saint Jean Chrysostome.	<i>Ib.</i>
Sermon de saint Augustin.	48

III^e DIMANCHE DE L'AVEANT.

Épître de saint Paul (Philipp., IV, 4-7)	55
Homélie de saint Jean Chrysostome.	<i>Ib.</i>
Évangile (Jean, I, 19-28).	59
Homélie de saint Jean Chrysostome.	60
Sermon de saint Grégoire, pape.	72

IV^e DIMANCHE DE L'AVEANT.

Épître de saint Paul (I Cor., IV, 1-5).	79
Homélie de saint Jean Chrysostome.	<i>Ib.</i>
Évangile (Luc, III, 1-6).	87
Homélie de saint Grégoire, pape.	88
Discours de saint Jean Chrysostome sur le baptême de pénitence prêché par saint Jean	100

LE JOUR DE NOËL.

À LA MESSE DE MINUIT. — Épître (voir l'épître et l'homélie du <i>jour de la Circoncision</i> , p. 169).	
Évangile (Luc, xi, 1-20).	109
Homélie de saint Léon sur la Nativité de N.-S.	110
Discours de saint Jean Chrysostome sur la Nativité de N.-S.	114
À LA MESSE DU JOUR. — Épître de saint Paul (I, 1-12).	
Homélie de saint Jean Chrysostome.	131
Évangile (Jean, I, 1-14).	139
Discours de saint Augustin sur ces paroles : <i>In principio erat Verbum</i>	<i>Ib.</i>

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL.

Épître de saint Paul (Galat., iv, 1-7).	155
Homélie de saint Jérôme.	<i>Ib.</i>
Évangile (Luc, II, 33-40).	159
Homélie d'Origène, d'après la traduction de saint Jérôme.	160
Discours de saint Léon-le-Grand.	164

LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Épître de saint Paul à Tite (II, 11-15).	169
Homélie de saint Jérôme.	<i>Ib.</i>
Évangile (Luc, II, 21).	171
Homélie de saint Jean Chrysostome.	<i>Ib.</i>
Discours de saint Bernard.	174

LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Lecture du Prophète Isaïe (LX, 1-6).	179
Discours de saint Jérôme.	<i>Ib.</i>
Évangile (Matth., II, 1-12).	184
Homélie de saint Jean Chrysostome.	185
Discours de saint Bernard. — Foi et offrande des Mages.	200

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

Épître de saint Paul (Rom., XII, 1-5).	204
Homélie de saint Jean Chrysostome.	205
Évangile (Luc, II, 42-52).	220
Homélie du vénérable Bède.	<i>Ib.</i>
Sermon de saint Bernard sur l'obéissance de Jésus à Marie et à Joseph.	230

OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

Épître et homélie (comme au <i>jour de l'Épiphanie</i> , p. 179).	
Évangile (Jean, I, 29-34).	233
Homélie de saint Hippolyte sur le Baptême.	234
Instruction de Tertullien sur la grâce du Baptême.	243

II^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE, OU FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

Lecture des Act. des apôtres, iv, 8-13.	266
Homélie de saint Jean Chrysostome.	<i>Ib.</i>
Évangile de la fête du saint nom de Jésus (V. <i>Circoncision</i> , p.169).	
Évangile du dimanche (Jean, II, 1-11).	270
Homélie de saint Césaire sur les noces de Cana.	271
Homélie de saint Jean Chrysostome sur le choix et les intentions qui doivent présider au mariage.	276

III^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Épître de saint Paul (Rom., XII, 16-21).	283
Homélie de saint Jean Chrysostome.	<i>Ib.</i>
Évangile (Matth., VIII, 1-13).	291
Homélie de saint Jean Chrysostome.	292
Discours de saint Augustin sur l'humilité du Centurion.	318

IV^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Épître de saint Paul (Rom., XIII, 8-10).	323
Homélie de saint Jean Chrysostome.	<i>Ib.</i>
Évangile (Matth., VIII, 23-27).	331
Homélie de saint Jean Chrysostome.	332
Discours de saint Augustin sur la tempête et la tentation.	337

V^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Épître de saint Paul (Coloss., III, 12-17).	340
Homélie de saint Jean Chrysostome.	341
Évangile (Matth., XIII, 24-30).	351
Homélie de saint Augustin.	<i>Ib.</i>
Sermon de saint Jean Chrysostome.	355

VI^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Épître de saint Paul (Thessal., I, 2-10).	361
Homélie de saint Jean Chrysostome.	362
Évangile (Matth., XIII, 31-35.	372
Homélie de saint Jean Chrysostome.	<i>Ib.</i>
Discours de saint Augustin sur la Parabole des trois mesures de farine.	380

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Épître de saint Paul (I Cor., IX, 24-27, et x, 1-5).	385
Homélie de saint Jean Chrysostome.	386
Évangile (Matth., XX, 1-16).	393
Homélie de saint Grégoire, pape, sur la Parabole de la vigne.	394
Discours de saint Augustin.	405

DIMANCHE DE LA SEXAGÈSIME.

Épître de saint Paul (II. Cor., XI, 19-33, et XII, 1-9).	413
Homélie de saint Jean Chrysostome.	415
Évangile (Luc, VIII, 4-15).	433
Homélie de saint Grégoire, pape, sur la Semence.	434
Sermon de saint Augustin sur la parole de Dieu.	439

LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME.

Épître de saint Paul (I Cor., XIII, 1-13).	448
Homélie de saint Jean Chrysostome.	<i>Ib.</i>
Évangile (Luc, XVIII, 31-43).	469
Homélie de saint Grégoire, pape.	470
Sermon de saint Jean Chrysostome.	477

NOTA. Voir à la fin du quatrième volume, pour les Fêtes non comprises dans le Propre du Temps.



*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.